
3 1761 06584403 7


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HOMÈRE

L'ODYSSÉE

TRADUCTION DE BITAUBÉ

Henri J. Tanchereau

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, 2

1879


LIBRARY
SEP
15
1980
OF TORONTO

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

CHANT PREMIER

Muse, chante ce héros fameux par sa prudence, qui, après avoir détruit les remparts sacrés de Troie, porta de toutes parts ses pas errants, parcourut les cités de peuples nombreux, et s'instruisit de leurs mœurs. Sur les mers, en proie à des soins dévorants, il lutta contre les revers les plus terribles, aspirant à sauver ses jours et à ramener ses compagnons dans sa patrie. Malgré l'ardeur de ce vœu, il ne put les y conduire ; ils périrent victimes de leur imprudence : insensés! ils osèrent se nourrir des troupeaux consacrés au soleil, qui règne dans la voûte céleste, et ce Dieu irrité n'amena point la journée de leur retour. Déesse, fille de Jupiter, que nous entendions de ta bouche le récit des aventures mémorables de ce héros.

Tous les guerriers échappés à la cruelle mort devant les remparts de Troie étaient rentrés dans leurs demeures, à l'abri des périls de la guerre et de la mer. Le seul Ulysse aspirait en vain à revoir son épouse et sa patrie, retenu dans les grottes profondes de Calypso, nymphe immortelle, qui désirait se l'attacher par les nœuds de l'hyménée. Et orsque enfin les ans, dans le cercle conti-

nuel de leurs cours, eurent amené le temps que les dieux avaient marqué pour son retour à Ithaque, des périls et des combats l'attendaient encore au milieu des siens et dans son propre palais. Tous les immortels étaient touchés de ses peines : Neptune seul le poursuivit avec une haine implacable, jusqu'au moment où ce héros eut atteint sa terre natale.

Ce Dieu s'était rendu à l'extrémité de la terre, chez les habitants de l'Ethiopie, séparés en deux peuples qui occupent les bords où descend le Soleil, et ceux d'où il s'élève à la voute céleste; là, il jouissait du sacrifice d'une hécatombe, et s'associait à leurs festins. Cependant les autres divinités étaient rassemblées sur le haut Olympe, dans le palais de Jupiter; et le père des dieux et des hommes prend la parole. Il songeait à la destinée de ce mortel orné de tout l'éclat de la beauté, Egisthe, que le fils illustre d'Agamemnon, Oreste, venait d'immoler. Plein de ses pensées, il s'écrie :

« Eh quoi! les mortels osent accuser les dieux! C'est nous, disent-ils, qui leur envoyons les calamités dont ils gémissent, tandis qu'ils se les attirent eux-mêmes par leur aveugle folie. Ainsi contrariant ses heureux destins, Egisthe s'unit par un coupable hymen à la femme d'Agamemnon; et, au moment du retour de ce prince, il l'assassine. Il n'ignorait pas que ces attentats feraient sa propre perte : nous l'en avions averti nous-même; Mercure, envoyé de notre part, lui avait dit : « N'attente point aux jours de ce roi; n'envahis pas sa

couche ; la vengeance partira de la main d'Oreste, lorsque, entré dans l'adolescence, ses yeux se tourneront vers l'héritage de ses pères. » Ainsi parla Mercure : mais Egisthe fut sourd à ces avis salutaires. Maintenant il a subi d'un seul coup les châtiments accumulés de tous ses crimes. »

Minerve prend la parole : « O fils de Saturne, père des dieux, dominateur des rois, c'est avec justice que ce coupable est précipité dans le tombeau : périsse ainsi quiconque se noircit de tels attentats ! Mais mon cœur est touché d'une vive compassion lorsque je vois le sort du sage et vaillant Ulysse. L'infortuné ! il souffre depuis si longtemps des peines cruelles, captif au milieu de la vaste mer, loin de ses amis, dans cette île ombragée de forêts qu'habite une déesse, la fille du savant Atlas, dont les regards perçants sondent les abîmes des mers, et qui soutient ces immenses colonnes, l'appui de la voûte céleste, si distante de la terre. Cette nymphe retient ce prince malheureux, abandonné jour et nuit a la plus amère douleur. Elle ne cesse de lui adresser des paroles flatteuses, caressantes, pour lui faire perdre le souvenir de sa chère Ithaque. Mais Ulysse, ravi s'il voyait seulement s'élever dans les airs la fumée de sa terre natale, recevrait ensuite la mort avec joie. Et ton cœur, Dieu de l'Olympe, n'est pas touché ? N'as-tu pas agréé les sacrifices que ce héros t'offrit sur les rivages de Troie? Pourquoi donc, ô Jupiter, es-tu animé contre lui de courroux ? »

Le Dieu qui amoncelle les nuees lui répond : « Ma fille, quelle parole a passé tes lèvres ! Pourrais-je oublier jamais le grand Ulysse, dont la sagesse est si supérieure à celle des autres mortels, dont la piété lui fit offrir tant de victimes sur les autels des habitants de l'immense Olympe ? Mais celui qui environne la terre, Neptune, persévère dans l'inflexible courroux qui l'embrasa, lorsque ce héros priva de la vue son fils Polyphème, qui s'élève comme un Dieu parmi les cyclopes, qui naquit de la fille de Phorcys, l'un des rois de l'empire désert des eaux, la nymphe Thoosa, à laquelle Neptune s'unit dans ses grottes profondes. Depuis ce moment fatal, s'il ne ravit pas le jour au malheureux Ulysse, il l'écarte de sa patrie. Songeons cependant au moyen d'assurer son retour : Neptune doit vaincre sa colère ; s'il demeure inflexible, en vain il s'efforcera de lutter seul contre la troupe entière des immortels. »

« O mon pere, toi que respecte l'Olympe, repartit la déesse, puisqu'il est arrêté dans le séjour fortuné des Dieux que le sage Ulysse rentrera dans sa demeure, ordonne à Mercure, le héraut céleste, de se rendre promptement dans l'île d'Ogygie ; et d'annoncer à la belle nymphe l'irrévocable décret des habitants des cieux ; qu'elle ne retienne plus cet homme intrépide ; qu'elle consente à lui laisser reprendre la route de sa patrie. Cependant je vais moi-même dans Ithaque enflammer le courage de son fils, animer son cœur d'une force nouvelle, afin que ce jeune prince convoque l'assemblée des chefs et du peuple,

ose interdire l'entrée de son palais à ces amants hardis et nombreux de sa mère qui, faisant ruisseler le sang de ses troupeaux, y coulent leurs jours dans les festins. Je l'enverrai ensuite à Sparte et dans la sablonneuse Pylos pour s'informer du sort d'un père chéri. Il est temps que sa renommée se répande parmi les hommes. »

A peine a-t-elle parlé, qu'elle attache à ses pieds ses ailes d'un or céleste et éternel qui la portent, avec plus de rapidité que les vents, à travers l'empire des eaux et l'espace immense de la terre; elle saisit sa lance où éclate l'airain acéré, cette lance longue, pesante et invincible qui, dans le courroux de la fille du maître des Dieux, terrasse une armée de héros : un rapide vol la précipite des sommets de l'Olympe. Elle est dans Ithaque, à l'entrée du palais d'Ulysse, traînant sa lance redoutable; elle a pris la forme de Menthès, roi des Taphiens. Elle voit aux portes du palais les téméraires amants de Pénélope : assis sur les peaux des victimes qu'ils ont immolées pour leurs festins, ils amusaient par le jeu leur loisir. La foule tumultueuse des esclaves et des hérauts allait de toutes parts d'un pas empressé : les uns versaient le vin dans les urnes et le tempéraient par l'eau des fontaines; d'autres passaient sur les tables l'éponge douce et poreuse ou partageaient et servaient les viandes. Aussi beau que les Dieux, Télémaque était assis entre ces chefs, le cœur dévoré de noirs chagrins; toujours flottait devant ses yeux l'image de son père.

Plongé dans une profonde rêverie, le jeune prince se demandait en soupirant si donc enfin, des plages lointaines, ce héros ne viendrait pas purger son palais de cette troupe odieuse et, couvert de gloire, remonter à son rang. Absorbé dans ces pensées, il aperçoit le premier la déesse : soudain il vole à sa rencontre, indigné qu'un étranger soit demeuré quelque temps à la porte de son palais. Il lui serre la main, il prend son javelot : « Salut, ô étranger, dit-il ; entre, jouis ici d'un accueil amical et honorable. Dès que le repos et la nourriture auront réparé tes forces, tu nous apprendras l'objet qui t'amène. »

En même temps il conduit la déesse, qui suit ses pas. Entrés dans la salle, il incline le javelot contre une colonne haute et éclatante. Là étaient rangés les javelots nombreux du magnanime Ulysse. Il mène Pallas vers un trône couvert d'un riche tapis et la fait asseoir; une estrade est attachée au trône, sur laquelle reposent les pieds de la déesse. Il se place sur un siége à côté d'elle, loin des amants de Pénélope, pour que le festin de l'étranger ne soit point troublé par le commerce bruyant de ces hommes hautains; il désire aussi de l'interroger librement sur l'absence d'un père.

Par les soins d'une esclave, l'eau coule d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent où ils baignent leurs mains ; elle pose devant eux une table unie et luisante. Une femme, vénérable par son âge, apporte le pain et divers aliments dont elle a la garde,

et qu'elle leur présente d'une main libérale, tandis qu'un des principaux serviteurs, recevant les bassins couverts de différentes viandes, les pose sur la table, ainsi que des coupes d'or qu'un héraut, portant autour d'eux ses pas, est attentif à remplir de vin.

La troupe turbulente des amants de Pénélope entre, et en un moment sont occupés les trônes et les siéges rangés avec ordre le long de la salle. Une eau pure coule sur leurs mains par l'office des hérauts. Entassé dans de belles corbeilles, le pain est apporté par de jeunes captives. Les chefs portent la main sur les aliments, chacun jouit de l'abondance. Répandu à grands flots dans les coupes, le vin en couronne les bords.

Dès que la faim et la soif sont apaisées, les amants de la reine se livrent au chant et à la danse, le charme des festins. Un héraut met une superbe lyre entre les mains de Phémius, le plus habile des élèves d'Apollon; il la prend malgré lui, contraint de chanter parmi ces amants. Parcourant la lyre de ses doigts légers, il préludait par de merveilleux accords et entonnait des chants mélodieux.

Mais Télémaque, inclinant sa tête vers Minerve, pour que sa voix ne parvînt à l'oreille d'aucun des assistants : « Cher étranger, lui dit-il, puis-je, sans te blesser, t'ouvrir mon cœur? Voilà les soins de cette troupe, la lyre et le chant. Qui s'en étonnerait? Ils consument impunément les biens d'un héros dont les os blanchis se corrompent, exposés aux eaux du ciel sur quelque terre ignorée, ou roulant dans les flots de la mer. S'il re-

paraissait dans Ithaque, ils souhaiteraient tous d'etre légers à la course plutôt que chargés d'or et de ces riches vêtements. Hélas! il a péri victime d'une destinée malheureuse, et la plus douce espérance est éteinte dans nos cœurs. Vainement un mortel m'annoncèrait encore son retour; je ne me flatte point de voir luire ce jour fortuné. Mais parle, que la vérité sorte de tes lèvres, quel es-tu? apprends-moi ta demeure, le lieu de ta naissance; quel vaisseau te conduisit à Ithaque, et quels nautonniers t'ont accompagné, car on ne peut arriver sans ce secours à ces bords entourés des flots? Eclaircis-moi encore ce point intéressant, viens-tu pour la première fois dans cette île, ou l'hospitalité, par d'anciens nœuds, t'unit-elle à mon père? Sa maison était toujours ouverte à une foule d'étrangers, et il avait l'art de s'attacher tous les cœurs. »

« Je satisferai pleinement tes désirs, repartit Minerve. Mon nom est Mentès; né d'Anchiale, illustre par sa valeur, je règne sur les Taphiens qui se plaisent à conduire l'aviron. Je traverse avec un de mes vaisseaux et un cortége la noire mer, et me rends à Témèse pour échanger contre l'airain un fer éclatant; mon vaisseau, loin de la ville, à l'ombre des forêts du mont Née, m'attend au port de Rèthre. Félicitons-nous d'être unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité. Tu n'en douteras point, si tu vas interroger ce héros, le vieux Laërte; car on dit que l'infortuné ne se rend plus à la ville, mais que, livré à la douleur, il mène dans ses

champs écartés une vie solitaire, avec une esclave âgée, qui lui présente les aliments et le breuvage nécessaires pour ranimer ses forces épuisées lorsqu'il revient de ses fertiles vignobles, où tout le jour il a traîné ses pas languissants. J'arrive enfin dans ces lieux ; on m'assurait que ton père était au sein de ses foyers : les Dieux continuent à l'égarer de sa route. Non, le grand Ulysse n'est pas dans le tombeau : il est plein de vie, retenu malgré lui par des hommes barbares, dans quelque île au milieu de la mer. Cependant écoute : je ne suis pas devin, je n'interprète pas le vol des oiseaux; je serai l'organe des Dieux, ne doute point de l'accomplissement de mes paroles. Ce héros ne sera plus longtemps éloigné de sa patrie : fût-il accablé de liens de fer, telles sont les ressources infinies de sa prudence, qu'il triomphera de tous les obstacles. Mais parle, est-il bien vrai que je vois en toi le noble fils d'Ulysse? Tes traits, le feu de tes regards m'offrent sa parfaite image. Avant qu'il voguât à Troie avec les plus vaillants chefs de la Grèce, nous fûmes souvent assis l'un près de l'autre, comme en ce moment je suis à côté de toi : depuis ce temps, son palais n'a plus été ma retraite. »

« Etranger, répond Télémaque, l'exacte vérité sortira de ma bouche. Ma mère, la chaste Pénélope, atteste que je suis le fils de ce héros; c'est le témoin le plus sûr : on ne connaît point par soi-même les auteurs de sa race. Ah! que n'ai-je reçu le jour d'un homme plus heureux, que la vieillesse ait atteint au

sein paisible de sa famille et de ses biens! Maintenant, puisque tu veux l'apprendre, c'est au plus infortuné des mortels que je dois la vie. »

Minerve lui repartit : « Les Dieux, en donnant à Pénélope un tel fils, n'ont pas voulu que ton nom parvînt sans gloire à la postérité. Mais, dis-moi, je te prie, quel est ce festin, cette assemblée nombreuse? Célèbre-t-on ici une fête ou un hyménée ? car ce n'est point là un de ces repas aux frais duquel des amis se sont associés. A quels excès, à quelle insolence s'abandonnent dans ta maison ces bruyants convives! Tout spectateur sage se courroucerait à la vue de tant d'indignités. »

« Etranger qui m'interroges, qui prends une si vive part à notre situation, dit Télémaque, jadis et aussi longtemps que ce héros a été parmi nous, on pouvait s'attendre que la gloire et les richesses de sa maison seraient durables; les Dieux en ont autrement ordonné : animés à le poursuivre, ils ont voulu qu'entre tous les hommes il finît par la mort la plus obscure. Je le pleurerais moins s'il fût tombé devant Troie au milieu des héros ses compagnons, ou si, après avoir achevé cette illustre conquête, il eût rendu le dernier soupir entre nos bras : la Grèce lui eût érigé un magnifique tombeau; et son fils, chez nos descendants, eût participé à cette gloire immortelle. Maintenant les Harpies l'ont ignominieusement ravi de la terre; il a disparu sans qu'on l'ait vu; sans qu'on ait entendu sa voix, et ne m'a laissé que la douleur et le deuil. Sa mort n'est pas le seul ob-

jet de mes larmes; les Dieux m'ont réservé d'autres disgrâces accablantes. Tous les chefs des îles de Dulichium, de Samé, de la verte Zacynthe, et tous ceux des rochers d'Ithaque briguent la main de ma mère, ou plutôt conspirent notre ruine. Elle ne peut se résoudre ni à les irriter en rejetant leurs vœux, ni à former un hymen qu'elle abhorre; et cependant ils consument notre héritage en festins; bientôt ils me précipiteront moi-même dans l'abîme. »

La déesse arrêtant sur lui des regards où la compassion se mêle au courroux : « Ah ! dit-elle, combien tu dois soupirer après le retour de ce héros, dont le bras tomberait sur ces insolents ! Plût au ciel qu'il parût en ce moment à l'entrée de ce palais, son casque au front, son bouclier et ses deux javelots à la main, tel que, pour la première fois, il frappa mes regards dans notre demeure, où venant d'Ephyre, il partagea l'allégresse de nos festins ! Il avait été à travers les flots demander à Ilus, fils de Merméros, le secret d'un venin mortel pour en teindre ses flèches redoutables, secret qu'Ilus, par la crainte des Dieux, refusa de lui communiquer, et que lui confia mon père, tant il l'aimait. Plût au ciel qu'Ulysse, sous la même forme, parût aux yeux de ces téméraires ! ils descendraient tous à ce même instant au tombeau, et cet hymen, l'objet de leurs vœux, se changerait en un sombre deuil. Mais c'est aux Dieux, qui tiennent en leurs mains nos destinées, à décider s'il exercera sa vengeance dans ce palais. Toi, songe aux moyens d'en bannir cette troupe

odieuse. Ecoute, sois attentif à mes conseils. Demain, au lever de l'aurore, convoque les chefs et le peuple, prends la parole au milieu de cette assemblée, et, attestant les immortels, dis hardiment à ces hommes superbes de fuir, de rentrer dans leurs domaines. Si ta mère veut former les nœuds d'un second hymen, qu'elle retourne chez son père, ce roi puissant : il en préparera la fête, et, l'envoyant à son époux, il lui prodiguera les richesses, digne cortége d'une fille si chérie. Je te donnerai encore un conseil prudent, si tu veux être docile à ma voix. Arme un vaisseau de vingt rameurs, et cours t'informer du sort d'un père attendu si longtemps. Peut-être recevras-tu de la part des hommes quelque heureuse lumière, peut-être entendras-tu la renommée, cette voix de Jupiter, qui répand sur toute la terre le nom des mortels. Va d'abord à Pylos, interroge le sage Nestor : de là vole à Sparte, chez Ménélas, arrivé le dernier des Grecs qui revêtirent l'airain belliqueux. Si tu apprends que ton père vit et prépare son retour, tu supporteras encore, fût-ce durant une année, le joug qui t'opprime. S'il n'est plus, tu retourneras dans ton île chérie; que ta main érige à son ombre un tombeau; rends-lui avec la pompe la plus solennelle tous les honneurs dus à ses cendres, et donne un époux à ta mère. Mais à peine auras-tu satisfait aux devoirs les plus sacrés, consacre tous les efforts dont tu es capable à perdre, soit par la ruse, soit par la force, les ennemis qui assiégent ce palais. Tu n'es plus dans la saison des jeux puérils;

Telémaque, tu es sorti de l'enfance. N'as-tu pas entendu de quelle gloire s'est couvert Oreste en immolant le perfide Egisthe, cet impie assassin, qui lui ravit le plus illustre des pères? Ami, je te vois une haute stature, des traits pleins de noblesse et de beauté : sois donc intrépide, et ton nom ne sera pas oublié des races futures. Mais il est temps que je me rende à mon navire, où peut-être mes compagnons s'impatientent de mon retard. Veille toi-même à ton destin, et garde un profond souvenir de mes paroles. »

« Etranger, répond Télémaque, je vois en tes discours le zèle pur de l'amitié; ainsi parle un père à son fils; non, jamais cet entretien ne s'effacera de ma mémoire. Mais, quoique si pressé de partir, demeure encore; ne veux-tu pas te rafraîchir par le bain, goûter les attraits du repos? Tu te rendras ensuite, le cœur satisfait, à ton navire, après avoir reçu de ma part un don choisi, précieux, tel que ceux qu'un ami met entre les mains de son ami, et qui sera dans ta demeure un monument de notre tendresse.

« Ne retarde point mon départ, dit la déesse; un objet pressant l'accélère. Lorsque je reviendrai, tu me feras tel don que me destinera ton cœur sensible, et (juste retour de ta bienveillance) tu en recevras un de moi qui ne sera pas d'un prix moins flatteur. »

En disant ces mots, Pallas s'éloigne et disparaît avec la rapidité de l'aigle. Le cœur de Télémaque est rempli d'une noble audace; le souvenir de son père s'y réveille avec une force nouvelle. Frappé d'étonnement, il s'a-

bandonne à ses pensées et reconnaît que son hôte était une divinité. Bientôt il s'avance avec la majesté des immortels vers les amants de sa mère.

Le célèbre Phémius charmait par ses chants leur troupe assise en silence. Il chantait les malheurs dont les Grecs furent accablés par Minerve, qui les poursuivit à leur retour de Troie. Du haut de son appartement, la fille d'Icare, la sage Pénélope, entendit les funestes accents du chantre divin. Elle descend les nombreux degrés, non seule : deux de ses femmes la suivent. Arrivée auprès de ses amants, la reine s'arrête sur le seuil de la salle superbe; là, couverte d'un voile qui ombrage légèrement ses traits, placée entre ces deux femmes vertueuses, elle se tourne vers le chantre divin et, versant des larmes :

« Phémius, dit-elle, il est en ton pouvoir de nous ravir par le chant d'un grand nombre d'actions merveilleuses soit des dieux, soit des mortels, que célèbrent les fils des muses; assis parmi ces chefs, captive leur attention par l'un de ces sujets et qu'ils vident les coupes en silence. Mais arrête ce chant lugubre, chaque fois que tu l'entonnes, il porte le désespoir au fond de ce cœur brisé par le sentiment continuel des inexprimables regrets que je donne si justement à l'époux dont j'attends, hélas! depuis tant d'années le retour; jour et nuit est présente à ma pensée l'image de ce héros qui remplit la Grèce entière de sa gloire. »

Le prudent Télémaque prenant la parole : « Ma mère, dit-il, pourquoi te courroucer

contre l'aimable favori des muses, qui laisse couler de son âme ces accents enchanteurs? Les chantres divins ne sont point la cause de ces infortunes; c'est Jupiter qui distribue à son gré aux misérables mortels les biens et les disgrâces. Phémius doit être exempt de blâme s'il célèbre les malheurs des Grecs : les chants les plus nouveaux captivent l'oreille charmée. Aie assez d'empire sur toi-même pour l'écouter. Parmi ceux qui se rendirent aux bords troyens, Ulysse ne fut point le seul destiné à ne point revoir sa patrie : combien d'illustres guerriers y trouvèrent leur tombeau! Rentre dans ton appartement, reprends tes occupations chéries, la toile et les fuseaux; dirige les mains industrieuses de tes femmes. Parler dans les assemblées est le partage des hommes et ce doit être ici le mien, si le chef de ce palais a de l'autorité. »

Vivement frappée de la sagesse de son fils, Pénélope se retire et recueille au fond du cœur toutes les paroles de Télémaque. Remontée avec ses femmes à son appartement, ses larmes recommencent à couler pour celui qu'elle aime, Ulysse, son époux, jusqu'à ce qu'un doux sommeil envoyé par Minerve ferme sa paupière.

Mais les amants de Pénélope font retentir d'un tumulte épouvantable le palais obscurci des ombres du soir; l'amour embrase le cœur de tous ces chefs, leurs désirs éclatent sans contrainte. Le sage Télémaque les réprime par ce discours : « O vous qui aspirez à ma mère, vous dont l'audace n'a plus de bornes,

soyez du moins paisibles en ce moment et livrez-vous aux plaisirs du festin sans le troubler par des cris tumultueux; il y a bien plus de charme et de décence à prêter l'oreille aux chants d'un fils des muses tel que celui-ci, dont les accents semblent partir des lèvres des immortels. Demain, réunis à la place publique dans une nombreuse assemblée, je vous dirai ouvertement de sortir de ce palais; établissez ailleurs le lieu de vos festins, et vous recevant tour à tour, consumez vos propres richesses. Si, croyant ne pas rencontrer ici de vengeur, vous trouvez qu'il est bien plus facile et plus avantageux de conspirer lâchement à la perte d'une seule maison, poursuivez; je conjurerai les dieux immortels, si jamais leurs châtiments répondent aux crimes, de vous ensevelir au sein de ce palais dans une ruine commune, sans qu'il reste de vous un vengeur. »

Il dit : frappés du courage de ce jeune prince, ils le regardent avec étonnement et, muets, ils impriment leurs dents sur leurs lèvres.

Mais le fils d'Eupithès, Antinoüs, prend la parole : « Télémaque, les dieux mêmes t'ont sans doute instruit a parler avec tant d'elévation et d'audace. Puisse Jupiter, malgré les droits de ta naissance, ne permettre jamais que tu règnes dans l'île d'Ithaque. »

« Ma réponse, Antinoüs, enflammera-t-elle ton courroux? répliqua le fils d'Ulysse; si telle est la volonté de Jupiter, je recevrai le sceptre de sa main. Toi-même, penses-tu qu'il soit un don si méprisable? Il est beau

de régner; un roi est environné de richesses et d'honneurs, sa personne est sacrée. Mais, parmi les jeunes gens ou les vieillards d'Ithaque, bien d'autres encore que moi peuvent aspirer au rang suprême; que l'un d'entre eux le possède, si le magnanime Ulysse n'est plus. Sachez cependant que, roi dans ma maison, je gouvernerai les biens et les esclaves que m'acquit ce héros. »

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le silence :

« Le sceptre de cette île, dit-il, ô Télémaque, est entre les mains des dieux. Règne dans ta maison, conserve tes richesses; malheur à celui qui voudrait t'en dépouiller tant qu'il restera un citoyen dans Ithaque! Mais, fils illustre d'Ulysse, parle : quel est cet étranger? d'où venait-il? dans quelle contrée est-il né? où voit-on fleurir sa race et son champ paternel? Une dette ancienne a-t-elle été l'objet de son arrivée, ou t'aurait-il annoncé le retour de ton père? Comme il a promptement disparu! avec quel soin il évitait de se faire connaître à nous! Ses traits n'annonçaient pas un homme vulgaire. »

« Eurymaque, répondit le jeune prince, désormais il ne me reste plus une ombre d'espoir du retour de mon père; en vain un voyageur me l'annoncerait avec serment; en vain encore un augure renommé, appelé par ma mère, interrogé par elle dans l'intérieur de notre palais, flatterait nos vœux par ses oracles. Cet étranger est l'ancien ami de mon père; Mentès, a-t-il dit, est son nom; né du belliqueux Anchiale, il gouverne le peuple nautonnier

des Taphiens. » Ainsi parla Télémaque, et cependant il a reconnu la sage Pallas.

Alors les amants de Pénélope ne songent plus qu'au chant et à la danse, charmés par ces plaisirs jusqu'à l'arrivée des ténèbres : la nuit qui descend avec ses noires ombres les trouve encore livrés à l'enchantement de ces plaisirs. Enfin, ils vont tous dans leurs palais chercher les douceurs du sommeil.

Télémaque, se retirant dans le pavillon superbe qu'on lui bâtit près du palais, et qui dominait de toutes parts sur un terrain immense, va se rendre à sa couche, l'esprit agité de soins. Une femme âgée précédait le jeune prince, tenant des flambeaux éclatants; c'était la sage Euryclée, fille d'Ops, née de Pisénor. Jadis, lorsqu'elle était au printemps de l'âge, Laërte l'avait achetée au prix de vingt génisses : il l'honora toujours dans son palais comme une épouse; mais, fidèle à la sienne, il respecta l'hymen, et ne voulut point que la jalousie pût en troubler la paix et les douceurs. Aucune des femmes attachées à ce palais n'avait plus de zèle et d'affection pour Télémaque; elle l'avait élevé depuis sa plus tendre enfance.

Elle lui ouvre les portes de la riche demeure confiée à sa garde. Il s'assied sur sa couche, se dépouille de sa fine tunique, la remet aux mains de cette femme âgée, attentive à ses ordres. Elle la plie avec soin, la suspend près du lit, s'éloigne aussitôt; et, tirant la porte par l'anneau d'argent, pousse le lévier, qui tombe, et la porte est fermée.

Là Télémaque, couvert d'un tissu précieux

des plus fines toisons, ne dort point, et pense la nuit entière à la route que lui indiqua Minerve.

CHANT II

A peine la matinale Aurore aux doigts de rose eut-elle amené le jour, que le fils d'Ulysse se précipite de sa couche; il est bientôt couvert de ses vêtements; à ses pieds eclatent ses superbes brodequins; son épaule est chargée d'un baudrier auquel est suspendu son glaive acéré. Il sort, semblable à une divinité : soudain il ordonne aux hérauts d'élever leurs voix sonores, et de convoquer les citoyens. Ils font retentir les airs de leurs cris, le peuple accourt, il est rassemblé en un moment.

Dès que la foule est réunie, que les rangs sont pressés, Télémaque marche vers la place publique. Sa main est armée d'un javelot d'airain; il est suivi de deux chiens fidèles, les plus agiles de leur race. Par le pouvoir de Minerve, un charme divin est répandu sur toute sa personne ; la foule entière, immobile d'admiration, a l'œil attaché sur le jeune prince qui s'avance. Il va s'asseoir sur le trône de son père, que les vieillards lui ont cédé avec respect.

Un des chefs de l'assemblée, le héros Égyptius, est le premier qui se lève. Courbé par la vieillesse, il avait acquis une longue ex-

périence. Un fils qu'il aimait tendrement, le brave Antiphe, était monté dans le vaisseau qui conduisit Ulysse aux champs de Troie. Parmi les compagnons de ce héros qui le suivirent dans la caverne du plus féroce des cyclopes, il avait, le dernier, servi de pâture au monstre. Trois fils restaient encore à ce père infortuné : l'un, Eurynome, était au nombre des amants de Pénélope ; les deux autres cultivaient les champs paternels : cependant le vieillard ne cessait de pleurer celui qui s'était éloigné de ces bords ; et ayant encore en ce moment l'œil humide de larmes :

« Citoyens d'Ithaque, dit-il, qu'il me soit permis d'élever ici la voix. Depuis que le divin Ulysse a quitté ce rivage, nous n'avons connu ni conseil, ni délibération. Qui donc nous a convoqués en ce jour ? Est-ce l'un de nos jeunes hommes ou de nos vieillards ? Quel motif si important l'y détermine ? A-t-il reçu quelque avis du retour de notre armée ? et, instruit le premier de cette heureuse nouvelle, est-il impatient de la rendre publique ? a-t-il enfanté un projet qui intéresse le salut de tout le peuple ? Quelque but qui l'anime, j'en tire un favorable présage ; il a sans doute l'âme élevée ; il ne respire que la justice ; la bienfaisance, il est digne d'obtenir notre appui. Veuillent les dieux accomplir les desseins qui roulent dans son cœur ! »

Il parlait encore, que le jeune prince, charmé de ces mots qu'il regarde comme un heureux augure, et brûlant de rompre le silence, ne peut rester plus longtemps assis,

et se montre debout au milieu de la nombreuse assemblée. Un héraut doué de prudence, Pisénor, se hâte de l'armer du sceptre; et Télémaque s'adressant au vieillard: « Sans aller loin d'ici, dit-il, tu vois celui que tu demandes; c'est moi qui ai convoqué ce peuple. Il n'est point ici de plus infortuné que moi. Je n'ai point à vous annoncer la nouvelle du retour de notre armée, ni à vous communiquer aucun projet qui intéresse la félicité des citoyens : je ne vous parlerai que de moi seul, du grand désastre, que dis-je ? du double désastre qui désole ma maison. D'abord, j'ai perdu ce bon père, jadis votre roi, qui fut aussi pour vous le pére le plus tendre. A cette perte se joint un autre malheur non moins terrible, en ce qu'il entraînera bientôt la ruine totale de ma maison et de tous mes biens. Des hommes hardis, les fils de nos personnages les plus puissants, fondent dans notre palais, s'obstinent à rechercher, contre son gré, la main de ma mère. Ils n'osent aller chez son père Icare le solliciter de la donner, elle et la dot qui doit être son partage, à celui dont il agréera l'alliance. Maîtres dans ma demeure, ils immolent pour leurs festins mes brebis, mes chèvres, mes génisses; le vin y coule à longs flots; tout est en proie à la rapine, à la licence : il n'est plus ici de héros tel qu'Ulysse pour écarter ce fléau de son palais. Hélas! nous ne le pouvons. Jeune encore, je ne suis point exercé dans les combats : si ma force répondait à mon ardeur, c'est moi qui repousserais leur audace, car on ne saurait

plus tolérer ces attentats : mon nom va être extirpé de la terre avec infamie. Soyez-en donc vous-mêmes indignés, citoyens ; et si vous ne respectez pas le jugement des peuples qui nous environnent, craignez les dieux ; craignez que la vengeance de ces forfaits ne tombe sur vos propres têtes. Amis, au nom de Jupiter assis dans l'Olympe, au nom de Thémis qui préside aux assemblées des peuples, cessez, je vous en conjure, de vous joindre à mes oppresseurs; le deuil où me plonge une perte cruelle suffit pour m'accabler. Mon père, le sage Ulysse, s'est-il rendu coupable de quelque injustice envers les Grecs ? Pour m'en punir, m'abandonnez-vous à la haine de ces hommes violents ? et vous plaisez-vous encore à l'attiser ? Soyez plutôt vos propres vengeurs. Prenez mes biens, les produits de mes champs, dépouillez-moi de mon héritage ; dans ce malheur, l'espoir ne serait pas éteint au fond de mon âme : mes sollicitations vous poursuivraient en tous lieux ; peut-être que, saisis de honte et de remords, vous me rétabliriez dans mes droits. Maintenant, ô citoyens, vous déchirez mon cœur de blessures mortelles. »

Il dit avec colère, et jette son sceptre en répandant des larmes. Le peuple est ému de compassion, tous les amants de Pénélope demeurent muets ; le reproche injurieux expire sur leurs lèvres.

Le seul Antinoüs, plus hardi, lui répond : « Télémaque, harangueur superbe, maîtrisé par la colere, qu'as-tu dit? de quels opprobres viens-tu de nous couvrir ? as-tu résolu

d'imprimer sur nous une tache infamante? N'accuse point de tes malheurs les rivaux; ne t'en prends qu'à ta mère dont l'esprit est nourri d'artifices. Déjà trois ans se sont écoulés, et le quatrième va se terminer, depuis qu'elle se joue des plus illustres personnages de la Grèce; elle nous repaît d'illusions; ses messagers apportent à chacun de nous des promesses flatteuses : mais son cœur n'est point d'accord avec sa bouche. Elle a eu recours à une autre ruse. Après avoir commencé à former une toile d'une grandeur immense et du tissu le plus fin, elle nous dit :

« Jeunes hommes qui sollicitez ma main, le grand Ulysse n'est plus; mais réprimez votre impatiente ardeur jusqu'à ce que j'aie achevé un travail auquel je consacre tous mes instants : perdrais-je des fils préparés pour un devoir si pieux? C'est le vêtement funèbre qui doit ensevelir un héros, le vieux Laërte, quand la Parque fatale l'aura plongé dans le sommeil profond de la mort. Quels reproches n'essuierais-je pas de la part des femmes de la Grèce, si ce roi, qui fut jadis entouré de tant de richesses, était couché dans le tombeau sans avoir obtenu de ma main un linceuil! »

« Telles furent ses paroles, et la persuasion entra sans peine dans notre âme généreuse. Le jour, elle s'occupait à former ce grand voile; la nuit, aux flambeaux, elle détruisait l'ouvrage de ses mains. Ainsi, durant trois années, elle éluda nos vœux, et sut en imposer aux Grecs. Mais les Heures ayant amené la quatrième année, une de ses fem-

mes, qui pouvait en être bien instruite, nous dévoila cette ruse; nous la surprîmes qui rompait ce tissu fait avec art, et elle fut contrainte d'achever cet ouvrage malgré ses combats. Télémaque, apprends la résolution des chefs ; que tous les Grecs la connaissent. Dis à ta mere de quitter ton palais, de suivre, pour le choix d'un époux, le sentiment de son cœur et la volonté d'un père, si elle ne se propose de jouer plus longtemps les fils de la Grèce. — Nous admirons ses talents, son intelligence, et même ses stratagèmes, présents dont Minerve fut prodigue envers elle pour l'élever au-dessus de toutes les femmes dont le nom soit parvenu à notre oreille, et qui jadis furent par leur beauté l'ornement de la Grèce. Oui, Alcmène, ni Tyro, ni la célèbre Mycènes, n'auraient pu disputer à Pénélope le prix des talents et de l'artifice : mais elle en fait un usage fatal à elle-même ; car tant qu'elle nourrira les sentiments qu'un Dieu, pour la perdre, mit dans son cœur, nous consumerons tes biens. Elle parviendra au faîte de la gloire; mais tu auras à regretter les douceurs de l'abondance. Rien n'est plus certain ; nous n'abandonnerons pas le seuil de ta maison, ni ne reprendrons le soin de nos domaines que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux. »

« Antinoüs, repartit le sage Télémaque, ne me prescris point de bannir de ma maison celle qui me mit au jour, et qui m'allaita. Mon père a disparu : sait-on s'il est mort, ou s'il ne respire pas dans quelque terre

eloignée ? Suis-je en état, si je repousse d'ici ma mère, de restituer à Icare la riche dot de sa fille ? A la vengeance dont userait envers moi mon père, s'il reparaissait, se joindrait celle des Dieux : car ma mère, en quittant le seuil de mon palais, invoquerait les terribles Furies ; je serais en exécration à tous les hommes. Non, jamais cette parole ne sortira de mes lèvres. Nos sentiments et notre conduite allument-ils votre indignation ? sortez de notre palais ; allez jouir en d'autres lieux des délices des festins ; dissipez, en vous recevant tour à tour, vos propres domaines. Si vous jugez qu'il vous est plus facile et plus avantageux de consumer les biens d'une maison qui est sans défense, poursuivez : mais j'adresse ma voix aux Dieux immortels ; si jamais leur justice mesura le châtiment aux forfaits ; périsse dans cette même maison, sans être vengée, votre race entière ? »

Ainsi parla Télémaque ; et deux aigles, envoyées par le Dieu du tonnerre, s'élancent du sommet d'une montagne. Ils volent réunis ; les ailes étendues, immobiles, ils fendent les plaines de l'air avec l'impétuosité des vents : mais, arrivés au-dessus de l'assemblée, présage de mort, ils secouent leurs ailes en traçant de longs cercles dans l'espace immense des cieux, dardent leurs regards sur la multitude, se déchirent de leurs serres la tête et le cou ; et prenant leur essor vers la droite au-dessus de la ville, ils disparaissent. L'assemblée entière, frappée du signe céleste, est muette de terreur, et songe aux revers que préparait l'avenir.

Alors un homme vénérable, blanchi par les ans, Halitherse, fils de Mastor, se lève. Parmi les plus anciens augures, aucun ne l'égalait dans l'art d'interpréter par le vol des habitants de l'air les arrêts de la destinee.

« Citoyens d'Ithaque, dit cet homme sage, et vous surtout, amants de Pénélope, prêtez l'oreille à ma voix. Un terrible malheur va fondre sur vos têtes. Ulysse ne sera plus longtemps éloigné des siens ; il s'approche, il médite le carnage de tous ses ennemis ; parmi nous, habitants des murs fameux d'Ithaque, combien seront enveloppés dans cette ruine ! Hâtons-nous donc, avant ce malheur, de réprimer la licence de ces chefs ; qu'ils la répriment eux-mêmes, ils s'en féliciteront. Je parle, non en homme novice, mais en augure consommé dans son art. Ainsi se vérifiera ce que je prédis à ce héros le jour où les Grecs, et avec eux le sage Ulysse, montèrent dans leurs vaisseaux tournés vers Ilion ; je lui annoncai qu'il essuierait une longue suite d'infortunes, qu'il perdrait jusqu'au dernier de ses compagnons ; mais qu'à la vingtième année, seul, méconnu de tous, il reparaîtrait au sein de ses lares. Nous touchons à l'entier accomplissement de cet oracle. »

« Vieillard, répond Eurymaque, cours dans ta maison prophétiser à tes enfants pour les garantir des malheurs dont l'avenir les menace. Quant à nous, ton oracle va être anéanti par le mien. Que d'oiseaux voltigent sous le soleil ! tous sont-ils des interprètes certains de nos destinées ? Ulysse a péri dans

une contrée lointaine. Plût aux Dieu que tu eusses été précipité dans le même abîme, tu ne nous fatiguerais pas ici d'éternels augures, et tu n'exciterais pas le courroux déjà si véhément de Télémaque, dans l'espoir d'obtenir un présent de sa main! Mais, je te le jure, et cette parole ne sera pas vaine; si tu emploies l'expérience et les ruses de la vieillesse à séduire ce jeune homme par tes discours, si tu le rends plus farouche, tu ne feras que hâter sa perte; et nous t'infligerons à toi, vieillard, la peine d'une forte amende, peine qui portera le tourment et la rage jusqu'au fond de ton âme. Télémaque doit n'écouter que moi. Qu'il engage Pénélope à rentrer dans la maison de son père, qu'on y prépare son hymen; suivie de la dot que mérite une fille si adorée, qu'elle se rende dans la demeure de son nouvel époux. Avant ce temps, je doute que les chefs renoncent à une poursuite inutile jusqu'à ce jour. Sache qu'il n'est personne qui nous fasse trembler, pas même Télémaque, encore que son courroux éclate en longs discours; et nous nous rions, ô vieillard, du vain augure sorti de ta bouche; il ne fait que redoubler la haine que tu nous inspires. Nos festins ne seront point interrompus; l'ordre et le repos seront bannis de la maison d'Ulysse: autant la reine s'obstinera à rebuter nos vœux, autant persévérerons-nous à solliciter sa main; nous la disputant, par admiration pour sa vertu, comme un prix rare et unique, nous laisserons s'écouler les jours dans l'attente de sa possession, sans

que l'hymen, remplissant des vœux naturels à l'homme, nous unisse à d'autres femmes de la Grèce qui seraient dignes de notre choix. »

Le fils prudent d'Ulysse reprend la parole : « Eurymaque, et vous tous, nobles rivaux, c'en est assez, je ne vous adresse plus à ce sujet ni prière, ni aucune parole ; ma cause est désormais connue des Dieux et des hommes. Je ne vous demande qu'un vaisseau et vingt rameurs qui m'ouvrent une route sur la mer. Je pars, je vais à Pylos et à Sparte pour apprendre des nouvelles d'un père qui m'est ravi pour toujours. J'interrogerai les hommes, je prêterai l'oreille à la renommée, cette voix de Jupiter, qui répand en tous lieux le nom et la gloire des mortels. Si mon père respire, je saurai encore braver tous les assauts, fût-ce durant une année entière. S'il est mort, s'il est inutile de le chercher sur la terre, je reviendrai au sein de ma patrie lui ériger un tombeau; j'allumerai les offrandes qui doivent accompagner la pompe de ces funérailles, et ma mère recevra un époux de ma main. »

Après avoir ainsi parlé, il s'assied. L'ancien ami du sage roi d'Ithaque, Mentor, se lève. Ulysse, à son départ, lui recommanda ce qu'il avait de plus cher, et surtout le vieillard son père; il lui confia le soin de toute sa maison, ne doutant point qu'elle ne fleurît sous une garde si fidèle.

« Habitants d'Ithaque, s'écrie cet homme plein de zèle, désormais que les rois chargés du sceptre, loin d'être justes, humains et géné-

reux, soient durs, inflexibles et barbares, puisqu'il n'y a pas un seul citoyen dans la nation qu'Ulysse a gouvernée, et pour laquelle il était un tendre père, qui ait conservé la plus légère trace du souvenir de ce héros! Je ne m'indigne point que les superbes rivaux soient entraînés à des attentats par leur fol aveuglement; ils exposent leur tête au trépas en dévastant la maison d'un chef dont ils se sont promis l'éternelle absence. Mon indignation tout entière éclate contre vous, ô citoyens assis en un lâche silence, vous qui, malgré votre multitude, n'osez réprimer, même par votre voix, ce petit essaim de persécuteurs. »

« Téméraire Mentor, vieillard insensé, interrompit Léocrite; fils d'Evenor, qu'oses-tu parler de réprimer nos entreprises? Nous défions une multitude armée de nous bannir de ce palais et d'y troubler nos fêtes. Oui, dût le roi d'Ithaque, Ulysse lui-même, nous surprendre au milieu de nos festins, son épouse, qui ne demande aux Dieux que son retour, en verserait des larmes amères; s'il osait attaquer des ennemis si nombreux, il rencontrerait ici la mort. Tu viens donc de manifester ta démence. Que l'assemblée se dissipe, que chacun retourne à ses travaux. Halitherse et Mentor, amis anciens d'Ulysse, prépareront avec assez d'ardeur le départ de son fils : mais je pense qu'assis longtemps encore dans Ithaque, il continuera d'interroger tous les voyageurs, et n'entreprendra jamais cette route. »

Il dit, et rompt l'assemblée. Le peuple se

disperse, chacun rentre dans sa maison : les chefs retournent au palais d'Ulysse. Télémaque se retire seul aux bords de la mer; là, après que l'onde écumeuse a baigné ses mains, il implore Minerve : « Entends ma voix, ô déesse, toi qui vins hier dans notre palais. Tu m'ordonnas d'aller à travers le noir empire de la mer m'instruire du sort d'un père dont je ne saurais plus supporter l'absence. Mais, hélas ! le puis-je? Ce peuple, et bien plus encore ces chefs dont l'audace a franchi toutes les limites, traversent mon entreprise. »

A peine a-t-il parlé, que Minerve, semblable à Mentor par la stature, les traits et la voix, paraît à côté du jeune prince, et ces mots volent de ses lèvres : « Télémaque, tu as dépouillé l'enfance, tu ne seras désormais ni imprudent ni timide. Si la sagesse accomplie et l'inébranlable fermeté que ton père manifestait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles a jeté de profondes racines dans ton âme, ton dessein ne sera pas stérile, tu partiras. Si tu n'es pas le rejeton d'Ulysse et de Pénélope, glacé par la crainte, vaincu par les obstacles, tu n'accompliras point cette entreprise semée de périls. Il est vrai que les fils sont rarement l'image de leurs pères : ils les surpassent plus souvent en perversité qu'ils ne reproduisent leurs vertus sous un plus beau jour. Toi, tu ne seras désormais ni imprudent, ni timide : la sagesse et le courage d'Ulysse respirent dans ton cœur. Nourris donc l'espoir d'un heureux succès; méprise les projets et les manœuvres de tes ennemis; aussi insensés qu'injustes, ils ne

soupçonnent pas le noir destin qui les menace, et qui va consommer en un jour leur perte entière. Rien ne doit retarder ton départ, cet objet de tes désirs. Moi-même, Mentor, l'ami le plus ancien de ton père, je veux te préparer un léger vaisseau et t'accompagner. Va dans ton palais reparaître hardiment aux yeux de ces chefs; fais les apprêts de ta route, remplis les urnes de vin et les outres du froment le plus pur, la vigueur de l'homme. Je rassemblerai des amis chargés de s'associer à tes périls. De nombreux navires vieux et neufs bordent nos rivages ceints de flots : le meilleur fixera mon choix; nous l'allons équiper et lancer à la vaste mer. »

A la voix de la déesse, Télémaque ne s'arrête plus; il court vers le palais, le cœur agité de soins. La troupe superbe des rivaux était rassemblée sous le portique, ils dépouillaient les chèvres, les porcs fumaient sur les charbons embrasés. Antinoüs vient en souriant a la rencontre de Télémaque, et lui serrant la main : « Illustre orateur, mais trop emporté, dit-il, laisse là les hautes actions et le faste des paroles, sans troubler ton cœur de soucis fâcheux, ne songe, comme avant ce jour, qu'à partager nos festins, prends en main la coupe. On se chargera du soin de préparer tout ce qu'il faut pour ton départ; tu auras un vaisseau et des compagnons fidèles, pour qu'un vol heureux et prompt te conduise dans la divine Pylos, où tu apprendras le destin de ton illustre père.»

« N'attendez point, répond Télémaque, que

le participe à vos festins odieux, hommes impies, et que, paisible spectateur de votre joie, je me livre au repos et aux plaisirs. Ne vous suffit-il donc pas, ô persécuteurs de ma mère, qu'avant ce temps je vous aie laissé ravir la meilleure partie de mes biens? Je n'étais qu'un enfant; mais aujourd'hui que ma stature est formée, que je saisis les discours des sages, et que je les interroge; aujourd'hui que je sens croître mon courage en mon sein, je tenterai de conjurer votre perte, soit à Pylos, soit même dans ce palais. Je pars : aucun obstacle ne me détournera de mes desseins. Je pars sur un navire étranger; car, enrichis de mes dépouilles, vous jugez qu'il vous est plus utile que je ne possède ni vaisseau ni rameurs. » En disant ces mots, il arrache sa main de celle d'Antinoüs.

Cependant on préparait le festin dans le palais. Les chefs ne cessaient de proférer la raillerie et l'injure. « Quoi de plus manifeste ? disait l'un de ces jeunes insolents : Télémaque a formé contre nous des projets de mort. Il va chercher des secours dans l'aride Pylos, ou à Sparte; ce désir le dévore. Peut-être court-il jusques dans la fertile Ephyre pour en rapporter des poisons mortels, qu'il jettera d'une main furtive dans nos coupes, et nous serons tous précipités dans les enfers. »

« Sait-on, dit un autre, si, exposé sur un frêle vaisseau, égaré par les tempêtes, il ne périra pas, comme Ulysse, loin de sa patrie? Par là, que de nouveaux soins il nous imposerait! Il nous faudrait partager tous ses

biens, céder son palais à sa mere et à celui qu'elle honorerait du nom de son époux. »

Mais Télémaque descend dans de vastes appartements où étaient rassemblées les richesses de son père : on y voyait de grands amas d'or et d'airain, des coffres precieux où se conservaient de superbes vêtements. Ce même lieu renfermait des huiles odorantes; le long du mur étaient rangées des urnes remplies d'un vin rare, devenu miel par les ans, nectar digne des immortels, et réservé pour Ulysse, si jamais ce héros, accablé du faix des infortunes, reportait ses pas dans son palais.

Des portes solides, à deux battants, fermaient cette enceinte. Près d'elles une femme veillait jour et nuit sur ces richesses : c'était la fille d'Ops, la prudente Euryclée.

Télémaque l'appelle : « Ma nourrice, dit-il, hâte-toi de puiser du vin le plus précieux après celui que tu conserves pour un infortuné, s'il échappe jamais aux malheurs et à la mort; remplis-en douze urnes; tu les scelleras avec soin; répands dans de fortes outres de la farine du plus pur froment : tu en compteras vingt mesures. Mais renferme dans ton sein mon secret et remets tout en mes mains ce soir, dès que ma mère, retirée dans son appartement, sera livrée au sommeil. Je cours à Pylos et à Sparte pour apprendre, s'il se peut, des nouvelles de mon père. »

A ces mots, la fidèle Euryclée pousse des cris douloureux, éclate en sanglots : « O mon cher fils, dit-elle, pourquoi as-tu formé ce

dessein fatal? Iras-tu t'égarer seul et sans appui sur l'immense étendue de la terre, toi, l'unique rejeton de Pénélope et l'objet de toute notre tendresse? Hélas! il a péri le magnanime Ulysse, loin de sa patrie, chez un peuple inconnu. A peine seras-tu parti, que des pervers te dresseront des embûches mortelles et se partageront toutes ces richesses. Demeure donc ici parmi nous, assis sur ton héritage; te préservent les dieux de t'exposer aux hasards infinis de la mer indomptée et d'une vie errante? »

« Calme tes frayeurs, ma nourrice, répond Télémaque; ce dessein n'est pas né sans la volonté des dieux. Mais jure-moi de cacher durant onze à douze jours mon absence à ma mère; attends au moins qu'elle exige la présence de son fils ou que d'autres l'aient instruite de ce départ. Je crains que la belle Pénélope ne se consume dans les larmes. »

Il dit : la vieille Euryclée se lie solennellement au secret en attestant les dieux. Dès que le serment est sorti de ses lèvres, elle remplit les urnes de vin, fait couler dans les outres la fleur de farine. Télémaque rejoint dans la salle les amants de sa mère.

Minerve, cependant, est livrée à d'autres soins. Sous les traits de Télémaque, elle parcourt la ville entière, choisit ceux qui doivent accompagner ce prince, ordonne à chacun d'entre eux de se rendre au rivage dès l'arrivée des ombres du soir. Elle demande un vaisseau à Noémon, fils de Phronius; il l'accorde avec joie.

Le soleil termine sa course et la nuit om-

brage la terre. Aussitôt la déesse lance aux vagues le vaisseau léger, l'arme des agrès avec lesquels le navire le mieux équipé traverse les flots, et elle l'attache à l'extrémité du port. Déjà se rassemblent en foule autour d'elle les braves compagnons de Télémaque; Minerve anime chacun d'eux par ses leçons.

Elle fait plus, elle vole au palais d'Ulysse : là, au milieu de leur allégresse, elle épanche la vapeur du sommeil sur les yeux des princes. Ils portaient les coupes à leurs lèvres, elles tombent de leurs mains; ils ne peuvent prolonger le festin : assoupis, ils se hâtent de se rendre à leurs demeures; le sommeil accable leurs paupières.

Alors la déesse, prenant la forme et la voix de Mentor, appelle le jeune prince hors du palais : « Télémaque, déjà tes compagnons, les rames à la main, sont assis dans le vaisseau; on n'attend que toi, partons. »

Elle dit et court au rivage; il suit la déesse d'un pas rapide. Arrivé au port, Télémaque trouve ses compagnons rassemblés près du vaisseau.

« Amis, s'écrie-t-il avec feu, tout est préparé dans le palais pour la route, chargeons-en le navire. Ma mère, ainsi que tous les miens, ignore mon départ, je n'en ai confié le secret qu'à la prudente Euryclée. »

En même temps il les conduit; ils volent, prennent les urnes et les outres, et, selon l'ordre du fils d'Ulysse, les posent dans le navire. Télémaque y monte, précédé de Minerve, qui s'assied près du gouvernail; il se place à côté de la déesse. On délie le vais-

seau, on s'y élance, on occupe les bancs. Minerve fait élever de l'occident un vent favorable et impétueux qui parcourt le noir empire de la mer avec une voix sonore; Télémaque crie à ses amis d'élever le mât. Aussitôt, le plaçant dans le creux profond de sa base, ils élèvent dans l'air le haut pin, l'affermissent avec des câbles et tendent par de fortes courroies la voile éclatante; le vent se précipite au sein de la voile enflée; les sombres vagues de toutes parts battent avec un grand fracas le navire qui prend l'essor; il court sur les flots et derrière lui disparaît la plage immense. Mais à peine l'ont-ils armé de ses agrès, que, tenant en main les coupes, ils offrent des libations à la troupe entière des immortels, et surtout à la fille auguste de Jupiter. Le vaisseau fend d'un vol heureux les ondes durant toute la nuit et jusqu'au lever de l'aurore.

CHANT III

Le soleil sortait du majestueux empire de la mer, et, gravissant vers la voûte éternelle des cieux, apportait la lumière aux immortels et aux frêles humains répandus sur la terre féconde, quand Télémaque et ses compagnons arrivent aux murs dont Nélée jeta les fondements, à l'heureuse Pylos. Les habitants des neuf villes de cette contrée offraient sur le rivage, à Neptune

couronné d'une chevelure azurée, une hécatombe solennelle de taureaux noirs. Assise sur des bancs de verdure, la multitude était partagée en neuf troupes; chacune, composée de cinq cents citoyens d'une de ces villes, immolait neuf victimes. Déjà l'on avait goûté les entrailles, et l'on allumait les offrandes en l'honneur de ce Dieu, lorsque ces étrangers arrivent : ils plient les voiles, entrent dans le port, attachent les câbles et sortent du navire. Télémaque monte sur la rive, guidé par Minerve qui lui tient ce discours :

« Télémaque, bannis de ton cœur la timidité de l'enfance. Tu n'as traversé la mer que pour apprendre le sort de ton père, pour savoir quelle destinée te l'a ravi, ou quelle contrée te le dérobe. Approche donc avec confiance du vénérable Nestor; connaissons les avis que peut-être il te réserve : il faut que tu lui demandes la vérité. Il est le plus sage des mortels; le mensonge ne sortira point de ses lèvres. »

« O Mentor! répond le jeune Télémaque, comment irai-je? comment l'aborder? Je n'ai encore aucune expérience dans l'art de parler avec sagesse. A mon âge, peut-on sans crainte interroger ce vieillard? »

« Tu trouveras dans ton cœur, dit la déesse, une partie de ton discours; ce qui te manquera te sera suggéré par quelque divinite : car, n'en doute point, ô Télémaque, les dieux présidèrent à ta naissance, et tu es l'objet constant de leurs soins. »

En même temps, Minerve s'avance avec rapidité; il la suit d'un pas égal aux pas de

la déesse. Ils approchent de la nombreuse assemblée des Pyliens. Au milieu d'elle étaient assis Nestor et ses fils: on préparait autour d'eux le festin; les uns couvraient les dards de la chair des victimes; d'autres les tenaient sur les flammes. A l'aspect des deux étrangers, on court vers eux en foule; on les salue, et on les invite à se placer. Le fils de Nestor, Pisistrate, se précipite avec le plus d'ardeur à leur rencontre; il prend la main de l'un et de l'autre, les conduit au lieu du festin, et les fait asseoir, entre son père Nestor et son frere Thrasymède, sur de molles et douces peaux étendues le long des sables du rivage: il leur offre une part des entrailles des victimes, verse le vin dans une coupe d'or, et la présentant avec respect et affection à la fille du dieu qui lance le tonnerre:

« Etranger, dit-il, invoque Neptune, le roi de l'Océan; car vous rencontrerez ici sa fête solennelle. Après que tu lui auras fait des libations et adressé des prières, remets la coupe odorante à ton compagnon pour qu'il accomplisse le même devoir. Sans doute il se plaît à offrir des hommages aux Dieux; quel mortel ne doit implorer leur secours! Plus jeune que toi, il paraît être de mon âge; reçois donc avant lui la coupe sacrée. » En disant ces mots, il dépose la coupe remplie de la douce liqueur du vin entre les mains de la déesse.

Minerve est satisfaite de la sagesse de ce jeune homme qui rend à l'âge un tribut de respect. Elle implore aussitôt le roi des on-

des : « O toi dont les bras ceignent la terre, puissant Neptune, dit-elle, ne dédaigne pas d'exaucer nos prières. Elève au faîte d'une gloire immortelle Nestor et ses fils; répands sur tous lés Pyliens, en faveur de ce pompeux sacrifice, les dons les plus fortunés : et accorde-nous aussi, à Télémaque et à moi, la satisfaction de voir combler les vœux qui ont fait voler notre vaisseau sur ces bords. »

Telle est sa prière; elle-même l'accomplit, et remet à Télémaque la coupe arrondie et superbe. Le fils d'Ulysse adresse à Neptune les mêmes vœux. La flamme a bruni les chairs des victimes; on retire les dards; les portions sont distribuées, et l'on se livre au festin. Après qu'il est terminé, le vénérable Nestor parle en ces mots : « Maintenant que nos hôtes ont participé à la joie de ce festin, il convient de les interroger sur leur nom. Parlez, ô étrangers : qui êtes-vous? de quels bords vous êtes-vous élancés sur les plaines humides? Est-ce un soin public ou particulier qui vous y entraîne, ou seriez-vous toujours errants sur les mers à l'exemple de tant de nautonniers qui, affrontant la mort, apportent la guerre et le deuil à tous les peuples? »

Alors le jeune prince s'anime d'une noble confiance, que Minerve lui inspire; elle veut qu'en interrogeant le vieillard sur l'absence d'un père, il déploie sa sagesse, et acquière une grande renommée parmi les hommes. « O fils de Nélée, Nestor, toi dont s'honorent le plus les Grecs, tu veux savoir qui nous sommes; je vais te le dire. Nous venons de l'île

d'Ithaque qu'ombrage le mont Née; ce qui m'amène est moins un soin public qu'un devoir filial, un intérêt qui regarde ma personne et ma maison. Je cours dans le désir d'apprendre le destin d'un père dont la renommée remplit l'univers, ce magnanime Ulysse poursuivi du malheur, et qui, jadis soutenu de toi, renversa la fameuse Troie. Nous savons où subit sa perte fatale chacun de ceux qui combattirent devant ces murs et qui furent victimes du sort. Jupiter a mis un voile épais sur la fin de ce héros; aucun mortel n'a pu encore nous dire comment il nous a été ravi. Est-il tombé sous l'effort de nombreux assaillants? a-il été englouti par les gouffres d'Amphitrite? on l'ignore. Je viens donc embrasser tes genoux; que ta bouche me fasse le triste récit de son trépas, soit que tes yeux en aient été les témoins, soit que tu l'aies appris de quelqu'un de ceux dont les pas errants parcourent la terre. Hélas! sa mère en lui mit au jour le mortel le plus infortuné. Que la compassion ni aucun égard ne t'engage à me flatter; raconte-moi fidèlement ce qui t'es connu : et si jamais, selon sa parole qui était sacrée, le généreux Ulysse mon père te servit par son éloquence et par sa valeur devant les remparts de Troie, où vous souffrîtes, ô Grecs, tant de revers, je te conjure de t'en retracer aujourd'hui la mémoire; dis-moi tout ce que tu sais de sa destinée.»

« O mon fils. répond le vieillard, combien tu renouvelles en moi le souvenir des calamités que soutinrent loin de leur patrie les en-

fants indomptés de la Grèce, soit dans les courses où, pour nous enrichir par la dévastation de villes nombreuses, nous affrontions les noires tempêtes partout où nous guidait l'ardent Achille, soit dans les combats que nous livrions autour des murs de Troie, tombe immense de tant de héros! là est étendu Ajax, un guerrier tel que Mars; là reposent Achille et Patrocle que la prudence égalait aux Dieux; là reposent aussi les cendres de mon cher fils, ce fils plein de valeur et décoré de toutes les autres vertus, mon Antiloque, l'un des premiers à la course et dans les combats. Nous avons éprouvé bien plus de malheurs encore; quel mortel pourrait les raconter? Quand tu resterais ici cinq, même six années, à m'interroger sur ces fameux revers des héros de la Grèce, las de ce triste récit, tu partirais avant qu'il fût épuisé. Pour accabler l'ennemi que nous tenions bloqué, nous fîmes, durant neuf années entières, tout ce que peuvent et la valeur et la ruse; à peine Jupiter daigna-t-il enfin couronner nos efforts. Dans ce long intervalle, jamais aucun de nos guerriers n'osa seulement avoir la pensée d'être en prudence l'égal du grand Ulysse; tant étaient nombreux et surprenants les stratagèmes belliqueux qu'enfantait ce héros, ton père. Oui, tu es son fils: frappés de surprise, mes yeux ne peuvent te quitter: je crois l'entendre lui-même, et l'on s'étonne de trouver dans un si jeune âge tant de conformité avec les traits et la sagesse d'Ulysse. Tant que nous occupâmes les bords troyens, Ulysse et moi

nous ne différions jamais d'avis, ni dans les assemblées du peuple, ni dans le conseil des rois; et comme si une seule âme nous eût gouvernés, nos desseins, dictés par la prudence, conspiraient à la félicité des Grecs. Mais, lorsque nous eûmes abattu la ville superbe de Priam, et que nous fûmes prêts à rentrer dans nos vaisseaux, le corps de l'armée (ainsi le voulurent les Dieux) se partagea, présage des malheurs que Jupiter se préparait à semer sur notre route. Tous nos chefs n'avaient pas observé les lois de la justice et de la piété; c'est là ce qui les précipita en foule à leur perte. Ils avaient irrité Pallas, fille redoutable de Jupiter; animée d'une fureur vengeresse, elle alluma la discorde entre les Atrides, assez imprudents pour convoquer une assemblée générale lorsque le soleil allait finir sa course. Les fils de la Grèce, au mépris de la décence, accourent au sortir de leurs banquets, et chargés des vapeurs du vin; c'est alors que se débattit le sujet important de leur départ. Ménélas voulait que toute l'armée traversât la mer et revolât dans ses foyers. Agamemnon voulait retenir l'armée sur ces bords, pour apaiser par des hécatombes le terrible courroux de Pallas. Aveugle! il ne savait pas qu'on répandrait en vain le sang des victimes; un moment ne fléchit point le cœur irrité des immortels. Les deux chefs éclatent en de grands débats, les Grecs furieux se lèvent, mille cris ébranlent la voûte céleste; l'armée se divise. Nous passons cette nuit dans un sommeil troublé par une sombre haine:

hélas! Jupiter nous préparait d'affreux malheurs. Dès l'aurore, la moitié de l'armée, avec Ulysse et moi, lance à la mer ses vaissaux, les charge d'un riche butin, y conduit les captives; soumise aux ordres d'Agmemnon, l'autre reste sur ces bords. Nous volons sur les ondes; un Dieu aplanit devant nous la mer immense. Arrivés à Ténédos et n'aspirant qu'à revoir nos demeures, nous sacrifions à la troupe céleste; mais l'inflexible Jupiter trouble nos projets et nous livre une seconde fois à la discorde. Ulysse, avec ses troupes, le prudent Ulysse tourne ses vaisseaux et court satisfaire les vœux d'Agamemnon. Moi, je poursuis ma prompte retraite, accompagné de nombreux navires, et prévoyant les malheurs qui allaient accabler les Grecs. Le fils de Tydée, ce disciple de Mars, se retire ainsi que moi, anime les siens au départ. Ménélas vient le dernier, nous joint à Lesbos. Là nous délibérions s'il fallait prendre notre route au-dessus de Chio, entre ses rochers et l'île de Psyria, en la gardant à notre gauche, ou côtoyer la première à son bord opposé, entre elle et le pied de l'orageux Mimas. Nous demandons un signe aux Dieux, qui nous ordonnent de fendre la pleine mer et de voguer vers l'Eubée. Un vent impétueux s'élève; nos vaisseaux, d'un cours heureux et rapide, franchissent le liquide élément, sont portés, au milieu de la nuit, à Céreste, où, charmés d'avoir mesuré la vaste mer, nous faisons fumer sur le rivage des offrandes solennelles de nombreux taureaux en l'honneur de Nep-

tune. Le vent que nous avaient envoyé les Dieux, soufflant sans se ralentir, Diomède, le quatrième jour, arrête ses vaisseaux aux rives d'Argos, et Pylos est le terme de ma course.

« Voilà, mon cher fils, quel fut mon retour. Tu vois que, dans ma route, je n'ai guère pu savoir ceux qui furent sauvés, ni ceux qui périrent. Ce que j'ai appris depuis que mes jours coulent dans ces paisibles demeures, il est juste que tu en sois instruit.

« Les invincibles Thessalins, conduits par l'illustre fils du magnanime Achille, sont entrés heureusement dans leur patrie. Le fameux rejeton de Péan, Philoctète, jouit du même bonheur. Idoménée, sans que la mer lui ait ravi un seul de ses compagnons, a ramené dans la Crète ceux qu'avait épargnés la guerre. Quant à l'aîné des Atrides, malgré la distance des lieux, vous avez sans doute appris par la renommée son retour dans son royaume, et les piéges d'Egisthe qui le firent indignement périr; mais le scélérat a payé chèrement ce forfait. Heureux qui laisse dans son fils un vengeur! Celui d'Agamemnon a puni le perfide assassin qui lui ravit un père si illustre. Toi aussi, mon fils (car la noblesse de tes traits et de ta stature frappe mes regards), oppose aux périls un cœur inébranlable pour que ton nom soit révéré des races futures. »

« O fils de Nélée, Nestor l'honneur des Grecs, répond le sage Télémaque, Oreste, en punissant Egisthe, a exercé une vengeance aussi juste qu'éclatante; sa gloire, célébrée dès son

vivant dans toute la Grèce, sera l'objet des chants de la postérité la plus reculée. Ah! que le ciel ne me donne-t-il assez de force pour punir ainsi l'insolence des chefs qui, me couvrant d'outrages, trament notre ruine! Mais il ne nous est pas destiné, à mon père et à moi, tant de félicité; je dois me soumettre à l'indignité de mon sort. »

« Cher ami, reprend le vieillard, puisque tu m'en retraces le souvenir, la renommée parle beaucoup de la foule qui assiége ta mère, qui t'impose des lois dans ta maison et te dresse des piéges funestes. Dis : te serais-tu soumis volontairement à ce joug, ou la voix d'un oracle t'aurait-elle rendu l'objet de la haine de ton peuple? Ne désespère pas cependant que ton père lui-même, seul, ou secouru de toute la Grèce, ne vienne un jour punir avec éclat ces violences. Si Minerve daignait t'accorder la protection signalée dont elle honora le fameux Ulysse dans les champs troyens, où nous souffrîmes tant de maux (non : jamais à mes regards les Dieux ne témoignèrent si ouvertement leur bienveillance aux mortels : Minerve sans nuage, était toujours à côté de ce héros); si elle daignait t'accorder le même amour : ah! cette troupe serait bientôt occupée d'autres soins que de projets d'hyménée. »

« O vieillard, dit Télémaque, jamais ne se réalisera l'espoir dont tu me flattes; je ne reverrai point mon père; tu m'ouvres un trop heureux avenir; il me plonge dans le ravissement, et m'ôte la parole. Non, quand même les Dieux voudraient nous accorder leur se-

cours, je douterais encore que nous parvinssions à ce comble de félicité. »

« Télémaque, quel mot est sorti de tes lèvres! interrompit la déesse. Sache qu'il est facile aux Dieux de tirer un mortel des lieux les plus éloignés où le sort l'égare, et de le conduire dans sa terre natale. Si Ulysse, après avoir passé de revers en revers, voyait luire la journée de son retour et jouissait enfin du repos, ne serait-il pas bien plus heureux qu'Agamemnon que la destinée ramène sans obstacle dans sa patrie, mais qui ensanglante ses foyers par la trahison d'Egisthe et d'une femme criminelle? Il n'est que la loi commune du trépas à laquelle les Dieux mêmes n'ont pas le pouvoir d'arracher le mortel qui leur est le plus cher, quand la Parque inexorable l'a plongé dans le long sommeil du tombeau. »

«Mentor, n'en parlons plus, dit Télémaque, malgré l'intérêt qu'y prend notre douleur. Le retour de ce héros n'est plus qu'un songe heureux; les Dieux, depuis longtemps, l'ont précipité au noir séjour des ombres. Je désire, en ce moment, d'interroger sur un autre sujet Nestor qui surpasse en justice et en prudence tous les hommes, qui a régné sur trois générations, et qui est à mes yeux l'image des immortels. O Nestor, fils de Nélée, fais-moi un récit fidèle de la mort d'Agamemnon. Comment a péri ce roi de tant de peuples? par quels piéges le perfide Egisthe a-t-il abattu celui qu'il était si loin d'égaler en grandeur et en courage? Où donc était alors Ménélas? n'était-il point dans la Grèce? ou

portait-il ses pas errants dans un climat étranger? et son absence enhardit-elle l'assassin à frapper ce coup terrible? »

« Mon fils, lui répond Nestor, je vais t'instruire de ces événements. Tu soupçonnes avec raison ce qui favorisa ce forfait. Ah! si Ménélas, rentrant à son retour de Troie dans le palais des rois, eût trouvé Egisthe en vie, personne ne lui eût même accordé quelque peu de sable pour sépulture : mais (juste récompense de l'énormité de ses crimes!) les animaux voraces du ciel et de la terre eussent dévoré le cadavre de l'assassin, jeté loin de la ville dans un champ désert, et il n'eût reçu d'aucune de nos Grecques un tribut de larmes. Tandis que, sous les remparts d'Ilion, nos jours s'écoulaient dans les combats, le lâche, caché dans un coin de la guerrière Argos, avait tout le loisir de corrompre par le miel de ses paroles l'épouse d'Agamemnon. D'abord Clytemnestre eut horreur de ses desseins odieux. Née avec des sentiments élevés, elle avait auprès d'elle un de ces sages révérés, un chantre divin auquel Agamemnon, à son départ, avait confié le soin de veiller sur son épouse. Mais, lorsque les destins voulurent qu'Egisthe fût enlacé dans des rets funestes, il transporta cet élève des Dieux dans une île inhabitée où il l'abandonna aux vautours. Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais. Parvenu, contre toute espérance, au comble de ses vœux criminels, combien il profana les autels par de pompeux sacrifices! combien il appendit d'or et de richesses

précieuses aux murs de tous les temples!

« A notre retour de Troie, Ménélas et moi, unis d'une intime amitié, nous voguâmes ensemble jusqu'au bord sacré de Sunium, pointe de l'Attique. Là, Apollon perça de ses flèches invisibles le pilote de Ménélas, le fils d'Onétor, Phrontis tenant le gouvernail du vaisseau qui courait sur les ondes, Phrontis supérieur à tous les hommes dans l'art de guider un navire quand les tempêtes bouleversaient les flots. Quoique impatient de terminer sa route, Ménélas s'arrête pour rendre a son compagnon les honneurs funèbres. Rembarqué, un vol impétueux le porte jusqu'au mont élevé de Malée. Mais le Dieu du tonnerre multiplie les infortunes sur la route de ce chef; il déchaîne contre sa flotte les vents tumultueux, roule des vagues enflées, énormes, telles que les hautes montagnes. En un moment ses vaisseaux sont dispersés, la plupart sont poussés vers la Crete; où les Cydoniens entourent les eaux du Jardan. Il est à l'extrémité de Gortyne un rocher lisse, escarpé, qui s'avance au milieu des sombres vapeurs de la mer; l'autan porte vers la gauche, près de Pheste, les ondes amoncelées : la pointe du roc brise l'effort des vagues immenses. C'est là que heurtent ces vaisseaux; c'est là que, précipités par les flots, ils sont fracassés, couvrent le rocher de leurs débris : les hommes échappent avec peine à la mort. Cependant cinq navires de cette flotte sillonnent de leur proue azurée le fleuve Egyptus, où ils sont jetés par le vent et l'onde.

« C'est lorsque Ménélas, errant avec ses vaisseaux en des climats étrangers, amassait des trésors, qu'Egisthe commet le sinistre attentat par lequel périt, dans leur palais, l'un des Atrides, et qu'il soumet à son joug le peuple de ce roi. Il règne durant sept années sur la riche Mycènes. Enfin vient d'Athènes la vengeance; Oreste reparaît : il purge la terre du perfide assassin qui lui ravit un père illustre, et honorant de funérailles une mère abhorrée et le plus lâche des hommes, il donne le festin public qui en termine la pompe. Ce jour-là même arrive le brave Ménélas avec autant de richesses qu'en pouvaient porter ses vaisseaux.

« Toi, ô mon ami, garde-toi d'égarer trop longtemps tes pas loin de tes foyers, et n'abandonne point ta maison et tes biens aux plus pervers des mortels, crains qu'en ton absence ils n'achèvent de te dépouiller de ton héritage, et que ta course ne tourne qu'à ta ruine.

« Cependant mes avis, mes leçons t'y exhortent : rends-toi chez Ménélas, qui, contre son espoir, vient d'arriver de contrées lointaines, emporté par les tempêtes au milieu d'une mer dont les habitants même de l'air pourraient à peine revenir dans une année, mer aussi périlleuse qu'immense. Pars avec ton navire et tes compagnons. Ou ne veux-tu pas traverser les ondes? voici mon char et mes chevaux, voici mes fils qui te conduiront dans la superbe Lacédémone où règne le blond Ménélas. Va l'interroger, conjure-le de t'apprendre la vérité : il ne proférera point le

mensonge, sa prudence est consommée. »

Comme il achevait ces mots, le soleil se plonge dans l'Océan, et la nuit répand ses ombres sur la terre. « O vieillard ! dit alors Minerve, tes lèvres sont l'organe de la sagesse. Mais séparez les langues des victimes; prenez en main les coupes; faites des libations à Neptune et à tous les dieux, et allons goûter le sommeil dont l'heure approche; l'astre du jour ne nous envoie plus ses rayons. La décence ne permet pas de prolonger les festins consacrés aux immortels. »

Ainsi dit la fille de Jupiter; ils sont dociles à sa voix. Les hérauts versent l'eau sur les mains des chefs; des jeunes gens, après avoir commencé les libations, portent de toutes parts les coupes remplies; la flamme consume les langues des victimes; tous se lèvent, et le vin coule en l'honneur des immortels. Dès que ce devoir est accompli, et qu'à son gré on s'est abreuvé de cette liqueur, Minerve et Télémaque veulent s'éloigner et se rendre à leur navire.

Mais Nestor les retenant, et s'abandonnant au feu du courroux : « Me préservent Jupiter et tous les dieux, s'écrie-t-il, de permettre que vous me quittiez pour vous retirer dans votre vaisseau ! Suis-je le plus indigent des Pyliens ? et ma maison ne peut-elle offrir aux étrangers, ni à moi-même, des vêtements et un lit où l'on goûte mollement le repos ? N'abonde-t-elle pas en robes précieuses et en tapis de pourpre ? Tant que je vivrai, je souffrirai moins encore qu'un hôte aussi chéri que le rejeton du grand Ulysse passe la nuit

sur le tillac de son navire; et, lors même que je ne serai plus, ne laisserai-je pas mes fils dans mon palais pour exercer envers tous ceux qui s'y rendront les devoirs de l'hospitalité? »

« J'approuve tes paroles, ô vieillard que j'aime, dit Minerve; Télémaque doit t'obéir, rien n'est plus convenable. Qu'il te suive à cet instant, et jouisse du repos dans ta demeure. Permets que je retourne à mon vaisseau, afin de soutenir le courage de ceux qui nous ont accompagnés, et leur donner mes ordres. Je puis me glorifier d'être le seul vieillard dans cette troupe, composée de compagnons d'âge du magnanime Télémaque, qui le suivirent par amitié. Je reposerai la nuit dans ce vaisseau : dès l'aurore, je pars pour me rendre au pays des valeureux Caucons, où je dois réclamer une dette considérable et ancienne. Toi, dont la maison recueillera le rejeton d'Ulysse, fais-le conduire à Sparte par l'un de tes fils, sur un char attelé de tes plus forts et plus agiles coursiers. »

En même temps la déesse disparaît avec la rapidité de l'aigle. Tous les assistants sont immobiles de surprise; le vieux Nestor admire ce prodige, et prenant la main de Télémaque : « O mon fils, dit-il, tu seras par ta valeur et par tes vertus l'honneur de ta race, toi qui, si jeune encore, as les dieux pour compagnons de tes pas. C'est ici la fille de Jupiter, l'invincible Pallas, qui distingua ton père de tous les Grecs. O grande déesse, sois-nous propice, comble-nous de gloire et

de bonheur, moi, mes fils, ma vertueuse épouse; je te sacrifierai une génisse d'un an, au front majestueux, qu'aucune main n'aura conduite sous le joug; je te la sacrifierai, et l'or éclatera autour de ses cornes naissantes.» Telle est sa prière : la déesse l'exauce.

Cependant le vénérable Nestor, à la tête de ses fils et de ses gendres, marche vers son palais. Entrés dans l'auguste demeure du roi, ils se placent avec ordre sur des trônes et des siéges. A l'arrivée de ses fils, le vieillard tenait en main la coupe, et mêlait au cristal d'une eau pure un vin délicieux, gardé avec soin dix années, et dont un esclave venait d'ouvrir l'urne odorante. Nestor prépare ce breuvage, et fait des libations accompagnées de prières en l'honneur de la fille du dieu armé de l'égide.

Chacun remplit ce devoir, porte la coupe à ses lèvres, et va dans sa retraite chercher les douceurs du sommeil. Le roi de Pylos place le fils du grand Ulysse, Télémaque, sous le portique sonore : on lui a preparé un lit que partage le chef des guerriers, le plus jeune des fils de Nestor, Pisistrate, qui seul d'entre eux n'a point encore de compagne. Le vieillard, avec la reine son épouse, goûte le sommeil dans un asile paisible du palais.

Lorsque la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, paraît dans les cieux, le magnanime Nestor se lève; et, sortant de sa demeure, va s'asseoir devant les hautes portes du palais sur des pierres blanches, polies avec soin, et aussi luisantes que des parfums huileux. Jadis Nélée assis y dictait ses

arrêts dont la sagesse l'égalait aux dieux : mais, vaincu par la Parque, il est dans les enfers; et maintenant le guide des Grecs, Nestor, tenant le sceptre, occupe cette place. Sortis de leurs appartements, ses fils nombreux et tels que les immortels, Echéphron, Stratie, Persée, Arétus et Thrasymède, se rassemblent autour du vieillard; le sixième de ses fils et l'émule des héros, Pisistrate, les joint : ils amènent Télémaque aussi beau qu'une divinité, et le placent auprès de leur père, qui prend la parole :

« Hâtez-vous, mes fils, de seconder mes désirs; je dois accomplir mon vœu et me rendre à Minerve propice : car hier, je n'en puis puis douter, elle daigna participer à la fête de Neptune. Que l'un de vous aille dans mes campagnes ordonner au pasteur de conduire ici sans délai la plus belle de mes génisses; qu'un autre coure au rivage et m'amène tous les compagnons de Télémaque, n'en laissant que deux pour garder le navire; toi, appelle l'industrieux Laërce pour que l'or entoure les cornes de la victime. Vous cependant, restez auprès de moi : dites aux esclaves de former les apprêts du sacrifice et d'un festin solennel; qu'ils apportent des siéges, du bois, et l'eau pure des fontaines. »

Il dit : tous exécutent ses ordres. La génisse est amenée des champs; les compagnons de Télémaque viennent du navire; Laërce arrive tenant en main les instruments de son art, l'enclume, le marteau et de belles tenailles. Pallas vient honorer de sa présence le sacrifice. Le roi de Pylos met l'or entre les

mains de Laërce, qui le prépare et en décore les cornes de la génisse : la déesse reçoit cette offrande avec satisfaction. Stratie et le noble Echéphron conduisent par les cornes l'animal mugissant; Arétus sort du palais, apportant d'une main un vase ciselé plein d'eau lustrale, et de l'autre, dans une corbeille, l'orge sacrée; armé de la haehe aiguë, le belliqueux Trasymède est à côté de la victime, prêt à la frapper; Persée se prépare à recevoir le sang dans une urne profonde. Le vieux Nestor, après avoir répandu sur la génisse l'eau lustrale et posé l'orge sacrée, adresse à Minerve un grand nombre de vœux, et pour prémices, jette dans le feu le poil enlevé du front de la victime.

Alors le fils de Nestor, le généreux Trasymède, frappe; la hache sépare les tendons du cou, la vigoureuse génisse se précipite à terre. Les filles de Nestor, ses brus, et sa femme, l'aînée des filles de Clymène, la vénérable Eurydice, font retentir de leurs cris et de leurs vœux la voûte céleste. Cependant de nombreuses mains soulèvent la victime; le prince des jeunes hommes, Pisistrate, l'égorge, le sang à noirs bouillons coule dans l'urne; l'animal retombe, et la vie l'abandonne. Les assistants s'empressent à le partager; ils séparent les parties consacrées à l'offrande, et les couvrent de graisse et de lambeaux sanglants des membres de la victime. Le vieillard allume l'offrande, il la rougit de libations de vin. Armés de longs dards à cinq rangs, de jeunes hommes l'entouraient. L'offrande consumée, on goûte les en-

trailles, et, partageant le reste de la victime, on en couvre ces dards qu'on présente aux flammes.

Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor. Elle répand sur lui une eau pure, des parfums précieux, et le revêt d'une fine tunique et d'un manteau éclatant. Il sort du bain semblable aux immortels, et va se placer près du pasteur des peuples, du sage Nestor.

On s'assied, chacun participe au festin. De jeunes hommes d'un port distingué se lèvent et font couler le vin dans les coupes d'or. Le repas terminé, le roi de Pylos donne ses ordres : « Mes fils, amenez, en faveur de Télémaque, mes coursiers à la superbe crinière, et attelez-les à mon char pour qu'il franchisse promptement sa route. »

Il parle, et ils obéissent. Les rapides coursiers sont attelés en un moment. Une fidèle esclave met dans le char le pain, le vin, et des aliments tels que ceux qu'on destine aux rois favoris de Jupiter. Télémaque monte sur le char ; le chef de la jeunesse, Pisistrate se place à côté de lui, et, prenant les rênes, touche du fouet les coursiers, qui, se précipitant avec ardeur loin de ces lieux, abandonnent les hauts murs de Pylos, et volent dans la campagne. Ils secouent tout le jour le frein dans leur ardente course. Le soleil disparaît, et les routes sont obscurcies du voile de la nuit lorsque ces chefs arrivent à Phérès, dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, né du fleuve Alphée. Ils y goûtent le sommeil,

et Dioclès les reçoit avec tous les honneurs de l'hospitalité.

Dès que les roses de la matinale Aurore ont rougi les cieux, ils ont attelé leurs coursieurs, et sont remontés sur leur char qui roule à grand bruit hors du long portique. Pisistrate anime les juments; elles s'élancent avec une nouvelle ardeur dans la carrière; et tel a été leur vol impétueux, qu'elles arrivent dans les campagnes fertiles de la Messénie, terme de leur course, au moment où la nuit répandait ses ombres sur la face de la terre.

CHANT IV

Télémaque et Pisistrate, descendus dans la vallée qu'occupe la vaste Lacédémone, arrivent devant le palais du grand Ménélas. Ce roi célébrait, dans un festin où il avait rassemblé de nombreux amis, le double hymen de son fils et de sa fille. Fidèle à l'engagement qu'il forma sous les murs de Troie, et que les Dieux lui permettaient d'accomplir, il donnait la belle Hermione au rejeton du formidable Achille; les chevaux et les chars étaient prêts, destinés à la conduire dans la ville fameuse où le jeune roi des Thessaliens tenait le sceptre. Il unissait une citoyenne de Sparte, la fille d'Alector, au brave Mégapenthe son fils, qu'il eut, dans un âge avancé, d'une de ses captives; les Dieux

ont rendu stérile la couche d'Hélène, depuis qu'elle a mis au jour Hermione, l'image de la blonde Vénus. Rassemblés dans une salle immense du palais, les voisins et les amis de l'heureux Ménélas se livraient à l'allégresse de cette fête. Un chantre divin accordait à sa voix les sons de sa lyre; et au milieu de la salle deux danseurs, par des pas et des sauts merveilleux, marquaient la cadence.

Télémaque et le fils de Nestor ont arrêté leur char à l'entrée du palais. Un des principaux serviteurs de Ménélas, le fidèle Etéonée, accourt, voit ces étrangers; il vole à travers cette demeure les annoncer au roi; et arrivé devant lui: « Un char, des étrangers, dit-il, sont à ta porte, ô Ménélas, favori du ciel; ils sont deux: ils ont la forme de mortels, mais on les prendrait pour les fils du grand Jupiter. Parle: dételleron-nous leurs coursiers agiles? ou adresserons nous ces personnages à quelque autre chef qui puisse les accueillir? »

L'indignation se manifeste dans les traits de Ménélas. « Tu m'as paru jusqu'à ce jour doué de raison, Etéonée, fils de Boétoüs, répondit-il; mais tu viens de proferer comme un enfant un discours insensé. Ne te souvient-il donc plus que ce n'est qu'après avoir nous-même joui en tous lieux de l'hospitalité, que nous goûtons enfin le repos dans notre demeure, si cependant le ciel garantit de malheurs les derniers jours de notre vie? Cours, et dételant le char de ces étrangers, fais-les entrer et participer à cette fête. »

A peine a-t-il parlé, qu'Etéonée dit à ses plus zélés compagnons de le suivre, et se précipite hors du palais. Les uns dégagent du joug les chevaux, couverts de sueur, les conduisent dans de superbes écuries, et, les attachant devant l'auge, leur prodiguent l'avoine mêlée au froment le plus pur, et placent le char sous un abri éclatant; d'autres introduisent les deux étrangers, frappés à l'aspect de la demeure d'un roi favorisé des Dieux. Ainsi que brille la lune et le soleil, telle était la pompe éblouissante du palais élevé de Ménélas. Après que ces jeunes princes ont contenté leurs regards, ils se baignent dans de cuves luisantes. Des captives font couler sur leurs corps une eau limpide et un parfum odorant, les couvrent de riches tuniques et de manteaux d'un tissu fin et moelleux; on les mène dans la salle du festin, et on les place près du fils d'Atrée. Une esclave, tenant un bassin d'argent, verse d'une aiguière d'or sur leurs mains une eau pure, et leur apporte une table éclatante. Vénérable par son âge, une autre femme la couvre de pain et d'aliments commis à ses soins, tandis qu'un serviteur, portant des bassins chargés de diverses viandes, les sert, et pose devant eux des coupes d'or. Ménélas prenant la main de ces étrangers « Livrez-vous a l'allégresse de cette fête, leur dit-il. Après que vos forces auront été réparées, vous nous instruirez de votre origine. Sans doute elle n'est pas couverte des ombres de l'oubli, et vous descendez de ceux auquel Jupiter confia le sceptre : des hommes

tels que vous ne sont point issus de pères ignobles par leur naissance ni par leurs actions. »

Il dit : on venait de lui servir la plus honorable portion, le dos succulent d'un taureau; il le leur présente; ils jouissent du festin. Cependant Télémaque incline sa tête vers l'oreille de son compagnon, et, parlant à voix basse : « Regarde, ô fils de Nestor, toi le plus cher de mes amis, dit-il, regarde quel éclat jette l'airain dans cette salle haute et sonore; quel éclat jettent l'ambre, l'ivoire, l'argent et l'or. Ainsi brille sans doute sur l'Olympe le palais où Jupiter assemble les Dieux. Quelle pompe ! ce spectacle me plonge dans l'enchantement. »

Ces paroles parviennent à l'oreille de Ménélas qui, se tournant vers ses hôtes : « Mes chers enfants, dit-il, aucun mortel ne peut le disputer à Jupiter; ses palais, et tout ce qui lui appartient ont une éternelle durée. Parmi les hommes, les uns m'égalent en richesses, d'autres me le cèdent; mais ce n'est, hélas ! qu'après avoir, durant huit années, mené une vie érrante et souffert de terribles malheurs qu'enfin j'ai conduit mes vaisseaux chargés de ces biens dans un tranquille port. Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie et l'Egypte; j'ai vu l'Ethiopie, Sidon, les Erembes, enfin la Lybie, où sont armés de cornes les agneaux naissants, où les brebis, enrichissant trois fois dans l'année d'une race nouvelle le troupeau, fournissent en toute saison au maître et au berger la plus abondante et la plus exquise nourriture,

soit en chair, soit en ruisseaux de lait; celui qui les trait ne connaît point le repos; mais je ne goûte aucune satisfaction à régner sur ces richesses. Tandis que je les acquérais au prix de tant de courses et de périls, un scélérat m'a privé d'un frère par des trames ourdies avec l'abominable femme de l'infortuné. Vos pères, quels qu'ils soient, doivent vous avoir instruits de ces événements. Que j'ai soutenu de travaux et de peines! Oui, avant d'être environné de cette pompe, j'ai fait, peu s'en est fallu, le sacrifice de ma maison et de mes biens qui pouvaient suffire à ma félicité. Ah! plût au ciel que, satisfait de la moindre partie de ces biens, je fusse resté dans mes foyers, et que vécussent encore tant de héros qui périrent, loin de la Grèce, devant la superbe Troie! Souvent, m'isolant dans ce palais et trouvant du charme dans le deuil, je leur donne à tous des regrets et des larmes: et, après avoir soulagé mon cœur, je m'efforce à y ramener le calme; l'homme est trop faible pour supporter longtemps l'amère douleur. Mais, quelque affligeant que soit leur souvenir, je les pleure moins tous ensemble qu'un seul d'entre eux dont la pensée me rend odieuses les délices des festins, et bannit le sommeil de ma paupière. Aucun des Grecs ne soutint autant de travaux et ne brava autant de périls que le grand Ulysse; les Dieux nous destinèrent, lui aux malheurs, moi au long désespoir dont m'accable son absence, qui semble éternelle. Respire-t-il? est-il mort? hélas! nous l'ignorons même. Combien doivent couler

pour lui les pleurs du vieux Laërte, de la chaste Pénélope, et de Télémaque qu'il laissa au berceau!»

Ces mots réveillent une vive douleur dans l'âme du jeune prince. Au seul nom de son père se précipite de ses yeux et le long de ses vêtements un torrent de larmes qu'il s'efforce promptement à cacher en tenant des deux mains devant son visage son manteau de pourpre. Ménélas s'en aperçoit; il délibère s'il doit l'interroger, ou attendre qu'éclaircissant les soupçons qui naissent dans son esprit, Télémaque rompe le silence et lui parle de ce héros.

Tandis qu'il flottait dans cette incertitude, Hélène descend avec ses femmes de son appartement élevé où l'on respirait des parfums exquis, et s'avance avec la majesté de Diane armée d'un arc d'or. Aussitôt Alcippe et Adraste s'empressent, l'une à lui présenter un siége distingué, l'autre à le couvrir d'un tapis d'une laine moelleuse, au même temps que Philo met entre les mains de la reine une corbeille d'argent, présent d'Alcandre, femme de Polybe, qui, dans l'Egypte, régnait à Thèbes où les palais enferment tant de merveilles. Pendant que Ménélas y reçut de ce roi deux cuves rares, deux trépieds, dix talents d'or, Hélène eut d'Alcandre une riche quenouille et cette corbeille d'argent dont les bords sont incrustés de l'or le plus précieux : elle est remplie de laine de pourpre filée avec finesse; au-dessus est couchée la quenouille, brillante aussi de pourpre, Hélène s'étant assise, et ses pieds

reposant sur une strade : « Savons-nous, dit-elle, ô Ménélas, issu de Jupiter, l'origine dont s'honorent ces personnages venus dans notre palais ? Me trompé-je ? je ne puis le taire (plus je le regarde, plus je suis saisie d'étonnement), jamais je ne vis, ni dans un homme ni dans une femme, de ressemblance si frappante que celle de cet étranger avec le magnanime Ulysse ; tel je me représente aujourd'hui son fils Télémaque, qu'il laissa encore à la mamelle lorsque vous vîntes, ô Grecs, aux bords troyens, en faveur d'une femme criminelle, armés de la destruction et de la mort. »

« J'ai formé, ô Hélène, la même conjecture, repartit Ménélas : voilà les traits d'Ulysse, voilà son regard, sa chevelure, ses mains, toute sa personne. En ce moment où, plein du souvenir de ce héros, je parlais des fatigues et des traverses qu'avec tant de constance il avait soutenues pour ma cause, un torrent de larmes a tout à coup débordé de la paupière de ce jeune étranger ; en vain il a voulu me les dérober en voilant ses yeux de son manteau de pourpre. »

Le fils de Nestor, Pisistrate, rompit alors le silence : « O Ménélas, chef des peuples, élève des Dieux, tu n'es point dans l'erreur ; le rejeton de ce héros est devant tes regards. Paraissant ici pour la première fois, et retenu par la modestie et la timidité, il n'ose t'adresser d'abord la parole et t'interrompre, toi dont la voix nous charme comme celle des immortels. C'est par l'ordre de Nestor, mon père, que j'accompagne Télémaque, qui

a désiré de te voir pour recevoir de ta bouche quelques avis salutaires, pour trouver auprès de toi un adoucissement à ses malheurs. Que ne souffre pas un fils privé de son père et dénué de tout autre soutien ! Tel est, hélas ! le sort de Télémaque ; il n'a plus de père, et n'a dans Ithaque aucun ami qui puisse le délivrer du joug de l'oppression. »

« Dieux ! s'écria Ménélas, je reçois donc en mon palais le fils d'un prince qui m'est si cher, et qui, en ma faveur, a soutenu tant de fatigues et de traverses ! Je me complaisais dans la pensée que, si le souverain maître des cieux nous l'eût ramené heureusement à travers les tempêtes, aucun des chefs de la Grèce n'eût reçu des marques plus signalées de ma tendresse et de ma reconnaissance que ce héros. Evacuant une des principales villes dont Lacédémone est entourée, et qui sont soumises à mon sceptre, je lui en faisais un don, et, y bâtissant des palais, je l'engageais à y établir son séjour, loin d'Ithaque, avec son fils, ses biens et une partie de son peuple : là on nous aurait vus souvent réunis ; et ces heureux liens, cimentés par l'amitié et entretenus par les charmes d'une douce allégresse, auraient duré sans interruption jusqu'à ce que la mort nous eût enveloppés de ses noires ombres. Mais le ciel, jaloux de ce bonheur, ferme à ce seul infortuné le chemin de sa patrie.

Ces mots réveillent dans toute l'assemblée la douleur et le deuil. La fille de Jupiter, Hélène, verse des larmes ; on en voit couler

des yeux de Télémaque et de Ménélas : ceux du jeune Pisistrate se mouillent aussi de pleurs ; il se retraçait vivement son frère, le vertueux Antiloque, immolé par le fils renommé de la brillante Aurore.

Mais bientôt prenant la parole : « Fils d'Atrée, dit-il, Nestor, chaque fois que tu es l'objet de nos entretiens, et que nous l'interrogeons dans son palais sur les héros de la Grèce, te place, pour la sagesse, au-dessus des mortels ; mais, si j'ose t'en prier, veuille céder à ma voix. Je souffre avec peine que les larmes coulent dans un festin. La matinale Aurore va ramener une autre journée, je serai loin alors de blâmer qu'on pleure ceux qui ont subi l'irrévocable arrêt du trépas. Le dernier hommage que nous puissions rendre aux malheureux mortels, est de nous dépouiller de notre chevelure sur leur tombeau, et de leur donner des pleurs. Hélas ! j'ai, comme vous, fait une perte bien funeste, celle d'un frère, l'un des plus vaillants d'entre les Grecs ; tu l'as connu. Je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais tous se réunissent à le louer ; soit qu'il courût dans la lice, soit qu'il combattît, Antiloque triomphait, dit-on, de ses rivaux. »

« Mon fils, répond Ménélas, un homme mûr, un vieillard, ne pourrait parler ni agir avec plus de circonscription et de décence. A la prudence de tes discours on reconnaît ton père. Combien se manifeste au premier abord la race des héros dont Jupiter a béni la naissance et l'hymen ! Ainsi ce Dieu, répandant la félicité sur tous les jours du roi de Pylos,

lui fait couler dans son palais une douce vieillesse au milieu de fils prudents et redoutables par leur lance. Bannissons les pleurs, rappelons la joie du festin, qu'on verse sur nos mains une eau pure. Demain, à la naissance du jour, Télémaque et moi nous épancherons nos cœurs dans un entretien intéressant. »

Il dit : Asphalion, l'un des plus agiles serviteurs de Ménélas, répand l'eau sur leurs mains ; le festin se prolonge. Mais un nouveau dessein naît dans l'esprit d'Hélène : elle mêle au vin où puisaient leurs coupes le suc merveilleux d'une plante qui bannissait du cœur la tristesse, la colère, et amenait l'oubli de tous les maux. Celui qui s'abreuvait de cette liqueur ainsi préparée, eût-il à regretter la mort d'un père ou d'une mère, eût-il vu son fils immolé par le fer, perdait le souvenir de son deuil; durant tout ce jour ne coulait de ses yeux aucune larme. Tel était le charme souverain de ce baume. Hélène l'avait reçu de Polydamna, femme de Thonis, qui régnait en Egypte, où la terre féconde fait pulluler des plantes et vénimeuses et salutaires, où chacun, plus qu'en aucun autre climat, èst savant dans l'art de guérir nos maux, ce peuple est la race de Pæon, l'Esculape céleste.

Dès qu'Hélène a préparé ce breuvage, et que, par son ordre, les coupes sont portées de toutes parts : « Ménélas, élève de Jupiter, dit-elle, et vous qui êtes du sang des héros, Jupiter, dont rien ne borne le pouvoir, dispense tour à tour les biens et les disgràces ;

livrez-vous en ce moment aux plaisirs de cette fête et au charme des entretiens. Je prendrai part à votre allégresse, et vous ferai un récit digne de vous intéresser. Je ne pourrai raconter ni même nombrer tous les travaux et tous les combats de l'intrépide Ulysse. Je vous parlerai d'un des plus grands périls que courut ce heros au sein des remparts de cette Troie où vous éprouvâtes, ô Grecs, tant de calamités. Un jour, s'étant ouvert d'indignes meurtrissures et revêtu de lambeaux, il eut le courage et l'adresse de pénetrer dans la vaste enceinte de cette ville ennemie, caché sous l'apparence d'un esclave ou d'un mendiant, lui l'un des premiers héros dans le camp des Grecs. Chaque Troyen le méconnut. Seule je perce à travers ce déguisement, et me charge de l'interroger. Il élude avec finesse mes questions. Cependant je le baigne ; parfumé d'essences, décoré de beaux vêtements, il ne peut dérober à mes regards le fils de Laërte : je m'engage par un serment inviolable, à ne pas prononcer le nom d'Ulysse qu'il ne soit rentré dans sa tente ; alors seulement il s'ouvrit à moi, il me découvrit ses desseins et ceux des Grecs. Après avoir pris les instructions nécessaires a ses vues : et plongé son glaive terrible dans le sein d'un grand nombre d'ennemis, il revint dans son camp avec la renommée du chef le plus heureux en stratagèmes. Les Troyennes poussaient d'affreux hurlements, tandis que mon cœur tressaillait d'une joie secrete. Depuis longtemps s'y nourrissait le désir de retourner dans ma demeure, et j'ex-

piais chaque jour par des larmes la faute où Vénus me précipita lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste, m'arrachant à ma terre natale, à ma fille, à ma maison, et à mon époux si digne de mon amour par les traits et le port, et par les dons de l'âme. »

« Ulysse est tel que tu nous le dépeins, répond Ménélas. J'ai parcouru la terre, j'ai connu bien des personnages éminents, jamais ne s'offrit à mes yeux un guerrier qui égalât la constance magnanime de ce héros. Oh ! combien encore elle éclata lorsqu'il fut assis avec nous, les chefs les plus hardis de la Grèce, dans les énormes flancs de ce cheval fameux formé avec tant d'art, et qui apportait aux Troyens le carnage et la mort ! Tu vins au lieu de nos embûches, poussée sans doute par un Dieu favorable au salut d'Ilion ; l'illustre Déiphobe suivait tes pas : tu fis trois fois le tour de la vaste machine, tu frappas de ta main ses flancs caverneux ; et, imitant la voix de leurs épouses, tu appelas par leurs noms les principaux chefs de notre armée. Placés au milieu d'eux, moi, Diomède et Ulysse, nous reconnûmes ta voix. Dans un mouvement impétueux, Diomède et moi nous fûmes prêts à paraître ou à te répondre : Ulysse réprima cette imprudente ardeur et nous contint. Nous tous, les fils de la Grèce, nous gardions un profond silence : le seul Anticle persistait à vouloir t'adresser la parole, elle allait échapper de ses lèvres, mais Ulysse se précipite sur lui, et, serrant de ses fortes mains la bouche de ce chef, l'empêche de respirer jusqu'à ce que

Minerve ait conduit ailleurs tes pas : c'est ainsi qu'il fut le salut de tous les Grecs. »

« Perte plus douloureuse ! répartit Télémaque : tout ce courage, son cœur eût-il même été d'airain, n'a pu le garantir de la fatale mort. Mais, ô Ménélas, favori de Jupiter et chef des peuples : permets que nous nous éloignions, et fais-nous conduire à notre retraite, pour que le calme et le sommeil raniment nos forces. »

Aussitôt Hélène ordonne à ses femmes de préparer un lit sous le portique, d'y placer des tapis de pourpre et des couvertures d'une laine fine et velue. Tenant des flambeaux, elles vont exécuter cet ordre. Un héraut conduit les étrangers sous ce portique ; le jeune prince, Télémaqne, et le fils illustre de Nestor, s'y livrent aux attraits du sommeil. Ménélas, avec Hélène, la plus belle des femmes, repose dans une retraite paisible du palais.

Dès que l'Aurore colora les cieux, le valeureux Ménélas se lève ; couvert de ses vêtements, chaussé de ses riches brodequins et ceint du glaive ; il sort tel qu'un Dieu ; et, paraissant aux regards du fils d'Ulysse, l'interroge en ces mots : « Quel dessein important, ô mon cher Télémaque, t'amène, à travers l'empire de la mer, dans les murs heureux de Lacédemone ? est-ce un soin public ou personnel ? parle, ne tarde pas à m'ouvrir ton cœur. »

« Fils d'Atrée, grand roi, favori de Jupiter. répond Télémaque, je viens apprendre de toi ce que la renommée publie du sort de mon

père. Mon héritage se consume; mes fertiles champs sont ravagés, mon palais est plein d'ennemis qui égorgent mes troupeaux, et qui, remplis d'orgueil et d'insolence, prétendent à la main de ma mère. J'embrasse tes genoux : ne me cache point le trépas de cet infortuné, soit qu'il ait expiré sous tes yeux, soit que tu aies appris cette funeste nouvelle par l'un de ceux qui parcourent les plages lointaines. Hélas! il sortit malheureux des flancs de sa mère! N'écoute ni la tendresse ni la compassion ; fais-moi le récit le plus fidèle de ce que tu sais sur un sujet si intéressant. Je t'en conjure par les conseils et par la valeur de mon père, si jamais, dégageant ses promesses, il fut utile à tes desseins devant Ilion, où vous essuyâtes, ô Grecs, tant de revers : ne me déguise rien, et que je connaisse toute l'étendue de ses malheurs. »

« Dieux ! s'écria Ménélas saisi d'une profonde indignation, c'est donc le lit d'un héros si formidable qu'ont voulu profaner les plus lâches et les plus vils des mortels ! Ainsi, dans l'absence d'un terrible lion, une biche imprudente dépose dans le fort du roi des forêts ses faons sans vigueur, nourris de lait ; et va, libre de crainte, paissant sur les monts et dans les vastes prairies : mais le lion revient, déchire ces faons, et ensevelit la race entière dans une cruelle mort : tel Ulysse livrera tous ces téméraires à la sanglante parque. Grand Jupiter, et vous, Minerve, Apollon, que ne pouvons-nous le voir tel qu'il se montra jadis dans la fameuse Lesbos,

lorsqu'il se leva dans la lice, lutta contre le roi Philomélide, dont le défi avait provoqué son courroux, et le terrassa d'un bras terrible, aux bruyantes acclamations de tous les Grecs ! que ne pouvons-nous voir de même ce chef se mesurant avec la troupe entière de ses fiers rivaux ! cet hymen, l'objet de leurs ardentes brigues, leur coûterait des regrets amers ; ils seraient précipités en un moment dans la nuit du tombeau. Quant à ce que tu me demandes avec tant d'instances, je te promets de ne point trahir la vérité : ce que m'a dit un oracle infaillible, le vieux Protée, qui règne au fond des mers, tu le sauras, et je vais te le confier sans te dérober aucune de ses paroles.

Je soupirais vainement après mon retour, retenu en Egypte par les Dieux auxquels j'avais négligé d'offrir des sacrifices choisis et solennels. Tôt ou tard les Dieux punissent l'oubli de leurs lois. En face de ce pays est sur la mer profonde une île nommée Pharos, à la distance que parcourt, durant toute une journée, un vaisseau poussé à la poupe par le souffle d'un vent impétueux. Elle jouit d'un bon port; les navires, d'ordinaire, y jettent l'ancre, et, après avoir puisé une eau fraîche, continuent à fendre les vagues. Les Dieux m'y arrêtèrent vingt jours, pendant lesquels il ne s'éleva aucuns vents favorables, ces amis et ces guides des vaisseaux sur l'immensité de la mer. Nos vivres étaient consumés, et avec nos forces s'éteignait notre courage, sans le secours d'une déesse, fille du vieux Protée, Dieu de cette mer, la géné-

reuse Idothée, qui fut touchée de ces disgrâces. Epars aux bords de l'île, excités par la faim cruelle, mes compagnons plongeaient dans les flots la ligne recourbée : le désespoir égarait mes pas dans un lieu solitaire, lorsque ma déesse m'apparut. « Etranger, me dit-elle, as-tu perdu la raison ? ou te plais-tu dans l'indolence, et l'infortune a-t-elle pour toi des charmes ? Qui prolonge ton séjour dans cette île ? ne te reste-t-il plus aucun moyen d'en sortir ? tes compagnons périssent d'abattement. »

Oh ! quelque divinité que tu sois, répondis-je, peux-tu penser que mon séjour dans cette île soit volontaire ? Je me suis sans doute attiré le courroux de tous les habitants immortels de la voûte immense des cieux. Daigne m'apprendre (rien ne leur est caché) quel Dieu me ferme toutes les routes, m'enchaîne dans cette île, et comment je puis franchir les mers et rentrer au sein de ma patrie. »

« Je veux te tirer d'incertitude, me dit la déesse. Ces lieux sont habités souvent par ce véridique vieillard qui connaît tous les abîmes de l'Océan, l'immortel Protée, l'oracle de l'Egypte, et pasteur de Neptune. Il est mon père. Si tu savais l'art de le surprendre par des embûches et de le vaincre, il t'ouvrirait sur les mers la route la plus sûre, qui te conduirait dans ton royaume. Il t'annoncerait aussi, ô rejeton de Jupiter ! les biens et les maux qui sont arrivés dans tes demeures depuis que, loin de cet asile, tu cherches les hasards sur la terre et sur l'onde. »

« Oh ! si tu voulais, repris-je, m'enseigner

toi-même par quelles embûches je puis captiver ce Dieu si ancien et si vénérable ! Je crains, telle est sa profonde science, qu'il ne m'échappe à mon approche, et même avant mon aspect. Quel Dieu serait subjugué par un mortel ? »

Telles étaient mes paroles ; voici la réponse de la déesse : « Étranger, je m'intéresse à toi, j'achèverai de t'instruire. Quand le soleil est parvenu au milieu de la voûte céleste, ce vieillard, l'interprète de la vérité, conduit par le Zéphyr, au souffle duquel frémit légèrement la surface noircie des flots, sort de la mer, et sommeille au bord de grottes fraîches et obscures. Autour de lui dort la race de la belle Halosydne, tout le peuple des Phoques, venu du sein écumeux des ondes, et répandant au loin la pénétrante odeur de la profonde mer. Là, dès l'aurore, conduit par moi, tu prendras la place que tu occuperas parmi leurs rangs. Toi, choisis pour ton entreprise trois de tes compagnons les plus intrépides ; je vais te dévoiler tous les artifices du vieillard. Après avoir compté par cinq et fait l'examen de ces Phoques, il se couche au milieu d'eux, comme un berger au milieu de son troupeau. Dès qu'il sommeillera, armez-vous de force et de courage ; tombant sur lui avec impétuosité, que vos bras réunis l'enchaînent et ne lui permettent point de vous échapper, malgré la violence de ses efforts et de ses combats, il n'est point de forme où l'enchanteur ne se métamorphose : il se change dans tous les monstres des forêts ; il s'écoule en eau fugitive ; flamme, il

jette un éclat terrible. Vous, n'en soyez point épouvantés, redoublez de force, et que vos bras l'enlacent de liens toujours plus étroits. Mais lorsque enfin reprenant à tes yeux sa première forme, il t'interrogera sur ton dessein, noble héros, ne recours plus à la violence; et, dégageant le vieillard de ses liens, demande-lui quel Dieu te persécute, et quelle route tu dois suivre sur les mers pour revoir ta patrie. »

En achevant ces paroles, elle s'élance dans les vagues blanchissantes. Pendant que je marche vers mes vaisseaux rangés sur les sables de la côte, mon cœur occupé de soins s'émeut comme les flots d'Amphitrite. J'arrive, nous prenons le repas; la nuit paisible descend des cieux, et nous reposons sur le rivage.

Dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose, je m'avance le long des bords de l'empire étendu de la mer, adressant de ferventes prières aux Dieux, et suivi de trois compagnons dont j'avais souvent éprouvé la force et l'audace. Déjà Idothée, sortie du sein des eaux, avait apporté la dépouille de quatre phoques qu'elle venait d'immoler; et, préparant des piéges à son père, avait creusé pour nous des couches dans les sables du rivage. Dès notre arrivée, elle nous place et nous couvre de ces dépouilles. Embuscade insupportable! l'horrible vapeur de ces animaux nourris au fond des mers nous suffoquait qui pourrait reposer à côté d'un phoque? Mais la déesse prévint notre perte : un peu d'ambroisie qu'elle approcha de nos narines

nous ranima par son parfum céleste, et anéantit l'effet de ce poison. Nous restons avec intrépidité dans cette embuscade jusqu'à ce que le soleil ait accompli la moitié de sa course.

Enfin les animaux marins sortent en foule des eaux, et se couchent avec ordre le long du rivage. Le vieillard, qu'amène l'heure de midi, sort aussi de la mer, porte ses pas autour de ses troupeaux, et, satisfait de les voir florissants, il les compte, nous comprenant des premiers dans ce dénombrement, sans soupçonner aucune ruse; puis il s'étend à son tour sur la rive, et sommeille. Soudain nous nous précipitons sur lui avec des cris terribles, et nos bras le serrent comme de fortes chaînes. Il ne met pas en oubli ses artifices. D'abord lion, il secoue une crinière hérissée; bientôt il est un dragon terrible, un léopard furieux, un sanglier énorme; il s'écoule en eau rapide; arbre, son front touche les nues. Nous demeurons sans épouvante, et redoublons d'efforts pour le dompter. Las enfin de ce combat, quoique si fécond en ruses : « O fils d'Atrée, me dit le vieillard, quel Dieu t'enseigna l'art de me surprendre par ces embûches et de me vaincre? Que prétends-tu de moi? »

« Tu le sais, ô vieillard, lui répondis-je; pourquoi me tendre de nouveaux piéges? Captif depuis longtemps dans cette île, je ne vois aucun moyen de terminer mes maux; mon cœur est dévoré de peines. Daigne m'apprendre (rien n'échappe à l'œil des immortels); quelle divinité m'a fermé la route qui peut

me conduire à travers l'humide élément dans ma patrie. »

Alors ces paroles sortent de ses lèvres : « Ah ! si tu voulais traverser heureusement le séjour des tempêtes et arriver d'un rapide vol dans tes ports, il ne fallait pas monter sur tes vaisseaux sans offrir des hécatombes sacrées à Jupiter et à la troupe entière des immortels. Maintenant ne compte pas que les Destins te permettent de revoir les tiens, ton palais et les champs de tes pères, si tu ne fends une seconde fois de tes proues l'Egyptus, ce fleuve né du ciel, et si tu ne fais ruisseler à grands flots sur ses bords le sang des plus belles victimes en faveur de tous les Dieux rassemblés sur l'Olympe, alors s'ouvrira pour toi la route que tu aspires à franchir. »

Mon cœur se brise à l'ordre de retourner, à travers les sombres vapeurs de la mer, aux bords de l'Egypte, chemin pénible et semé de périls. « J'obéirai, ô vieillard, dis-je cependant : mais veuille encore m'apprendre le sort des Grecs que nous avons laissés, Nestor et moi, sur le rivage troyen. Tous sont-ils entrés heureusement dans leur patrie ? ou quelqu'un d'entre eux, assez fortuné pour survivre à tant de combats, aurait-il péri d'une mort inopinée, soit au milieu des flots, soit entre les bras des siens ? »

Je dis, et telle est sa réponse terrible : « O fils d'Astrée, pourquoi m'interroger sur ces événements ? pourquoi vouloir tout sonder et pénétrer au fond de mon cœur ? Si je parle, un torrent de larmes coulera de ta paupière.

Un grand nombre est descendu au tombeau; cependant ils n'ont pas tous subi ce triste sort. Parmi les principaux chefs, deux seuls, à leur retour, ont été victimes du trépas; tu vis tomber ceux que moissonnèrent les batailles. L'un de vos personnages les plus éminents est retenu dans une île au milieu de la vaste mer.

« Ajax, fils d'Oïlée, ni sa flotte aux longues rames, ne sont plus. Arraché d'abord à la tempête, il est guidé par Neptune qui voulait le sauver, sur les hauts rochers de Gyre: là ce chef, quoique poursuivi par la haine de Minerve, se dérobait à la mort, si, dans son orgueil, il n'eût proféré cette parole impie: « Je triomphe, malgré tous les Dieux, du « gouffre immense de la mer. » Neptune entend le téméraire. Soudain, prenant de sa puissante main le trident formidable, il frappe le roc; on n'en voit plus que le pied; la cime, l'asile d'Ajax, est tombée dans les flots, et se perd avec lui dans l'abîme profond où se roulent les vagues amoncelées.

« Ainsi périt ce héros après avoir bu l'onde amère. Ton frère, poursuivit Protée, ton frère, secouru par Junon, échappa. lui et sa flotte, aux périls de la mer. Il s'approchait du haut mont de Malée, lorsque enfin un tourbillon orageux l'emporte gémissant sur les plaines d'Amphitrite jusqu'à l'extrémité des côtes où régna jadis Thyeste, et où s'élevait son palais, dont Egisthe, son fils était alors le possesseur. Ce lieu même semblait être pour Agamemnon le terme fortuné de sa route; les Dieux dirigent le cours des vents,

ses vaisseaux sont poussés dans son propre port. Transporté de joie, il s'élance sur sa rive natale; il baise cette terre sa nourrice; un torrent de larmes se précipite de ses yeux ravis de revoir ce séjour. Cependant il est aperçu par un garde que le perfide Egisthe plaça sur une hauteur, auquel, pour prix de sa vigilance, il promit deux talents d'or, et qui, depuis toute une année, avait eu l'œil ouvert sur ses côtes, tremblant que le roi n'abordât en secret et ne triomphât par l'impétuosité de sa valeur, il vole annoncer au palais cette arrivée soudaine. Aussitôt Egisthe, recourant à de noirs artifices, choisit vingt hommes des plus déterminés, les met en embuscade. Il ordonne les apprêts d'un superbe festin, rassemble ses chevaux et ses chars, et roulant en son esprit le plus excécrable attentat, va inviter et recevoir en pompe le roi de Mycènes. Il conduit dans le palais ce prince qui, sans le prévoir, s'approchait de sa mort, et le massacre au milieu du festin, comme on immole le bœuf dans sa paisible étable. Tous ceux qui formaient la suite d'Agamemnon, même les amis d'Egisthe, sont enveloppés dans ce massacre, et leur sang inonda le palais. »

Protée se tut. Le cœur déchiré par le désespoir; je me jette sur le rivage; et, baignant le sable de mes pleurs, je refuse de voir la lumière du soleil et de prolonger ma vie. Apres qu'il m'a laissé donner un libre cours à mes larmes et me rouler longtemps sur le rivage, le vieillard, cet oracle infaillible, élève la voix : « Cesse enfin, ô fils d'Atrée,

cesse de t'abandonner sans relâche aux pleurs; nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes: songe plutôt aux moyens les plus prompts d'accélérer ton retour. Ou tu surprendras l'assassin, ou Oreste t'aura prévenu en l'immolant, et tes yeux verront le bûcher. »

Il dit. Malgré mon trouble, je sens renaître au fond de mon cœur et s'épanouir dans mon sein un sentiment de joie. « Je connais trop, repris-je, le sort de ces guerriers infortunés. Veuille me nommer ce troisième chef, si cependant il vit encore, retenu au milieu de la mer. Quoique j'aie assez d'aliments à ma douleur, je t'écoute. »

Telle fut ma demande; voici sa réponse. « Ce chef est le roi d'Ithaque, le fils de Laërte. J'ai vu couler de ses yeux des larmes amères dans l'île de la nymphe Calypso qui l'y retient; il languit en vain de revoir sa terre natale : il n'a ni vaisseau, ni rameurs pour franchir le dos immense de la mer. Quant à toi, ô Ménélas, favori des Dieux, veux-tu savoir ta destinée? La Grèce n'aura point à pleurer ta mort. Les immortels te conduiront vivant aux bornes de la terre, dans les champs élyséens où règne le blond Rhadamanthe, où les humains, sans interruption, coulent des jours fortunés : là, on ne connaît ni la neige ni les frimas; la pluie n'y souille jamais la clarté des cieux; les douces haleines des zéphyrs qu'envoie l'Océan y apportent éternellement, avec un léger murmure, une délicieuse fraîcheur. Tu jouiras de ce bienfait comme époux d'Hélène et gendre de Jupiter. »

En achevant ces paroles, il se précipite au sein des vagues agitées, et disparaît.

Je marche avec mes braves compagnons vers mes navires; à chaque pas diverses pensées troublaient mon âme. Arrivés au bord de la mer, nous préparons le repas : la nuit répand ses douces ombres; nous dormons sur le rivage. Dès que l'Aurore, ornée de roses, jette une faible lueur dans les cieux, nous lançons nos vaisseaux à l'onde sacrée de l'ancien Océan : on lève les mâts, on tend les voiles; on entre dans ces vaisseaux, on se range sur les bancs; et l'agile aviron frappe la mer blanchissante.

Nous rebroussons vers l'Egyptus, fleuve issu de Jupiter : là j'arrête mes vaisseaux; j'apaise par des sacrifices le courroux des immortels, je dresse aux mânes d'Agamemnon un tombeau, monument de sa gloire. Ces devoirs accomplis, je reprends ma route, et les dieux m'accordent un vent favorable qui me conduit rapidement au sein de ma patrie. Toi, mon fils, veuille attendre dans mon palais onze ou douze fois le retour de l'aurore; alors je te renverrai avec d'honorables dons, trois de mes plus impétueux coursiers et un char éclatant; je veux y joindre une belle coupe dont tu feras chaque jour des libations aux dieux et qui gravera pour jamais mon souvenir dans ta mémoire. »

« Fils d'Atrée, répond le sage Télémaque, n'exige pas que je prolonge ici mon séjour. Assis auprès de toi, j'y passerais une année entière, oubliant ma patrie, et même ceux auxquels je dois la naissance; car tes récits

et ton entretien me plongent dans l'enchantement. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos comptent avec ennui les heures de mon absence; et tu voudrais retarder encore mon depart ! Si tu m'honores de quelque don, qu'il soit destiné à l'ornement de mon palais. Permets que je n'emmène point tes coursiers dans Ithaque; qu'ils servent à augmenter la pompe dont tu es environné. Tu règnes sur des plaines étendues; le trèfle y croît en abondance, ainsi que le lotier, l'avoine et le froment; l'orge fleurit de toutes parts dans tes campagnes. Mon Ithaque ne possède ni lices, ni prairies, et cependant ses rochers, où ne broutent que des chèvres, me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras. Souvent les îles sont dénuées de plaines et de pâturages; mais Ithaque passe, non sans raison, pour la plus montueuse et la plus stérile. »

Ménélas écoute le jeune prince avec un léger sourire, et lui prenant la main : « Mon cher fils, dit-il avec affection, ta prudence annonce ta race. Je remplacerai ces coursiers par un autre don : rien ne m'est plus facile, et de tous les trésors de mon palais tu auras ce qu'il renferme de plus beau et de plus précieux. Je te donnerai une urne dont le travail surpasse l'art humain; elle est du plus fin argent, l'or en forme les bords : c'est l'ouvrage de Vulcain. Le héros Phédime, roi de Sidon, me fit ce présent lorsqu'à mon retour de Troie il me reçut dans son palais. Voilà le don que tu recevras de ma main. »

Tandis que, pleins de confiance, Ménélas et Télémaque s'entretenaient, les serviteurs du monarque fortuné s'empressaient à préparer le festin. Les uns amènent les victimes, d'autres apportent un vin qui enflamme le courage; les femmes, ornées de bandelettes flottantes, distribuent les dons de Cérès. Tels sont les apprêts qui se font dans le palais de Ménélas.

Mais, devant celui d'Ulysse, les amants de Pénélope rassemblés sur le terrain uni de la cour, champ ordinaire de leur insolence, s'amusaient à lancer le disque et à fendre l'air du javelot. Placés au premier rang par leur valeur, aussi beaux que les immortels, Antinoüs et Eurymaque étaient seuls assis lorsque le fils de Phronius, Noémon, s'avance, et s'adressant au rejeton d'Eupithès, il lui dit :

« Antinoüs, ne peut-on m'apprendre quand Télémaque reviendra de Pylos? Il est parti sur mon vaisseau, et cependant je dois me transporter aux spacieuses campagnes de l'Elide, où paissent douze juments qui m'appartiennent, avec de jeunes mulets indomptés et pleins d'une vigueur infatigable. Je veux emmener l'un d'entre eux pour l'assujettir au joug. »

A ces mots, ils sont tous muets et consternés. Loin de soupçonner que Télémaque fût à Pylos, ils le croyaient dans un de ses champs, auprès de ses brebis ou chez Eumée.

Antinoüs rompt enfin le silence: « Réponds-moi avec sincérité. Quand est-il parti? quels compagnons ont quitté avec lui les bords

d'Ithaque? est-ce une jeunesse illustre, ou n'a-t-il à sa suite que ses mercenaires et ses esclaves? Quoi! a-t-il pu exécuter ce projet? Dis-moi encore avec franchise, je veux le savoir, s'est-il emparé de ton vaisseau par la violence, ou l'as-tu cédé à sa demande?»

« Il l'obtint de mon gré, répondit Noémon. Qui ne se fût rendu aux désirs d'un jeune homme de ce rang, dont le cœur est dévoré de peines? Le refus était impossible. Il est accompagné de notre plus illustre jeunesse. A leur tête j'ai distingué Mentor, ou un Dieu qui prit la forme de ce chef; car j'en suis étonné, hier le soleil nous éclairait de ses rayons quand j'aperçus encore ici le vénérable Mentor, lui que mes yeux virent monter dans ce navire qui cinglait vers Pylos.» Après ces mots, il reporte ses pas dans la maison de son père.

L'âme altière des deux chefs est frappée de consternation. Tous les compagnons à la fois s'asseyent, suspendent les jeux. Mais Antinoüs prend la parole, une noire fureur enfle son sein; ses yeux lancent des traits de flamme. « Ciel! dit-il, tandis que nous nous assurions qu'il n'oserait jamais le tenter, avec quelle audace Télémaque a exécuté le dessein de ce départ! Malgré l'opposition de tant de chefs, un enfant nous échapper, équiper un vaisseau et s'associer les citoyens les plus intrépides! Ce pas nous présage quelque catastrophe. Mais que les Dieux l'abîment lui-même avant qu'il consomme notre perte! Qu'on me donne un vaisseau léger et vingt compagnons : je veux qu'il rencontre mes

piéges dans le détroit d'Ithaque et des âpres rocs de Samé; je veux que ce nouveau nautonnier trouve la mort en courant après son père. Il dit : tous se lèvent, et, le comblant d'éloges et l'excitant encore à la vengeance, ils le suivent dans le palais d'Ulysse. »

Pénélope n'ignora pas longtemps les noires trames qu'ils roulaient au fond de leurs cœurs. Le héraut Médon, à quelque distance de la cour, avait entendu leur complot secret. Aussitôt il traverse le palais d'un vol précipité pour en instruire la reine qui, le voyant arriver sur le seuil de son appartement : « Héraut, dit-elle, pour quel dessein t'envoient ici ces rivaux orgueilleux? Viens-tu ordonner aux captives du divin Ulysse d'abandonner tous leurs travaux, et de leur préparer un festin? Oh! puissiez-vous, hommes lâches et violents, ne plus briguer ni ma main, ni celle d'aucune femme! et fassent les Dieux que vous participiez maintenant au dernier de tous vos festins, vous qui ne vous réunissez chaque jour dans ce palais que pour piller tant de richesses, l'héritage du vertueux Télémaque! Sans doute, vos pères, dans votre enfance, ne vous ont jamais dit quel fut Ulysse, ce prince qui, n'abusant pas du pouvoir, ne fut injuste ni en actions ni en paroles, ne distribua point au gré du caprice (rare exemple parmi les rois) à l'un sa bienfaisance, à l'autre sa haine, et ne fit pas un malheureux; mais la perversité de votre âme éclate dans vos attentats, et je vois trop que les bienfaits s'évanouissent de la mémoire des hommes. »

« O reine, dit le sage héraut, plaise aux Dieux que ce soit là ton plus grand malheur! Celui qui te prépare cette troupe féroce est bien plus sinistre; veuille Jupiter nous en garantir! Elle n'attend que le retour du jeune Télémaque pour lui plonger un fer acéré dans le cœur; car il est parti pour se rendre dans les murs fameux de Pylos et de Lacédémone, impatient d'interroger la renommée sur le sort de son père. »

A ces nouvelles, le cœur de Pénélope se glace; ses genoux s'affaissent; longtemps elle ne peut proférer une parole; sa voix est étouffée; des larmes coulent de ses yeux. « Héraut, dit-elle enfin, pourquoi mon fils s'est-il éloigné de moi? Qui l'a engagé à monter un rapide vaisseau, coursier si dangereux sur lequel on s'expose à traverser l'immense empire des ondes? Veut-il que sa race entière perisse? Veut-il ne laisser même aucun souvenir de son nom sur la terre? »

« J'ignore, répartit Médon, si quelque Dieu ou les seuls mouvements de mon cœur l'ont animé à voler vers Pylos pour apprendre le retour de son père, ou ce qu'ordonna de lui le destin. » En même temps, il se retire.

Pénélope est frappée d'une douleur mortelle. De nombreux siéges décoraient son appartement; elle se jette sur le seuil, s'abandonne à des cris lamentables : toutes ses femmes, jeunes et âgées, éclatent autour d'elle en gemissements. « Amies, s'écrie-t-elle, sans interrompre ses sanglots, les Dieux ont voulu que je fusse la plus infortunée de toutes les femmes. D'abord j'ai perdu le meilleur

des époux, qui fut un lion dans les combats, et auquel ne manqua aucune vertu lorsqu'il parut entre les héros, cet époux fidèle dont la gloire retentit dans Argos et dans la Grèce entière. Et maintenant je pleure encore mon fils, l'idole de mon cœur ; il a disparu avant d'être connu de la renommée ; il m'a été ravi de ce palais par les tempêtes, sans que la nouvelle en ait frappé mon oreille. Malheureuses que vous êtes, vous en fûtes instruites ; et la nuit de son départ, lorsqu'il allait monter un frêle vaisseau, aucune d'entre vous-mêmes n'a donc pas songé à me tirer du sommeil? Si j'avais soupçonné ce projet, quelque ardeur qui l'entraînait loin de ses lieux, je l'eusse retenu dans mes bras, ou, en fuyant, il m'eût laissée expirante. Que l'on coure appeler le vieux Dolius, ce fidèle serviteur que me donna mon père pour m'accompagner à Ithaque, et qui consacre tous ses soins à entretenir l'ombrage de mon jardin : je veux q 'il aille sans délai instruire Laërte du coup dont je suis frappée. Peut-être notre malheur inspirera-t-il à ce vieillard le dessein de sortir de sa retraite ; et, montrant ses larmes aux yeux du peuple, de le toucher en apprenant qu'on a résolu d'exterminer sa race et la tige d'Ulysse qui fut l'image des Dieux. »

La vieille Euryclée prenant alors la parole : « Ma maîtresse chérie, dit-elle, soit que tu me perces le cœur, soit que tu me laisses encore vivre dans ce palais, il faut tout avouer. J'ai su le projet de ce départ ; c'est moi qui lui fournis le froment et le vin qu'il me demanda

pour sa route. Il m'engagea par serment à ne pas t'en instruire avant le douzième jour, à moins que tu ne pusses plus soutenir la privation de sa présence, et qu'un autre ne t'eût dévoilé une partie de ce secret, tant il craignait que ta beauté et ta vie ne s'éteignissent enfin dans les larmes.

« Arrêtes-en donc le cours : entre dans le bain ; que des vêtements purifiés le décorent ; monte avec tes femmes dans l'endroit le plus élevé du palais ; là invoque Minerve, cette fille du Dieu de la foudre. Elle te rendra ton fils, fût-il entouré des ombres du trépas. Mais n'achève pas d'accabler un vieillard enseveli dans la douleur. Non, je ne croirai jamais que la race d'Arcésius soit odieuse aux immortels ; il lui survit quelque part encore un rejeton pour régner un jour dans ses palais élevés et sur ses champs étendus et fertiles. »

Elle dit ; la douleur de Pénélope se calme, et ses larmes cessent de couler. Elle entre dans le bain ; des vêtements purs et éclatants la décorent ; suivie de ses femmes, elle se rend au haut du palais, présente à la déesse dans une corbeille l'orge sacrée, et s'écrie :

« Exauce mes vœux, ô fille invincible de celui qui lance le tonnerre. Si jamais, dans ce palais, le sage Ulysse fit monter vers toi la fumée des offrandes les plus choisies de taureaux et de brebis, daigne aujourd'hui t'en rappeler le souvenir : rends-moi mon fils, l'objet de ma tendresse ; détourne loin de cet enfant les traits des hommes barbares qui

aspirent à ma main, et qui me font pâlir pour ses jours. Cette prière est accompagnée de gémissements et de cris : la déesse lui prête une oreille favorable.

Mais les chefs font retentir de leurs voix bruyantes le palais où descendaient les ombres de la nuit. Sans doute, disaient plusieurs de ces jeunes téméraires, la reine, objet de tant de vœux, va choisir parmi nous un époux; un sacrifice précède l'appareil de son hymenée ; elle est loin de soupçonner que son fils touche au tombeau. Telle était la pensée de ces hommes présomptueux. Hélas ! qu'ils connaissaient peu la situation de la triste Pénélope ! Mais Antinoüs, s'adressant à la troupe : « Imprudents ! leur dit-il, ne pouvez-vous contenir votre langue effrénée ! et ne craignez-vous pas que ce palais n'enferme un délateur ? Levons-nous, exécutons sans bruit le dessein que nous avons approuvé d'une commune voix. »

Il dit, et choisit parmi eux vingt des plus déterminés. Ils courent au rivage, lancent un vaisseau à la vaste mer, élèvent le mât, suspendent à des courroies les avirons rangés avec ordre et, prêts à sillonner les ondes, ouvrent aux vents les voiles éclatantes. Compagnons des attentats de ces chefs, des esclaves leur apportent des armes ; tous entrent dans le navire, et, le conduisant vers la haute mer, à l'ouverture du port, ils prennent leur repas, attendant que la nuit épaississe les ombres.

Mais la vertueuse Pénélope, retirée au fond de son appartement et penchée sur sa cou-

che, est sans nourriture; elle n'a porté à ses levres ni aliment ni breuvage, et se demande si son fils généreux aura le bonheur d'échapper à la mort, ou s'il tombera sous la rage de ses nombreux ennemis. Telle qu'au milieu de la tumultueuse enceinte de rusés chasseurs une lionne se trouble et frémit, porte de tous côtés ses regards, sans apercevoir aucune issue; telle s'agite et frémit Pénélope jusqu'au moment où vient l'environner le paisible sommeil : elle se laisse tomber sur sa couche; les fibres de son corps se détendent, elle goûte enfin plus de calme, et s'endort.

Alors un nouveau soin naît dans l'âme de Minerve. Elle crée un fantôme ; il a tous les traits d'Iphthimé, fille d'Icare, femme d'Eumele, roi de Pheres. Minerve l'envoie dans le palais d'Ulysse pour adoucir la douleur de l'infortunée, qui, remplissant l'air de ses gémissements, s'était noyée dans les larmes. A travers une étroite ouverture, entre la porte et la courroie qui la fermait, pénètre dans l'appartement de la reine l'image légère, et, voltigeant au-dessus de son front : « Pénélope, lui dit-elle, tu dors le cœur miné d'une affliction mortelle. Les Dieux, qui te regardent de leur heureux séjour, ne veulent point que tu t'abreuves de pleurs et te consumes de tristesse. Ton fils reviendra; sa vertu, que ne souille aucune tache, le rend l'objet de l'amour des immortels. »

A ces mots, Pénélope goûtant un sommeil plus tranquille dans le palais des songes fortunés « O ma chère sœur, lui dit-elle, est-

ce toi? Je te revois donc, toi qui, vivant loin de nos contrées, m'y fais jouir si rarement de de ta présence! et tu viens en ce moment m'ordonner de ne point verser de larmes, de triompher des chagrins nombreux et du désespoir accablant qui troublent et subjuguent mon âme entiere! Ce n'était pas assez d'avoir perdu cet époux, l'objet si digne de mon amour, dont le courage était celui d'un lion, et qui, orné de toutes les vertus, était le plus illustre de nos héros, cet époux l'objet si digne de mon amour, et dont la gloire remplit Argos et toute la Grèce. Pour comble de malheur, mon fils, ma seule joie, est entraîné loin de moi sur un frêle vaisseau. Il est à peine sorti de l'enfance, il ne connaît point assez ni les périls ni les hommes; la persuasion ne coule pas encore de ses lèvres. Mes larmes, en ce moment, ruissellent pour lui plus même encore que pour cet autre infortuné.

« C'est pour mon fils que tu me vois pâle et toute tremblante; je crains que chaque instant ne soit celui de sa mort, dans les contrées où il s'égare, ou au milieu de la mer; je crains la foule d'ennemis cruels qui le poursuivent, qui lui dressent en tous lieux des pièges; ils l'immoleront avant qu'il ait touché sa terre natale. »

« Rassure-toi, lui répond le fantôme nocturne; bannis jusqu'à l'ombre du désespoir Ton fils a un guide dont les plus illustres héros désireraient l'appui, et dont tous adorent le pouvoir: c'est la grande Minerve. Elle compatit à la douleur qui te dévore, et

et c'est elle qui m'envoie répandre la consolation dans ton âme. »

«Ah ! dit le sage Pénélope, si tu habites l'Olympe, si les Dieux te font entendre leur voix, ne pourrais-tu dissiper l'autre sujet de mes peines et me parler de l'infortuné qui me plonge dans un deuil éternel ? Respire-t-il encore ? est-il éclairé de la douce lumière du soleil ? ou n'est-il plus sur la terre ? et son ombre est-elle errante dans l'empire de Pluton ? »

« Je ne puis te dire (telle est la réponse du fantôme sorti des ténèbres) si cet infortuné est vivant. Plutôt que de prononcer un oracle vain et trompeur, je dois garder le silence. » En même temps l'ombre s'échappe à travers l'ouverture par où elle est entrée, et s'évanouit avec les vents. Le sommeil abandonne les yeux de la fille d'Icare. Charmée du présage heureux de ce songe que lui envoya le ciel au milieu de la nuit profonde, elle en conserve une image distincte, et il a flatté quelque temps sa douleur.

Cependant les chefs, montés sur un vaisseau rapide, fendaient les plaines de la mer, ne respirant que des projets de mort.

Il est une petite île, hérissée de rochers qui s'élève entre ceux d'Ithaque et de la montueuse Samé ; Astéris est son nom : elle a deux ports qui offrent aux vaisseaux un sûr asile, l'un du côté d'Ithaque, et l'autre du côté de Samé. C'est dans ce lieu favorable a leurs desseins que les chefs, préparant leurs embûches, attendent le retour de Télémaque.

CHANT V

L'Aurore, quittant la couche du beau Tithon, apportait la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque les habitants de l'Olympe assemblés se placent sur leurs trônes d'or; au milieu d'eux on distinguait celui dont le pouvoir est souverain, Jupiter, qui du tonnerre ébranle les hautes nuées. Minerve, émue de compassion pour le sort d'Ulysse, toujours présent à sa mémoire, et qu'elle voit encore retenu dans le palais d'une nymphe, leur retrace les nombreuses infortunes de ce héros.

« Père des dieux, et vous tous qui, à l'abri de la Parque, vivez au sein de la félicité, que désormais les rois armés du sceptre n'exercent plus la générosité et la clemence; qu'ils soient sévères, inflexibles et même injustes, puisque la mémoire du grand Ulysse est effacée de tous les cœurs dans la nation qu'il gouverna, et pour laquelle il fut le plus tendre des pères. Il gémit accablé sous le poids des plus cruelles peines dans l'île de la nymphe Calypso, où il est retenu : vainement ses vœux se tournent vers sa patrie; il n'a ni vaisseau, ni compagnon pour l'y conduire à travers l'immensité des plaines humides. Et comme si c'était peu de ses malheurs, une troupe ennemie brûle d'immoler son fils unique dès qu'il approchera de sa rive natale. Il est parti pour apprendre, dans la fameuse

Pylos, et dans la vaste Lacédémone, quelque nouvelle du sort d'un père infortuné. »

Le maître des nuées, Jupiter, lui répond : « Ma fille! quelles paroles as-tu prononcées! N'as-tu pas décidé qu'Ulysse reverrait sa patrie, et se vengerait avec éclat de tous ses ennemis? Quant à son fils, aucun pouvoir ne s'y oppose, veille sur ses pas; conduit par toi, qu'il arrive, sans l'atteinte d'aucune disgrâce, au sein de son palais, et que l'issue des projets de ses persécuteurs soit de repasser en vain la route qu'ils ont tracée sur les ondes. »

Il dit, et s'adressant à Mercure son fils : « Mercure, dit-il, toi le fidèle interprète de mes ordres, va, le moment est venu, va annoncer à cette nymphe l'immuable décret du retour de l'intrépide Ulysse; qu'il parte, quoiqu'il n'ait pour guide aucun ni des dieux ni des hommes. Montant seul une frêle barque, assailli des plus terribles périls, il arrivera le vingtième jour dans la fertile Schérie, cette terre fortunée des Phéaciens, qui semble être voisine du séjour des immortels. Ils le recevront comme un habitant de l'Olympe, et le ramèneront, sur un de leurs vaisseaux, dans sa patrie, comblé par eux de plus de richesses en airain, en or et en vêtements précieux, que s'il eût échappé à tous les revers, et rapporté sur sa flotte, dans ses ports, sa part des dépouilles de Troie. C'est ainsi qu'enfin, selon l'arrêt des destinées, il jouira du bonheur de revoir ceux qu'il aime, son palais et les champs de ses pères. »

A peine a-t-il parlé que le héraut céleste

obéit. Il attache à ses pieds ces talonnières d'un or éternel, qui égalent les vents les plus rapides lorsqu'il traverse l'immensité de la terre et des eaux; il prend le roseau d'or dont il ferme pour jamais les yeux des mortels, ou bannit de leurs paupières le sommeil du trépas. Tenant ce roseau, le Dieu puissant fend les airs, descend l'Olympe au sommet de Piérie, et, fondant du haut des cieux sur la mer, rase les flots avec impétuosité. Tel que le cormoran, autour des golfes profonds, poursuit les habitants des eaux, et bat à coups redoublés de ses ailes agiles l'onde salée; tel Mercure, sur leur cime, franchit les innombrables vagues.

Il touche à l'île éloignée, et, s'élevant du noir domaine des mers sur la rive, marche vers la grotte spacieuse qu'habitait la belle nymphe. Elle était dans sa demeure. La flamme éclatante de grands brasiers y consumait le cèdre et le thym odorants, et ces parfums se répandaient dans l'île. Tandis que, formant un tissu merveilleux, la déesse faisait voler de ses mains une navette d'or, la grotte retentissait des sons harmonieux de sa voix. Cette demeure était environnée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aune, le peuplier, le cyprès qui embaume l'air. Là, au plus haut de leurs branches, avaient bâti leurs nids les rois du peuple ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les ombres de la nuit, et la corneille marine qui, poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante, se plaît à parcourir l'empire d'Amphitrite. Une vigne fertile étendait ses pam-

pres beaux et flexibles sur tout le contour de la vaste grotte, et brillait de longues grappes de raisin. Quatre fontaines voisines roulaient une onde argentée, et, se séparant et formant divers labyrinthes sans se confondre, allaient au loin la répandre de toutes parts; et l'œil, tout à l'entour, se perdait dans de vertes prairies où l'on reposait mollement sur un doux gazon émaillé par la violette et les fleurs les plus aromatiques. Telle était la beauté de ces lieux, qu'un Dieu même ne pouvait s'y rendre sans arrêter ses pas, saisi d'un charme ravissant. Le messager céleste est immobile, plongé dans la surprise et l'admiration. Dès qu'il a porté de toutes parts un œil enchanté, il pénètre dans la grotte profonde. La nymphe le voit et le reconnaît; car les immortels ne sont pas étrangers l'un à l'autre, quelque espace qui sépare leurs demeures. Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte : il s'abandonnait à sa douleur, étendu sur le bord du rivage, où, d'ordinaire, se consumant en plaintes, en soupirs, en gémissements, et attachant l'œil sur la mer agitée, il laissait couler ses larmes.

Calypso place Mercure sur un siège éclatant. « Dieu armé du roseau d'or, dit-elle, ô toi que je révère et chéris, quel dessein t'amène dans mon île, que tu n'as point encore honorée de ta présence? Parle : s'il est en mon pouvoir, si je ne rencontre pas des obstacles invincibles, ne doute pas que je n'accomplisse tes souhaits. Cependant participe au festin qui doit recevoir un tel hôte. »

En même temps la déesse place devant

Mercure une table qu'elle couvre d'ambroisie, elle verse le nectar en flots de pourpre. Le héraut de Jupiter se nourrit de cet aliment, et s'abreuve de la liqueur divine. Bientôt il a ranimé ses forces ; alors il rompt ainsi le silence :

« Déesse, tu demandes quel objet amène un dieu dans ta demeure : je vais t'en instruire, tu le veux. C'est Jupiter qui m'a ordonné de me rendre dans ton île; je n'ai obéi qu'à regret. Quel habitant de l'Olympe se plait à traverser les plaines illimitées des eaux, où l'on n'aperçoit aucune cité, où les dieux n'ont point d'autels et ne reçoivent l'hommage d'aucun sacrifice ? Mais nul d'entre les immortels n'ose violer ni éluder les décrets de Jupiter. Tu possèdes ici, dit ce ce Dieu, un héros, le plus infortuné de ceux qui, durant neuf années, combattirent autour de la ville de Priam, et qui, après l'avoir conquise, reprirent le chemin de leur patrie. Ils s'exposèrent, dans leur départ, à la vengeance de Pallas ; elle les poursuivit, armée de la tempête. Tous les compagnons de ce héros périrent ; il fut porté seul par Borée et les vagues au bord de ton île. C'est ce mortel que Jupiter t'ordonne de renvoyer sans délai. Les destins ne veulent pas qu'il meure loin de ses amis ; il doit les revoir, et reporter ses pas aux champs de ses pères et dans son palais. »

Il dit. Calypso frémit de douleur et de colère. Dieux injustes, s'écrie-t-elle, c'est dans vos cœurs que règne la jalousie la plus noire, vous enviez aux déesses le bonheur d'aimer

un mortel qu'elles ont choisi pour époux. Ainsi, quand l'Aurore enleva l'aimable Orion, Dieux qui vantez votre félicité, vous la poursuivîtes de votre haine, jusqu'à ce qu'enfin, dans Ortygie, la chaste Diane, du vol insensible de ses traits ailés, étendit Orion expirant dans la poussière. Quand la blonde Cérès, cédant aux feux de l'amour, reçut en un guéret heureux le beau Jasion dans ses bras, que Jupiter en fut bientôt instruit! que sa foudre fut prompte à le précipiter au tombeau! Moi de même, habitants des cieux, vous m'enviez la possession d'un mortel que je sauvai du naufrage; il luttait seul contre la tempête, flottant sur un faible débris de son vaisseau, que Jupiter, d'un coup de sa foudre enflammée, fracassa au milieu de la ténébreuse mer; tous les braves compagnons de l'infortuné avaient été engloutis par les ondes; seul il fut jeté par les vents et les flots sur les bords de mon île. Je le recueillis, je soutins ses jours. je lui destinais l'immortalité et le printemps d'une jeunesse éternelle. Mais, je le sais trop, il n'est aucune divinité qui ose enfreindre ni éluder les lois de Jupiter. Qu'il parte donc, si ce maître souverain l'ordonne; qu'il s'égare encore sur la mer orageuse. Quant à moi, je ne le renverrai point; je ne puis lui donner ni vaisseau, ni compagnons pour le guider sur l'empire inconstant des ondes. Je veux bien ne pas lui refuser mes avis; je n'en serai point avare : avec ce secours, qu'il arrive, exempt de malheur, au sein de sa patrie. »

« C'est assez de favoriser son depart, dit Mer-

cure : crains le courroux de Jupiter ; crain les traits inévitables de sa vengeance. » En achevant ces mots, le Dieu sort de la grotte et disparaît.

La nymphe, contrainte d'obéir à l'ordre du maître des cieux, va trouver la magnanime Ulysse. Il était assis sur le rivage. Jamais ses larmes n'étaient séchées ; les jours qui devaient être les plus doux de sa vie, se consumaient à soupirer après son retour ; et la belle nymphe n'avait plus de charme à ses yeux. La nuit il reposait malgré lui dans la grotte de la déesse éprise pour lui d'un tendre amour : tout le jour, assis sur les rochers et les coteaux sablonneux, le cœur dévoré des peines, de regrets et de gémissements, il attachait sur la mer indomptée un œil mouillé de pleurs.

La déesse paraît tout à coup auprès de lui. « Infortuné, dit-elle, cesse d'inonder ces bords de tes larmes et de consumer ta vie dans le désespoir : désormais je n'aspire moi-méme qu'à ton départ. Va, abats les plus hauts chênes, façonne les poutres par le secours du fer, construis un large radeau, couvre-le d'ais solides, d'un pont élevé, et qu'il te porte sur la noire mer. Pour te garantir de la faim et de la soif, je te fournirai de l'eau des fontaines, du froment, la liqueur vermeille d'un vin qui ranime le courage, je te donnerai des vêtements et t'enverrai un vent favorable qui te ramènera sans péril dans ton séjour natal, si telle est la volonté des habitants du haut Olympe ; ils me surpassent en connaissance et en pouvoir.

Elle dit. Le cœur de l'intrépide Ulysse frémit. « O déesse, répondit-il, tu formes tout autre dessein que celui de favoriser mon départ, quand tu m'ordonnes de traverser dans une barque la mer, ce vaste et profond abîme que franchit avec peine le plus solide vaisseau, ami de Jupiter, et jouissant du souffle d'un vent fortuné. Cependant, si tu peux y consentir et si tu me jures, par le serment le plus solennel des Dieux, que tu ne m'exposeras point à de plus grands hasards, je monte cette frêle barque. »

Un léger sourire paraît sur les lèvres de la déesse, sa main flatte le héros. « Ingrat, lui dit-elle, rien n'égale ta prudence : avec quelle ruse tu veux éclaircir les odieux soupçons que tu ne rougis pas de me témoigner ! J'atteste donc et la terre et cette voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes, et le Styx qui coule dans l'empire profond des morts, serment redouté qui ne sort pas en vain de la bouche des immortels ; j'atteste que je suis bien éloignée de conjurer ta perte, que je te donne le conseil qui me dirigerait moi-même si j'y étais contrainte par les cruelles rigueurs de la nécessité. Je n'ai pas étouffé les sentiments de la justice, mon sein n'enferme pas un cœur d'airain ; crois-moi, il est sensible. »

En finissant ces mots, elle s'éloigne avec rapidité et reprend le chemin de sa demeure ; le héros suit les pas de la déesse. Arrivés dans la grotte, il se place sur le siége que vient d'abandonner Mercure ; Calypso lui présente les aliments et le breuvage, nourri-

ture des mortels; assise en face du héros, elle reçoit des mains de ses nymphes l'ambroisie et le nectar. Lorsqu'ils ont joui des délices du festin, la déesse rompt ainsi le silence :

« O fils illustre de Laërte, Ulysse, dont la prudence est si vantée, tu veux donc me quitter dès cet instant, et tu n'aspires qu'à rentrer dans ta patrie et dans ta demeure! Pars accompagné de mes vœux. Mais si tu savais tous les maux que te prépare le destin avant de te ramener à ta rive natale, ah! tu préférerais de couler avec moi tes jours dans cette grotte, tu recevrais de ma main l'immortalité et tu cesserais de soupirer après le moment où tu reverras ta femme, qui seule est toujours présente à ta pensée. Sache cependant que je ne crois point lui être inférieure en beauté ni dans les dons de l'esprit : jamais déesse ne s'abaissa jusqu'à se comparer à une faible mortelle. »

« Déesse auguste, répond Ulysse, ne te courrouce point de ce que je vais dire. Je sais que la beauté de la sage Pénélope s'évanouit devant tes appas et ton port majestueux. Elle n'est qu'une mortelle; tu es à l'abri de la parque, et une éternelle jeunesse est ta parure. Cependant rien ne peut étouffer en moi le désir qui me sollicite chaque jour de retourner au sein de mes lares. Oh! quand viendra ce jour fortuné! Si quelque divinité a résolu de soulever contre moi la rage des vents et des flots, me voici prêt à tout souffrir; dans ce sein est un cœur intrépide : depuis quel temps ne suis-je pas endurci

aux disgrâces ! combien ai-je bravé d'assauts dans les combats et dans les tempêtes ! Exposons encore, s'il le faut, ma tête à ces nouveaux hasards. »

Il dit. Le soleil finit sa course, et la nuit ombrage la terre. Ulysse et Calypso se retirent dans un réduit solitaire de la belle grotte. L'amour les conduit dans les bras l'un de l'autre, et ses charmes captivent leurs cœurs.

A peine la fille du matin, l'Aurore, embaumait l'air de ses roses, qu'Ulysse levé est couvert de sa tunique et de son manteau. La nymphe se décore d'une longue robe du tissu le plus fin et d'une blancheur éblouissante, ouvrage des Grâces; autour de sa taille est attachée une belle ceinture d'or; un voile flotte sur sa tête. Elle songe à préparer le départ du héros. Elle lui remet une grande cognée d'acier à deux tranchants, qu'il maniera sans peine, et dont le manche d'olivier est luisant et formé avec art. Elle lui donne ensuite une scie forte et acérée. Enfin la nymphe le conduit vers l'extrémité de l'île. Là s'élevaient l'aune, le peuplier, le pin qui touche les nues; forêt antique, séchée par les feux du soleil et par le cours des âges, et dont le bois volera légèrement sur l'onde. Calypso lui montre ces hauts arbres et va se renfermer dans sa grotte.

Aussitôt la forêt retentit des coups redoublés de la hache; rien n'égale la rapidité des travaux d'Ulysse. En peu de temps vingt arbres entiers jonchent la terre; sa main industrieuse, par le secours de la cognée, les

prepare; chaque surface devient unie, tandis que, s'aidant de l'équerre, il observe, d'un œil attentif et sûr, le niveau. Calypso arrive; de fortes tarières sont entre ses mains; elle les remet au héros. Maintenant il perce toutes les poutres, toutes les solives; et bientôt les assemblant, il les unit par des chevilles et d'autres liens. Comme un habile constructeur bâtit le fond d'un vaste navire destiné à porter sur les mers de grands fardeaux, Ulysse a fait d'abord un large radeau; puis il entasse des poutres qu'il joint étroitement : les bords s'elèvent, de longs ais s'étendent et le pont est construit. Il forme aussi le mât, croisé des antennes, soutiens des voiles; le gouvernail, qu'il dirigera lui-même, sort de ses mains; il munit le navire de fortes claies de saule, rempart contre les flots; et diverses matières qu'il jette au fond tiendront la nef en équilibre. La nymphe auguste apporte enfin les toiles destinées à former les voiles étendues. Ulysse les prépare avec le même soin et la même industrie, et il se hâte de lier au mât et aux voiles les câbles, et les courroies, et les cordages. Avec des leviers il lance le bâtiment à l'empire étendu de la mer. C'était le quàtrième jour, et tout l'ouvrage est terminé.

Le cinquième jour, la déesse permet au héros de quitter son île. Elle le fait entrer dans un agréable bain et le revêt d'habits odorants; elle pose dans le navire deux outres, l'une pleine d'un vin couleur de pourpre, et l'autre plus grande, où elle a fait

couler une eau douce et limpide; elle y pose une urne profonde qu'elle a remplie des aliments les plus exquis. Enfin elle fait souffler un vent favorable qui, devançant le navire, frémit légèrement sur les ondes.

Ulysse, le cœur palpitant de joie, se hâte d'ouvrir ses voiles à ce vent favorable : assis à la poupe, il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile. Sans que le sommeil incline sa paupière, il tient, durant dix-sept nuits, l'œil fixé sur les Pléiades, le Bootès qui se retire lentement, et l'Ourse ou le Chariot, l'Ourse qui tourne autour du pole en regardant toujours l'Orion, et qui seule ne se baigna jamais dans les flots de l'Océan. Selon les avis de Calypso, il doit laisser cet astre à sa gauche durant tout le temps qu'il sillonnera le séjour mouvant des ondes. Dix-sept jours il y est porté d'un vol non interrompu. Déjà, le dix-huitième jour, se montraient dans l'éloignement les monts ombragés de l'île des Phéaciens, s'élevant à ses yeux, comme un bouclier, au-dessus de l'empire nébuleux de la mer.

Mais du haut des montagnes de Solymé, Neptune, revenant de l'Ethiopie, découvre dans le lointain le héros; il le voit traverser le domaine des ondes. A cet aspect redouble son ancien courroux, il balance sa tête, et ces paroles sortent de ses lèvres : « Eh quoi! tandis que je m'arrêtais dans l'Ethiopie, les Dieux, contre mes decrets, ont changé le sort d'Ulysse! dejà il touche à la terre des Phéaciens, qui, selon l'arrêt des destinées, doit être la grande borne de ses longues in-

fortunes ! Mais il n'y est pas encore arrivé, et je saurai bien lui susciter assez de nouvelles disgrâces. »

Il dit ; et aussitôt assemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, déchaîne à la fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux ; des cieux tombe soudain une nuit profonde. Au même temps se précipitent et combattent avec furie l'Autan, l'Eurus, et le vent impétueux d'Occident, et le glaçant Borée qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation ; il pousse de profonds soupirs.

« Infortuné ! se dit-il, quelle sera enfin ma destinée ! Que je crains de voir se vérifier en cet instant toutes les paroles de la déesse ! Elle me prédisait qu'avant d'arriver à ma patrie, j'essuierais encore sur la mer les plus terribles disgrâces ; tout va s'accomplir. De quelles ténébreuses nuées Jupiter enveloppe la voûte entière des cieux ! comme il trouble les abîmes d'Amphitrite ! comme les tourbillons se dechaînent de toutes parts ! Voici ma perte. Heureux et mille fois heureux ceux d'entre les Grecs qui, signalant leur zèle en faveur des Atrides, furent ensevelis dans les vastes champs de Troie ! Que ne suis-je tombé comme eux ! que n'ai-je été précipité dans les enfers le jour où l'armée troyenne me couvrit d'une nuée de javelots près d'Achille expirant ! j'eusse obtenu les honneurs du tombeau, la Grèce eut célébré ma gloire ;

maintenant je suis destiné à descendre chez les morts par la route la plus obscure et la plus horrible. »

Il parlait encore, lorsqu'une vague haute, menaçante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête épouvantable. Le mât se rompt; la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtements trempés des flots, vêtements dont le décora la main d'une déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, et demeure longtemps enseveli dans la mer : enfin il s'élance hors du gouffre; l'onde amère jaillit de sa bouche, et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux. Cependant, malgré la tourmente, il ne met pas en oubli sa nacelle; prenant au sein des flots un vigoureux essor, il la saisit, et, assis au milieu d'elle, il se dérobe au trépas. Elle est le frêle jouet des vents et des vagues sur la mer orageuse. Comme, dans l'automne, l'Aquilon balaie un faisceau d'épines arides et l'enlève à travers l'espace étendu des campagnes, ainsi sur la plaine humide les vents entraînent et ballottent le navire. Tantôt l'Autan le livre à Borée qui l'emporte sur les flots; tantôt le vent d'orient l'abandonne au vent d'occident qui le chasse devant lui avec impétuosité.

La fille de Cadmus, la belle Ino, jadis mor-

telle, et maintenant l'une des divinités de la mer, sous le nom de Leucothée, voit avec compassion l'infortuné, errant sur les vagues, près de périr. Elle s'élance aussi promptement que le plongeon du sein des ondes, et assise sur les bords de la frêle barque :

« O victime du malheur, dit-elle, qu'as-tu fait pour que Neptune soit animé contre toi d'un si grand courroux, et, te précipitant de revers en revers, ait conjuré ta perte? Cependant il ne l'accomplira point, dût redoubler encore sa rage. Suis mes conseils, les malheurs n'ont pas aveuglé ta prudence. Dépouille tes vêtements, livre ton faible navire aux aquilons, qu'ils l'emportent, et gagne en nageant la terre des Phéaciens, qui doit être ton salut. Prends cette écharpe divine; l'attachant sous ton sein, brave les abîmes, et bannis de ton cœur la crainte du trépas. Dès que tes mains auront saisi le rivage, souviens-toi de délier l'écharpe, et sans te retourner, jette-la dans la profonde mer. En même temps la déesse lui remit le tissu merveilleux, et telle que l'oiseau des mers, elle se plonge avec rapidité dans les noires vagues, et disparaît. »

Le héros délibère, et tirant de son noble cœur des gémissements : « Ciel! dit-il, si l'ordre d'abandonner mon navire était un nouveau piège de la part des immortels! Non, je n'obéirai point encore, je puis à peine apercevoir la terre qu'on m'assure devoir être mon refuge. Voici le parti où j'ai resolu de m'arrêter. Tant que seront unis les ais de mon navire, je ne le quitterai point, et j'af-

fronterai toutes les tempêtes; mais quand, brisés par la violence des flots, ils auront volé en éclats, mes bras lutteront contre la mer; il ne me restera pas d'autres secours.»

Tandis que le cœur d'Ulysse était agité de ces pensées, Neptune élève une vague mugissante, épouvantable, telle qu'une montagne, et de sa main puissante la roule contre le héros; elle fond sur le navire. Comme le souffle impétueux d'un tourbillon dissipe dans les airs un grand tas de pailles légères et arides sans qu'il en reste aucune trace, la vague sépare et disperse les ais de la nacelle. Ulysse en saisit un débris, il s'y élance comme sur un coursier. Alors il dépouille les vêtements que lui donna la déesse Calypso; il se hâte d'entourer son sein de l'écharpe sacrée, étend les bras, se penche sur les flots, s'y précipite et nage. Le Dieu des mers le voit, et balançant un front courroucé : « Misérable jouet des vagues, dit-il, sois victime de mon pouvoir, jusqu'à ce que tu arrives chez cette race chérie de Jupiter. Mais j'espère qu'alors même ne s'effacera jamais de ton esprit le souvenir de ma vengeance. » Il dit, touche de l'aiguillon ses coursiers à la crinière flottante, et il est en un moment devant Aigues, où s'élève son palais célèbre.

Alors Minerve enchaîne le vol de tous les vents, et leur ordonne d'être muets; elle endort leur rage; et n'ouvrant un champ libre qu'à l'impétueux Borée, elle brise et aplanit les flots, pour qu'Uysse, échappé à l'infortune et à la mort, puisse gagner le rivage des Phéaciens qui bravent la mer.

Durant deux jours et autant de nuits il erre sur l'empire des flots, son cœur ne lui présageant que le trépas. Quand le troisième jour est amené par la blonde Aurore, Borée, ainsi que tous les vents, se repose; la mer paisible brille de l'azur serein des cieux: le héros, porté sur le dos d'une vague élevée, ouvre un œil perçant, et, à une courte distance, il voit la terre.

Lorsqu'un père, frappé par une divinité ennemie, étendu longtemps sur un lit de langueur, et n'étant plus qu'un squelette, touche aux portes du tombeau, qu'un Dieu plus favorable, le dégageant des liens de la mort, le rende à ses enfants, ils le reçoivent avec transport, et le cœur leur bat d'allègresse : tel est le ravissement d'Ulysse à l'aspect de la terre et de l'ombrage de ses forêts. Il nage avec ardeur, s'efforce et des pieds et des mains de parvenir à la rive, impatient d'y monter; mais lorsqu'il n'en est plus qu'à la distance où retentit une bruyante voix, son oreille est frappée d'un tumulte horrible. La mer, avec de rauques hurlements, vomissait d'énormes vagues contre le dur et aride continent; il en rejaillissait au loin une épaisse ecume qui s'amoncelait sur le rivage et jusque sur la plaine humide; il n'était aucun port favorable, aucun bassin, asile des vaisseaux ; on ne voyait partout que des rocs escarpés, inabordables, jetés en avant et l'un sur l'autre avec une hideuse irrégularité. A ce moment, Ulysse sent défaillir ses forces et son courage ; de longs gémissements s'échappent de sa poitrine oppressée.

« Hélas! se dit-il, après que Jupiter, contre tout espoir, offre la terre à mes regards, et qu'à travers tant de flots je me suis ouvert une pénible route jusqu'à ces bords, il n'est donc aucun moyen d'échapper de ces abîmes! Ici des rocs escarpés, hérissés de pointes, et où rugit l'onde furieuse; là, d'autres rocs lisses et glissants; autour de moi les gouffres profonds de la mer; nulle part où poser mes pas : comment me dérober à ma perte! Si, rassemblant ce qui me reste de vigueur, je tente de sortir de ce gouffre et d'aborder à cette rive, je crains qu'une vague terrible, m'entraînant dans son cours, ne me précipite contre les inégalites tranchantes de ces rocs, et que je ne me sois épuisé en vains efforts. Si je nage ensuite le long des rochers, dans l'espoir incertain de rencontrer un port ou seulement une pente plus douce, je crains qu'un autre flot orageux, m'arrachant au rivage, ne me rejette presque inanimé jusqu'au milieu de la mer; où, pour comble de malheur, qu'un Dieu ne déchaîne contre moi, pour m'engloutir, un des monstres qu'Amphitrite nourrit en foule dans ses abîmes: car, je ne puis l'ignorer, celui qui me poursuit de sa haine est Neptune, à la voix duquel la terre tremble. »

Tandis que ces pensées roulaient dans son âme agitée, une vague terrible le précipite contre le roc hérissé de sommités aiguës. Là, son corps eût été déchiré et ses os fracassés, sans la salutaire pensée que lui inspira Minerve. Tombant contre le roc, il le saisit des deux mains, et s'y tient collé, non

sans gémir, jusqu'à ce qu'ait passé sur sa tête la vague entière : la vague, à son retour, le frappant avec violence, le rejette loin des côtes et l'entraîne rapidement au milieu de la mer. Comme le polype emporte avec ses pieds sinueux du sable et de nombreux cailloux, lorsqu'on l'arrache au nid rocailleux où il était enraciné; le roc déchire et garde pour dépouille la peau des nerveuses mains d'Ulysse, qu'enlève avec force le flot rapide.

Le héros est englouti par les vagues ; et là, à son automne, l'infortuné eût trouvé son tombeau, si Minerve ne l'eût encore armé de prudence et de courage. Il s'élance au-dessus des ondes, résistant aux flots que la mer roulait vers le continent, il nage en côtoyant le bord; l'œil toujours fixé sur la terre, impatient de rencontrer une baie ou une rive moins escarpée. Il parvient enfin à l'entree d'un beau fleuve dont l'onde était pure et paisible, asile fortuné qui, dégagé de rocs, lui offre un abord facile et un abri assuré contre les tempêtes. Ulysse reconnut qu'un Dieu épanchait ces flots argentés, et il proféra cette prière :

« O quel que soit ton nom, roi de cette onde, daigne écouter mes vœux. Sois béni mille fois, puisque tu me présentes un refuge; sauve un malheureux qui fuit, à travers l'empire des mers, la rage de Neptune. Un mortel qui, accablé de fatigue, égaré sur les flots, et battu des tempêtes, implore du secours est pour les Dieux mêmes un objet digne de respect. Je me jette à tes genoux, je viens aux bords de tes eaux, op-

pressé du poids des plus longs et des plus terribles malheurs. Grande divinité, aie donc pitié de mon sort : je suis ton suppliant. »

Il dit. Le Dieu, arrêtant le cours de son onde, abaisse les vagues, fait naître un calme parfait, sauve le héros près de périr, et lui offre à l'entrée du fleuve un heureux asile. Ulysse atteint le rivage : il plie ses genoux et ses bras nerveux ; la mer l'a dépouillé de sa vigueur : tout son corps est enflé ; l'onde amère jaillit à longs flots de sa bouche et de ses narines ; sans voix et sans haleine, il s'évanouit ; et, épuisé par l'excès de la fatigue, il semble avoir exhalé le dernier soupir.

Mais, lorsque la respiration l'a ranimé, il détache l'écharpe divine, et la jette dans le fleuve qui se précipite à la mer ; une grande vague l'emmenant dans son cours, la reporte avec rapidité aux mains de la déesse. Le héros achève de se traîner hors du fleuve ; et, couché sur le jonc, il baise la terre, cette mère des hommes.

« O ciel ! se dit-il en soupirant, que vais-je devenir ? quelle calamité m'est encore destinée ? Passerai-je les longues heures de la nuit aux bords de ce fleuve ? Je crains que le froid âpre et le brouillard humide ne m'ôtent ce léger souffle de vie qui me reste ; avec l'aurore il s'élève sur le fleuve un vent glacé. Monterai-je au sommet de cette colline ombragée ? et dormirai-je entre l'épais feuillage, si cependant le froid et l'excès de la fatigue permettent au sommeil d'épancher son heureuse vapeur sur mes yeux ? Je crains d'être la proie des animaux féroces. »

Il se détermine à prendre ce dernier parti, et se hâte de se traîner sur le sommet du coteau, vers l'entrée du bois qui s'élevait non loin du fleuve. Il y rencontre deux oliviers, l'un franc et l'autre sauvage, si unis, qu'ils sortaient comme de la même racine; ils avaient crû dans un embrassement si étroit, qu'à travers leurs rameaux entrelacés ne perça jamais le souffle aigu des vents humides, ni les rayons dont au milieu de sa force l'astre éblouissant du jour frappe la terre, ni l'eau qui tombe des cieux en fleuves précipités. Le héros se coule sous cet ombrage, et forme de ses mains un vaste lit de feuilles dont la terre était jonchée, et dont il trouve une riche moisson; dans la saison des plus âpres frimas, deux, même trois hommes eussent pu s'y garantir de l'Aquilon, eût-il exercé toute sa rage.

A l'aspect de cette retraite et de cette couche, le héros infortuné éprouve un sentiment de satisfaction; il s'étend au milieu de ces feuilles, et en roule sur lui un grand amas. Comme l'habitant isolé d'une campagne écartée enterre avec soin un tison sous la cendre profonde, et conserve ce germe vivifiant du feu; ainsi le héros s'ensevelit au sein de ces feuilles. Pour bannir la fatigue dont il était comme anéanti, Minerve lui ferme la paupière, et verse sur ses yeux un paisible sommeil qui coule dans tous ses membres.

CHANT VI

Tandis qu'Ulysse, épuisé de fatigue, étendu sous cet épais ombrage, savourait les charmes d'un profond sommeil, Pallas vole dans les murs des heureux Phéaciens. Jadis ce peuple habita les plaines spacieuses d'Hypérie, voisin des Cyclopes, les plus féroces des mortels, et qui, l'emportant sur lui par leur force, et ne connaissant point d'autre loi, ne cessaient de lui apporter la guerre et ses ravages. Nausithous, tel qu'un Dieu, le conduisit dans l'île paisible de Schérie, alors sauvage, séparée du commerce des hommes : là, formant une ville, il traça l'enceinte de ses murailles, bâtit des maisons, éleva des temples, et fit le partage des terres. Maintenant victime de la parque, il est descendu au séjour des enfers ; et son fils, instruit par les immortels, le sage Alcinoüs tenait le sceptre.

Impatiente de préparer le retour du magnanime Ulysse dans sa patrie, Minerve arrive dans le palais du roi des Phéaciens ; elle dirige sa course vers un superbe appartement où sommeillait une jeune beauté qui, par ses traits et par sa stature, ne le cédait point aux déesses ; c'était Nausicaa, la fille d'Alcinoüs. A l'un et à l'autre côté de la porte éclatante, qui était fermée, dormaient deux de ces nymphes, dont les appas étaient l'ouvrage des Grâces.

Telle que le souffle du plus léger zéphyr,

Pallas vole vers le lit de Nausicaa : voltigeant sur la tête de la princesse sous la forme de sa compagne d'âge, et sa plus tendre amie, la fille de Dymas, fameux pour avoir parcouru les mers, la déesse lui tient ce discours :

« Ma chère Nausicaa, es-tu donc néesi indolente! Tes vêtements les plus précieux, jetés à l'écart, sont négligés et sans éclat : et cependant s'approche le jour de ton hyménée, jour où tes ornements les plus beaux rehausseront tes charmes, où les amis de ton époux, qui t'accompagneront dans sa demeure, recevront de ta main leur parure. Es-tu si indifférente à des soins qui répandent notre renommée, et charment le cœur d'un père et d'une mère? Dès l'aurore, allons au bord du fleuve; que son onde pure rende à ces vêtements tout leur lustre; ton amie te secondera. Le temps vole, dans peu tu recevras un époux : vois les plus illustres Phéaciens, parmi lesquels tu occupes le rang le plus distingué briguer ton alliance, et la rechercher en foule. Lève-toi ; dis à ton père, dès les premiers rayons du jour, de te donner des mules et un char; qu'il roule au rivage, chargé de tes robes et de tes voiles les plus choisis, et de tes plus belles ceintures. Le fleuve et les citernes sont à une longue distance de nos murs; la décence ordonne que ce char te dérobe à l'œil curieux du peuple, et te conduise promptement aux bords de la rive. »

Minerve dit, et retourne dans l'Olympe, le séjour éternel des Dieux, séjour inaltérable,

qui jamais n'est ébranlé par les vents, ni inondé de pluies, ni assailli de tourbillons de neige, ma's où s'ouvre un ciel toujours serein, environné de l'éclat le plus radieux, où coulent en des plaisirs non interrompus les jours de la troupe immortelle. C'est là que revole Pallas.

A peine a-t-elle apparu à la jeune princesse, que l'Aurore vermeille, montant sur son trône d'or, bannit le sommeil des yeux de Nausicaa, qui se retrace ce songe avec étonnement. Aussitôt elle traverse d'un pas agile les appartements du palais pour communiquer son dessein à un père ct à une mère qu'elle adore. La reine, assise près du feu au milieu de ses femmes, tenait le fuseau et roulait entre ses doigts un fil de la pourpre la plus précieuse; le roi allait passer le seuil pour se rendre au conseil, où l'attendaient les plus illustres chefs des Phéaciens.

Nausicaa s'avançant près de lui avec affection : « Mon père chéri, dit-elle, ne veux-tu pas ordonner qu'on me prépare un vaste char aux rapides roues? J'irai aux bords du fleuve : mes plus belles robes sont ternies; elles reprendront leur éclat dans le courant de son onde. Chaque fois que tu présides au conseil des nobles Phéaciens, la décence veut que tu sois décoré des vêtements dont rien ne souille le lustre. Des cinq fils qui sont l'ornement de ton palais, deux sont engagés sous les lois de l'hymen, trois sont dans la fleur de l'adolescence : ceux-ci veulent paraître avec une parure toujours éclatante à nos danses et à nos fêtes. Tous ces soinsre posent sur ta fille.»

Tel est son discours ; et la pudeur ne lui permet pas de parler à son pere de son hymen, dont elle voit approcher le jour fortuné. Il pénètre tous les sentiments de son cœur, « Ma fille, répond-il, je ne te refuse ni ce char, ni rien de ce qui peut contenter tes souhaits. Va, mes serviteurs, sans retard, te prépareront un grand char aux rapides roues, tel qu'il sera convenable à ton dessein. »

En même temps il leur donne ses ordres. Aussitôt l'on amène le char roulant qui doit être traîné par des mules : on les conduit et on les attelle. La jeune Nausicaa sort de sa demeure, apporte ses vêtements du tissu le plus fin, et les place sur le char. Sa mère y dépose des aliments variés et exquis, une outre qu'elle a remplie de vin, et donne à sa fille, qui déjà montait sur le char, une fiole d'or d'une essence huileuse, pour se parfumer après le bain, elle et ses compagnes, Nausicaa prend les rênes de pourpre et pousse les mules, dont la course rapide et non interrompue fait retentir la terre ébranlée. Avec le char disparaît la fille d'Alcinoüs ; elle n'est pas seule, mais accompagnée de ses nymphes.

Bientôt elles arrivent aux bords riants du fleuve profond. Là coulent éternellement dans de larges bassins les flots nombreux d'une eau claire et rapide ; quelque souillé que soit ce qu'on y plonge, ce torrent le purifie. Dételant les mules, elles les laissent en liberté sur la rive bordée des gouffres du fleuve argenté : et tapissée de l'herbe la plus douce, que ces mules broient avec délices. Cepen-

dant elles enlèvent du char les vêtements, les livrent au cristal des flots, et les foulent à l'envi dans le creux des bassins. Lorsque ces vêtements ont repris tout leur lustre; elles les étendent au bord du rivage sur les cailloux qu'ont lavés les vagues mobiles. Puis Nausicaa et ses compagnes se baignent et font couler sur elles l'huile odorante : elles prennent leur repas sur le rivage, attendant que le soleil ait bu de ses rayons l'humidité des vêtements. Dès que la nourriture a réparé leurs forces, elles déposent leurs voiles, et font voler un léger ballon dans les airs. La fille d'Alcinoüs entonne le chant. Telle Diane franchit le haut Taygète ou les sommets d'Erymanthe, lançant la flèche, attaquant avec un transport de joie les cerfs agiles, les sangliers ardents, et suivie de tout le cortège de ses nymphes, nées de Jupiter, habitants des bois et compagnes de ses jeux : Latone triomphe au fond du cœur; sa fille élève majestueusement sa tête au-dessus de leur troupe entière; en vain elles ont en partage une beauté parfaite et un port céleste, en distingue au premier regard la déesse : telle, libre encore du joug de l'hymen, la jeune princesse effaçait ses compagnes.

La fille d'Alcinoüs se préparait à retourner dans sa demeure; on allait plier les robes éclatantes et attacher les mules au char. Mais Pallas, voulant qu'Ulysse aperçoive l'aimable Phéacienne, et soit conduit par elle dans les murs de ce peuple, songe à tirer le héros du sommeil. Nausicaa jette à l'une

de ses compagnes le ballon léger, qui vole, s'égare, et tombe dans les gouffres du fleuve. Un cri qu'elles poussent toutes à la fois perce les airs; soudain le sommeil fuit des yeux d'Ulysse. Assis sur sa couche, diverses pensées agitent son ame :

« Malheureux! où suis-je? chez quel peuple arrivé-je? est-il féroce et sans loi? ou revère-t-il les dieux et l'hospitalité? Quelle est la voix qui vient de retentir autour de ces lieux? N'est-ce pas la voix des nymphes qui habitent les sommets des montagnes, ou les sources des fleuves, ou les prés verdoyants? serait-il vrai que j'eusse enfin entendu le son de la parole humaine? Il faut tout risquer pour m'en éclaircir. »

En même temps il rompt une forte branche chargée d'un épais feuillage; et s'en formant une ceinture, il sort du sombre buisson et s'avance. Tel accourt du sein des montagnes, où il a soutenu la chute des torrents du ciel et l'effort des orages, un lion plein de force et d'audace; sa prunelle est une vive flamme; dans la faim qui le dévore tout deviendra sa proie; il va tomber sur les brebis, sur les chevreaux, sur les bœufs, et même il ne balance pas à fondre sur une bergerie entière, fût-elle munie de nombreux défenseurs; tel Ulysse, dépouillé de vêtements, est contraint de paraître aux yeux de ces jeunes Phéaciennes. A l'aspect terrible et imprévu de ce mortel souillé du limon des mers, saisies d'épouvante, elles fuient, se dispersent et se cachent sous les bords élevés du rivage. Seule, la fille d'Alcinoüs ne prend point la

fuite, et demeure immobile; Minerve lui inspire cette fermeté surnaturelle. Ulysse délibère s'il embrassera les genoux de la belle princesse, ou si, restant à cet éloignement, il la conjurera d'une voix douce et suppliante de vouloir lui donner des vêtements, et lui indiquer la route de la ville. Il s'arrête à ce dernier parti, craignant, s'il osait lui embrasser les genoux, d'irriter la jeune beauté et de paraître lui manquer de respect. Aussitôt sort de sa bouche cette prière adroite et flatteuse :

« Je t'implore, ô reine! ou comment t'appeler? es-tu mortelle ou déesse? Si tu règnes sur le sommet de l'Olympe, à la beauté et à la noblesse de tes traits, à la majesté de ta stature, je crois voir la fille du grand Jupiter, Diane elle-même. Si tu habites le séjour des mortels, heureux ton père et ta mère, heureux tes frères! combien leurs cœurs doivent être inondés de joie dans les fêtes solennelles, lorsque, ornée de cette fleur de la jeunesse et de la beauté, ils te voyent cadencer les premiers pas à la tête des danses! Mais bien plus heureux qu'eux tous encore, le jeune époux qui, l'emportant sur ses nombreux rivaux, et te comblant des plus magnifiques dons, t'emmènera dans son palais! Jamais, parmi les mortels, je ne vis une semblable merveille; je suis saisi d'admiration et de respect. Ainsi jadis, suivi d'une armée (voyage, hélas! la source de tous mes malheurs), je vis à Delos, près de l'autel d'Apollon, ce superbe palmier qui, par un prodige soudain, éleva du fond de la terre sa tige

haute et toujours jeune et florissante; je restai longtemps immobile à contempler cet arbre le plus merveilleux qui fût jamais né : ainsi, ô femme admirable, ton aspect me plonge dans la surprise et dans l'enchantement; je n'ose embrasser tes genoux, quoique suppliant et près de succomber sous le poids de l'infortune. Hier fut le vingtième jour où j'échappai à la ténébreuse mer, sorti de l'île d'Ogygie, et toujours errant et jouet des tempêtes. Enfin un Dieu m'a jeté sur ces bords, sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs; car je ne puis me flatter que les immortels s'apaisent envers moi, et que je cesse d'essuyer les terribles effets de leur haine. Cependant, ô reine, compatis à à mon sort, toi la première que j'aborde au sortir de si nombreuses disgrâces, étranger, nu, ne connaissant aucun habitant ni de ces murs ni de toute cette contrée. Daigne m'indiquer le chemin de la ville, donne-moi quelque enveloppe de tes vêtements, le moindre de tes voiles, pour le jeter autour de mon corps. Et veuillent les Dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un époux, des enfants, et la douce concorde! car il n'est point sur la terre de spectacle plus beau ni plus touchant que celui de deux époux, unis d'un tendre amour, qui gouvernent leur maison avec harmonie; ils sont le désespoir de leurs envieux, la joie de leurs amis, et seuls ils connaissent tout le prix de leur félicité.»

«Etranger, répond la belle Nausicaa, tu ne parais point un homme vulgaire ni dénué de sagesse. Jupiter, à son gré, dispense le bon-

heur aux bons et aux méchants : c'est lui qui t'envoie ces revers; toi, supporte-les avec constance. Mais rends grâce au sort qui t'a conduit dans nos contrées; tu ne manqueras ni de vêtement ni d'aucun autre secours que l'on doit à un suppliant infortuné. Je guiderai tes pas vers la ville; je t'apprendrai le nom de ce peuple. Sache que les Phéaciens habitent cette terre et ces murs. Je suis la fille du magnanime Alcinoüs, auquel ils ont confié leurs lois et le sceptre. »

Et se tournant vers ses compagnes, elle leur parle d'un ton absolu : « Arrêtez! où fuyez-vous à l'aspect de ce mortel? Est-il donc un ennemi à vos yeux? Celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens n'est point encore né, ni ne verra le jour; chérie des immortels, notre île est écartée, et nous sommes à l'abri des dangers inséparables du commerce fréquent des autres hommes. Le personnage qui vous effraie est un malheureux que sa fortune errante a conduit sur nos bords, nous devons le secourir. Tous les étrangers et tous les indigents sont envoyés par Jupiter; le don le plus faible adoucit leur sort, excite leur reconnaissance. Présentez, je le veux, des aliments et un breuvage à notre hôte; qu'il soit conduit par vous au bord du fleuve, à l'abri des vents, et qu'un bain le rafraîchisse. »

A ces mots elles s'arrêtent, s'encouragent l'une l'autre. Dociles à l'ordre de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, elles conduisent Ulysse au bord du fleuve, dans un lieu respecté des vents, posent à côté de lui des vêtements,

une tunique, un manteau; et lui donnant la fiole d'or qui contenait un parfum huileux, l'animent à se plonger dans cette eau courante.

Mais le héros prenant la parole : « Belles nymphes, dit-il, retirez-vous : le fleuve enlèvera le limon dont j'ai été noirci par la mer; je m'inonderai d'huile odorante qui depuis longtemps, hélas ! n'a pas coulé sur mon corps. Je vous respecte et veux ménager votre pudeur. »

Il dit : elles se retirent, et rapportent ce discours à la princesse. Le noble Ulysse se plonge dans le fleuve et fend les vagues, qui lavent le limon salé dont la mer indomptée a souillé son dos, ses larges épaules, et enlèvent la fangeuse écume répandue sur sa tête et dans sa chevelure. Après qu'il s'est baigné, des flots d'huile coule sur ses membres, et bientôt il se couvre des vétements, dons de la jeune Phéacienne : quand tout à coup sa stature, par le pouvoir de Minerve, prend une forme plus élevée, ses traits sont plus majestueux, et sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables au bouquet de la jacinthe. Un charme surnaturel est répandu sur toute la personne du héros.

Ainsi, par les soins d'un savant élève de Vulcain et de Pallas, l'or coule autour de l'argent pour en rehausser la splendeur; et l'on voit sortir de ses mains un ouvrage où règnent la variété, la grâce, et qui captive l'œil enchanté. Le héros va s'asseoir, à quelque distance des Phéaciennes, sur le

bord montueux du rivage; sa beauté et sa grâce jettent de l'éclat.

La jeune princesse l'admire, et s'adressant à ses compagnes : « Écoutez-moi, dit elle en baissant la voix; je vous dévoilerai ma pensée secrète. Ce n'est pas contre la volonté de tous les dieux que cet étranger est venu chez les Phéaciens qui sont leur image. Je n'ai d'abord rien aperçu d'imposant dans ses traits et son port : en ce moment il égale à mes yeux le fils de l'Olympe. Si l'époux qui m'est destiné lui ressemblait! si cette île avait pour un tel hôte des charmes capables de l'y fixer! Mais présentez-lui sans retard des aliments et un breuvage. » A peine a-t-elle parlé, que des aliments et un breuvage lui sont apportés par les Phéaciennes. Il soulage avec ardeur sa faim et sa soif dévorantes; depuis longtemps aucune nourriture n'avait touché ses lèvres.

Cependant de nouveaux soins occupent la belle Nausicaa : elle plie avec adresse les vêtements, les place sur le char, conduit sous le frein les mules au pied vigoureux et monte sur ce char. Là, élevant la voix, elle adresse cette exhortation au fils de Laërte :

« Lève-toi maintenant, ô étranger, pour que je te conduise dans le palais du héros vertueux, mon père; tu y rencontreras les plus illustres personnages de cet île. Tu me parais doué de sagesse, ne t'écarte point de la conduite que je vais te prescrire. Tant que nous traverserons les champs, toi et mes compagnes, vous suivrez d'un pas fidèle mon char, qui te montrera la route. Nous nous

séparerons avant d'approcher de la ville. Près du mur elevé dont elle est ceinte, tu verras un vaste et double port dont l'entrée est étroite, les bords de la rive occupés par de nombreux vaisseaux mis à sec et rangés tous avec ordre à leur lieu assigné, le beau temple de Neptune s'élevant au milieu d'une grande place formée de pierres immenses arrachées au fond des carrières. C'est là qu'on bâtit les navires, prépare les mâts, les câbles et polit les rames : sache que nos Phéaciens ne manient point l'arc; leur principal attrait sont les voiles, les avirons, les vaisseaux; ils franchissent avec un transport de joie la mer écumeuse. Tu me quitteras avant d'arriver à ce port : rien n'égale ici l'insolence du peuple : je ne veux point m'exposer aux traits mordants dont il flétrirait ma renommée. Le plus vil des citoyens, qui se trouverait à notre passage, dirait peut-être : « Quel est cet étranger qui suit Nausicaa, et « qui est si distingué par ses traits et par sa « stature? Où l'a-t-elle rencontré? A-t-elle « été chercher elle-même un époux? Elle a « sans doute recueilli ce rare personnage au « sortir de son vaisseau, arrivé d'une contrée « lointaine, égaré par la tempête; car cette « île est écartée. Peut-être qu'à ses longues « instances un Dieu même s'est précipité du « haut de la voûte éthérée, et ne la quittera « point tant qu'elle vivra. On doit l'applau- « dir, si portant loin de nous ses pas, elle a « trouvé un époux; il est sûr que, parmi la « foule des illustres Phéaciens dont elle est « recherchée, aucun n'est à ses yeux digne

« de l'obtenir. » Voilà quel serait leur langage, et il me couvrirait d'ignominie. Je serais moi-même indignée contre celle qui s'attirerait ce blâme, qui, au mépris de la pudeur, oserait paraître en public avec un homme sans le consentement d'un père et d'une mère dont le ciel ne l'aurait point encore privée, et avant qu'elle eût formé les nœuds de l'hymen à la face des autels.

« Étranger, écoute-moi, si tu veux que mon père te renvoie promptement dans ta patrie. Près de la route est consacré à Minerve un bocage de peupliers, d'où coule une fontaine, et qui est entouré d'une prairie; là, près de la ville, à la distance où se porte une voix élevée, sont les champs et les jardins fleurissants de mon père. Repose-toi à l'ombre de ce bocage, tandis que nous entrerons dans nos murs. Lorsque tu pourras nous croire arrivées dans notre palais, suis-nous dans la ville, et demande la demeure de mon père, le magnanime Alcinoüs. Il est facile de la reconnaître; un enfant t'y conduira, tant les autres édifices sont inférieurs au palais de ce héros. Dès que tu seras sous nos portiques, entre; qu'aucune crainte ne t'arrête, et que tes pas rapides te conduisent auprès de la reine ma mère. Tu la trouveras adossée à une colonne, assise devant une flamme éclatante; derrière elle seront ses femmes; sa main tournera un fuseau brillant d'une pourpre merveilleuse. Tu verras à côté d'elle le trône du roi mon père, où, semblable aux immortels, il se repose de ses travaux, et s'abreuve du nectar des vendanges. Passe

devant ce trône; jette tes bras suppliants au tour des genoux de ma mère, et tes yeux ra vis verront naître bientôt l'aurore qui te ramènera dans tes foyers, à quelque éloignement qu'ils soient de notre île. Si tu captives sa bienveillance, tu peux déjà te regarder comme au milieu de tes champs, de ton palais et de tes amis. »

En achevant ces mots, elle touche du fouet luisant les mules, qui partent, levant leurs agiles pieds en cadence. Elle modère leur course, et manie les rênes avec art, pour qu'Ulysse et les nymphes la suivent sans fatigue. Le soleil penchait vers le bord de sa carrière, lorsqu'ils sont près du bocage consacré à Pallas. Le héros s'y arrête, et implorant aussitôt la déesse : « Reçois mes vœux, s'écrie-t-il, ô fille invincible de celui qui lance la foudre ! Si tu fus sourde à ma voix lorsque, égaré sur les flots, poursuivi des fureurs de Neptune, je t'invoquai du fond des abîmes, écoute à cet instant ma prière. Fais que les Phéaciens me reçoivent d'un œil propice; puissent mes infortunes les attendrir ! »

C'est ainsi qu'il l'implorait : Pallas lui prête une oreille favorable. Mais elle n'ose point encore paraître aux regards d'Ulysse ; elle respecte le frère de Jupiter, le roi de l'Océan, dont l'implacable courroux poursuit ce héros jusques aux bords d'Ithaque.

CHANT VII

Tandis qu'en ces lieux, après tant de revers, le sage Ulysse implorait Pallas, les fortes mules, emportant le char de Nausicaa, volent dans la ville, et arrivent sous le portique du palais de son père; elle arrête le char. Ses frères l'environnent, semblables, par leur port, aux immortels; ils dégagent les mules et leurs rênes, et déposent les vêtements dans le palais. Elle monte à son appartement; la vieille Euryméduse, qui la chérissait et lui consacrait ses soins, la ranime en allumant une douce flamme. Jadis, amenée d'Epire sur un vaisseau phéacien, elle fut choisie pour Alcinoüs comme un présent digne de celui qui régnait sur l'île entière, et dont la voix était aussi respectée que celle des Dieux. Elle avait élevé dans ce palais, depuis l'enfance, l'aimable Nausicaa. La flamme allumée, elle s'empresse à lui préparer un repas.

Ulysse alors se lève, et prend le chemin de la ville. Minerve l'environne d'une sombre nuée, pour qu'aucun des orgueilleux Phéaciens ne l'insulte ni l'interroge. Il entrait dans les superbes murs de ce peuple, quand la déesse, portant une urne légère, vient elle-même à sa rencontre sous les traits d'une jeune Phéacienne, et s'arrête près du héros « O ma fille, dit-il, voudrais-tu m'indiquer le palais d'Alcinoüs, roi de ce peuple? Tu vois

en moi un étranger malheureux, errant, qui arrive de contrées lointaines; et je ne connais aucun des habitants de ces murs ni de cette île. »

« Mon père, répond la déesse, c'est avec plaisir que je te guiderai même au palais d'Alcinoüs, il est voisin de celui du sage auteur de ma naissance. Suis-moi tranquillement, je te montrerai la route, et souviens-toi de n'adresser la parole à aucun de ceux que nous rencontrerons, ni de tourner sur eux tes regards. Ici la classe inférieure du peuple ne fait point un accueil favorable aux étrangers. Fière de triompher des flots, cette nation, par la faveur de Neptune, parcourt le vaste empire de la mer : rien de plus rapide que ses vaisseaux; telles sont des ailes, ou la pensée même. »

En disant ces mots, Pallas le précédait avec agilité; il suit les pas de la déesse. Sans être aperçu d'aucun Phéacien, il traverse la ville et les flots de ce peuple illustré par l'aviron; telle est la volonté de Pallas, et tel l'effet du sombre nuage descendu à sa voix du haut des cieux autour du chef qu'elle aime. Ulysse admire les ports, les navires bâtis avec symétrie, les places où s'assemblent les héros; il admire les longues et hautes murailles bordées de grands dards, spectacle merveilleux!

Arrivés devant le superbe palais du roi, la déesse prend la parole : « Etranger, voici la demeure que tu m'as priée de t'indiquer; un festin y rassemble les élèves de Jupiter, tous les princes de cette île. Entre, et sois plein

de confiance. Un homme intrépide, fût-il étranger, seul et sans appui, triomphe des périls où la foule craintive échoue. Adresse-toi d'abord à la reine. Je te la ferai connaître. Son nom est Arété : son origine, comme celle du roi Alcinoüs, remonte jusqu'à Neptune. Ce Dieu fut épris de Péribée, la plus belle de son sexe, et la plus jeune fille du fier Eurymédon, cet ancien roi du peuple audacieux des géants; les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers, et son propre tombeau. De l'union de sa fille et de Neptune naquit le magnanime Nausithoüs, roi des Phéaciens, tige dont sortirent Alcinoüs et Rhexénor. A peine celui-ci eut-il conduit son épouse dans son palais, qu'il périt par les traits d'Apollon, ne laissant qu'une seule héritiere, qui est cette Arété qu'Alcinoüs choisit pour sa compagne. Parcours la terre : parmi les femmes qui, sous l'empire de leur chef, gouvernent leur maison, tu n'en verras point de plus honorée ni de plus chérie de son époux, de ses enfants et de tous les citoyens. Traverse-t-elle la ville, chacun la suit de l'œil comme une divinité, et l'accompagne de ses vœux. Son cœur est le siége de la bonté, son esprit l'est de la prudence : elle en a fait ressentir les heureux effets à ceux qu'elle aime; les impétueux débats, même des hommes, se calment à sa voix. Gagne sa bienveillance, et sois sûr que tu reverras dans peu ta patrie, les tiens et ton palais. »

Minerve dit : s'éloignant, elle quitte les aimables campagnes de Schérie, traverse la

mer, arrive à Marathon, et revole au sein du temple d'Athènes, séjour fameux de l'antique Ercohthée. Cependant Ulysse marche vers la demeure d'Alcinoüs. Avant de toucher au seuil, il s'arrête et considère cette demeure, non sans être agité de soins.

Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brillait d un éclat aussi radieux que la lune ou le soleil. Des murs d'airain, dont les corniches étaient d'un métal d'azur, formaient la longue façade et tout l'intérieur de la profonde enceinte : des portes d'or fermaient l'édifice inébranlable; sur un seuil d'airain reposaient des pilastres d'argent, soutiens de linteaux qui éblouissaient ; les anneaux de ces portes étaient d'or. Aux deux côtés veillaient plusieurs de ces animaux, compagnons fidèles de l'homme. Vulcain, avec un art admirable, les fit des métaux les plus précieux; on les croyait animés, et leur beaute était inaltérable, gardiens immortels du palais d'Alcinoüs. Dans l'intérieur de ce séjour se faisait apercevoir une salle où l'œil se perdait; placés contre les murs, régnaient dans tout le circuit de l'appartement de longs rangs de trônes parés de tapis où éclatait une fine broderie, ouvrage des femmes de ce palais. Là, assis, les princes des Phéaciens coulaient leurs jours en continuels festins. De jeunes hommes formés d'or, debout sur de riches piédestaux, et tenant des torches éclatantes, éclairaient, durant la nuit, les heureux banquets. Cinquante femmes, dans ce palais, se livraient à divers travaux : les unes moulaient le froment doré;

d'autres tournaient le fuseau, ou faisaient voler la navette; leurs mains s'agitaient comme de hauts peupliers qui, au moindre vent, secouent à la fois leurs feuilles mobiles. Les étoffes qu'elles travaillaient avec soin jetaient un lustre si brillant, qu'on les croyaient imprégnées d'une huile précieuse; car, autant les Phéaciens l'emportent sur tous les hommes dans l'art de guider le vol d'un vaisseau sur les mers, autant leurs femmes se distinguent de toutes celles de leur sexe par les ouvrages merveilleux qui sortent de leurs mains, industrie qu'elles doivent, ainsi que toute leur intelligence, aux leçons de la savante Minerve.

Au palais touchait un jardin spacieux, autour duquel était conduite une haie vive. Il embrassait quatre arpents. Là, toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissants; on y voyait la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et de l'odorat, la douce figue, et l'olive toujours verte. Ces arbres, soit l'été, soit l'hiver, étaient éternellement chargés de fruits; tandis que les uns sortaient des boutons, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphyr: la jeune olive, bientôt à son automne, faisait voir l'olive naissante qui la suivait; la figue était poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade; et à peine l'orange avait disparu, qu'une autre s'offrait à être cueillie.

Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert,

séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs, ou foulés aux pressoirs: les fleurs, dans ces vignobles, étaient confondues avec les grappes.

Le jardin était terminé par un terrain où régnaient l'ordre et la culture, où, durant toute l'année, fleurissaient les plantes les plus variées.

On voyait jaillir deux fontaines : l'une, dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin; l'autre, coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs; Ulysse, immobile, portait de toutes parts un œil satisfait.

Après avoir admiré ces lieux, il franchit le seuil du palais et s'avance. Les princes et les chefs des Phéaciens terminaient le repas, et répandaient le vin qu'on offrait à Mercure avant de se retirer pour se livrer au sommeil. Ulysse, sous le nuage ténébreux dont le couvrit Minerve, entre, traverse la salle d'un pas rapide, arrive près d'Alcinoüs et d'Arété, et jette ses bras autour des genoux de la reine : au même temps la nuée divine se fend et se dissipe dans l'air. A l'aspect inopiné du héros, l'assemblée entière est étonnée, muette, et le considère avec admiration. Ulysse profère ces paroles suppliantes :

« Arété, fille du grand Rhexénor, c'est au sortir d'un enchaînement des plus cruelles

disgrâces que je parais à tes pieds, devant le roi ton époux, et ces nobles personnages. Veuillent les Dieux vous accorder à tous une longue suite de jours dont rien n'altère la félicité, et joindre à ce bienfait la satisfaction de transmettre, dans vos palais, a vos enfants, vos richesses et les dignités dont vous décora ce peuple! Daignez, sans délai, contenter le seul désir que je forme, et me renvoyer dans ma patrie. Hélas! depuis un grand nombre d'années, loin des miens, je lutte contre toutes les atteintes de l'infortune. » Il dit, et va s'asseoir sur le foyer dans la cendre.

L'assemblée continuait à garder un profond silence. Enfin le plus âgé des chefs de l'île, distingué autant par son éloquence que par ses lumières et la connaissance des siecles les plus reculés, le héros Echénée, s'intéressant à la gloire des Phéaciens, prend la parole :

« Alcinoüs, il est honteux, il est contraire à nos lois que cet étranger demeure couché dans la cendre. Ces chefs, dans l'attente de tes ordres, répriment les sentiments de leurs cœurs. Fais enfin lever ce mortel, place-le sur un siége éclatant, ordonne à tes hérauts de remplir les coupes pour offrir des libations au Dieu qui lance la foudre, car il conduit les pas vénérables des suppliants; et fais présenter de la nourriture à cet infortuné. »

A peine a-t-il parlé, que le roi prend la main du sage Ulysse, et, le tirant de la cendre, le place à côté de lui sur un siége écla-

tant dont il a fait lever son fils Laodamas, qui, de tous ses enfants, lui était le plus cher. Une esclave s'avance, portant un bassin d'argent et une aiguière d'or ; elle répand sur les mains de l'étranger une eau limpide, et pose devant lui une table dont rien ne souille l'éclat. Bientôt vient une femme âgée, la sommelière du palais; la table se couvre d'aliments choisis et variés. Ulysse, longtemps éprouvé par le sort, participe au festin. Alcinoüs s'adressant à l'un de ses hérauts : « Pontonoüs, dit-il, présente un vin plus pur à tous les conviés ; que chacun de nous fasse des libations à Jupiter, qui conduit les pas vénérables des suppliants. »

Il dit. Pontonoüs commence les libations, et porte de toutes parts les coupes. Le vin se répand en l'honneur du Dieu du tonnerre. Après qu'on a rempli ce devoir, et qu'on s'est abreuvé de la douce liqueur : « Princes et chefs des Phéaciens, dit Alcinoüs, soyez instruits de mes sentiments. Le repas est terminé : voici l'heure du sommeil. Dès la naissance de l'aurore nous rassemblerons un plus grand nombre de personnages vénérables, et, recevant notre hôte avec les honneurs les plus distingués, nous ferons couler sur les autels le sang des plus belles victimes. Songeons ensuite à préparer son départ; libre de soins et de peines, et parvenant, sous notre conduite, au seul but de ses vœux, qu'il goûte le bonheur d'arriver rapidement dans sa patrie, fût-elle à la plus longue distance de notre île. Veillons à le garantir de l'atteinte du mal et du péril, jusqu'à ce qu'il ait posé

le pied sur sa terre natale : là, il éprouvera le sort que les Parques inexorables lui filèrent quand sa mère l'enfanta.

« S'il est un Dieu descendu de l'Olympe, son arrivée nous présage quelques desseins profonds des immortels. Jusqu'ici ils se sont fait connaître à nous lorsqu'ils nous ont apparu dans les temps où nous leur avons offert des hécatombes solennelles ; assis à notre table, ils ont participé à nos festins. S'ils rencontrent dans son voyage un Phéacien isolé, ils daignent quelquefois lui servir de guides et lui manifester leur présence. Je puis dire que notre origine et notre pitié nous approchent d'eux autant que le sang et le crime unissent les Cyclopes et la race féroce des géants. »

Le sage Ulysse prend la parole : « Alcinoüs, écarte cette pensée de ton esprit. Je ne ressemble, par les qualités ni du corps, ni de l'âme, aux habitants de l'Olympe ; tout n'annonce en moi qu'un mortel, et l'un de ceux qui sont le plus soumis aux maux que vous tous ici présents n'ignorez pas être attachés à cette condition. Oui, vous conviendriez que je suis le plus infortuné de la race humaine, si je vous racontais les nombreuses disgrâces dont j'ai été accablé par la volonté des immortels. Malgré ce triste souvenir, permettez, ô chefs, que je ne songe en ce moment qu'à ranimer par la nourriture mes forces longtemps défaillantes. Il n'est point de mal plus importun et plus odieux que la faim ; elle se rappelle à la mémoire du plus malheureux, de celui dont l'esprit est le plus absorbé

dans le sentiment douloureux de ses disgrâces, et le force à se délivrer d'un aiguillon déchirant. Tel est mon état : mon cœur est oppressé de chagrins, et cependant la faim et la soif dont je suis dévoré depuis tant de jours me sollicitent à soulager ce tourment, m'ordonnent de m'en affranchir, d'oublier jusqu'à tous mes malheurs. Dès que paraîtra l'aurore, veuillez, je vous en conjure, vous occuper du soin de ramener dans sa patrie un infortuné, si tant de revers me permettent d'aspirer à ce bonheur. Qu'aussitôt je meure, après avoir revu mes amis, mes serviteurs, mes biens, et ce palais où je reçus le jour. »

Il dit. Tous l'encouragent, tous exhortent le roi à favoriser le départ de cet étranger qui vient de parler avec sagesse. Les libations faites, chacun va dans sa maison se livrer au repos. Ulysse reste assis dans la salle avec le magnanime Alcinoüs et la reine; les serviteurs ôtaient les vases du festin. Cependant Arété rompt le silence : en portant l'œil sur le héros, elle avait reconnu la tunique et le manteau, ouvrage de ses mains et de celles de ses femmes. « Etranger, dit-elle, permets que je t'interroge. Quel est ton nom, ton pays? Ces vêtements, comment les as-tu reçus? Ne nous as-tu pas dit qu'après avoir couru les mers, tu avais été jeté sur nos bords par la tempête? »

« O reine, répond Ulysse, il me serait difficile de te raconter toutes les disgrâces où les Dieux, habitants de la voûte céleste, m'ont exposé; je satisferai en peu de mots à tes

demandes. Dans une région écartée est l'île d'Ogygie qu'habite la fille d'Atlas, l'artificieuse et redoutable Calypso, déesse ornée d'appas; elle n'a de liaison ni avec les dieux, ni avec les mortels, Seul, infortuné que je suis, je dus être l'habitant de ses foyers, conduit par le sort dans cette île, après que Jupiter, d'un coup de sa foudre éblouissante, eut fracassé mon navire au milieu de la sombre mer. L'onde engloutit tous mes braves compagnons : moi, embrassant un débris de mon vaisseau, je fus, durant neuf jours, porté çà et là sur les vagues; le ciel, dans une ténébreuse nuit, me fit enfin aborder au séjour de cette déesse. Elle me reçut avec amitié, me sauva la vie, soutint mes jours; elle m'offrit même l'immortalité : mais rien ne put captiver mon cœur. Pendant sept longues années que je restai dans cette île, les vêtements dont me décorait la déesse furent toujours trempés de mes larmes. Enfin, par ordre de Jupiter, ou parce que son cœur a changé, elle me commande tout à coup elle-même de partir, me renvoie dans une frêle barque, après m'avoir couvert de vêtements, ouvrage de sa main divine, et donné les aliments et le vin nécessaires pour ma route. A sa voix souffle un vent favorable. Je vogue dix-sept jours sur l'empire des eaux, et déjà paraissent à mes regards les monts ombragés de votre île; mon cœur éprouvait des transports de joie. Malheureux! j'étais encore destiné à de nouveaux revers par la rage de Neptune. Il soulève les vents; et, me fermant toutes les routes, bouleverse la mer jusqu'en

ses abîmes : les vagues, malgré mes gémissements, refusent de porter plus longtemps ma nacelle ; la tempête la brise et la dissipe. Je traverse en nageant le gouffre des ondes ; les vents et les eaux me poussent contre vos terres. Là, je touchais à ma perte, précipité contre d'énormes rochers qui présentent le long de ces rives leur aspect horrible. Je me rejette au milieu de la mer, et continue à nager jusqu'à ce qu'enfin j'arrive à l'entrée du fleuve qui, dégagé de rocs et garanti des vents, m'offrait une retraite heureuse ; et je m'évanouis en saisissant le rivage. La nuit étend ses voiles sombres : je sors et m'éloigne du fleuve né de Jupiter ; me réfugiant sous des arbustes épais, je m'y couvre d'un tas de feuilles ; un Dieu me plonge dans un profond sommeil voisin de la mort. Malgré les peines qui dévoraient mon cœur, je dors la nuit entière, et le lendemain, tandis que s'écoule les heures de l'aurore, du midi, et jusqu'à ce que l'astre du jour soit au terme de sa course ; alors seulement ce délicieux sommeil abandonne ma paupière. Je vois sur le rivage les femmes de Nausicaa s'égayant à divers jeux, et au milieu de leur troupe ta fille elle-même, semblable à une déesse. Je l'implore : l'imprudence est la compagne de la jeunesse : je suis frappé de rencontrer à son âge une sagesse accomplie. Elle a calmé les tourments les plus vifs de la faim qui me déchirait, m'a ranimé par un breuvage salutaire, m'a fait baigner dans le fleuve, et c'est elle encore à qui je dois ces vêtements. J'ai surmonté ma douleur pour t'obéir ; et mon récit est sincère. »

Alcinoüs prenant la parole : « Etranger, dit-il, ma fille a négligé un devoir important. Pourquoi n'as-tu pas été conduit par elle et par ses femmes dans notre demeure? N'a-t-elle pas entendu la première ta voix suppliante? »

« Noble héros, répond le prudent Ulysse, garde-toi de blesser par ce reproche ta vertueuse fille; elle a voulu que je la suivisse ici, accompagné de ses femmes; c'est moi qui ai ai été retenu par le respect, autant que par la crainte de te déplaire et d'exciter ton courroux. Enfants de la terre, notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages. »

« Etranger, dit Alcinoüs, tu me connais mal si tu crois que ce sein enferme un cœur susceptible de vains soupçons et d'un injuste courroux : la décence a plus d'une loi, il n'en est aucune qui ne doive être sacrée. Plût aux Dieux (telles sont les qualités éminentes qui éclatent dans ta personne et dans tes moindres discours), plût aux Dieux que tes sentiments fussent conformes à mes désirs, qu'un héros tel que toi se présentât pour ma fille, qu'un hôte si illustre voulût s'appeler mon gendre et fixer ici son séjour ! Je te donnerais un beau palais, mes richesses combleraient tes vœux. Mais si tu as résolu de partir, aucun Phéacien (nous en préserve Jupiter !) n'usera, pour te retenir, de la moindre contrainte. Pour t'en convaincre, demain même je préparerai ton depart. Tu pourras, dans ta route, t'abandonner au sommeil, dans la ferme attente que les miens, paisiblement, fendront la mer de leur proue

jusqu'à ce que tu aies atteint ta patrie ou quelque autre pays où tu désires d'arriver, fût-il au delà même de l'Eubée, si éloignée, au rapport des Phéaciens qui la visiterent. Ils y conduisirent jadis le blond Rhadamanthe lorsqu'il alla voir Titye, ce fils de la Terre. Cependant il ne leur fallut qu'un jour pour l'y rendre, prompts ensuite à le ramener dans sa demeure. Tu verras combien sont merveilleux le vol de mes vaisseaux et l'agile vigueur de mes jeunes gens, dont l'aviron bouleverse les vagues. »

Il dit. Le héros infortuné goûte un transport de joie; levant les yeux au ciel, il forme a haute voix cette prière : « Grand Jupiter, tout ce qu'Alcinoüs m'a promis, qu'il daigne l'accomplir! sa gloire brillerait sur la terre d'un éclat immortel, et moi je reverrais ma patrie. » Tel était leur entretien.

Cependant la reine ordonne à ses femmes de dresser un lit sous le portique, d'y étendre les plus fins tapis de pourpre et des couvertures d'une laine velue et précieuse. Elles sortent à la clarté des flambeaux, exécutent cet ordre, et, reparaissant: « Lève-toi, disent-elles, ô étranger, ta couche t'attend; que le sommeil, épanché sur tes yeux, te délasse! »

Ulysse, qui aspirait à jouir du calme de la nuit, va dans sa retraite. Là, après tant de maux, il goûte les douceurs du sommeil le plus tranquille sur la pourpre moelleuse et sous ce portique sonore. Alcinoüs se rend à sa couche dans un asile paisible du palais, et à côté de lui la reine sa femme se livre aux charmes du repos.

CHANT VIII

A peine le ciel était-il embelli des roses de la diligente Aurore, que le majestueux Alcinoüs est levé ; le vainqueur des remparts, Ulysse, aussi ne tarde pas à quitter sa couche. Déjà à la tête des principaux chefs de l'île, le roi se rend vers le lieu du conseil, qui se tenait près du port, devant leurs vaisseaux. En arrivant, ils se placent l'un à côté de l'autre sur des siéges d'un marbre éclatant. Pour favoriser le départ du fils de Laërte, Minerve parcourt la ville entière sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs; sa voix anime chacun de ceux que rencontrent ses pas : « Princes et chefs des Phéaciens, ne tardez point, volez au conseil ; vous y verrez cet inconnu qui a couru les mers, qui, jeté sur nos bords par la tempête, vient d'arriver au palais d'Alcinoüs ; à sa forme on le prendrait pour l'un des immortels. »

Elle dit, et précipite leur course. En un moment les siéges nombreux sont occupés par les chefs, et la place immense est remplie par la foule du peuple qui s'y presse. Tous regardaient avec admiration le fils magnanime de Laërte : tel est le charme divin que Minerve a répandu sur les traits du héros; jamais ses traits n'eurent une empreinte si majestueuse. La déesse veut qu'il gagne la vénération et l'amour de la nation entière des Phéaciens et qu'il sorte vainqueur de la

lice ou ils eprouveront son adresse et son courage.

Dès que l'assemblée est réunie, Alcinoüs élevant la voix : « Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, prêtez-moi l'oreille, je parlerai suivant les sentiments de mon cœur. Cet étranger, qui m'est inconnu, a été conduit par sa destinée errante dans ma demeure. Vient-il des bords où le soleil se lève ? vient-il de ceux où cet astre finit sa carrière ? Il garde le silence à ce sujet. Mais il nous implore, il nous conjure instamment de lui accorder un prompt retour dans sa patrie. Nous, loin de nous démentir en cette occasion, soyons prêts à lui accorder cet heureux retour. Je n'ai pas à me reprocher qu'aucun étranger, dans la dure attente de cette grâce, ait gémi et versé des larmes dans mon palais. Lançons à la mer le meilleur de nos vaisseaux; pour le guider, choisissons cinquante jeunes hommes dont la force et l'adresse aient éte reconnues. Vous qui composerez cette troupe, courez l'équiper; dès que seront attachés les avirons prêts à sillonner l'onde, venez dans ma maison participer à un festin splendide; je veux qu'elle soit ouverte à de nombreux conviés : ce sont là les ordres que je donne a cette jeunesse. Et vous, hommes décorés du sceptre, princes du peuple, je vous invite à porter vos pas dans mon palais, pour que nous recevions cet hôte avec les honneurs et l'amitié qu'il mérite ; qu'aucun de vous ne refuse de s'y rendre, et qu'on se hâte d'appeler Demodoque, ce chantre divin, car un Dieu versa dans son

âme ces accents dont il nous ravit quand élève sa voix mélodieuse. »

En achevant ces mots il marche à la tête des chefs qui, décorés du sceptre, le suivent vers son palais ; un héraut court appeler le chantre divin ; dociles à l'ordre du roi, cinquante jeunes hommes choisis vont au rivage. Dès qu'ils y sont arrivés, ils lancent un vaisseau à la mer profonde, élèvent le mât, suspendent aux cordages les avirons rangés avec symétrie, déroulent les voiles éclatantes, et, ayant attaché dans le port le vaisseau, ils courent se rendre à la demeure du sage Alcinoüs.

La foule, composée de jeunes gens et de vieillards, inondait les salles, les portiques et la cour. Alcinoüs livre au couteau sacré douze agneaux, huit porcs à la dent éclatante et deux bœufs vigoureux ; on dépouille les victimes, on les partage, et l'on fait les apprêts du festin. Cependant arrive le héraut, conduisant ce mortel chéri, le favori des muses, qui reçut en partage et des biens et des maux : elles le privèrent de la vue, mais elles lui accordèrent un chant divin. Pontonoüs le place au milieu des conviés, sur un siége argenté qu'il adosse à une haute colonne ; il suspend au-dessus de la tête du chantre vénérable la lyre harmonieuse et l'en avertit en y dirigeant sa main. Le héraut lui apporte une table d'un grand prix ; il y pose une corbeille et une coupe remplie de vin pour s'en abreuver au gré de ses désirs. Le festin étant prêt, tous prennent les aliments qu'on leur a servis.

Après qu'ils ont banni la faim et la soif, les muses excitent leur favori à célébrer le héros par un chant dont alors la gloire parvenait jusqu'à la voûte des cieux. C'était la fameuse contestation qui, éclatant avec le transport du courroux, s'éleva entre Ulysse et Achille au milieu d'un festin consacré à l'honneur des Dieux. Le roi des hommes, Agamemnon, l'écoutait, ravi de cette discorde que l'émulation allumait entre les plus illustres et les plus vaillants des Grecs; car c'était là le signal de la chute d'Ilion, ainsi l'annonça l'oracle, lorsqu'à Pytho, pour le consulter, il franchit le seuil du temple d'Apollon, moment fatal où commencerent les maux qui, selon les arrêts éternels de Jupiter, devaient fondre en foule sur les Troyens, sans épargner les fils de la Grèce.

A ces accents, Ulysse, prenant de ses mains son vaste manteau de pourpre, le tirait sur sa tête, et s'en couvrait tout le visage pour cacher aux Phéaciens les pleurs qui coulaient de sa paupière. Chaque fois que l'ami des muses terminait son chant, le héros, se hâtant d'essuyer ses larmes, découvrait ses nobles traits, et, saisissant la coupe arrondie, faisait des libations aux Dieux. Dès que le chantre fameux recommençait à former les mêmes accords, sollicité par les plus illustres chefs de l'île (car ce chant les transportait de plaisir), Ulysse, la tête couverte, renouvelait ses sanglots. Aucun des assistants ne remarqua la douleur où il était plongé : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui, s'en aperçoit; et l'observant, il voit les pleurs du

héros, et l'entend pousser du fond de son cœur de lamentables soupirs.

« Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, nous avons assez prolongé les charmes du festin et de la lyre, sa compagne inséparable. Levons-nous, et allons ouvrir la lice à tous les jeux où se distinguent la force et l'adresse, afin que cet étranger, de retour dans sa patrie, raconte à ses amis combien nous nous distinguons au pugilat, à la lutte, à la danse et à la course. »

Il dit, et suivi d'eux, il sort du palais. Le héraut Pontonoüs suspend à la colonne la lyre sonore : prenant la main du chantre célèbre, il l'emmène et s'ouvre une route à travers les flots des Phéaciens, impatients de contempler le spectacle des jeux. Il arrive avec Démodoque dans une grande place; sur leurs pas se précipite en tumulte un peuple innombrable.

Déjà se levait une foule de nobles athlètes qui était dans la vigueur de la jeunesse, Acronée, Ocyale, Nautes, Thoon, Anchiale, Prorès, Elatrée, Prumme et Amphiale, issu de Polynée, Euryale, semblable au farouche Mars, et Naubolides, le plus beau des Phéaciens par ses traits et par sa stature; orné de tous les dons, le seul Laodamas l'effaçait : on voit aussi debout dans la carrière les trois fils d'Alcinoüs, Loadamas, Halius et l'illustre Clytonée.

D'abord ils se disputent le prix de la course. Rangés près de la barrière, la lice étendue s'ouvre à leurs pas; ils se précipitent tous à la fois dans ce champ, et le cou-

vrent de tourbillons épais de poussière. Clytonée triomphe de tous ses rivaux ; il touche au terme, et les laisse en arrière le large espace dont les mules vigoureuses devancent les bœufs pesants, lorsqu'à l'envi traçant des sillons, ils parcourent un long guéret. A la course succède le pénible combat de la lutte : et c'est Euryale qui, parmi de fameux émules, reçoit le prix. Amphiale s'élève dans l'air du saut le plus agile. Le disque lancé de la main d'Elatrée parcourt le plus vaste champ. Enfin, au pugilat, c'est le noble fils d'Alcinoüs, Laodamas, que couronne la victoire.

Après que le spectacle des jeux a ravi l'assemblée, Loadamas s'adressant à ses compagnons : « Amis, dit-il, demandons à cet étranger s'il est exercé dans quelqu'un de ces glorieux combats. Il annonce une vigueur heroïque. Quels flancs ! quels jarrets ! quelle poitrine ! quelles robustes épaules ! et quels bras nerveux ! La jeunesse ne l'a pas encore abandonné ; mais il est brisé par des longues infortunes. Non, il n'est rien de plus terrible que la mer pour dompter un mortel, fût-il le plus fort de sa race. »

« La vérité vient de parler par ta bouche, répond Euryale. Mais que ne vas-tu réveiller toi-même l'ardeur de cet étranger et le provoquer à paraître dans la lice ! »

A ces mots le fils généreux d'Alcinoüs s'avançant vers l'assemblée, et s'arrêtant près d'Ulysse : « Respectable étranger, dit-il, ne veux-tu point aussi te signaler dans ces nobles combats, s'il en est où tu aies acquis

de la renommée? Mais tout en toi me l'annonce. Soit qu'il se distingue à la course ou à la lutte, il n'est pour l'homme point de gloire comparable à celle de sortir triomphant de la lice. Viens disputer le prix; bannis du fond de ton cœur cette noire tristesse. Tu ne soupireras plus longtemps après ton départ; déjà ton navire est prêt, et tes compagnons vont prendre la rame. »

« Cher Laodamas, répond Ulysse, pourquoi toi et tes amis voulez-vous, en excitant mon ardeur, me contraindre à paraître dans la carrière? Après tant de travaux et de malheurs, mon esprit est plus occupé de chagrins amers que des jeux de l'arène. Au milieu même de ce spectacle je n'aspire qu'à mon départ, et je conjure le roi et tout ce peuple de ne pas rétarder ce moment heureux. »

Alors Euryale s'emporta jusqu'à lui adresser à haute voix ces paroles insultantes: « Tu ne me parais pas, ô étranger, être exercé dans aucun des nombreux combats de la lice où l'on acquiert tant de gloire; tu as sans doute passé tes jours sur les bancs d'un navire; chef illustre des matelots et des trafiquants, tu veillais sur la charge, les vivres, et lé gain, produit de la rapine. Non, tu ne te montras jamais dans l'arène. »

Le sage Ulysse lui lançant un regard irrité: « Jeune homme, tu viens sans égard pour l'hospitalité, de franchir les bornes de la décence; toi, tu me parais enflé d'un orgueil arrogant. Les Dieux, je le vois, avares de leurs bienfaits, n'accordent pas à un même

homme les dons précieux de la beauté, de la raison et de la parole. L'un n'a pas en partage une forme attrayante : mais ce présent du ciel, l'art de parler, l'embellit et le couronne ; tous, l'œil attaché sur lui, sont dans l'enchantement ; oracle d'une assemblée nombreuse, il s'exprime avec une noble assurance, mêlée au charme d'une douce modestie ; s'il traverse la ville, chacun le suit des yeux comme une divinité. L'autre, quoiqu'il ait la beauté des immortels, est privé de cet attrait irrésistible que le don de parler répand sur toute la personne. Aussi ta beauté brille et impose ; un Dieu même ne pourrait former rien de plus accompli : mais ce n'est pas en toi qu'on doit chercher de la sagesse. Sache qu'en me parlant avec si peu d'égards, tu as excité la colère au fond de mon cœur. Loin d'être novice au fond de l'arène, comme le prétendent tes vains discours, je crois avoir occupé, au temps de ma jeunesse et de ma vigueur, une place distinguée parmi ceux qu'on vit s'illustrer le plus dans cette carrière. Aujourd'hui les revers et les chagrins ont triomphé de ma force : que de maux j'ai soufferts dans la pénible route que je me suis frayée à travers les combats et les tempêtes ! Toutefois, encore qu'affaibli par tant de fatigues et d'infortunes, je vais tenter de nouveaux assauts dans votre lice. Ta langue, aiguillon acéré, irrité mon courage. »

Il dit, et, sans se dépouiller de son manteau, il se précipite du siège, saisit une pierre deux fois plus grande et plus lourde que le disque lancé par les Phéaciens ; et la tour-

nant en l'air avec rapidité, il la jette d'un bras vigoureux ; la pierre vole et tombe au loin avec un bruit grondant et terrible. Ce peuple de hardis nautonniers, ces fameux rameurs qui brisent les flots, se croient frappés et s'inclinent jusqu'a terre. Sortie avec impétuosité de la main d'Ulysse, la pierre a devancé d'un long espace toutes les marques des jets de ses rivaux. Minerve, sous le forme d'un mortel, désigne la place où le disque est tombé ; et s'adressant au fils de Laërte, s'écrie :

« Etranger, un aveugle même, en tâtonnant, distinguerait la marque, et te proclamerait vainqueur ; elle passe de beaucoup celles de tes rivaux. Sois plein d'assurance sur cette lutte; loin de t'y surpasser en force et en adresse, personne ici ne parviendra jamais à t'égaler. »

Le héros se félicite d'avoir dans le cirque, en la personne d'un juge équitable, un ami qui fasse éclater si ouvertement sa bienveillance. Alors il dit d'une voix plus douce et plus paisible : « Jeunes gens, atteignez ce but, si vous le pouvez; bientôt je reitérerai cet exploit, si même je ne l'efface encore. Que celui qui en aura le courage (je ne le cèle point, vous avez excité mon courroux) vienne se mesurer avec moi au ceste, à la lutte, même à la course ; il n'est aucun Phéacien que je n'attende; je ne le cède qu'au seul Laodamas : il me donne asile : qui combattrait son ami ? Malheur à l'homme vil et insensé qui provoque dans la lice, au milieu d'un peuple étranger, le bienfaiteur qui lui

ouvre sa maison ! c'est tourner contre soi-même ses armes. Je ne refuse aucun autre rival ; au contraire, je vous adresse à tous le défi : que ce rival paraisse et se mesure avec moi en présence de toute cette assemblée. Quels que soient les jeux où se distinguent les mortels, je ne crois pas y occuper la dernière place. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais manier l'arc luisant : fussé-je entouré d'une nuée de compagnons prêts a décocher leurs fleches sur un ennemi, la mienne, plus impétueuse, les préviendra, et, lancée parmi les combattants, lui portera d'un vol assuré le trépas. J'excepte le seul Philoctète, qui l'emportait sur moi dans cet art, aux rivages de Troie; mais tous ceux qui de nos jours se nourrissent des dons de Cérès, j'ose le dire, me cèderont le prix. Je ne m'égale point aux héros anciens, tels qu'Hercule et le roi d'Œchalie, Euryte, qui entrèrent en lice avec les immortels mêmes ; cet Euryte qui ne parvint point à la vieillesse, percé des traits d'Apollon qu'il avait provoqué avec tant d'audace. Mon javelot devance le vol de la flèche la plus rapide. Seulement je craindrais d'être vaincu à la course par quelqu'un des nobles Phéaciens, apres avoir si longtemps combattu les flots, et m'être vu, dans un trajet si périlleux, privé de soins et de nourriture : aussi que sont devenues la vigueur et la souplesse de mes membres ! » Il dit; sa voix captivait l'attention de toute l'assemblée; il y régnait un profond silence.

Alcinoüs prenant avec douceur la parole : « Etranger, dit-il, ton discours n'a pu nous dé-

plaire : indigné que ce jeune homme t'ait insulté dans la lice, tu veux nous montrer les qualités distinguées qui forment ton cortège; personne, s'il est sage, ne refusera de te rendre justice et de les admirer. Prête-moi ton attention. Dans les festins où tu seras assis, au sein de ton palais, avec ta femme, tes enfants, et les héros auquel t'unit l'amitié, notre souvenir se retraçant à ta mémoire, tu leur raconteras les travaux et les jeux où, favorisés de Jupiter, nous nous livrons depuis les temps de nos ancêtres.

« Nous ne prétendons point nous illustrer au pugilat ni à la lutte, mais nos pas atteignent en un moment le bout de la lice, et rien n'égale le vol de nos vaisseaux. Toujours brillants d'une nouvelle parure. nous coulons nos jours dans les festins, le chant et la danse ; les bains tièdes font nos délices ; le sommeil a pour nous des charmes.

« Vous, ô Phéaciens, qui vous distinguez en cadençant vos pas, venez, que vos jeux captivent nos regards ; et cet étranger, de retour dans sa patrie, pourra dire aux siens que nous surpassons tous les peuples dans l'art de vaincre les tempêtes, comme dans celui de la danse et du chant. Qu'on se hâte d'apporter la lyre mélodieuse, et que Démodoque en fasse retentir les sons. »

Ainsi dit Alcinoüs : et tandis qu'un héraut va prendre la lyre mélodieuse, se lèvent les neufs chefs distingués qui président aux jeux ; la lice, par leurs soins, s'applanit, et, s'élargissant, ouvre une belle plaine. Le héraut arrive, remet la lyre à Démodoque, qui

s'avance au milieu du cirque; il est environné d'une troupe qui, dans la fleur de la jeunesse, est exercée à la danse. La lice spacieuse s'ébranle sous leurs pas et leurs sauts cadencés. Ulysse, immobile d'admiration, regarde le concert merveilleux de tous leurs mouvements, l'agilité éblouissante de leurs pieds; éclairs rapides, ils s'entrechoquent en l'air et voltigent dans le cirque.

Démodoque, cependant, après avoir préludé par les agréables sons de sa lyre, élève la voix, et formant de beaux accords, il chante les amours de Mars et de la belle Vénus, l'union secrète des deux amants dans le palais de Vulcain, les dons nombreux que la déesse reçut du Dieu des combats. Mais le Soleil, témoin de leur amour, court en instruire cet époux. A cette nouvelle sinistre, Vulcain, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance, hâte ses pas et se rend à sa noire forge. Il dresse sur sa base éternelle l'énorme enclume; déjà le marteau en main, il frappe à coups répétés, et forme des liens imperceptibles, et cependant forts et indissolubles, dont il veut environner les deux amants. Après que, bouillant de fureur, il a préparé ces pièges, il court à son appartement, arrive près de son lit nuptial: là, par ses soins, coulent de toutes parts, depuis le haut des lambris jusqu'au tour des pieds de ce lit, des fils nombreux, semblables à la trame la plus subtile de la toile de l'arachné, et qui sont si déliés et placés avec tant d'artifice, qu'ils sont invisibles, même à l'œil perçant des immortels.

Quand il a entouré sa couche de ce rets merveilleux, il feint de se rendre à Lemnos, sa terre la plus chérie. Mars, au casque d'or, ne s'endormit point lorsqu'il vit le départ de Vulcain; il vole au palais de ce Dieu, impatient de s'unir à la divine Cythérée. Elle venait de la demeure de Jupiter, et, retirée dans son appartement, brillante de beauté, elle était assise loin des témoins. Le Dieu de la guerre arrive ; il lui prend la main, et ces mots expriment ses sentiments impétueux : « O déesse que j'adore, viens dans mes bras, livrons nos cœurs aux charmes de l'amour : Vulcain est absent; il est à Lemnos, et t'abandonne pour ses barbares Sintiens. »

Il dit : la déesse, embrasée des mêmes feux, cède à cette prière. Le lit nuptial reçoit les deux amants : mais le tissu invisible que prépara l'artificieux Vulcain les enlace des liens les plus étroits. Ils s'efforcent vainement de s'en dégager; loin de pouvoir fuir, il leur est même impossible de relâcher les nœuds qui les captivent. Déjà Vulcain approche ; il revient avant d'avoir vu Lemnos, instruit par le Soleil, qui, à sa prière, avait épié ces amants ; dévoré par la douleur, il se hâte d'arriver dans son palais, il est sur le seuil ; une rage véhémente le saisit ; le Dieu élève une voix épouvantable qui fait retentir l'enceinte entière de l'Olympe.

« O Jupiter, mon père, et vous tous habitants des cieux, venez, soyez témoins d'un attentat qui me couvre de honte ; qu'il excite votre indignation. La fille de Jupiter, Vénus, m'outrage sans cesse, me méprise ; elle aime

le Dieu funeste des combats ; la beauté de Mars l'enchante, ainsi que sa course impétueuse : moi, dont les pas sont chancelants, je suis un objet difforme. A quoi doit-on l'imputer ? est-ce à moi ? n'est-ce pas à ceux qui me donnèrent la naissance ? O don funeste, pourquoi l'ai-je reçu ? Soyez témoins, je le veux, de leurs embrassements, du déshonneur de ma couche ; ce spectacle me remplit d'une violente rage. Mais, tout effréné qu'est leur amour, je suis bien sûr qu'ils ne désirent plus de rester, pas même un instant, dans les bras l'un de l'autre ; leur seul vœu est d'être affranchis de ces embrassements. Cependant je jure de ne pas les dégager de leurs chaînes que Jupiter ne m'ait rendu tous les dons précieux que je lui fis pour obtenir sa fille perverse et sans front. Rien ne manque à sa beauté ; mais il n'est aucun frein à sa licence. »

A ces cris, les Dieux se hâtent de porter leurs pas dans ce palais éternel. Neptune vient du fond des eaux ; le bienfaiteur des hommes, Mercure, arrive ; Apollon accourt armé de son arc. La pudeur et la bienséance retiennent les déesses dans leurs demeures ; mais tous les Dieux sont réunis dans ce palais. A l'aspect des piéges, ouvrage de l'artificieuse industrie de Vulcain, un rire universel, ébranlant les cieux, éclate sans fin parmi leur troupe fortunée. Cependant l'on entendait qu'ils se disaient l'un à l'autre : « Les trames criminelles ont tôt ou tard une issue fatale ; la lenteur triomphe de la vitesse. Ainsi le boiteux Vulcain a, par son art et sa

ruse, surpris Mars, le plus agile des Dieux de l'Olympe. Mars n'a plus qu'à payer toute la peine de ses forfaits. »

Tels étaient leurs graves discours. Mais plus gai, le fils de Jupiter, Apollon, s'adressant à Mercure : « Mercure, dit-il, messager céleste et bienfaiteur de la terre, voudrais-tu, enchaîné par ces liens indestructibles, supporter cette honte, et passer la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus? »

« O honte digne d'envie! répond l'enjoué Mercure; multipliez encore ces liens innombrables; que tous les Dieux et toutes les déesses de l'Olympe environnent cette couche, et que je passe la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus ! »

A ces mots le rire, à longs éclats, se renouvelle parmi la troupe céleste. Mais Neptune est sérieux ; il ne cesse de conjurer Vulcain d'affranchir ces Dieux de cet opprobre : « Délie tes captifs, et je t'engage ma parole qu'en présence des immortels Mars payera l'humiliante rançon que la justice lui prescrira par ta bouche. »

« N'exige pas de moi cet effort, s'écrie Vulcain. Malheur à la parole, gage pour le malheureux et le pervers! Dieu du trident! qu'échappé de ces liens, Mars ait disparu, par quel moyen pourrais-je, dans le conseil des Dieux, t'obliger à remplir ta promesse? Comment le ramener dans l'Olympe ? »

« Vulcain, c'est moi qui te le déclare, reprit Neptune, si Mars se dérobait par la fuite à la rançon qu'il te doit, me voici pour t'accorder en sa place celle que tu me prescriras. »

« Je cède. dit enfin Vulcain, mais ce n'est qu'à ta prière ; quel Dieu pourrait la rejeter ? »

En même temps il rompt, de sa forte main, le filet merveilleux. Dégagés de ces liens qui semblaient indestructibles, les deux amants courent loin de l'Olympe et fuient tous les regards. Mars se précipite au fond de la Thrace. La déesse des ris vole dans l'île de Cypre, à Paphos ; où, dans un bocage heureux et sacré, s'élève son temple et fument toujours ses autels odorants. Les Grâces la conduisent au bain ; et ayant répandu sur elle un parfum céleste qui ajoute à la beauté des immortels, elles l'ornent de vêtements, l'ouvrage de leur art et le charme de la vue.

Tel etait le chant de ce favori des muses. Ulysse l'écoute avec satisfaction, ainsi que tout ce peuple dont les longues rames sillonnent les mers.

Puis Alcinoüs ordonne à ses fils Halius et Laodamas de former seuls de nobles danses mêlées de sauts hardis, art où ils n'ont aucun rival parmi les Phéaciens. Ils prennent un ballon d'une pourpre éclatante, sorti des mains de l'industrieux Polybe : tandis que, tour à tour, l'un se pliant en arrière, jette ce ballon jusques aux sombres nuées, l'autre, s'élevant d'un vol impétueux, le reçoit avec aisance et grâce, et le renvoie à son compagnon avant de frapper la plaine de ses pas cadencés. Quand ce ballon lancé a montré leur force et leur adresse, ils voltigent sur la terre avec des mouvements variés et une prompte symétrie. La nombreuse jeunesse, debout autour du cirque, faisait retentir l'air

des battements de leurs mains, et tous éclataient en tumultueux applaudissements.

Alors Ulysse s'adressant au magnanime Alcinoüs : « O toi le plus illustre des Phéaciens, roi de cette île, dit-il, c'est à bon droit que tu t'es vanté de me donner le spectacle d'une danse merveilleuse; tu me vois encore plongé dans l'admiration. »

Ces mots répandent dans l'âme du roi une douce satisfaction. « Princes et chefs de ce peuple, dit-il, cet étranger nous a fait connaître sa sagesse : accordons-lui, comme il est digne de nous, les gages les plus honorables de l'hospitalité. Douze rois qu'on révère partagent avec moi le gouvernement de cette île : donnons chacun à notre hôte des vêtements de la plus brillante pourpre, et un talent de l'or le plus précieux. Hâtons-nous de rassembler ici tous ces dons, afin qu'étant comblé des témoignages de notre amitié, il se rende au festin le cœur satisfait. J'exige qu'Euryale, qui l'a traité avec indécence, emploie les soumissions et les présents pour l'adoucir. »

Il dit. Chacun l'approuve, et le confirme dans son dessein; chacun ordonne à son héraut d'apporter ces dons au milieu du cirque. Alors Euryale se tournant vers Alcinoüs : « Roi de cette île, dit-il, je ferai tous mes efforts, selon tes ordres, pour fléchir le courroux de cet étranger. Je le prierai de recevoir cette épée d'un acier très fin, la poignée est d'argent, le fourreau du plus brillant ivoire. Je me flatte que ce don ne sera pas d'un faible prix à ses yeux, et qu'il daignera l'accepter. »

En finissant ces mots, il présente au héros la superbe épée, et lui dit : « Puisse le ciel te bénir, ô vénérable étranger ! et si je t'ai blessé par quelque parole teméraire et insultante, puisse-t-elle être emportée par un tourbillon impétueux ! Veuillent les Dieux te rendre à ton épouse et à ta patrie ! car, depuis lontemps éloigné des tiens, tu gémis sous le poids de l'infortune. »

« Et toi, cher ami, répond le sage Ulysse, sois aussi comblé des faveurs du ciel ! puissent les Dieux t'envoyer la félicité ! puisses-tu n'avoir jamais besoin de cette épée que je reçois de ta main généreuse, après que tes paroles ont effacé de mon esprit le souvenir de ton offense ! » Il dit, et suspend à son épaule la riche épée.

Le soleil penchait vers son déclin ; et l'on voit arriver les honorables présents que ces chefs ont destinés à leur hôte. De nobles hérauts les portent au palais d'Alcinoüs ; les fils de ce prince reçoivent ces dons et les posent devant leur mère vénérable. Le roi, à la tête des chefs, entre dans sa demeure. Ils se placent sur des siéges élevés ; et le majestueux Alcinoüs s'adressant à la reine :

« Femme que j'honore, fais apporter le coffre le plus précieux : que ta main y étende une tunique et un manteau dont rien ne souille l'éclat, et qu'à tes ordres l'eau bouillonne dans l'airain embrasé. Après que notre hôte aura vu renfermer avec soin tous les présents des illustres chefs de notre île, et qu'il sera sorti d'un bain limpide et rafraîchissant, il se livrera avec plus d'allégresse

au festin, et prêtera une oreille plus charmée aux accents de l'harmonie. Je veux joindre à ces présents ma coupe d'or, merveille de l'art. Ainsi, dans son palais, il se retracera chaque jour mon souvenir en faisant des libations à Jupiter et à la troupe entière des immortels. »

Il dit. Arété ordonne à ses femmes de préparer le bain avec la plus grande diligence. Aussitôt elles placent sur d'ardentes flammes une cuve énorme; l'eau y coule à longs flots: des rameaux entassés nourrissent la flamme : jaillissante, elle s'élève de toutes parts autour de la cuve, et l'eau murmure.

Cependant Arété se fait apporter hors de son cabinet un coffre d'un grand prix; sa main y place les vêtements et l'or, présents des Phéaciens; elle y joint une fine tunique et un manteau de la plus belle pourpre. « Scèle ce coffre par le secret de tes nœuds, dit-elle à Ulysse; tu n'auras à redouter aucune perte, et le plus tranquille sommeil pourra s'échapper de ta paupière pendant que ton vaisseau fendra les ondes. »

PARIS. — IMP. NOUV. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, direct.

BIOLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HOMÈRE

L'ODYSSÉE

TRADUCTION DE BITAUBÉ

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, 2

1879

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

CHANT VIII (SUITE)

Elle dit. Ulysse, d'une main adroite, forme en un moment le labyrinthe de divers nœuds merveilleux dont l'ingénieuse Circé lui enseigna le secret. Au même instant une femme âgée lui annonce que le bain l'attend, et elle l'y conduit. Il s'approche avec une vive satisfaction de l'eau tiède ; elle n'a point coulé sur son corps depuis qu'il a quitté la grotte de la belle Calypso, qui le traitait avec les attentions que l'on a pour les immortels. Par les soins des captives, il prend le bain ; parfumé d'essence, il est couvert de superbes vêtements, et va rejoindre la troupe des conviés prête à prendre en main les coupes.

Nausicaa, dont la beauté était l'ouvrage des dieux, se tenait à l'entrée de la salle superbe. Elle voit arriver Ulysse, et l'admire. « Que le ciel te favorise, ô étranger ! lui dit-elle ; emporte mon souvenir dans ta patrie, et n'oublie pas, même dans l'âge le plus avancé, que tu me dois à moi la première le salut de tes jours. »

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, répond Ulysse, que le père des Dieux m'accorde le bonheur de revoir ma demeure, et

d'être au milieu des miens ; je te promets qu'aussi longtemps que je vivrai, il ne s'écoulera pas une journée que tu ne reçoives, comme ma déesse, le tribut de mes vœux ; car, ô jeune Nausicaa, tu m'as tiré des portes de la mort. »

Il dit, et va s'asseoir à côté du roi. On partageait les victimes, et l'on versait le vin dans l'urne. Un héros s'avance, conduisant le chantre mélodieux, révéré des peuples, Démodoque, et, le plaçant, l'adosse à une haute colonne, au milieu des conviés. Ulysse détache la meilleure partie du dos succulent d'un porc, portion qu'on venait de lui servir. « Héraut, dit-il, tiens, présente à Démodoque cette portion distinguée; je veux, malgré ma tristesse, lui témoigner combien je l'honore. Il n'est aucun mortel qui ne doive respecter ces hommes divins auxquels les muses ont enseigné le chant, et dont elles chérissent la race. »

Pontonoüs présente cette portion au héros Démodoque, qui la reçoit, satisfait de cette attention flatteuse. Vers la fin du repas, Ulysse, s'adressant au chantre divin : « Démodoque, dit-il, tu t'élèves dans ton art fort au-dessus de tous les mortels ; oui, les muses, filles de Jupiter, t'ont instruit, ou c'est Apollon lui-même. Tes chants offrent la plus fidèle image des incroyables exploits et des terribles infortunes des Grecs; on dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de ta propre bouche.

« Poursuis, je t'en conjure; chante-nous ce

cheval mémorable, que jadis Epée construisit avec le concours de Minerve, et que le fameux Ulysse (stratagème heureux !) remplit de guerriers qui détruisirent Ilion, et parvint à placer dans cette citadelle. Fais-moi un récit intéressant de cette entreprise, et dès ce jour je témoigne en tous lieux qu'Apollon t'inspire. »

Il dit. Démodoque, plein du Dieu qui l'enflammait, élève la voix; et d'abord il chante comment les Grecs montèrent dans leurs vaisseaux, et faisant pleuvoir le feu sur leurs tentes, voguèrent loin du rivage. Mais déjà les plus hardis, assis autour de l'intrépide Ulysse dans les sombres flancs de ce cheval, sont au milieu de la nombreuse assemblée des Troyens, qui l'ont eux-mêmes traîné avec de pénibles efforts jusque dans leurs citadelles. Il dominait sur leurs têtes. Longtemps irrésolus, ils se partagent en trois partis. Les uns, armés d'un glaive terrible, veulent sonder ses profondes entrailles ou le tirer au haut d'un roc pour l'en précipiter. Mais d'autres le consacrent aux Dieux pour apaiser leur courroux, sentiment qui doit prévaloir. Le sort a prononcé qu'Ilion périra quand ses murs seront ombragés de cette énorme machine, qui doit porter en ses flancs les plus redoutables chefs de la Grèce, armés de la destruction et de la mort.

Démodoque poursuit, et ses chants représentent les fils de la Grèce sortant à flots précipités de cette large caverne, et saccageant la ville : il les représente se répandant de toutes parts armés du fer et de la flamme,

ébranlant et renversant les hautes tours d'Ilion. Mais, semblable au Dieu des combats, Ulysse, avec Ménélas, qui semble être aussi au-dessus des mortels, Ulysse court assiéger le palais de Déiphobe; là, il affronte les plus terribles périls; là, par la protection de Minerve, il remporte une éclatante victoire qui détermine la chute entière de Troie.

Tels étaient les accents du chantre fameux. Mais Ulysse est vivement ému; ses larmes inondent ses paupières et coulent le long de son visage. Ainsi pleure une épouse qui, précipitée sur le corps d'un époux qu'elle a vu tomber devant les remparts où il combattait pour éviter de ses concitoyens et de ses enfants l'horrible journée de la servitude et de la mort, le serre mourant et palpitant à peine entre ses bras, remplit les airs de gémissements lamentables, et, le front pâle et glacé par un désespoir mortel, ne sent point les coups redoublés des javelots de farouches ennemis impatients d'entraîner l'infortunée dans le plus dur esclavage : ainsi les plus touchantes larmes coulaient des yeux d'Ulysse. Il parvient à les cacher aux regards de toute l'assemblée : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui, s'aperçoit qu'il verse des pleurs, et entend les douloureux soupirs que le héros s'efforce vainement de retenir dans son sein.

« Chefs des Phéaciens, dit-il, que Démodoque ne prolonge point les harmonieux accords de sa lyre; le sujet de ses chants ne charme pas tous ceux qui l'écoutent. Depuis que nous avons commencé le festin et qu'il a élevé sa voix divine, une sombre douleur

s'est emparée de cet étranger ; son âme entière y est ensevelie. Qu'il interrompe donc ses chants : étranger, hôtes, soyons tous animés d'une même allégresse ; ainsi nous le prescrit la décence. Qui est l'objet de cette fête solennelle et des apprêts du départ ? qui a reçu nos dons, gages de notre amitié ? cet homme vénérable. Pour peu qu'on ait un cœur sensible, un étranger et un suppliant est un frère.

« Mais toi aussi, qui connais nos sentiments, n'aie point recours à des subterfuges, satisfais avec franchise à mes demandes et réponds à notre amitié ; la décence ne t'en fait pas moins un devoir. Dis-moi ton véritable nom, celui dont t'appellent ton père, ta mère, ta ville, et ceux qui l'environnent. Grand ou petit, il n'est point d'homme si ignoré qui n'ait reçu un nom au moment où sa mère l'a mis au jour. Apprends-nous quel est ton pays, ta cité : nos vaisseaux y dirigeront leur essor et t'y déposeront. Sache que les vaisseaux des Phéaciens peuvent se passer de pilote et de gouvernail ; ils connaissent les desseins des nautonniers ; les routes des villes et de toutes les contrées habitables leur sont familières ; toujours couverts d'un nuage qui les rend invisibles, et ne redoutant ni tempêtes, ni naufrages, ni écueils, ils embrassent d'un vol aussi hardi qu'impétueux l'empire entier d'Amphitrite. Cependant un ancien oracle nous effraie. Mon père Nausithoüs autrefois me dit que Neptune, blessé de nous voir braver impunément ses ondes, sauver, malgré les orages, tous les

étrangers dont nous sommes les conducteurs, avait résolu de perdre un jour sur cette plaine sombre l'un de nos plus fameux vaisseaux qui retournerait dans nos ports, et de couvrir notre ville d'une montagne énorme. Ainsi disait le respectable vieillard.

« Mais que Neptune exécute ou non ses menaces ; fais-moi l'histoire fidèle de ta course errante, veuille me nommer les régions habitées des hommes, les villes remarquables où t'a conduit le sort ; les peuples que tu as trouvés injustes, sauvages et féroces, ou pleins de respect pour les Dieux et pour les lois sacrées de l'hospitalité. Dis encore pourquoi, lorsque tu entends raconter le destin de Troie et des Grecs, ton sein est oppressé de soupirs, et les larmes que tu retiens vainement semblent couler du fond de ton cœur. Les Dieux ont détruit ces remparts, et ont voulu que ces désastres fussent le sujet utile des chants de la postérité. Aurais-tu perdu devant Ilion un frère, ou un gendre, ou un beau-père, nœuds les plus étroits après ceux du sang, ou un ami aussi sage que tendre, dont le commerce doux et liant était le charme de ta vie ? Un tel ami occupe dans notre cœur la place d'un frère. »

CHANT IX

Ulysse prend ainsi la parole : « Grand Alcinoüs, toi qui surpasses les habitants de cette ville, je suis ravi, n'en doute pas, des accords de cet homme surprenant, semblable par sa voix aux immortels. Je participe également aux plaisirs de ce festin. Quoi de plus satisfaisant que le spectacle de l'allégresse qui, au sein de la paix et du bonheur, se répand dans tout un peuple et parmi d'illustres conviés, réunis avec ordre dans un superbe palais, et prêtant l'oreille aux accents d'un chantre divin, tandis que sur les tables sont prodigués les présents de la terre, les victimes les plus choisies, et que les hérauts, puisant dans les urnes, portent de tous côtés le nectar ! Je voudrais en ce jour ne me livrer qu'au spectacle de cette fête.

Pourquoi ton cœur t'engage-t-il à vouloir connaître mes infortunes? Je n'en saurais parler sans redoubler mes soupirs et mes larmes. Ciel! je ne sais où commencer ce récit, comment le poursuivre et où le finir, tels sont les nombreux malheurs qu'accumulèrent sur moi les Dieux. Apprenez d'abord mon nom ; connaissez-moi Qu'échappé au temps cruel des disgrâces, je puisse, comme votre ami, vous recevoir dans ma demeure, quoique fort distante de vos contrées! Je suis le fils de Laërte, cet Ulysse si connu par ses stratagèmes et dont la gloire

monte jusqu'au ciel. J'habite la fameuse Ithaque que le soleil, à son déclin, regarde avec complaisance, où, sur le mont Nérite, murmure un épais feuillage : vers le midi et l'aurore sont semées autour d'elle, l'une près de l'autre, un grand nombre d'îles fécondes : Dulichium, Samé, la verte Zacynthe ; Ithaque, plus humble et moins éloignée de l'Epire, est située, pour la Grèce, vers l'occident ; elle est hérissée de rochers, mais mère d'une vaillante jeunesse. Non, il n'est point à mes yeux de terre plus douce que la patrie. En vain la déesse Calypso m'a retenu dans sa grotte et a souhaité de m'honorer du nom de son époux. En vain Circé, savante dans les arts magiques, m'a fait la même offre, a voulu me retenir par les nœuds de l'hyménée : leurs offres ont été inutiles ; elles n'ont pu vaincre la constance de mon âme, tant la patrie et ceux qui nous donnèrent le jour nous inspirent un tendre attachement que ne sauraient balancer tous les biens et tous les honneurs dans une terre étrangère !

Mais je ne dois pas tarder plus longtemps à vous raconter les malheurs que Jupiter ne cessa point de semer sur ma route depuis mon départ de Troie. A peine eus-je mis à la voile, que le vent me porta sur les côtes des Ciconiens, sous les murs d'Ismare, ville ennemie. Je la soumis, la ravageai ; ses femmes et ses richesses furent notre butin, chaque soldat eut une égale part. J'exhortai les miens à précipiter leur course loin de ces bords ; mais, insensés, ils méprisèrent mes leçons.

Tandis qu'ils faisaient couler le vin à longs flots et qu'égorgeant de nombreuses victimes ils se livraient sur la rive aux plaisirs des festins, les Ciconiens appellent leurs voisins, qui vivent dans l'intérieur des terres et qui, plus nombreux et plus vaillants, combattent du haut d'un char et, lorsqu'il le faut, l'abandonnent et poursuivent le combat. Ils paraissent avec l'aurore, en foule aussi innombrable que les feuilles et les fleurs du printemps. Jupiter, dès lors, nous fit éprouver les rigueurs de la fortune. Rangés en bataille près de nos vaisseaux, ils nous livrent un combat furieux; des deux parts l'airain donne la mort. Tant que nous éclairaient les feux de l'aurore et que croissait le jour, nous soutenons ce combat, malgré l'infériorité du nombre ; mais à l'heure où descend le soleil et où l'on dégage les bœufs de leur joug, les Ciconiens, enfonçant nos cohortes, nous forcent à céder le terrain. Chacun de mes vaisseaux a perdu six braves guerriers ; ils sont couchés dans la poussière ; le reste échappe à la redoutable Parque. Nous reprenons notre route, partagés entre la satisfaction de nous dérober à la mort et les regrets amers où nous plongeait la perte de nos compagnons. Quelque pressés que nous fussions de revoler loin de tant de périls, sur les mers, nos vaisseaux ne s'ébranlèrent point que nos cris, par trois fois, n'eussent appelé chaque ombre des infortunés dont nous abandonnions, hélas ! les corps dans ces champs funestes.

Mais le Dieu qui promène à son gré le ton-

nerre, Jupiter déchaîne contre notre flotte l'aquilon et la tempête; la terre et les eaux se voilent de sombres nuées; soudain descend du ciel une profonde nuit. Mes vaisseaux, poussés par le flanc, sont emportés sur les ondes; l'aquilon siffle, déchire nos voiles avec un rauque et horrible fracas. Pour éviter notre perte, nous les plions, et nous nous efforçons, la rame à la main, de gagner une rade voisine.

Là, nous demeurons pendant deux jours et deux nuits étendus sur le rivage, accablés de fatigue et de chagrins. Le troisième jour. dès que la blonde Aurore a reparu, nos mâts sont relevés, nos voiles déployées éclatent dans les airs, et nous sommes assis dans nos vaisseaux, dont le vent et nos pilotes dirigent la course. Et déjà tout me promettait un heureux retour dans ma patrie; nous tournions autour des bords de Malée, quand tout à coup l'impétueux aquilon et les rapides courants nous entraînent et nous égarent loin de l'île de Cythère. Durant neuf jours entiers les vents orageux nous jettent çà et là sur les eaux; enfin nous abordons à la terre des Lotophages, qui se nourrissent d'une plante fleurie.

Nous montons sur le rivage, nous y puisons l'eau des fontaines, et je prends en hâte un repas avec mes guerriers, sans m'éloigner de ma flotte. Après qu'il a ranimé nos forces, j'envoie deux des plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnaître le pays, voir quels sont les mortels dont cette terre est la nourrice.

Ils partent et pénètrent au séjour des Lotophages, peuple tranquille, qui ne leur dresse aucun piége mortel; il leur présente le lotos, ses délices. Au moment où mes guerriers ont porté à leurs lèvres ce fruit aussi doux que le miel, loin de songer à mes ordres ni à leur départ, ils n'aspirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple : savourer le lotos est leur seul charme; ils ont oublié jusqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre, peu touché de leurs larmes; je les entraîne dans la flotte, et les y retenant par des liens, j'ordonne à tous mes autres compagnons de voler dans nos vaisseaux rapides avant qu'aucun d'entre eux eût goûté le lotos, et eût voulu rester sur ces bords. En un moment ils sont embarqués; et, assis avec ordre sur les bancs, frappent de l'aviron la mer blanchissante.

Nous voguons loin de cette côte, le cœur rempli de tristesse, et nous sommes jetés par les vents sur les terres des cyclopes, peuple sauvage et féroce. Abandonnant aux Dieux le soin de les nourrir, jamais leurs mains ne plantent ni ne dirigent la charrue; leurs champs, sans y être forcés par aucuns travaux, se couvrent d'orge, de froment et d'autres productions variées; on voit s'y propager d'elle-même la vigne, qui porte en de longues grappes un vin délicieux; Jupiter, par ses pluies, fait descendre la fertilité sur ces terres. Les cyclopes ne forment point de conseil, n'ont aucune loi; dispersés sur les cimes de hautes montagnes, ils vivent en de profondes cavernes, sans aucun souci

de leurs voisins; chacun règne sur sa femme et sur ses enfants.

A quelque distance de leurs bords est une petite île hérissée de forêts, et peuplée d'innombrables troupes de chèvres sauvages, qui se multiplient sans trouble en ce lieu, où l'on ne voit point les pas des hommes; jamais n'y pénétra le chasseur, le chasseur infatigable à percer les épaisses forêts et à gravir au sommet de roches escarpées. On ne découvre en aucun endroit de l'île ni troupeaux apprivoisés, ni marque de labourage; toujours inculte et déserte, elle ne retentit que de la voix tremblante des chèvres; car les cyclopes, ses voisins, n'ont point de vaisseaux; parmi eux le vermillon ne colore aucune proue : et il n'est point de ces constructeurs dont l'industrie enfante des bâtiments flottants qui les lieraient avec toutes les côtes, toutes les demeures des hommes, comme tant de peuples ardents à traverser les mers. Loin d'être inféconde, cette île, pour peu qu'on la défrichât, se couvrirait, en leur saison, de tous les fruits de la terre; des prairies, coupées de sources, et tapissées d'un tendre gazon, bordent, le long de ses rives, la sombre mer; on y cueillerait le raisin durant toute l'année; son sein fertile s'ouvrirait facilement au soc; et, à chaque automne, des épis hauts et serrés tomberaient en faisceaux épais sous la faux du moissonneur. Et quoi de plus favorable encore que son port? là il n'est besoin ni d'ancre ni de cordages; abordé, le navire y reste paisiblement jusqu'à ce qu'aspirant au dé-

part, les nautonniers l'ébranlent, et qu'un vent fortuné enfle les voiles. Près du port, sortie du fond d'une grotte, coule une source argentée; autour d'elle naissent de beaux peupliers.

Nous abordons à cette île, conduits sans doute par un Dieu, dans une nuit obscure. Des brouillards ténébreux s'épaississaient autour de ma flotte; aucun astre n'envoyait sa lumière; la lune était cachée au fond des nuages. Nul d'entre nous n'aperçut cette île, ni les grandes vagues qui roulaient contre ces terres. Avant de nous en douter nous étions dans le port; nous plions toutes les voiles, nous descendons sur le rivage; et, subjugués par le sommeil, nous attendons la divine Aurore.

Couronnée de roses, à peine s'éveille-t-elle vers les cieux que cette île frappe nos regards étonnés; nous y portons de tous côtés nos pas. Les filles de Jupiter, nymphes des forêts, précipitent vers nous, par troupes, les chèvres montagnardes pour soutenir les jours de mes compagnons. Nous courons dans nos vaisseaux prendre l'arc recourbé et de longs dards; partagés en trois corps, nous leur livrons la guerre; en peu de moments le ciel nous accorde une abondante proie. Douze navires étaient soumis à mes lois; chacun d'eux reçoit par le sort neuf victimes; dix, à mon choix, sont le partage du mien. Assis sur la rive, nous jouissons, durant le jour, et jusqu'à ce que le soleil ait fait place à la nuit, d'un festin où régnaient avec profusion des viandes exquises et la

douce liqueur des vendanges; car nous n'avions pas consumé celle qui remplit nos vastes urnes, lorsque nous nous emparâmes de la ville des Ciconiens. Nous regardions la terre des cyclopes qui était voisine; la fumée s'en élevait à nos yeux, et nous entendions les murmures de leurs voix confondues avec celles de leurs brebis et de leurs chèvres.

La nuit se répandant sur la terre, nous dormons aux bords du rivage. Dès les premiers rayons du jour, assemblant tous mes compagnons : «Chers amis, leur dis-je, attendez en ce lieu mon retour; je vais, avec mon navire et ceux qui m'y ont suivi, reconnaître moi-même cette contrée, apprendre si ses habitants sont injustes et barbares, ou si l'hospitalité leur est sacrée, et si les Dieux ont ici des autels. »

En même temps je monte dans mon vaisseau, et commande aux miens de s'embarquer et de hâter le départ. Ils volent sur mes pas, se rangent sur les bancs; les vagues blanchissent aux coups répétés de la rame.

Arrivés aux terres voisines, nous voyons, sur la pointe la plus avancée dans la mer, une caverne élevée, toute couverte d'une forêt de lauriers, l'ordinaire asile de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. La spacieuse cour était entourée d'un mur bâti d'informes morceaux de roches, où répandaient une ombre épaisse plusieurs rangs de hauts pins, de chênes dont le front chevelu touchait les cieux. Là demeure un terrible géant, loin de tous les habitants de ces bords : sa seule occupation est de mener paî-

tre ses troupeaux; il n'a de commerce avec aucun des autres cyclopes, et roule en son esprit des projets noirs et cruels. Monstre affreux, il inspire l'épouvante : il ne ressemble point à la race que nourrit le froment; on croit voir un roc isolé, dont le front hérissé de forêts domine toute une longue chaîne de montagnes.

J'ordonne à mes compagnons chéris de m'attendre, de veiller au salut de mon vaisseau; et, choisissant parmi eux, pour me suivre, douze des plus déterminés, je m'avance. Nous avions eu soin de nous charger d'une outre remplie de la liqueur vermeille d'un vin exquis; c'était un présent du fils d'Evanthes, Maron, sacrificateur d'Apollon, et roi d'Ismare. Vivant à l'ombre d'un bocage consacré au Dieu du jour, il avait été traité par nous avec respect, et garanti de toute insulte, lui, sa femme et ses enfants. Il mit entre mes mains les plus magnifiques dons, sept talents d'or finement ouvragés, une coupe d'argent et douze urnes de ce vin, longtemps conservé dans son palais, et dont la possession était un secret connu seulement de lui, de sa femme et de la fidèle sommelière. Versait-on sur vingt mesures d'eau une coupe de ce nectar, l'urne exhalait un parfum semblable à celui qu'on respire dans l'Olympe; alors ce n'eût pas été sans effort qu'on se fût privé de ce breuvage. Nous portions une grande outre remplie de ce vin, et quelques aliments; car j'avais d'abord pressenti que nous rencontrerions un homme doué d'une force terrible,

plein de férocité et sourd à toutes les lois.

Arrivés à l'entrée de sa caverne, nous n'y trouvons point le géant; déjà il avait conduit ses troupeaux aux pâturages. Nous entrons; et, portant l'œil de tous côtés, nous admirons l'ordre et l'abondance qui régnaient en ce lieu; les nombreux paniers s'affaissant sous le poids du lait caillé; la foule des agneaux et des chevreaux se pressant dans de vastes parcs, et chaque classe dans une enceinte séparée, les plus grands, ceux qui étaient moins avancés, et ceux qui, tendres encore, ne venaient que de naître; les vaisseaux de toute espèce, pour traire les troupeaux, nageant dans la crème.

Tous mes compagnons, prêts à prendre quelques-uns de ces paniers, et à pousser hors des parcs, jusque dans nos navires, une troupe de ces agneaux et de ces chevreaux, me conjurent de partir et de fendre avec rapidité les ondes. Je refuse de les écouter. Que ne cédai-je à leurs prières! mais je voulais à tout prix voir le cyclope et connaître si je recevrais de sa main un gage d'hospitalité; entrevue, hélas! fatale à plusieurs de mes compagnons!

Nous allumons le feu, et après nous être nourris de lait caillé, dont nous offrons les prémices aux Dieux, nous l'attendons, assis dans la caverne.

Enfin, précédé de son troupeau, le cyclope arrive, portant sur ses épaules l'immense faix de troncs d'arbres arides pour préparer son repas. Il jette cette charge dans son antre; le roc entier en retentit; saisis d'épou-

vante et d'horreur nous courons nous tapir au fond de l'antre. Cependant il y fait entrer les troupeaux à la mamelle traînante, les chèvres et les brebis, pour les traire, laissant entrer les béliers et les boucs dans la cour. Puis, levant aux nues une énorme roche, il ferme la caverne mugissante; vingt chars roulants à quatre roues ne pourraient ébranler la lourde masse : telle est la porte immense dont il a fermé sa demeure. Maintenant assis, il trait avec un soin assidu les brebis bêlantes et les chèvres aux cris tremblants, rend chaque petit à la mamelle de sa mère, fait cailler une partie de la blanche liqueur du lait, la dépose en des corbeilles artistement tressées, et verse l'autre dans de grands vaisseaux pour lui servir de breuvage à son repas. Ayant fini promptement tous ces travaux, il allume le feu, et nous voit.

« O étrangers, s'écrie-t-il, qui donc êtes-vous? de quels bords êtes-vous descendus sur la plaine humide? Le trafic est-il l'objet de votre course? ou, méprisant la mort, parcourez-vous les mers, d'une proue errante, pour ravager toutes les contrées? »

Il dit : au rugissement de sa voix, et à l'aspect affreux du monstre, nos cœurs se brisent de terreur. Mais je surmonte ce sentiment; cette réponse sort de ma bouche : « Nous venons de Troie; égarés par tous les vents sur les gouffres de Neptune, et n'aspirant qu'à revoir la Grèce, notre patrie, nous avons été jetés (ainsi l'a voulu Jupiter), d'écarts en écarts, jusque sur ces bords igno-

rés. Nous nous glorifions d'avoir suivi aux combats le fils d'Atrée, cet Agamemnon dont, sous le ciel, aucun mortel n'égale aujourd'hui la renommée; telle fut la splendeur de la ville qu'il réduisit en cendres, et tel le nombre des peuples dont triompha sa valeur. Maintenant nous venons embrasser tes genoux : accorde-nous un asile, ou quelque léger don, signe de ta bienveillance. Grand personnage, respecte les Dieux; nous sommes tes suppliants; souviens-toi que Jupiter, protecteur de l'hospitalité, conduit les pas vénérables des malheureux et des étrangers, et qu'il est le vengeur sévère de leurs droits.»

Ainsi je l'implorais : sa réponse manifesta sa cruauté impie et féroce : « Tu es dépourvu de sens, ô étranger, ou tu viens des terres les plus lointaines, toi qui me prescris de craindre et de respecter les Dieux. Les cyclopes n'ont aucun souci de Jupiter, ni de toute la troupe paisible et fortunée des immortels; nous prétendons être supérieurs à leur race. Ne crois donc pas que la peur de sa vengeance m'engage à t'épargner ni toi ni tes compagnons, si mon cœur n'incline à la pitié. Mais dis-moi, où as-tu laissé ton navire? est-ce à une côte éloignée ou voisine? »

J'étais trop instruit pour être abusé par cette question artificieuse; et lui rendant ruse pour ruse, je lui répondis en ces mots : «Le terrible Neptune a fracassé mon vaisseau loin d'ici, à l'autre extrémité de vos terres, contre la pointe d'un rocher où sa main l'a précipité en même temps que le poursuivait

la tempête. Seul, avec ceux-ci, je me suis dérobé au trépas. »

Le cruel garde un farouche silence. Tout à coup il fond sur nous, étend sur deux des miens ses bras formidables, et les empoignant à la fois, il les brise contre le roc comme des jeunes faons ; leur cervelle et leur sang jaillissent et coulent en ruisseaux dans la caverne. Puis il les démembre et les dévore, tel qu'un lion féroce; il s'abreuve de leur sang, suce leur moelle ; il ne reste d'eux ni chair, ni intestins, ni os. A ce spectacle horrible nous levons, tout en pleurs, nos bras vers Jupiter ; le désespoir glace notre sang et nous rend immobiles. Le cyclope, ayant assouvi de chair humaine ses énormes flancs, et vidé une grande cuve de lait pur, s'étend dans toute sa longueur sur le dos, au milieu de ses troupeaux. Entraîné par le premier mouvement de mon courage indigné, je saisis mon épée, et prêt à me jeter sur le barbare, je veux la plonger jusqu'au fond de son cœur : la prudence arrête mon bras. Après ce coup, nous périssions nous-mêmes dans ce lieu de la mort la plus sinistre : nos efforts réunis auraient-il pu jamais écarter le roc qui fermait la gueule de l'antre. Il nous fallut donc, non sans gémir, attendre l'aurore.

Elle parfume enfin l'air de ses roses. Le cyclope rallume aussitôt le feu, trait avec ordre ses troupeaux, rend les petits à leur mère, et saisisssant encore deux des miens, il fait son repas. Quand sa voracité est assouvie, il pousse ses troupeaux hors de la

caverne, enlève l'accablante masse qui en couvrait l'entrée, l'y reporte aussi facilement que s'il fermait un carquois, et faisant retentir les airs d'un effroyable sifflement, il précipite ses troupeaux vers une montagne.

Je demeure donc au fond de la caverne, roulant en mon âme divers projets de vengeance, incertain si Pallas m'accorderait la gloire de punir ce monstre. Voici enfin le parti où se fixe ma pensée.

Il y avait dans ce lieu, près de l'enclos des brebis, une massue énorme, tronc vert d'un olivier arraché par le cyclope, et qui, étant séché, devait guider ses pas. Il nous semblait voir le mât de ces grands navires à vingt rames, portant de lourds fardeaux à travers les abîmes d'Amphitrite : telles étaient la longueur et l'épaisseur de cette massue. J'en abats plusieurs coudées, remets la poutre à mes compagnons, leur ordonnant de la dégrossir : elle devient lisse entre leurs mains : je me hâte d'en aiguiser moi-même l'extrémité, de la durcir dans une flamme ardente, et cache avec soin cette arme sous le fumier entassé çà et là dans la caverne. J'ordonne ensuite aux miens d'interroger le sort pour le choix de ceux qui, levant avec moi cette barre pesante, oseraient l'enfoncer dans l'œil du géant, quand il serait enseveli dans un profond sommeil. Le sort nomme, au gré de mes vœux, quatre de mes plus braves compagnons ; je me mets volontairement à la tête de l'entreprise.

A la fin du jour, le cyclope revient des pâturages avec ses troupeaux gras et éclatants;

il les fait tous entrer dans la vaste caverne, sans laisser les mâles dans la cour, soit par les soupçons de quelque surprise, soit par l'impulsion d'un Dieu propice à nos desseins. Après qu'il a levé en l'air et posé la roche, porte de l'antre, il s'assied; des vases reçoivent le lait qui coule des mamelles de ses troupeaux dont les bêlements remplissent la caverne : les petits sont libres ensuite de têter leurs mères. Deux de mes compagnons assouvissent encore sa faim vorace. Je m'approche alors du monstre, tenant une informe coupe remplie d'un vin brillant de pourpre, et lui dis : « Cyclope, qui as pu te nourrir de chair humaine, tiens, bois de ce vin : tu sauras quel trésor nous gardions dans notre vaisseau. J'en ai sauvé ce que tu vois pour t'offrir des libations comme aux Dieux, si touché de compassion, tu favorisais mon retour dans ma patrie; mais ta fureur a passé toutes les limites. Barbare ! qui d'entre les nombreux humains voudra désormais s'approcher de ton île? rougis de ta férocité. »

A ces mots, il prend sa coupe et boit; il savoure, en la vidant, ce breuvage délicieux; il m'en demande encore : « Donne, donne, mon ami, une seconde coupe de ce vin, et apprends-moi ton nom : je veux t'accorder un présent qui répandra la joie dans ton âme. La terre fertile des cyclopes produit aussi du vin; il ruisselle de grosses et longues grappes, et nous nous reposons de leur accroissement sur les pluies de Jupiter; mais il n'approche pas de cette liqueur, ruisseau

de nectar qui coula de la coupe même des Dieux.

Il dit. Je contente son désir : trois fois je lui présente la coupe, trois fois l'insensé la vide. Dès que les fumées du vin ont troublé sa raison : « Mon cher cyclope, dis-je d'une voix insinuante, tu me demandes mon nom, je vais te l'apprendre : toi, satisfais à ta promesse PERSONNE est mon nom, ainsi m'appellent mon père et ma mère, et tous les miens. »

« Oh bien ! me répond-il avec une férocité inouie, PERSONNE sera le dernier de tous ses compagnons que je dévorerai : voilà le gage d'hospitalité que je te prépare. »

Il dit ; tombant en arrière, il s'étend sur le pavé, son énorme cou incliné sur son épaule, et il cède au poids du sommeil qui dompte tout ce qui respire. La bouche du monstre ronflant, enseveli dans une profonde ivresse, rejette, avec des ruisseaux de vin, des lambeaux sanglants de chair humaine.

Alors, je plonge la barre d'olivier dans un grand tas de cendres embrasées, et j'encourage mes compagnons, pour qu'aucun d'eux, se laissant maîtriser par l'effroi, ne m'abandonne au fort du péril. Le tronc vert allait s'enflammer, et par l'extrémité était d'un rouge ardent ; je me hâte de le tirer du feu ; autour de moi se pressaient mes compagnons ; un Dieu nous inspire de l'audace. Ils portent le pieu aigu sur l'œil du cyclope ; moi, prenant le haut de ce pieu, je l'enfonce et le tourne entre mes mains. Tel le constructeur, creusant une forte poutre, fonde-

ment d'un navire, conduit le sommet de la longue tarière, que, sans relâche, ses compagnons, avec des brides, tirent de l'un et l'autre côté, et font tourner d'un mouvement impétueux : tel, avec le secours des miens, j'agite dans l'œil du monstre l'olivier embrasé et dévorant. Le sang jaillit autour de la pointe ardente ; la vapeur de là prunelle, qui est toute en feu, consume en un moment les paupières et le sourcil, pendant que ses racines pétillent avec éclat dans la flamme. Et comme à l'instant qu'un prudent forgeron, pour donner au fer la trempe qui le fait résister au temps, plonge dans l'eau froide une hache ou une scie toute brûlante, l'eau mugit, et l'air est déchiré par un sifflement sonore : ainsi l'œil bouillonnant siffle et mugit autour de la masse embrasée.

Le cyclope pousse des hurlements épouvantables, tout le rocher en retentit : effrayés, nous fuyons çà et là dans les recoins de l'antre. Il arrache de l'œil le pieu tout souillé de sang ; tourmenté, ses mains le jettent à une courte distance.

Cependant sa voix hurlante appelle les cyclopes, qui, répandus autour de sa demeure, habitaient les antres des cimes orageuses. A ses cris ils arrivent de toutes parts en foule ; et, environnant la caverne, ils lui demandent le sujet de son désespoir. « Quel malheur, ô Polyphème, te fait élever, au milieu des douces ombres de la nuit, des clameurs si terribles, et bannir le sommeil de nos paupières ? Quelqu'un des mortels t'aurait-il ravi tes troupeaux ? ou t'arracherait-il

la vie par la ruse ou à force ouverte? Quel est le nom du téméraire? »

« Hélas! mes amis, PERSONNE, leur répond du fond de son antre le géant; je suis victime non de la force, mais de la ruse. — Que veux-tu dire? (ces paroles se précipitent de leurs lèvres bruyantes.) Puisque, de ton propre aveu, tu n'essuies aucune insulte réelle dans ta caverne solitaire, qu'exiges-tu de nous? soumets-toi aux maux qu'il plaît à Jupiter de t'envoyer. Invoque, tu le peux, Neptune, ton père; il est le roi des ondes. »

En même temps ils se retirent. Je ris au fond de mon cœur de les avoir tous abusés par ce nom. Le cyclope pousse de longs gémissements: déchiré par la douleur, il marche à tâtons; et parvenu enfin à écarter la lourde roche, porte de la caverne, il s'assied à l'entrée, étendant ses vastes bras pour saisir celui qui voudrait s'échapper en sortant avec ses troupeaux. Qu'il me croyait dépourvu de sens! Je méditais les moyens qui me restaient pour nous arracher, mes compagnons et moi-même, au plus terrible trépas; je roulais promptement en mon esprit tous les desseins que pouvaient me suggérer la prudence et la ruse: car il ne s'agissait pas moins que de notre vie, et, pour délibérer, nous n'avions qu'un moment. Voici le parti qui fixa mon irrésolution.

La caverne enfermait de beaux et grands béliers, chargés d'une toison épaisse et noire. J'unis, dans le plus profond silence, trois à trois, ces animaux avec de fortes branches d'osier qui servaient de lit au

monstrueux cyclope nourri dans l'impiété; je confie au bélier du milieu et j'attache sous lui un des miens; les deux autres, marchant aux côtés, assurent sa retraite. Chacun de mes compagnons était donc porté par trois de ces animaux. Il y avait un bélier d'une grandeur surprenante, et qui, par sa force et par sa beauté, était le plus distingné de tout le troupeau. Je le saisis au dos, me coule sous son ventre hérissé; et empoignant à pleines mains les grandes boucles de sa toison, j'y demeure attaché avec une constance inébranlable. Ainsi nous attendons, en soupirant plus d'une fois, l'arrivée de l'aurore.

A peine a-t-elle coloré les cieux, que les béliers, en tumulte, se précipitent vers les pâturages. Les brebis, qui n'avaient pas été traites, remplissaient la caverne de leurs bêlements, traînant leurs mamelles chargées de lait. Le cyclope, assis et tourmenté par des douleurs aigues, tâtait le dos de tous béliers qui se dressaient avec impétuosité en se faisant jour à travers le troupeau: l'insensé ne soupçonnait pas qu'ils portaient mes compagnons sous leur sein velu. Enfin le plus grand bélier sort avec lenteur le dernier de la caverne, chargé de sa pesante toison, et de moi qui étais agité de soins. Le terrible Polyphême lui passe aussi les mains sur le dos et l'arrête.

« Bélier, mon ami, dit-il, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne? Eh quoi! avant ce jour, loin d'être jamais devancé par le troupeau, tu marchais à sa tête à grands pas; chaque matin tu étais le pre-

mier à brouter les fleurs naissantes et le gazon des prairies; tu t'abreuvais le premier dans les fleuves; et à peine le soir avait-il répandu ses ombres, que le premier encore tu revenais dans mon antre. Aujourd'hui (se peut-il?) le dernier de tous? Ah! regretterais-tu de n'être plus conduit par l'œil de ton maître? Un homme pervers, PERSONNE, assisté de ses compagnons non moins pervers, m'a plongé dans une nuit éternelle, après avoir triomphé de mes forces par la liqueur du vin; mais j'espère qu'il n'est pas encore échappé à sa perte. Si donc tu pouvais partager mes sentiments, si donc tu pouvais parler et me dire en quel recoin ce malheureux tremble et se dérobe à ma fureur! ah! au même instant, de son crâne brisé contre terre, le sang et la cervelle jailliraient de toutes parts dans mon antre; mon cœur goûterait quelque soulagement après tous les maux où m'a plongé cet ennemi, le plus vil des humains. »

En achevant ces paroles, il laisse passer le bélier. Bientôt je me dégage de l'animal qui me portait; je détache mes compagnons, et nous hâtant de pousser devant nous, par divers circuits, une partie de ces béliers, sous les pas allongés desquels fuyait la terre, nous arrivons à notre vaisseau. Nos amis, qui nous croyaient au séjour des morts, nous revoient avec des transports de joie; ils donnent cependant des sanglots à ceux qui nous manquent. J'interromps leurs regrets; mes signes leur interdisent les plaintes et les larmes, leur ordonnent de précipiter ce trou-

peau dans le navire et de fendre l'onde salée. Ils s'élancent sur les bancs, et bouleversent de leurs rames la mer éclatante d'écume.

Quand nous sommes à la distance jusqu'où retentit une forte voix : « Ah! cyclope, m'écriai-je, ta rage barbare n'a pas englouti les compagnons d'un lâche ; te voici enfin la victime de tes nombreux attentats. Homme féroce! toi qui, sans respect pour l'hospitalité, as dévoré tes suppliants, reconnais la punition dont t'accablent Jupiter et tous les Dieux. »

A ces paroles redouble la rage qui bouillonne dans son cœur. Il arrache la cime d'un roc, et la jette avec tant de raideur, quelle tombe devant la proue du vaisseau. A la chute du roc les flots jaillissent vers les nues, retombent, et, entraînant le navire, roulent vers le rivage inondé. Je saisis un immense aviron, et heurtant le continent, repousse la nef loin de ces bords ; et, animant mes compagnons, je leur ordonne, des signes et de la tête et des mains, de se courber tous sur les rames pour fuir les plus horribles désastres. Se précipitant sur les rames, ils fendent les flots.

Lorsque nous sommes deux fois plus qu'auparavant éloignés du rivage, je me retourne vers le cyclope, et élève ma voix : mais tous mes compagnans s'élançant autour de moi, chacun s'efforce à me retenir par les paroles les plus persuasives : « Téméraire, pourquoi irriter encore ce géant féroce? Un roc, lancé comme un trait, vient de rejeter le navire au rivage ; nous avons cru y

trouver la mort. Que ta voix frappe son oreille, un roc plus terrible (tant sa main les jette avec raideur) fracassera nos têtes, et fera voler le navire en éclats. »

C'est ainsi qu'ils m'imploraient. Mais ils ne peuvent fléchir mon âme haute et intrépide; j'exhale une seconde fois mon courroux : « Cyclope, si, parmi les mortels, on t'interroge sur celui dont la main imprima sur ton front cette honteuse difformité, dis que le destructeur des remparts, le fils de Laërte, Ulysse, habitant d'Ithaque, t'a plongé dans cette nuit profonde. »

Les hurlements de la rage éclatent sur ses lèvres. « O destinée, s'écria-t-il, il est donc vrai, et d'anciens oracles s'accomplissent! Jadis vint dans ma demeure un grand personnage, le fils d'Euryme, Télème, qui était le plus habile des mortels à prédire l'avenir, et qui vieillit parmi les cyclopes dans l'exercice de son art. Il m'annonça tout ce qui vient de m'arriver, me dit que mon œil me serait ravi par les mains d'Ulysse. Sur cette prédiction, je m'attendais à l'arrivée d'un héros remarquable par sa beauté, par sa stature, et armé d'une force invincible. Et c'est le plus vil des mortels, un nain sans vigueur, qui, m'ayant dompté par le vin, m'a privé de mon œil! Ah! viens, je t'en prie, approche, Ulysse! que je t'ouvre ma demeure, que tu reçoives les plus riches dons, et que je te recommande au puissant Neptune; car je suis son fils, il s'honore d'être mon père. Il me guérira dès qu'il le voudra, sans que j'implore d'autres secours, ni

parmi les humains, ni parmi les Dieux. »

« Rejette cet espoir, repartis-je; ton œil ne sera jamais guéris, pas même par le pouvoir de Neptune. Plût au ciel que je fusse aussi assuré de t'avoir privé de la vie et précipité dans le sombre empire de Pluton ! »

A ces mots il lève ses mains vers le séjour des astres; et cette imprécation sort de ses lèvres: « Ecoute-moi, Neptune, Dieu terrible, à la chevelure noire et majestueuse, toi dont les bras ceignent la terre: s'ii est vrai que je sois ton fils, si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des remparts, cet Ulysse, né de Laërte, et habitant d'Itaque, n'imprime jamais le pied dans sa terre natale; ou si les destins veulent qu'il revoie ses amis et ses foyers, qu'il y rentre malheureux, après une longue suite de traverses, conduit par un navire étranger, pleurant la perte de tous ses compagnons, et qu'il trouve dans son palais de nouvelles infortunes. »

C'est ainsi qu'il l'invoque, et Neptune l'exauça. Mais Polyphême, levant une roche beaucoup plus grande encore que la première, l'agite en l'air d'un rapide effort et la jette avec une vigueur semblable à celle des immortels; elle tombe près de la poupe; peu s'en faut que le gouvernail ne soit heurté. Jaillissante, l'eau de la mer recule, et heureusement les flots émus poussent en avant le vaisseau, et l'approchent de l'île où, près de la flotte réunie, nos compagnons assis, en pleurs, languissaient après notre retour. Nous touchons au sablonneux rivage, nous descendons à terre; et faisant sortir du na-

vire les troupeaux, chacun, avec égalité, participe au butin : mes compagnons, dans ce partage, joignent, d'une voix unanime, à ce qui m'est dû, le bélier qui m'a tiré de l'antre. Je le sacrifie aussitôt à Jupiter, qui, du haut des sombres nuées, règne sur tout ce qui respire ; ma main allume l'offrande : mais loin d'y jeter un œil favorable, il me préparait de nouveaux malheurs, et songeait à perdre mes vaisseaux et tous mes compagnons.

Cependant, jusqu'à ce que le soleil ait achevé sa course, ce jour est pour nous un banquet continuel. Lorsque les ténèbres ont remplacé l'astre de la lumière. le sommeil, aux bords de la mer, nous prodigue ses faveurs, et, dès les rayons naissants de la vigilante aurore, j'anime les miens à monter dans nos vaissaux, à déployer les voiles. Ils s'embarquent, se placent sur les bancs, et armés du tranchant aviron, frappent de concert le sein écumeux des ondes.

Ainsi, le cœur serré, nous poursuivons notre route, nous félicitant d'être échappés à la mort, mais, hélas ! privés de nos amis. »

CHANT X

« Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue, où règne le fils d'Hippotas, Eole, l'ami des immortels. Un rempart indestructible d'airain, bordé de roches lisses et escarpées, ceint l'île entière. Douze enfants du roi font l'ornement de son palais, six fils et six filles; ils sont tous dans la fleur de l'âge : il les unit des liens de l'hyménée, et leurs heures s'écoulent, auprès d'un père et d'une mère dignes de leur vénération et de leur amour, en de continuels festins, embellis de ce qu'ont de plus flatteur la variété et l'abondance. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes, la nuit, ces époux dorment sur des lits moelleux.

Ce roi, dont le palais nous a reçus, m'accueille, durant un mois, avec amitié; il ne cessait de m'interroger sur Ilion, sur la flotte des Grecs et sur leur retour : je lui fais un récit fidèle de tous les événements. Dès que je lui témoigne l'impatience où je suis de partir, et le prie de seconder mes vœux, il s'y montre favorable. Il me donne une outre, dépouille du plus fort et du plus énorme taureau : là il vient d'emprisonner les vents les plus orageux; car le fils de Saturne l'a nommé le roi des vents, et c'est à son gré que s'allume ou s'apaise leur furie. Il attache l'outre au fond de mon navire par d'éclatan-

tes chaînes d'argent, pour qu'aucun d'eux ne trouble l'air de sa plus légère haleine: il laisse en liberté celui qui part de l'occident, lui ordonnant de s'élever et de guider nos vaisseaux dans notre patrie; ordre inutile! la folie de mes compagnons devait être notre perte.

Durant neuf jours et autant de nuits, nous sillonnons les ondes. A la dixième aurore se manifestait à mes regards ma terre natale; nous découvrions les feux allumés sur le rivage. Alors, accablé de veilles et de fatigue, je me laisse surprendre aux charmes du sommeil; car ma main n'avait pas cessé de tenir le gouvernail, ne le confiant à aucun de mes compagnons, tant j'étais impatient de revoir notre patrie. Pendant que je sommeillais, des propos séditieux se répandent parmi eux de bouche en bouche, dans la persuasion que je revenais comblé d'or et d'argent, présents du magnanime Eole.

« Ciel! se disent-ils l'un à l'autre, combien ce mortel est honoré de tous, en quelque terre et en quelque ville qu'il paraisse! combien il reçoit de témoignages d'amitié! que de belles et riches dépouilles n'a-t-il pas aussi remportées de Troie! Et nous, les compagnons fidèles de sa route et de ses périls, nous rentrons les mains vides dans notre patrie! Ce n'était pas assez de tant de trésors; voici un gage particulier de la tendresse généreuse d'Eole. Quel est ce présent mystérieux! Sachons combien d'or et d'argent est renfermé dans cette outre précieuse. »

Telles sont leurs paroles, et ils exécutent

ce dessein funeste. Ils ouvrent l'outre profonde : soudain tous les vents se précipitent dans les airs ; la tempête, malgré les sanglots et les cris des miens, emporte mes vaisseaux sur l'immense mer, loin de ma patrie. Eveillé, je délibère si je ne chercherai pas la mort dans les ondes, ou si, calme au sein de cette infortune, je prolongerai ma vie. Je la prolonge, je soutiens cet assaut avec intrépidité, et, couché sur le tillac, la tête couverte de mon manteau, j'attends notre destinée dans un profond silence, tandis que mes compagnons exhalaient des plaintes lamentables. Ma flotte est repoussée par la tempête aux côtes de l'île d'Eole.

Nous montons sur le rivage ; et, puisant une eau limpide, nous ranimons en hâte, près de nos vaisseaux légers, nos forces par quelque nourriture. Puis m'associant un héraut et un autre de mes compagnons, je précipite mes pas au palais d'Eole. Il se livrait aux plaisirs d'un festin avec sa femme et la troupe fortunée de ses enfants. Nous nous arrêtons humblement à la porte de la salle ; pleins de honte et de respect, nous nous jetons sur le seuil. A notre aspect, ils sont glacés de surprise; ils m'interrogent : « Ulysse, qu'est-ce qui te ramène ? Quel démon ennemi te poursuit ? Ne t'avions-nous pas donné tous les secours nécessaires pour arriver au sein de ta demeure, et partout où tu dirigerais ta route ? »

Telles étaient leurs questions. Plongé dans la douleur : « Mes compagnons infidèles, répondis-je, et un moment d'un sommeil fu-

neste ont causé ma perte. Mais vous, mes amis, vous qui le pouvez, soulagez mes infortunes. » Ainsi je m'efforçais de les fléchir.

Leurs bouches sont muettes. Le roi rompt enfin le silence: « Fuis dès cet instant de cette île, ô le plus indigne des mortels! Il ne m'est permis ni d'ouvrir mon palais à celui que poursuit la vengeance des Dieux, ni de favoriser sa route. Fuis, tu es chargé de l'exécration céleste. » Il me renvoie ainsi de son palais, qui retentit de mes vains gémissements.

Nous voguons loin de ces lieux, le cœur rempli d'une sombre tristesse. Mes compagagnons (suite fatale de notre imprudence), toujours armés de la pesante rame, luttent péniblement contre les flots; ils s'épuisent, leur courage s'abat; l'accès à notre patrie nous semble fermé pour jamais.

Six jours et six nuits nous fendons la plaine liquide; le septième jour se déploient à nos yeux les immenses portes de la ville élevée des Lestrigons bâtie par Lamus, ancien roi de ce peuple. Là, rentrant avec ses troupeaux, le berger excite par ses cris le berger, qui, répondant à sa voix, précipite déjà les siens dans les campagnes; là, le pâtre, qui sait vaincre le sommeil, gagne un double salaire en menant paître tour à tour, sans interruption, les bœufs mugissants et les troupeaux à la toison argentée, tant les routes du jour et de la nuit sont voisines.

Nous approchons d'un admirable port, formé par deux vastes rochers qui, s'élèvant aux nues, s'avancent au sein des ondes, et

paraissent courir s'embrasser, ne laissant qu'un étroit passage. Tous les vaisseaux de mes compagnons se précipitent dans cette enceinte profonde, où, l'un à côté de l'autre, ils sont attachés par des liens. Jamais ne s'y élève le moindre flot; la surface des eaux est unie, et partout y brille la sérénité. Seul, je refuse d'entrer dans ce port: liant mon navire à un rocher escarpé, j'y monte et laisse errer au loin mes regards. Je n'aperçois aucune trace de labeur ni des bœufs, ni des hommes; seulement je vois s'élever dans les airs les tourbillons de fumée.

Alors je choisis deux des miens, auxquels j'associe un héraut sacré; ils vont, par mon ordre, s'instruire quel est le peuple que nourrit cette terre. Ils suivent une grande route, frayée par les chars qui, des monts élevés, traînaient à la ville la dépouille des forêts. Ils rencontrent non loin de ces murs, près de la fontaine de la nymphe Artacie, une jeune fille remarquable par la noblesse de son port; elle était née d'Antiphate, roi des Lestrigons; l'urne en main, elle puisait dans cette fontaine argentée, ouverte à tous les citoyens: mes compagnons la saluent, lui demandent le nom de ce peuple et du roi qui le gouverne. Elle leur montre un palais qui touchait le ciel; c'était le palais de son père. Ils entrent dans cette demeure; et le premier objet qui frappe leurs regards est la femme du roi. A son aspect, ils sont saisis d'horreur: par sa stature, elle ressemblait à une montagne. Elle appelle hors du conseil son mari, le formidable Antiphate, qui leur destine la

plus affreuse mort. A peine a-t-il paru, qu'il saisit l'un d'entre eux et le dévore; les deux autres fuient d'un vol précipité jusqu'à nos vaisseaux.

Mais ce monstre fait retentir dans la ville entière sa voix terrible. A cette voix, les invincibles Lestrigons accourent de toutes parts en foule innombrable : ils ne sont point semblables à la race ordinaire des hommes; le rivage est bordé d'un peuple de géants. Ils font pleuvoir sur nous les sommets accablants des rochers. Un tumulte horrible s'élève de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écrasés, et du fracas de nos vaisseaux sautant en mille éclat; d'autres de mes compagnons, comme on ravit aux eaux leurs habitants, sont transpercés des longues lances de l'ennemi, et enlevés pour lui servir de pâture. Pendant que le carnage et le trépas régnaient dans la profonde enceinte du port, mon épée fend le câble, lien de mon navire, et j'exhorte la troupe des miens à se courber de tous leurs efforts sur leurs rames nombreuses et agiles. Tout m'obéit; bouleversés, les flots écument. Par un heureux esssor, loin de ces roches qui pleuvaient sur nous, mon navire a gagné la plaine liquide. Mais, hélas! les autres, sans qu'il en échappe un seul, sont ensevelis au sein de ce port dans une ruine commune.

Nous poursuivons notre course ; et la joie de notre délivrance était troublée par les regrets douloureux que nous donnons à nos amis. Nous arrivons à l'île d'Æa, où régnait Circé, déesse puissante qui enchante les mor-

tels par sa beauté et par les accents mélodieux de sa voix. Sœur du prudent Æétès, elle a reçu la naissance du Soleil, qui verse en torrents la lumière, et de la nymphe Persa, fille de l'Océan. Conduits par quelque divinité, nous entrons en silence dans un large port. Deux fois naissent le jour et la nuit, et nous demeurons étendus sur le rivage, accablés de fatigue et minés d'une sombre douleur.

Mais le troisième jour, dès que la blonde Aurore a doré les côteaux, je prends ma lance et mon glaive, et me rendant sur une haute montagne, je porte l'œil de tous côtés, et prête l'oreille, impatient de découvrir des traces d'habitants, et d'entendre le son de la voix humaine. J'aperçois dans l'éloignement une noire fumée qui s'élevait du milieu d'une épaisse forêt de vieux chênes où se dérobait à nos regards le palais de Circé. Mon premier dessein est de porter sans retard mes pas vers cette habitation. Je me détermine à me rendre à mon navire pour satisfaire au devoir le plus pressé, celui d'animer le courage de mes compagnons, et de leur procurer quelque nourriture, résolu d'envoyer un corps nombreux à la decouverte de cette contrée. Je n'étais plus éloigné du rivage; un Dieu fut touché de me voir dans la disette et sans aucuu secours : tout à coup paraît sur ma route un grand cerf au bois majestueux qui, embrasé des feux les plus ardents du soleil, s'élançait des pâturages de la forêt pour se désaltérer dans le fleuve. Ma lance, l'atteignant au milieu de sa course, le frappe au dos, et le perce

de part en part; il s'abat avec un cri dans la poussière, sa vie s'enfuie avec son sang. J'accours; posant le pied sur le cerf, j'arrache ma lance de son corps, et l'incline contre un coteau. Je brise des branches d'osier, je les tords, et en formant un lien de plusieurs coudées, je garotte les pieds du monstrueux animal. Mon cou est chargé de ce fardeau, trop lourd pour le porter d'une seule épaule, et je me rends à la rive, appuyé sur ma lance. En arrivant, je jette ce fardeau devant mon navire; et ranimant la constance de mes compagnons : « Amis, leur dis je d'un ton affectueux, quelque désespoir qui nous presse, nous ne descendrons point dans la demeure de Pluton avant le jour marqué par les destins. Levez-vous; tant que le ciel nous fournira des aliments, jouissez de l'abondance, et prévenons la cruelle mort dont nous menace la faim. »

Leur désespoir s'adoucit à ma voix. Sortant des antres où il s'étaient retirés, ils se rassemblent sur le rivage et considèrent avec admiration cet animal d'une grandeur démesurée. Dès qu'ils ont contenté leurs regards, ils répandent sur leurs mains une eau pure, et font les apprêts d'un festin. Assis sur la rive, nous le prolongeons jusqu'à la fin du jour, l'abondance dissipe la faim, le vin bannit le souvenir de nos peines. La nuit ayant répandu ses ombres paisibles, nous nous livrons au sommeil sur les bords de la mer. Mais, aux premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, je forme un conseil, et au milieu de toute ma troupe, je lui tiens ce discours :

« Compagnons, prêtez-moi l'oreille, malgré tant d'infortunes. O mes amis, nous ne connaissons point la terre où nous sommes; nous ignorons à quelle distance elle est du septentrion, du midi, des lieux où l'astre vivifiant de la lumière descend sous l'horizon, et de ceux où il ramène le jour aux humains. S'il nous reste encore un parti à prendre, considérons sans retard celui que nous suggère la prudence; quant à moi, je n'en connais point. Du haut de cette roche j'ai vu que nous sommes abordés à une île très basse, qu'environne une vaste mer. Du milieu de l'île s'est élevée à mes regards une grande fumée sortie de l'épais ombrage d'une forêt. »

A ces mots leurs cœurs se brisent, et leur esprit se retrace le roi des Lestrigons, Antiphate, et le terrible cyclope qui dévorent des hommes, Ils poussent tous des gémissements et des cris, ils versent des ruisseaux de larmes. Mais les cris et les larmes changent-ils la destinée des malheureux? Moi, je partage leur troupe en deux corps: je me mets à la tête du premier; l'autre est commandé par Euryloque. Deux lots sont promptement agités dans un casque d'airain; celui d'Euryloque frappe aussitôt nos regards. Il part sans balancer, suivi de vingt-deux compagnons. Ils ne peuvent nous quitter sans répandre des larmes; nous ne pouvons les voir s'éloigner sans pousser des sanglots.

Ils arrivent à travers la forêt, dans une grande vallée, où, formé de marbre éclatant, domine le superbe palais de Circé. On voyait, à l'entrée, des loups et des lions, hôtes fé-

roces des forêts, apprivoisés par ses enchantements. Loin de se précipiter avec fureur sur mes compagnons, ils se dressaient autour d'eux, et les flattaient en agitant leurs queues hérissées. Tels, lorsqu'il sort d'un banquet, des chiens domestiques et fidèles accourent et accueillent avec de vives caresses leur maître qui, pour les réjouir, leur apporte toujours quelque appât friand : tels ces loups et ces lions à l'ongle meurtrière caressaient mes guerriers épouvantés à l'aspect de ces monstres des forêts. Ils s'arrêtent aux portes du palais, et prêtent l'oreille aux accents mélodieux que formait la belle déesse, tandis que sous ses mains naissait, sur une grande toile, une broderie merveilleuse par sa finesse, par sa grâce et par son éclat, ouvrage semblable à ceux des déités de l'Olympe. Un des chefs de cette troupe, le vaillant Politès, le plus cher de mes compagnons, celui dont je respectais le plus la prudence, prend la parole : « O mes amis ! une mortelle, ou plutôt une déesse, en formant de ses mains une broderie admirable, fait retentir tout ce palais d'une voix dont l'harmonie enchante. Conjurons-la de paraître. »

Il dit; leurs voix réunies l'appellent. Elle vient aussitôt ouvrir la porte, et les presse d'entrer. Insensés! tous, sans balancer, suivent ses pas: le seul Euryloque, soupçonnant quelque embûche, demeure prudemment hors du palais. La déesse conduit ces guerriers sur des siéges où l'on repose mollement; sa main leur prépare nn breuvage où le lait caillé, la fleur de farine et le miel

frais s'unissent à un vin séduisant par sa douceur; elle y distille un poison qui, par un charme invincible, doit effacer de leur esprit le souvenir de leur patrie. Elle leur présente cette coupe; ils la vident. Les frappant aussitôt de sa baguette, elle les précipite dans une profonde étable. O soudaine métamorphose! ils ont la tête, la voix, toute la figure de pourceaux, ils sont hérissés de soie, mais ils se connaissent; à cet égard, leur sens n'a subi aucune altération. Ils pleurent, retenus dans ce cachot. Circé leur jette avec dédain des cornouilles et des glands que dévore avec avidité l'animal grommelant dans la fange.

Euryloque revole au rivage, impatient de nous annoncer le sort désastreux de ses compagnons. Il ne peut proférer une parole; son cœur est frappé d'une douleur profonde, ses yeux sont noyés de larmes. Présageant la plus terrible catastrophe, saisis d'étonnement et de trouble, nous l'interrogeons, nous le pressons longtemps de rompre le silence; il parle enfin, il nous fait connaître notre infortune.

« Selon tes ordres, noble Ulysse, nous traversons la forêt; nous trouvons au fond d'une grande vallée un beau palais de marbre; formant une broderie, une mortelle, ou ou plutôt une déesse, fait éclater des chants célestes. Mes compagnons l'appellent. La porte s'ouvre : la déesse vient, sa voix flatteuse nous offre un asile. Imprudents! ils la suivent tous : seul, je prévois quelque embûche; je reste hors du palais. Leur troupe

entière a péri, aucun n'a reparu : en vain, l'œil fixé sur la porte, suis-je demeuré longtemps à les attendre. »

Il dit. Je suspens à mon flanc mon glaive terrible ; mon arc charge mon dos, et je lui ordonne de me guider vers ce palais. Il tombe à mes genoux, il les embrasse. « Ne va point en ce lieu funeste, homme trop intrépide, dit-il, ne m'oblige pas à t'y suivre. Je sais que tu ne ramèneras aucun des guerriers qui m'ont accompagné, et que tu cours toi-même à ta perte. Fuyons avec ceux qui nous restent : peut-être est-il encore temps d'échapper au péril dont ce jour de malédiction nous menace. »

« Demeure, toi, Euryloque, près du navire, répondis-je : n'y songe qu'à couler les heures dans les banquets. Quant à moi, j'irai seul ; l'invincible nécessité m'en fait une loi. »

En même temps, je cours loin de la rive. Entré dans la vallée, je m'approchais du palais de la formidable enchanteresse : tout à coup, le Dieu armé du roseau d'or, Mercure, se présente à moi sous la forme du plus beau des mortels : sur son menton fleurit à peine un léger duvet : entré dans l'adolescence, il charme par sa jeunesse et par sa grâce. Il me prend par la main, et me dit :

« Où vas-tu, malheureux, toi qui, sans connaître ce dangereux séjour, parcours seul d'un pas téméraire ces forêts et ces montagnes ? Tes compagnons, par le pouvoir de Circé, ont subi la plus honteuse métamorphose : comme des pourceaux immondes, ils sont emprisonnés en de sombres étables.

Viendrais-tu pour les délivrer? Ah! crains que le retour ne te soit interdit à toi-même; crains que tu ne sois détenu dans ce palais avec ceux dont tu regrettes la perte. Rassure-toi: je compatis à ton sort, et veux te tirer de ce péril funeste. Reçois cette plante salutaire, et porte hardiment tes pas dans le palais de Circé. Connais les artifices pernicieux de l'enchanteresse. Elle te préparera un breuvage; elle y distillera des sucs magiques. Tu seras supérieur au charme; telle est la vertu de cette plante merveilleuse. Ecoute encore. Quand Circé t'aura frappé de sa longue baguette, cours vers elle le glaive à la main, comme pour lui ravir le jour. Effrayée de cette audace, elle voudra te gagner par ses appas, et t'offrira son cœur; ne dédaigne point l'amour d'une déesse, si tu veux obtenir la délivrance de tes compagnons et les secours nécessaires à ta route. Mais oblige-la de jurer par le serment terrible des immortels que tu n'auras à redouter de sa part aucun piége; crains qu'après t'avoir désarmé, elle n'énerve et n'avilisse ton courage. »

Ainsi parle Mercure; et arrachant du sein de la terre cette plante, il la remet entre mes mains; il m'en fait connaître les vertus. Elle est noire par sa racine, sa fleur a la blancheur du lait: MOLLY est le nom qu'elle a reçu des Dieux. Il est difficile aux hommes de la découvrir, mais elle ne peut échapper aux yeux des immortels.

Mercure, à travers les forêts de l'île, revole dans l'Olympe. Je m'avance vers la demeure

de Circé ; à chaque pas mon cœur palpite, agité de soins. Arrivé à l'entrée du palais de la déesse, je m'arrête, et fais éclater ma voix : la déesse l'entend, les portes sont ouvertes ; elle paraît elle-même, et me prie d'entrer dans cet asile. Je la suis plongé dans une morne tristesse. Elle me place sur un siége éblouissant, mes pieds posent sur une estrade. Sa main me présente dans une coupe d'or un breuvage où elle a mêlé ses magiques poisons. Je prends la coupe, et je bois ; le charme est sans effet. Elle me frappe de sa baguette. « Va, dit-elle, dans l'étable fangeuse, t'étendre auprès de tes compagnons. »

Elle parlait encore, lorsque, armé de mon épée, je me précipite vers elle comme pour l'immoler. Elle pousse un cri terrible, tombe à mes genoux ; des larmes paraissent aux bords de sa paupière, et ces mots volent de ses lèvres : « Quel es-tu ? quel est ton pays ? qui t'a donné le jour ? Quoi ! tu as pris ce breuvage et triomphé du charme ! Jamais encore aucun mortel n'a pu résister à ces poisons dès que la coupe a touché ses lèvres. Un cœur invincible respire dans ton sein. Je n'en puis douter, je vois cet Ulysse, fameux par sa prudence, et dont le vaisseau (Mercure me l'a souvent annoncé), doit, à son retour de Troie, aborder à ma rive. Renferme ton épée ; tu as vaincu une déesse : elle t'offre son cœur ; que l'amour banisse de nos âmes la défiance. »

Telles furent ses paroles. Moi, sans céder à ses piéges : « O Circé, répondis-je, comment veux-tu que mon âme s'ouvre aux sentiments

de la confiance et de la tendresse, toi qui changeas mes compagnons en de vils animaux? Tes paroles flatteuses, ton amour, ne sont-ils pas un nouvel artifice pour me retenir dans ce palais, me dépouiller de mes armes, énerver mon courage, et me confondre parmi les plus lâches des mortels? La félicité que tu me destines ne saurait m'éblouir. Sais-tu, ô déesse, ce que j'exige de toi pour rassurer ma défiance? l'inviolable serment des immortels. »

Elle profère ce terrible serment. Après que sa bouche l'a prononcé, je cède au bonheur que m'offre une déesse. Elle était servie par quatre nymphes, sorties des fontaines, des bois et des fleuves sacrés qui portent à l'Océan le tribut de leur onde. L'une jette sur les siéges des voiles de lin et des tapis de pourpre; l'autre dresse une table d'argent et y pose des corbeilles d'or; la troisième, ayant apporté de brillantes coupes, verse dans une urne précieuse un vin exquis, odorant, et la quatrième va puiser l'eau claire des fontaines et préparer le bain. Une grande flamme éclate sous une immense cuve; l'eau siffle et bouillonne. Une nymphe me conduit au bain; je sens avec délices couler des torrents d'eau tiède sur ma tête et sur tout mon corps, jusqu'à ce que je sois délivré de l'abattement qui me restait de tant de peines et de travaux.

Après que le bain et un parfum huileux m'ont ranimé, elle me présente une tunique d'une extrême beauté, un manteau superbe, et, me ramenant dans la salle, me

place sur un siége radieux; mes pieds posaient sur une estrade. Une autre nymphe s'avance, tenant une aiguière d'or, et verse d'un bassin d'argent, sur mes mains, l'eau des fontaines. On sert les mets les plus exquis; la déesse me presse d'y participer. Mais ils m'étaient odieux; j'étais plongé dans une profonde rêverie; mon âme, absorbée dans le sentiment des malheurs que j'avais essuyés, en présageait d'aussi terribles.

Circé vit ma sombre tristesse. « Ulysse, dit-elle, pourquoi ronger ton cœur de chagrin, perdre la parole, et ne porter à tes lèvres ni aliment ni breuvage! Craindrais-tu quelque nouvelle embûche? Ah! bannis la défiance: ma bouche n'a-elle pas prononcé le serment le plus inviolable! »

« O Circe, repartis-je, quel homme en ma place, s'il n'a pas dépouillé tout sentiment d'humanité, pourrait goûter ni aliment ni breuvage, avant d'avoir obtenu la délivrance de ses compagnons, et joui de la douceur de les revoir! Me presses-tu par le penchant d'une amitié sincère de participer à ce festin? rends-leur la liberté; que mes amis reparaissent à mes regards. »

A peine ai-je parlé, qu'elle sort, tenant sa baguette. Elle ouvre la porte de l'étable, en tire mes compagnons, semblables à des pourceaux nourris dans la fange, et les fait entrer dans le salle. Je les considérais. Circé va de rang en rang, et les oint tour à tour d'une huile magique. Soudain s'évanouissent de tous leurs membres les soies dont les avait hérissé un breuvage funeste; et ils ont

repris leur première forme, avec plus de jeunesse, plus de force et de beauté. Ils me reconnaissent au même instant, chacun vole dans mes bras; des cris et des sanglots mêlés de charmes éclatent au milieu de nos embrassements ; le palais, dans sa profonde enceinte, en mugit d'une voix terrible; la déesse même est émue.

» Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit la généreuse Circé, que tardes-tu? cours au rivage. Tirez votre navire sur mes bords ; après avoir déposé dans les grottes les agrès et vos richesses, reviens et m'amène le reste de tes amis si chers à ton cœur. »

Elle dit. Mon âme est trop généreuse pour ne pas s'ouvrir à la confiance : je précipite mes pas au rivage de la mer, et trouve près du vaisseau mes compagnons ensevelis dans la plus sombre douleur; des ruisseaux de larmes coulaient de leurs yeux. Quand les génisses, s'éloignant de pâturages fertiles, et traînant leurs mamelles chargées de lait, rentrent le soir dans leurs parcs, leurs jeunes rejetons, pleins de joie, se précipitent à leur rencontre ; tout bondit, aucun enclos ne peut les retenir, ils courent autour de leurs meres en poussant de longs mugissements: ainsi mes compagnons volent à moi et m'environnent avec grands cris; ils pleurent de joie; déjà ils semblent être au sein de ces rochers d'Ithaque où ils naquirent et furent nourris. Au milieu de l'ivresse de leurs transports, ces paroles éclatent sur toutes les lèvres : « O favori de Jupiter, oui, ton retour nous inspire autant d'allégresse que si nous

rentrions en ce moment dans les foyers où nous reçûmes la vie. Mais parle, racontenous la déplorable mort de tous nos compagnons. »

Qu'on tire le vaisseau sur ces bords, leur dis-je d'une voix calme et persuasive; agrès, richesses, qu'on dépose tout dans les grottes, et suivez-moi promptement à la demeure sacrée de Circé; vous y verrez nos compagnons tenant en main les coupes, et livrés aux plaisirs d'un festin où rien ne manque à leurs désirs.

Ils exécutent aussitôt mes ordres. Le seul Euryloque veut retenir leur troupe entière. « Ah! malheureux, leur dit-il, où courons-nous? Quelle ardeur vous entraîne à votre perte? Irons-nous au palais de Circé, qui nous transformera tous en de vils pourceaux, ou en loups et en lions, pour garder, ô dure nécessité! les portes du séjour où elle règne! Ne vous souvient-il donc plus de l'antre du cyclope, où furent enfermés nos amis, qui s'y rendirent sur les pas d'Ulysse? Son aveugle audace les précipita dans la plus horrible mort. »

Il dit. Dans le premier transport de ma fureur, le long cimeterre qui était suspendu à mon flanc charge mon bras; et malgré l'étroite alliance qui unissait ce chef à ma maison, je suis près de faire rouler sa tête à mes pieds. Mes compagnons accourent, chacun s'efforce à m'adoucir : « Elève des Dieux, laissons, si tu le permets, laissons ce chef sur le rivage; qu'il garde le navire : nous, conduis-nous dans l'auguste demeure de Circé.»

En même temps, ils s'éloignent avec moi du navire. Euryloque même ne reste point sur la rive; il nous suit, entraîné par mes fortes menaces.

Cependant mes compagnons, retenus dans le palais de Circé, avaient été rafraîchis par le bain, et, parfumés d'essences, couverts de beaux vêtement, étaient rassemblés dans un festin. A l'entrevue de leurs amis renaît dans toute la troupe le souvenir de leurs malheurs; ils s'interrogent, se retracent, par des récits mutuels, tout ce qu'ils souffrirent depuis leur départ d'Ithaque : les larmes recommencent à couler, les sanglots éclatent, on entend gémir tout le palais.

« Fils magnanime de Laërte, dit alors la déesse, interrompez ces larmes. Je connais les infortunes que vous avez essuyées sur la mer, et tous les maux que des ennemis barbares vous ont fait souffrir sur la terre. Mais jouissez dans mon palais du repos et de l'abondance, jusqu'à ce que vous ayez rappelé en vous les forces et le courage qui vous animèrent au sortir des rochers d'Ithaque. Abattus, consternés, tant de courses, de travaux et de revers sont toujours présents à vos yeux; votre cœur semble pour jamais fermé à la joie. »

Sa voix rappelle le calme dans nos âmes. Nous passons dans ce séjour une année entière; le repos, l'abondance, les plus doux présents des vendanges dissipent le souvenir de nos maux et raniment nos forces. Mais, lorsque les Heures ont amené ce terme, que tant de jours et de mois ont disparu, mes

compagnons me tirant à l'écart : « Infortuné, me dirent-ils, n'est-il donc pas temps que tu songes à ta patrie, si le ciel veut permettre que tu revoies ton palais et les champs de tes pères ! »

Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles. Dès que la nuit remplace le soleil, obscurcit le palais, et que mes amis, se rendant à leurs retraites, dorment à la faveur de ses ombres, je vais dans l'appartement où repose la déesse ; je saisis cet instant favorable, et je l'implore en suppliant ; elle me prête une oreille attentive. « O Circé, lui dis-je, remplis tes serments et veuille me renvoyer dans ma patrie : j'y suis entraîné par mon cœur et par mes compagnons. A peine es-tu retirée qu'ils m'environnent en larmes, et l'aspect de leur désespoir déchire mon âme. »

Cette réponse sort des lèvres de la deesse : « Fils généreux de Laërte, pars, si tu le veux : mais n'espère pas de respirer sitôt l'air de ta patrie : une autre route t'appelle. Il faut que tu descendes au redoutable empire de Pluton et de Proserpine pour consulter l'ombre de Tirésias, ce prophète dont Thèbes entendit jadis les oracles, et qui, privé de la vue, avait l'esprit si éclairé. Seul des morts, par la faveur de Proserpine, son âme est douée d'une rare sagesse, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains fantômes. »

A ces paroles mon cœur est brisé par le désespoir. Je baigne son lit de mes larmes ; la vie est pour moi un fardeau ; je ne veux plus voir la lumière du soleil. Après avoir

donné un libre cours à ma douleur : « Circé, dis-je enfin, quel pilote me guidera dans une route si périlleuse? Jamais navire ne parparvint au séjour des enfers. »

« Ulysse, me répond la déesse, n'attends point de guide, élève ton mât, et, les voiles ouvertes, abandonne ton navire au souffle de Borée. Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, tu verras un rivage bas, d'un facile abord, et ombragé de hauts peupliers, de saules stériles, et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de la mer; toi, entre dans l'horrible demeure de Pluton. Là s'élève un rocher où le Cocytè, roulant lentement du lit du Styx, et le Phlégéton enflammé, se rencontrant et confondant leurs eaux, tombent éternellement dans l'Achéron avec un tumulte épouvantable. Noble héros, avance près de ce rocher; creusant une profonde et large fosse, fais autour d'elle, à tous les morts, des effusions de lait mêlé au miel, de vin pur et de l'eau des fontaines, blanchissant ces effusions avec de la fleur de farine. Puis invoque longtemps les ombres, engage-toi par un vœu solonnel à leur sacrifier dans Itaque, à ton retour, une génisse stérile, la plus grande et la plus belle qui soit dans tes pâturages, à consumer dans un bûcher des offrandes précieuses, tandis qu'en l'honneur du seul Tirésias coulera le sang d'un bélier noir, la fleur du troupeau. Après ces prières et ces vœux adressés au peuple sacré des morts, immole une brebis et un bélier noirs, en dirigeant leur tête vers l'Erebe;

toi, tourné vers le côté opposé, tu regarderas la mer. Bientôt s'assemblera la foule innombrable des ombres. Alors ordonne à tes compagnons de dépouiller et d'embraser les victimes égorgées; qu'ils invoquent les dieux infernaux, l'invincible Pluton, et la terrible Proserpine. Mais toi, armé de ton glaive, ose écarter du sang des victimes les spectres, ombres légères des morts, jusqu'à ce que celle du prophète s'élève devant toi du sein de l'empire ténébreux. Que son oracle te serve de guide: qu'il t'indique ta route et les moyens de retourner à travers les flots dans ta patrie. »

A peine eut-elle parlé, que l'Aurore parut sur son trône radieux. La déesse me décore d'une tunique et d'un manteau qui jettent un vif éclat. Elle revêt une robe dont rien n'égale la finesse et la beauté, et qui, aussi éblouissante que les rayons du jour, flotte jusqu'à ses pieds; une ceinture d'or marque sa taille; une tiare orne sa tête.

Je cours dans tout le palais; ma voix affectueuse excite le zèle de mes compagnons: « Mes amis, cessez de savourer les douceurs du sommeil; partons, l'auguste Circé nous le permet. »

A ces mots ils brûlent de me suivre. Cependant je ne pus ramener, même de ces lieux, tous mes compagnons. Parmi eux un jeune homme, nommé Elpénor, qui n'avait pas encore montré beaucoup de valeur ni de prudence, s'était endormi loin de ses amis, au faîte de la maison, où il était monté pour calmer, par la fraîcheur de l'air, le feu dont

l'excès du vin avait embrasé ses veines. Réveillé subitement au tumulte de ses compagnons qui hâtaient avec ardeur le départ, il se lève; dans son trouble et son impatience, au lieu de descendre les degrés, il se précipite du toit, et se brise le cou; son âme vole au sombre empire.

« L'espoir paraît dans vos yeux, dis-je à la troupe des miens qui s'avançaient; vous croyez vous rendre dans votre patrie, au sein de nos heureux foyers. Circé nous a tracé une route bien différente. Il faut que nous descendions au séjour de Pluton et de Proserpine pour consulter l'ombre de Tirésias. »

Ils pâlissent de terreur; l'air est percé de leurs cris; ils se jettent dans la poussière, s'arrachent les cheveux. Mais de quoi servent à l'infortuné les pleurs et les gémissements?

Pénétrés de tristesse, et versant des larmes, ils se rendent au rivage. Nous trouvons les victimes attachées au sombre vaisseau: une brebis et un bélier noirs. Sans être aperçue, Circé avait passé devant nous d'un vol rapide. Quand les Dieux veulent être invisibles, quel mortel découvrirait la trace de leurs pas?

CHANT XI

Lançant à la mer notre vaisseau, nous l'armons du mât et des voiles, nous embarquons les victimes, enfin nous y montons nous-mêmes, pâles, les paupières mouillées de larmes, l'âme saisie d'horreur. La déesse, qui triomphe par sa beauté et par les accents de sa voix, Circé, nous envoie un vent favorable; compagnon fidèle de notre route, il souffle; nos voiles s'enflent; notre proue fend avec impétuosité la mer azurée. Nous sommes assis et tranquilles, tandis que le pilote et le vent dirigent notre course. Durant le jour entier sont tendues les voiles du vaisseau qui franchit l'empire des ondes; et lorsque enfin le soleil disparaît, et que les ténèbres de la nuit se répandent, nous touchons à l'extrémité de la profonde mer. Là sont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le Dieu brillant du jour n'y porte ses regards, soit qu'il gravisse vers le haut sommet de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule vers la terre; une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funèbres les malheureux habitants de ces contrées.

Abordés au rivage, nous débarquons nos victimes, et nous pénétrons jusqu'au lieu que nous indiqua Circé; l'enfer s'ouvre à nos re-

gards. Là Eurylope et Périmède saisissent les victimes; moi, armé de mon glaive étincelant, je creuse une fosse large, profonde; sur ces bords coulent des effusions de miel, de vin et d'eau limpide en l'honneur du peuple entier des mânes; la fleur pure de farine blanchit ces libations. Que de prières j'adresse aux ombres! je promets de leur immoler, dès que je rentrerai dans Ithaque, une génisse stérile, la plus belle de mes troupeaux, et d'allumer un bûcher chargé d'offrandes précieuses; je promets à Tirésias le sacrifice d'un bélier, le plus distingué de ceux qui paissent dans mes prairies, et aussi noir que la nuit.

Après avoir adressé aux morts mes prières et mes vœux, j'égorge les victimes sur la fosse. Le sang coule en noirs torrents. Bientôt du fond de l'Erèbe s'élève de tout côté le peuple léger des ombres. On voit confondus les épouses, les hommes enlevés dès leur printemps, les vieillards courbés sous le faix des ans et des travaux, les jeunes filles gémissont d'avoir exhalé à leur tendre aurore le souffle de la vie, une foule de guerriers, victimes de Mars, couverts de profondes blessures et chargés d'armes ensanglantées. Ces ombres se pressaient autour de la fosse avec des hurlements affreux; j'étais glacé par la terreur. Cependant j'anime les miens à dépouiller les victimes étendues sans vie, à les livrer à la flamme, en invoquant à grands cris les Dieux infernaux, l'horrible Pluton et l'inexorable Proserpine. Moi, le glaive à la main, loin de reculer, j'ose écarter la foule

des ombres, sans leur permettre d'approcher du sang avant que Tirésias ait rendu ses oracles.

D'abord m'apparaît l'ombre de notre compagnon, le malheureux Elpénor; la terre ne l'avait pas encore reçu dans son sein. Entraînés par d'autres soins, nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans l'arroser de nos larmes, sans lui rendre les honneurs funéraires. A son aspect, touché de compassion, mes yeux se mouillèrent de pleurs. « Elpénor, dis-je, comment es-tu descendu au séjour de la profonde nuit? Sans voile et sans aviron, tu as devancé mon navire. »

« O fils généreux de Laërte, répond-il d'une voix gémissante, un mauvais génie, et l'excès d'une liqueur fatale causèrent ma perte. Couché au haut du palais de Circé, mon réveil fut plein de trouble; impatient de te suivre, je me précipitai du toit; mon cou fut brisé, mon âme s'envola aux enfers. Mais, je t'en conjure par ceux dont tu regrettes l'absence, et que ton cœur adore comme des Dieux, par ton épouse, par ton père qui éleva ton enfance avec les soins les plus tendres, par le jeune Télémaque, ce cher et unique rejeton que tu laissas dans ton palais, veuille, ô roi, dès que tu reverras l'île de Circé, te souvenir encore de ton compagnon : car je sais que, échappé du royaume des morts, ton navire doit aborder encore à cette île. Ne m'y abandonne point sans m'avoir donné des larmes, sans m'avoir accordé un paisible tombeau; que je n'aie pas le malheur de t'attirer l'indignation des Dieux. Consume mon corps, tou-

tes mes armes, et dresse aux bords de la mer à un infortuné un monument qui soit connu des races futures ; enfin, que l'aviron dont mes mains, tandis que j'étais parmi mes compagnons, guidèrent ton navire, soit érigé sur ce monument. »

« O toi, dont je déplore le sort, repartis-je, n'en doute point, mon cœur te le promet, tes vœux seront pleinement accomplis. »

Nous formions ce lugubre entretien; je tenais d'un bras ferme mon glaive nu sur le sang; le fantôme, dont je n'étais séparé que par la fosse, ne cessait d'exprimer sa douleur et ses vœux. Tout à coup s'élève l'ombre pâle de ma mère, la fille d'Autolicus, la vénérable Anticlée; elle vivait encore lorsque je partis pour la fatale Troie. J'attache sur elle un œil baigné de pleurs; mon cœur est troublé par le désespoir. Mais quelque effort qu'il m'en coûte, je ne laisse point approcher du sang cette ombre chérie avant d'avoir rempli mon premier devoir et consulté Tirésias.

Enfin, blanc de vieillesse, le prophète, l'honneur de Thèbes, Tirésias paraît. Il tient en main son sceptre d'or. Il me regarde, et soudain me reconnaît. « O fils infortuné de Laërte, dit-il, pourquoi as-tu quitté la lumière du soleil, et vu les mânes et leur horrible séjour? Recule de la fosse, retire ton glaive : Laisse-moi m'abreuver de ce sang, et je te dévoilerai l'avenir. » Il dit; je recule, je retire mon glaive. L'ombre s'approche, s'abreuve du sang noir. Voici ses oracles :

« Fameux Ulysse, tu n'aspires qu'après un fortuné retour dans ta patrie : mais un Dieu

sèmera les obstacles sur ta route; tu n'échapperas point à l'œil de Neptune; il nourrit au fond du cœur le plus vif ressentiment contre toi, tu as ravi la vue à son fils.

« Cependant vous parviendrez, quoiqu'à travers une foule de maux, au séjour de vos ancêtres; mais ce n'est qu'à cette condition: maîtrise tes désirs et ceux de tes compagnons, lorsque, échappé aux tempêtes, ton vaisseau heurtera les bords de l'île de Thrinacie. Là, vous verrez paître dans de belles prairies les troupeaux florissants du Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers. Respectez ces troupeaux, alors l'infortune s'acharne en vain a vous poursuivre; vous reporterez un jour vos pas dans Ithaque. Malheur à vous, si vous répandez leur sang! je t'annonce la perte de ton vaisseau et de tes compagnons: et si, par la faveur des Dieux, tu évites toi-même le trépas, ton retour est lent, malheureux; après avoir vu disparaître tous tes amis, tu reviens dans ta patrie, seul, sur un navire étranger. De nouvelles disgrâces t'attendent au sein de ton palais; tu y trouves des princes ambitieux, qui envahissent tes biens, briguent la main de ta vertueuse épouse, et cherchent à la séduire par l'offre de leurs dons. Cependant, parais dans ta demeure, et tu puniras leur orgueil et leur insolence.

« Mais, après les avoir immolés par la ruse ou par la force, homme né pour les périls et les travaux, reprends, il le faut, reprends l'aviron, parcours de nouveau l'onde et la terre jusqu'à ce que tu arrives chez un peuple qui

n'a aucune connaissance de Neptune, qui n'assaisonne point de sel ses aliments, qui même n'a jamais entendu parler ni de proues que le vermillon colore, ni de rames, ces ailes des navires. Je vais te donner un signe certain de ton arrivée chez ce peuple. Un étranger, attachant l'œil sur le large aviron qui sera dans ta main, se présentera devant toi; il dira qu'un van se repose sur ton épaule brillante de pourpre; enfonce l'aviron dans cette terre, offre à Neptune, au milieu de ce peuple, de beaux sacrifices, un bélier, un verrat, un taureau; laisse dans ce lieu ton aviron, et pars. Retourné dans ton palais, fais ruisseler en l'honneur des Dieux du spacieux Olympe, sans en oublier aucun, le sang des hécatombes les plus distinguées. Alors tu auras enfin apaisé Neptune; et, loin de la mer, la mort te plongeant dans un paisible sommeil, déliera doucement le fil de ta vie, à la fin de la plus longue et de la plus heureuse vieillesse, et tu laisseras ton peuple dans la prospérité. La vérité même a dicté cet oracle. »

Il dit. « Tirésias, répartis-je, les décrets des Dieux s'accompliront. Mais je vois près de la fosse l'ombre de ma mère immobile et muette; elle n'adresse pas une parole à son fils, ni même ne lève sur lui ses regards. Dis, ô divin prophète, par quel moyen pourra-t-elle me reconnaître? »

« Tu vas l'apprendre, répond-il. Celui des morts auquel tu permettras d'approcher de cette fosse et de s'abreuver de ce sang, ne tardera pas à te reconnaître, et t'instruira de

ce qui peut t'interesser: mais celui que tu en écarteras fuira dans la nuit profonde. »

L'ombre, après m'avoir rendu ses oracles, se retire, et se perd dans la sombre demeure de Pluton. Je restais avec constance en ce lieu. Ma mère enfin s'approche, touche de ses lèvres le sang noir des victimes. « O mon fils, dit-elle soudain d'une voix lamentable, comment es-tu descendu vivant dans ce séjour de ténèbres? l'aspect en est interdit à ceux qui respirent. De grands fleuves, de redoutables torrents, et, avant d'y arriver, une barrière immense, l'Océan, qu'on ne peut franchir sans le secours du meilleur des vaisseaux, nous séparent. A ton retour de Troie, égaré longtemps dans ta course, aurais-tu été jeté, avec tes compagnons, dans cette triste demeure? Quoi! tu n'es pas encore rentré dans Ithaque? tes yeux n'ont-ils pas revu Pénélope et ton fils? »

« Ma mère, dis-je, l'excès de mes disgrâces m'a contraint d'aller dans l'empire des morts consulter l'ombre de Tirésias. Toujours errant de plage en plage, poussé d'infortune en infortune, du moment où, sur les pas du grand Agamemnon, je courus attaquer Troie, je n'ai point encore touché les bords de ma terre natale, ni de la Grèce. Mais, dis-moi, je t'en conjure, quel destin t'a plongée dans l'éternelle nuit des enfers? Sont-ce les langueurs de longues infirmités? ou Diane, par le vol rapide et insensible de ses flèches, a-t-elle rompu la trame de tes jours? Parle-moi du bon vieillard mon père Laërte, et du fils que je laissai dans mon palais? vivent-ils

encore? sont-ils en possession de mes domaines? ou quelqu'un a-t-il osé les en dépouiller? N'a-t-on plus d'espoir de mon retour? Fais-moi connaître aussi les pensées, les sentiments de mon épouse. Un lien étroit l'attache-t-il toujours à cet enfant? et veille-t-elle à la conservation de mes biens? ou enfin a-t-elle donné sa main à quelque prince illustre de la Grèce? »

« Ton épouse! répond ma mère vénérable, rien aurait-il pu ébranler sa constance? Ah! elle n'a pas quitté le seuil de ton palais; ses jours et ses nuits, cercle de douleurs, se consument dans les larmes. Tant que j'ai vécu, personne ne s'est emparé de tes domaines; déjà Télémaque, tout jeune qu'il est, dirige la culture de tes champs; et formé par le ciel pour être roi, et juge suprême, il participe aux festins du peuple, et chacun s'honore de l'y admettre. Mais ton père, hélas! ne porte plus ses pas à la ville; absorbé dans le désespoir, il se cache au sein de ses campagnes. Il s'y traite durement. Il n'est plus pour lui ni tapis brillants, ni superbes couvertures, ni riches vêtements; l'hiver même il n'a d'autre lit que la terre; enveloppé de vils manteaux, entouré de ses esclaves; ce roi sommeille près du feu, dans la poussière.

« Dans les jours plus heureux de l'été et de l'automne, on lui forme, à l'abri d'une treille, au milieu de ses fertiles vignobles, un humble lit de feuilles dont la terre est jonchée. Là, il gémit; chaque instant accroît son désespoir; il déplore sans cesse ta destinée, et à tant de peines se joint le fardeau de l'im-

portune vieillesse. C'est ainsi que je vis arriver le terme fatal. Non, les traits de Diane, mort trop fortunée, ne me précipitèrent point au tombeau, ni aucune infirmité, sort commun des hommes, ne sépara mon âme d'un corps lentement consumé ; mais les soupirs et les pleurs continuels que je te donnais, mon cher Ulysse, mes vives inquiétudes sur ta destinée, le souvenir toujours présent de ton âme noble et tendre, m'arrachèrent enfin, après de longs tourments, cette lumière tant souhaitée, la lumière du jour. »

Elle dit. Je désire ardemment d'embrasser la pâle image d'une mère adorée ; trois fois je m'élance pour la serrer contre mon sein, trois fois elle s'envole de mes bras : ainsi disparaît une ombre fugitive, un songe léger. Une douleur plus vive déchire mon âme. « O ma mère, m'écriai-je, pourquoi te dérober à mes embrassements ? Unis par ces tendres étreintes, au moins dans les enfers, nous nous serions rassasiés du plaisir amer de confondre nos larmes. Cruelle Proserpine, au lieu de cette ombre si chère, ne m'as-tu envoyé qu'un vain fantôme pour redoubler mes gémissements et mon désespoir? »

«Hélas ! mon fils, le plus infortuné des humains, répondit l'ombre, la déesse des enfers, Proserpine, ne t'a point abusé. Telle est, après le trépas, la condition des mortels : ils n'ont plus ni chairs, ni os; tout est la proie de la flamme dévorante, dès que le corps pâle et glacé a exhalé le souffle de la vie; l'âme, comme un songe voltigeant, fuit au séjour des ombres. Hâte-toi, remonte à la

lumière, et souviens-toi de tous les secrets de l'empire ténébreux ; qu'un jour ta bouche les dévoile à ta fidèle Pénélope. »

Cependant, envoyées par la redoutable Proserpine. qui hâtait leurs pas, accourent les ombres des épouses et des filles des plus grands héros ; elles se pressent en foule autour de la fosse sanglante. L'ordre de Tirésias se retrace à mon esprit ; mon épée brille aussitôt dans ma main intrépide, et ne leur permet point de s'abreuver toutes à la fois du sang des victimes. Elles approchent donc tour à tour ; je les interroge à loisir ; elles m'apprennent leur race et les événements fameux de leur vie.

Celle qui s'offre à mes premiers regards, est Tyro, d'un sang illustre, la fille du redoutable Salmonée, et l'épouse de Créthée, née d'Eole. Jadis, éprise du divin fleuve Enipée, qui épanchait dans les campagnes les plus belles eaux, elle se baignait souvent dans ce cristal limpide. Neptune, un jour, sous la forme de ce Dieu, surprend la jeune beauté près du fleuve roulant dans la mer. Soudain les vagues azurées s'élèvent comme une montagne, et, se courbant en voûte autour des deux amants, dérobent à tous les regards le Dieu et l'aimable mortelle. Il lui délie la ceinture ; sur les yeux de Tyro flotte la vapeur d'un léger sommeil qui favorise l'erreur de cette amante. « Belle Tyro, lui dit le roi des mers, tu ne dois point rougir de ma flamme. Avant que l'année ait fini son tour, tu seras mère de deux illustres rejetons ; la couche des immortels enfante des héros.

Elève ces heureux fruits, prodigue-leur les plus tendres soins. Rentre dans le palais de ton père ; mais garde-toi de révéler ce secret important, qu'il soit renfermé au fond de ton cœur. Reconnais le Dieu qui commande aux flots. « En achevant ces paroles, il se précipite dans les vagues agitées de la mer. Au temps marqué, Tyro mit au jour Pélias et Nélée, qui tous deux, ministres du grand Jupiter, furent décorés du sceptre : l'un régna sur les plaines étendues d'Iolcos, couvertes de troupeaux ; l'autre fit la gloire de Pylos. Tyro fut ensuite unie à un mortel. D'elle et de Créthée son époux naquirent d'autres rejetons célèbres, Æcon, Phérès, Amythaon dont le char volait dans la carrière.

L'ombre d'Antiope vint, Antiope, dont Asope fut le père, et qui reposa entre les bras de Jupiter. Ses deux fils, Amphion et Zéthus, illustrèrent sa race. Ce sont eux qui jetèrent les fondements de Thèbes aux sept portes, et la munirent de tours, ne pouvant, malgré leur valeur, habiter sans remparts une ville si spacieuse.

Cette ombre disparut, et je vis l'épouse d'Amphitrion, Alcmène : elle reçut dans ses bras le Dieu du tonnerre ; de cette union naquit le plus grand des héros, cet Hercule, au cœur de lion, invincible dans les combats. A mes regards s'offrit aussi Mégare, la fille du superbe Créon, associée par les nœuds de l'hymen à ce héros nommé le fils d'Amphitrion : mais dont la constance et l'intrépidité annonçaient un rejeton des Dieux.

Je vis l'ombre de la mère d'Œdipe, l'infor-

tunée Epicaste, qui, par une aveugle erreur, commit l'action la plus atroce, épousa son propre fils : parricide, il souilla le lit de sa mère. Cet horribte inceste fut dévoilé par les Dieux. Roi de la fameuse Thèbes par leurs funestes décrets, il souffrit dans ces murs tout ce que l'infortune a de plus terrible. La reine, dans l'accès du plus violent désespoir, termina ses jours ; elle attacha un cordon fatal à une poutre élevée ; on l'y vit suspendue ; son âme fuit dans la demeure éternelle des enfers, laissant à son fils toutes les furies, et les inexprimables malheurs qu'elles ne se lassent point d'entasser sur la tête d'un mortel pour remplir les malédictions d'une mère.

Je vis la belle Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion. Le roi qui tint le sceptre avec éclat dans Orchomène et Pylos, Nélée, charmée de ses grâces, la combla des plus magnifiques présents, et la conduisit dans son palais. De cet hymen naquirent trois fils illustres, Nestor, Chromius, le fier Périclymène, et une fille, l'aimable Péro, la merveille de son siècle. Elle était recherchée avec ardeur par tous les princes voisins ; mais, pour l'obtenir de Nélée, il faut (entreprise terrible !) lui amener des champs de Phylacé les taureaux indomptables, retenus injustement par le superbe Iphiclus. Le seul Mélampe, un divin prophète, ose annoncer qu'il tentera les hasards de cette conquête, et qu'il en triomphera. Traversé par les arrêts des Dieux, il est d'abord vaincu par des pâtres féroces, et chargé de chaînes. Les

jours et les mois s'écoulent, l'année finit son cours; l'heure arrive. Tout à coup l'inexorable Iphiclus ôte les liens à son prisonnier, qui a su lui expliquer d'anciens oracles. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter.

Je vis s'avancer l'ombre de Léda, épouse de Tyndare, mère de deux héros, Castor qui dompte les coursiers, Pollux, qui triomphe armé du ceste. Ils vivent, quoiqu'au sein de l'empire des morts : honorés de Jupiter au-delà du tombeau, chaque journée et tour à tour, ils renaissent à la lumière, et se replongent au séjour de l'Erèbe, ils partagent les honneurs qu'on rend aux Dieux.

Je vis arriver aussi l'épouse d'Aloëus, Iphimédée, fière d'avoir eu Neptune entre ses bras. De cette union naquirent deux fils (leur vie eut cependant un terme fort court), Ephialtes et Otus, qui surpassèrent tous les géants. Le seul Orion, qui fut le plus terrible des enfants de la Terre, eut une stature plus majestueuse et plus gigantesque encore. A peine comptaient-ils neuf ans, déjà neuf coudées étaient la mesure du contour de leur corps, vingt-sept celle de leur hauteur effrayante. Orgueilleux de leur taille et de leur force plus qu'humaine, ce sont eux qui menacèrent les immortels d'apporter dans leur séjour le tumulte et l'horreur de la guerre. Pour escalader les cieux, leurs bras s'efforcèrent de rouler l'Ossa jusque sur l'Olympe élevé, et de charger ensuite l'Ossa du Pélion avec ses forêts chancelantes. S'ils étaient parvenus à l'âge mûr, ils auraient accompli leur dessein; mais avant qu'un tendre duvet

eût fleuri sous leur tempe et bruni leur menton, le fils de Jupiter et de Latone lança deux flèches, et les deux géants furent précipités dans les enfers.

Phèdre parut à mes yeux, ainsi que Procris, et Ariane, fille du sage Minos, la belle Ariane, que jadis Thésée enleva de Crète pour la mener aux heureuses contrées où s'élèvent les murs sacrés d'Athènes. Vain espoir ! atteinte des flèches de Diane (ainsi l'attesta Bacchus), l'île de Dia fut son tombeau.

Enfin, du séjour de l'éternelle nuit sortirent les ombres de Mæra, de Clymène et de l'odieuse Eryphile, qui, pour un collier d'or, vendit son époux. Je ne puis vous décrire ni vous nommer toutes les épouses et toutes les filles des héros qui s'élevèrent de l'Erèbe : avant la fin de ce récit, la nuit aurait disparu avec ses douces ombres. Mais il est temps d'aller chercher le repos, soit dans ce palais, soit dans le navire auprès de mes compagnons. C'est aux Dieux, ainsi qu'à vous, de fixer le moment de mon départ. »

Il dit. Tous les chefs, enchantés de son récit, semblent être muets; et tandis que la nuit fait descendre ses ombres sur le palais, il y règne un profond silence. La reine Arété prend enfin la parole. « Chefs des Phéaciens, dit elle, que vous semble de cet étranger; quelle noblesse dans ses traits, dans son port ? quelles sont les rares qualités de son âme ! Je me glorifie d'avoir un tel hôte; mais chacun de vous participe à la satisfaction de l'entendre et à l'honneur de le recevoir. Ne précipitez donc pas son départ,

et que trop de promptitude ne le prive pas des dons que vous lui devez pour adoucir ses infortunes et pour lui témoigner votre bienveillance. Vos palais, par la libéralité des Dieux, ont de grandes richesses. »

Le plus âgé des Phéaciens, le héros Echénée, élevant la voix : « Amis, dit-il, le discours de la reine est conforme à sa prudence, à sa générosité, à nos désirs et à notre devoir ; obéissons : mais Alcinoüs est ici la règle de nos actions et de nos paroles. »

« La volonté de la reine sera pleinement satisfaite, répondit Alcinoüs, si les Dieux me conservent la vie et le sceptre. Que notre hôte veuille seulement retarder son départ jusqu'à demain, pour que rien ne manque à nos dons, gages de nos sentiments. Il peut s'assurer que tous les chefs, et moi qui tiens ici le rang suprême, nous favoriserons le plus ardent de ses vœux. »

« Alcinoüs, puissant roi, dit Ulysse, quand vous m'obligeriez de prolonger ici mon séjour, même d'une année, s'il vous fallait ce temps pour faire les apprêts de mon départ et pour m'illustrer par vos nobles dons ; je ne balancerai pas à vous obéir. Comblé des marque de votre bienveillance, je serai plus révéré et plus chéri de tous ceux qui me reverront dans les murs d'Ithaque. »

« O fils de Laërte, reprit Alcinoüs, car tu l'es, il ne faut que te voir et t'entendre pour être convaincu que tu n'es pas de ces hommes trop nombreux qui, sous un nom emprunté, parcourent la terre, composent des fables, et ourdissent l'imposture, tandis que

leur contenance annonce l'ingénuité. Tes discours ont un charme attrayant : ton âme n'est pas moins belle. Semblable à un chantre divin, tu nous as raconté l'histoire des Grecs et celle de tes disgrâces touchantes. Daigne poursuivre et m'apprendre, si dans les enfers tu aperçus quelqu'un des héros qui t'accompagnèrent aux champs d'Ilion, et y trouvèrent leur tombeau. La nuit est longue, le temps qu'elle nous laisse est infini : l'entretien d'un tel hôte bannit aujourd'hui le sommeil de ce palais ; continue à me parler de tant de merveilles. Pour moi, si, sans te fatiguer, tu pouvais me raconter ce qui t'est arrivé de funeste et de surprenant, je t'écouterais avec satisfaction jusqu'à l'aurore. »

« Grand roi, dit Ulysse, il est un temps pour les longs entretiens, il en est un aussi pour le sommeil. Cependant, si tu n'es pas las de m'écouter, je ne refuse point de te raconter des revers plus sinistres encore, qu'essuyèrent ceux de mes amis qui, échappés devant les remparts d'Ilion à ce que la guerre a de plus terrible, ensanglantèrent leurs foyers par les fureurs d'une femme.

« Par l'ordre de la chaste Proserpine, les âmes des épouses et des filles de tant de héros disparaissent dans la nuit des enfers, et je vois s'avancer l'ombre majestueuse d'Agamemnon, plongé dans une morne douleur, entouré de ceux qui, dans le palais d'Egisthe, partagèrent sa triste destinée. A peine ses lèvres ont touché le sang des victimes qu'il me reconnaît ; il verse un long ruisseau de larmes, jette des cris plaintifs, et, les bras ten-

dus vers moi, est impatient de me serrer contre son sein. Vains efforts! toute la vigueur et toute la souplesse de ses membres se sont évanouies. A son aspect, mon cœur est vivement ému; enfin, les yeux baignés de pleurs, je profère ces paroles :

« O fils d'Atrée, Agamemnon, le plus illustre des rois, est-ce bien toi qui t'offres à mes regards? quel destin a triomphé de toi et t'a plongé dans le sommeil profond de la mort? Neptune déchaînant contre toi la fureur de ses tempêtes, t'a-t-il enseveli dans ses abîmes, toi et ta flotte? ou ton sang a-t-il coulé dans les champs de la guerre, sur une rive ennemie, que ton bras victorieux ravageait et dépouillait de ses riches troupeaux? ou, armé pour la conquête d'une ville, et près de la piller et d'emmener ses femmes captives, es-tu tombé devant ses remparts? »

« Fils de Laërte, héros fameux par ta patience et ton courage, me répondit le fantôme, les tempêtes de Neptune ne m'ont pas englouti dans les ondes; des ennemis ne m'ont point ravi le jour dans un combat sur une terre étrangère. C'est Egisthe, c'est ma barbare épouse ! qui, m'attirant dans le piége le plus noir, m'assassinèrent au milieu d'un festin pompeux : ainsi, dans sa paisible étable, le bœuf tombe sans vie. Voilà ma fin déplorable. Autour de moi coula en torrents le sang de mes amis égorgés; tel aux superbes banquets, ou aux noces splendides d'un homme riche et puissant, le carnage fait ruisseler le sang des victimes et dévaste toute une bergerie. Ton œil intrépide vit bien des mas-

sacres, soit dans les combats singuliers, soit dans l'horreur de la mêlée; mais ton cœur eût été déchiré par ce spectacle affreux: autour des coupes sacrées, autour des tables chargées de tout l'appareil du festin, nos cadavres jonchaient le pavé: le sang inondait l'enceinte entière de la salle. La voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la furieuse Clytemnestre immolait à côté de moi, frappa mon oreille. A cette voix, étendu à terre, je levai avec effort ma main mourante pour la porter à mon glaive; mais cette femme exécrable prit la fuite; elle ne daigna pas même ordonner qu'on me fermât les yeux, ni qu'on me rendît les devoirs funèbres. Non, il n'est rien sur la terre ni dans les enfers de plus audacieux ni de plus abominable qu'une femme qui a franchi toutes les barrières, et dont l'esprit a conçu l'attentat impie d'assassiner son époux, Hélas! je pensais que mon retour remplirait de joie mes enfants, mes serviteurs et toute ma maison; mais ce monstre, portant à son comble l'art des crimes, s'est souillé d'une éternelle infamie, qui sera pour tout son sexe, pour celles même dont il s'honore le plus une tache flétrissante. »

« O ciel! lui repartis-je, combien Jupiter hait la race d'Atrée, race toujours victime de la perfidie des femmes! Nous pérîmes en foule pour la cause d'Hélène. Clytemnestre, en ton absence, ourdit contre toi cette noire trame. »

C'est ainsi que ma douleur s'exprimait. « Mon exemple, reprit-il, doit t'instruire; n'aie

pas toi-même une aveugle complaisance pour ton épouse : tu peux lui montrer de la confiance : mais sache te maîtriser, et ne lui découvre point tous les secrets de ton âme. Ulysse, tu n'as point à redouter des crimes semblables de la part de la fille d'Icare. La vertu respire au sein de Pénelope. Quand nous partîmes pour les combats, elle avait, depuis peu de temps, serré les nœuds de l'hyménée; son fils était encore à sa mamelle; aujourd'hui il est déjà sans doute assis avec éclat parmi les hommes faits. Quelle heureuse destinée! son père, rentré dans Ithaque, jouira de la satisfaction de le revoir, et ce fils, doux nœuds de la nature! serrera son père entre ses bras. Quant à moi, mon indigne épouse ne m'a pas même laissé goûter à souhait la douceur de revoir mon Oreste; elle a précipité le coup assassin. Crois-en les conseils d'un ami ; n'aborde qu'en secret et sans être connu au rivage d'Ithaque : désormais il est permis d'avoir quelque défiance de la femme la plus accomplie. Mais réponds-moi; ne me cache rien ; sais-tu si mon fils respire? peux-tu me nommer le lieu de sa retraite? où est-il? dans Orchomène, ou dans Pylos? ou chez mon frère Ménélas, à Sparte. L'ombre d'Oreste n'a pas encore paru dans cette triste demeure. »

« Fils d'Atrée, lui dis-je, ne m'interroge pas à ce sujet: je ne veux point te flatter par des paroles mensongères. J'ignore s'il est au nombre des morts ou des vivants. »

Tandis que, pénétrés de douleur, et laissant couler nos larmes, nous nous livrions à cet

entretien, paraît l'ombre d'Achille, accompagnée de son ami Patrocle. Le sage Antiloque les suit, ainsi qu'une ombre d'une taille gigantesque, l'ombre d'Ajax. Il fut le plus distingué des Grecs par sa force, par sa stature et par sa valeur; le seul fils de Pelée l'emportait sur ce héros.

Le fantôme d'Achille me reconnaît. « Intrépide Ulysse, nourri dans les stratagèmes, me dit-il d'une voix sombre, ô infortuné, quelle entreprise inouïe doit encore effacer tes anciens exploits! comment oses-tu descendre vivant au palais de Pluton, percer cet abîme. séjour des morts, ombres vaines des humains? »

« O fils de Pelée, toi le plus grand des héros de la Grèce, répondis-je, je suis venu consulter Tirésias, apprendre comment je pourrais parvenir aux âpres rochers d'Ithaque; car, hélas! toujours précipité de malheurs en malheurs, je n'ai point encore imprimé le pied sur les bords de ma patrie, ni de la Grèce. Quant à toi, tu es le plus fortuné des hommes, soit des races passées, soit de celles qui doivent naître. Nous, toute la nation des Grecs, nous t'avons honoré, durant ta vie, comme l'un des immortels; et, après ton trépas, je vois que tu règnes encore sur le peuple des ombres. Ainsi, Achille, quoique dans l'empire des morts, bannis la tristesse et jouis de ta félicité. »

« Consolation trop vaine, reprit Achille, J'aimerais mieux être l'esclave le plus indigent des laboureurs, qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier

des ombres. Mais parle-moi de mon fils. A-t-il paru avec distinction à la tête des héros? ou aurait-il démenti mon espoir? serait-il resté sans gloire dans ses foyers? n'as-tu rien appris aussi de Pélée? est-il toujours honoré des Phthiotes? ou la vieillesse, qui sans doute rend ses mains tremblantes et ses genoux chancelants, l'exposerait-elle à leur mépris et à celui des autres Grecs? Hélas! je ne suis point à ses côtés pour le secourir. Je ne suis plus ce guerrier, tel que tu m'as vu, lorsqu'à la clarté du soleil, volant à la défense des fils de la Grèce, j'exterminais, sous les remparts de Troie, un peuple entier de valeureux combattants. Si je paraissais sous cette forme, ne fût-ce qu'un moment, dans le palais de mon père, quels que soient les insolents qui osent l'opprimer et le dépouiller de ses honneurs, ils pâliraient en reconnaissant ce bras invincible. »

Il dit. Je lui répondis : « Aucune nouvelle du sage Pélée n'est parvenue à mon oreille. Quant à Néoptolème, ton fils, je puis, selon tes désirs, t'instruire de ses actions. C'est moi qui, sur mon vaisseau, le conduisis de Scyros à l'armée des Grecs. Chaque fois que nous formions un conseil sous les murs d'Ilion, il y faisait admirer son éloquence et la justesse de ses avis! Seuls, le divin Nestor et moi, mûris par l'âge et l'expérience, nous l'emportions, dans cette lice, sur le jeune guerrier. Mais lorsque nous combattions devant ces remparts, on ne le vit jamais rester au milieu de nos rangs, il se précipitait avec joie sur l'ennemi, loin de nous tous, son cou-

rage ne le cédant à aucun de nos héros. Que de valeureux combattants il perça de sa main dans l'ardente mêlée ! Je ne saurais te nommer le peuple entier des victimes qu'il abattit en signalant sa bravoure pour les Grecs : c'est assez de t'apprendre que son glaive fit mordre la poussière à un héros terrible, le rejeton de Télèphe, et le plus beau des hommes après Memnon, fils de l'Aurore, Eurypyle, attiré à Troie par un noble prix, la main d'une des filles de Priam; autour de son corps, Néoptolème fit nager dans leur sang les nombreux compagnons de ce chef, les Cétéens, qui secondèrent jusqu'au dernier soupir son audace.

« Mais jamais n'éclata plus le courage de ton fils que lorsqu'il nous suivit, nous l'élite des Grecs, dans ce monstrueux cheval de hêtre, l'ouvrage d'Epée. Tout reposait sur moi dans cette entreprise; le moment de fermer ou d'ouvrir cette embuscade était commis à mes soins. Là, plusieurs des illustres chefs essuyaient furtivement leurs pleurs, et ne pouvaient raffermir leurs genoux tremblants: lui, je le sais, ne répandit pas une larme, et son jeune front ne se couvrit pas une seule fois de pâleur; au contraire, pouvant à peine dompter sa noble impatience, frémissant de rester caché, il me sollicitait de nous précipiter au combat, et portant une main à son glaive et l'autre à sa lance, il brûlait de consommer la ruine de Troie. Enfin, quand nous eûmes réduit en cendre cette ville fameuse, il monta dans son vaisseau avec d'honorables prix et un riche butin, sans avoir essuyé la

moindre atteinte ni du glaive tranchant, ni des traits ailés auxquels il est si rare d'échapper dans la mêlée où l'aveugle Mars exerce toute sa rage. »

Après avoir entendu ces paroles, l'ombre de l'impétueux rejeton d'Æaque, charmée d'apprendre de ma bouche que son fils a paru avec tant d'éclat parmi les héros, s'éloigne, traverse à grands pas la sombre prairie d'Asphodèle.

D'autres morts s'arrêtèrent près de moi, et livrés à la tristesse, me racontèrent leurs revers. Seule, une ombre morne, désolée, se tenait à une longue distance; c'était le fils de Télamon, Ajax: toujours rempli d'un courroux superbe, il ne pouvait me pardonner la victoire que je remportai sur lui devant notre flotte, lorsqu'on débattit dans un conseil nombreux qui d'entre nos chefs serait le possesseur des armes d'Achile, prix proposé par la déesse Thétis, mère de ce héros, et décerné par Minerve et par nos captifs, les fils de Troie. Eh ! plût aux Dieux que je n'eusse jamais obtenu ce triomphe! la terre n'enfermerait pas dans son sein une tête si précieuse; nous ne pleurerions point cet Ajax qui, par sa taille héroïque et par ses nombreux exploits, fut le premier des Grecs, après l'invincible fils de Pélée.

« Ajax né de Télamon, lui dis-je d'une voix douce et affectueuse, peux-tu donc me haïr, même après le trépas? Oublie, ombre généreuse, oublie ces armes fatales, destinées par les Dieux à être le malheur de la Grèce, qui perdit en toi son principal rempart. Chefs et

soldats, nous sommes tous aussi inconsolables de ta mort que de la mort d'Achille. Il n'est aucun de nous à qui l'on doive imputer ce deuil ; c'est au seul Jupiter, qui a conçu une haine terrible contre l'armée entière des Grecs, et qui, pour la punir, a borné le cours de tes journées. Approche, ô prince que j'honore ; et, daignant prêter l'areille à mes discours, ne sois pas inexorable, dompte le fier courroux de ton cœur magnanime. »

Il garde obstinément un morne silence, se retire, et fuit parmi la foule des ombres dans la nuit de l'Erèbe. Cependant, malgre son courroux, j'aurais suivi le spectre dans cette nuit profonde, il n'aurait pu me refuser de m'adresser la voix ou d'entendre ma prière, si d'autres objets n'avaient excité mon attention et ma surprise.

Minos, fils de Jupiter, frappa mes regards. Assis sur un trône, et tenant un sceptre d'or, il jugeait les ombres. Tous les morts, les uns assis, les autres debout, se pressaient autour de ce roi ; tour à tour ils répondaient de leurs actions à ce tribunal majestueux, qu'on découvrait dans le palais de Pluton ; les portes immenses étaient ouvertes.

Je vis de loin un spectre, le plus énorme des géants, Orion, poursuivant, dans une longue prairie semée d'Asphodèle, une foule d'animaux féroces, qu'autrefois il extermina sur les montagnes désertes. Son bras est toujours chargé de sa massue d'airain, forte et indestructible.

Au-delà, j'aperçus Titye, ce fils terrible de la Terre, étendu, mesurant de la longueur de son corps neuf arpents. Deux vautours rapaces, attachés incessamment à cette ombre, le bec enfoncé dans son sein lui dévorent le cœur ; ses mains ne peuvent les écarter. Il avait eu l'insolence d'attenter à la pudeur de Latone, épouse de Jupiter, un jour qu'elle portait ses pas aux murs de Pytho, à travers les champs délicieux de Panope.

Là encore, je vis Tantale, accablé d'inexprimables tourments. Debout, le menton baigné par les flots, il était plongé dans un lac d'une eau plus claire que le cristal; haletant sans cesse, ses lèvres, ses regards, ses traits, tout annonçait la soif dont il était consumé. Chaque fois que le vieillard se baissait pour approcher ses brûlantes lèvres de l'onde, l'onde s'évanouissait, engloutie dans un abîme par le pouvoir d'une furie, et il ne voyait autour de lui qu'une terre aride. Des arbres qui touchaient le ciel abaissaient sur sa tête les rameaux chargés des fruits les plus délicieux, la poire balsamique, l'orange dorée, la douce figue, la verte olive et la pomme attrayante : mais chaque fois qu'il levait les mains vers ces fruits pour en cueillir, un ouragan impétueux enlevait tout à coup ces rameaux jusques aux sombres nuées.

Sisyphe, à son tour, frappa mes yeux. Sisyphe, qui succombe sous le poids d'affreux tourments. Portant une roche énorme, travaillant et des bras et des pieds, il la pous-

sait avec de lugubres gémissements jusqu'au roide sommet d'un mont sourcilleux : mais, hors d'haleine, à l'instant où il était près d'y placer cette masse, une force invincible la repousse soudain, et l'impitoyable et accablante roche retombe, roule et se précipite en un moment au fond de la plaine. Au même instant Sisyphe reprenait le lourd fardeau, recommençait en vain sa laborieuse et pénible tentative ; la sueur, en longs torrents, ruisselait de ses membres ; un tourbillon de vapeur, semblable à un nuage de poussière, fuyait de sa tête fumante.

Enfin parut devant moi le formidable Hercule, ou plutôt son fantôme : car le demi-Dieu lui-même, assis dans l'Olympe à la tête des immortels. s'abreuve de nectar ; et la charmante Hébé le reçoit dans ses bras. Devant cette ombre, les morts épouvantés, comme des nuées de timides oiseaux, s'agitaient et fuyaient en poussant des clameurs perçantes. Il était aussi sombre que la nuit la plus noire. Son arc tendu, et la flèche appuyée sur la corde, il lançait autour de lui de terribles regards, comme toujours prêt à frapper. A l'aspect du large baudrier d'or qui lui couvrait le sein, on frémissait d'épouvante : là, par un travail merveilleux, respirent des ours furieux, des sangliers écumants, de féroces lions : là on voit les combats, le sang, le meurtre et le carnage. Que l'artiste qui aurait formé un semblable baudrier, content d'être parvenu au comble de son art, laisse désormais reposer ses mains et son industrie.

Dès que cette ombre a tourné sur moi les yeux, elle me reconnaît. « Fils illustre de Laërte, ah ! mortel infortuné, me dit-elle d'une voix lugubre, tu portes donc aussi le fardeau des revers, mon éternel partage tant que m'éclairèrent les rayons du soleil ! mon père est le puissant Jupiter : cependant je ne voyais aucun terme à mes peines et à mes disgrâces. Je fus soumis au plus vil des hommes, et ses ordres m'imposèrent les plus grands et les plus périlleux travaux. Il me manda même de descendre dans cette sombre demeure, et d'en ravir Cerbère, le gardien de l'empire des morts ; il s'assurait que cette entreprise était impossible, et que j'y rencontrerais ma perte. Je triomphai cependant ; et, guidé par Mercure et Minerve, je traînai l'affreux Cerbère hors des enfers. »

En achevant ces mots il s'éloigne, et s'enfonce dans le séjour des mânes. Je restais immobile ; espérant de voir les ombres d'autres héros de ces âges reculés. Peut-être auraient paru à mes yeux ceux que je désirais encore de connaître, tels que Thésée et son ami Pirithoüs, ces nobles descendants des Dieux ; mais autour de moi s'assemble et se presse le peuple innombrable des morts : ils remplissent l'enfer de sombres hurlements et de clameurs terribles. Je frémis ; la pâle horreur glaça mes sens ; je craignais, qu'envoyée par Proserpine du fond de l'Érèbe, la tête hideuse de la Gorgone ne frappât mes regards. Je me rends aussitôt d'un pas rapide à mon vaisseau ; j'ordonne à mes compagnons d'y voler, de le détacher du ri-

vage, Ils obéissent, occupent les bancs du navire ; de nombreux avirons l'ébranlent et le dirigent : un vent favorable s'élève ; et, portés sur les vagues mobiles, nous traversons le grand fleuve, l'empire majestueux de la mer.

CHANT XII

Après que notre vaisseau a surmonté les courants de la mer et gagné la plaine étendue des flots, il revole dans l'île d'Æa, où s'élève le palais de l'Aurore, où sont les chants et les danses des Heures, et renaît le Soleil. Nous heurtons au sablonneux rivage; sortant du navire, nous goûtons le repos, dans l'attente des rayons sacrés de l'astre du jour.

Dès que nous voyons paraître la lueur matinale de l'aurore, une partie de ma troupe va, par mon ordre, au palais de Circé; elle revient chargée du cadavre glacé d'Elpénor. Nous abattons des chênes sur le bûcher; et le dressant sur la pointe la plus élevée de terre qui s'avançait dans la mer, nous rendons à l'ombre de notre compagnon les derniers honneurs; nos soupirs éclatent, nos larmes coulent; et la flamme ayant consumé à nos yeux son corps et son armure, nous lui érigeons un tombeau, une colonne, au sommet, son prompt aviron est dressé par nos mains.

Nous remplissons avec soin tous ces devoirs. Mais Circé instruite par elle-même de notre retour de la demeure des enfers, se pare de ses vêtements, et vole au rivage. Elle est suivie de ses nymphes, qui nous ap-

portent les dons de Cérès, d'autres aliments et un vin éclatant de pourpre.

La déesse s'avancant au milieu de nous : « Infortunés, nous dit-elle avec une compassion généreuse, vous qui, vivants êtes descendus au séjour de Pluton, destinés, contre le loi commune des mortels, à être deux fois victimes du trépas, goûtez ici le calme; que le festin dure la journée entière et ranime vos forces; demain, à la naissance de l'aurore, vous retournerez sur l'empire des flots. Je veux moi-même vous indiquer votre route; et, pour vous préserver des malheurs où pourrait vous précipiter une fatale imprudence, mes avis vous éclaireront sur tous les périls dont vous êtes encore menacés sur la terre et sur l'onde. »

Elle dit. Nous cédons à sa voix, nous nous livrons aux plaisirs du festin ; la chair des victimes fume, et la liqueur la plus exquise des vendanges coule jusqu'à ce que le soleil touche au bout de l'horizon ; lorsqu'il a disparu et que la nuit règne sur la terre, mes compagnons, près du navire, jouissent d'un sommeil tranquille. Mais Circé, me prenant la main, me conduit loin de leur troupe ; et, assise près de moi, me demande un fidèle récit de ma route au séjour des morts. J'obéis, et la déesse me tint ce discours.

« Tous ces périls sont évanouis. Prête-moi une oreille attentive : je te dirai ceux qui t'attendent encore ; veuille un Dieu te rappeler le souvenir de mes paroles ! D'abord se présenteront sur ta route les sirènes, ces enchanteresses qui fascinent tous les hommes

venus près de leurs bords. Malheur à l'imprudent qui s'arrête et qui écoute leurs chants! Jamais il ne revoit sa demeure; sa femme et ses jeunes enfants ne le reçoivent point dans leurs bras, n'ont point à célébrer son retour avec des accents d'allégresse. Les sirènes, assises dans une verte et riante prairie, captivent les mortels par la douce harmonie de leurs voix; mais, autour de ces lieux, on ne voit qu'un tas d'ossements et de cadavres infects que consume lentement le soleil. Passe avec rapidité devant ces bords, après avoir fermé avec la cire odorante l'oreille de tes compagnons. Toi, il t'est permis d'écouter ces chants, pourvu qu'on t'enchaîne étroitement par les mains et les pieds au mât de ton navire ailé, pour jouir sans péril de ces voix mélodieuses. Si, dans l'ivresse du ravissement, tes prières, tes ordres pressaient tes compagnons de te rendre la liberté, qu'ils resserrent et redoublent tes chaînes.

« Après que vous aurez fui loin de ce rivage, voici les objets qui frapperont tes regards.

« Sur la mer s'élèvent deux rochers voisins, contre lesquels les flots noirs d'Amphitrite roulent avec le bruit du tonnerre. Les Dieux infortunés les appelle les rochers errants. Jamais les agiles oiseaux ne les franchissent d'un vol heureux; sur leur cime lisse, les colombes mêmes qui apportent l'ambroisie à Jupiter tombent expirantes, et leur race dépérirait, si Jupiter ne les remplaçait. Aucun vaisseau n'approche de ces lieux sans y trouver sa perte; hommes et débris, tout

disparaît au même instant, emporte par les vagues et par des tempêtes plus terribles que la flamme. La seule Argo, l'objet de tous les chants, Argo qui, traçant un sillon si hardi sur la mer, vola vers l'empire d'Ætès, passa d'un essor heureux entre ces rocs; et cependant elle se fût brisée contre ces écueils, si Junon méme, à qui Jason était cher, ne l'eût conduite et mise à l'abri de ces dangers.

« De ces deux rochers, l'un cache dans la profondeur des cieux sa tête pyramidale, toujours environnée de sombres nuages; jamais, ni dans l'automne ni dans le printemps, n'y régna la sérénité. Aucun mortel, fût-il armé de vingt bras et de vingt pieds, ne pourrait gravir jusqu'au faîte de ce rocher aussi lisse dans tout son contour qu'une colonne, ni n'en pourrait descendre. Au centre s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers l'occident et l'Erèbe. Prudent Ulysse, passe devant ce roc d'un vol impétueux : la flèche lancée de ton vaisseau par le guerrier le plus vigoureux vers cette haute caverne fendrait vainement les airs. Là habite Scylla, qui fait entendre d'horribles hurlements, tels que les cris lugubres que pousse en sa jeunesse une meute aboyante. Il n'est point de monstre si difforme et si funeste; son aspect bannit la joie du cœur des humains, et même des immortels. Douze pieds, placés à la partie antérieure du corps, traînent ce monstre immense; il a six cous d'une longueur démesurée : ses têtes sont épouvantables; ses gueules sont toujours béantes, hérissées d'un

rang triple et serre de dents voraces, antre de la noire mort. Le monstre, à demi plongé dans la caverne, lance ses têtes hors de cet abîme ; et rampant autour de la roche ; enlève les dauphins, les loups marins, et même les énormes baleines; peuple de la mugissante Amphitrite. Aucun pilote ne s'est encore glorifié d'avoir sans infortune passé devant ce roc ; autant le monstre a de gueules, autant il ravit d'hommes du vaisseau fuyant à toutes voiles.

« Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé ; ta flèche, Ulysse, en atteindrait la cime. Là, sous un figuier sauvage qui, chargé d'un feuillage épais, étend sur la mer une ombre ténébreuse, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante ; trois fois, chaque jour, elle vomit les noires vagues, trois fois elle les engloutit avec d'horribles mugissements. Malheur à toi, si ton navire en approchait lorsque les torrents se perdent dans ce gouffre ! quand Neptune voudrait t'en retirer, Neptune même échouerait. Ah ! plutôt, rase d'un vol hardi et rapide le rocher de Scylla ; il vaut mieux encore avoir à regretter six de tes compagnons que d'être tous entraînés dans un même abîme. »

Elle dit, et je prends la parole : « O déesse ! réponds-moi. Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrais-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra saisir mes compagnons ? Ne pourrais-je lui disputer sa proie ? »

« Infortuné, me répondit-elle, ne peux-tu donc encore être rassasié de travaux et de

eombats, n apprendras-tu pas même à céder aux Dieux ! Le monstre que tu veux combattre n'est point de race terrestre et fragile ; fléau dont le ciel est le père, il est immortel, redoutable, féroce, invincible. Ici la plus ferme valeur est un vain secours ; fuir est ton unique salut. Pour peu que tu t'arrêtes sous ce rocher, je crains que l'hydre ne ravisse une seconde fois de ses gueules béantes six de tes compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper ; cours en invoquant la déesse Cratée, qui mit au jour cette peste ; seule elle peut calmer le monstre et le retenir dans sa caverne.

« Tu aborderas ensuite à l'île de Trinacie, où paissent les troupeaux immenses du Soleil, sept troupeaux composés chacun de cinquante génisses, et le même nombre de brebis d'une beauté parfaite. Leur race ne multiplie ni ne diminue; elle jouit d'une éternelle ieunesse. Des divinités sont leurs bergères, la belle Phaétuse et la charmante Lampétie, l'une et l'autre le fruit des amours de la déesse Nééra, et de ce Dieu brillant dont le char marche sur nos têtes. Leur mère, après les avoir élevées, consentit à établir loin d'elle leur séjour dans l'île de Trinacie, et les chargea d'étendre leurs soins vigilants sur les troupeaux de leur père. Respectez ces troupeaux, et vous pourrez être sûrs de rentrer dans Ithaque malgré les nombreuses traverses qui vous attendent. Mais si vous osez répandre leur sang, je te prédis la perte de ton navire et de tes amis : si tu es assez heureux pour n'y pas

être enveloppé, tu ne remettras le pied dans ta demeure qu'après un long terme, chargé de maux, tu n'y ramèneras aucun de tes compagnons. »

A peine a-t-elle parlé, que l'Aurore paraît sur son char éclatant. La déesse Circé se retire dans son palais. Je me rends à mon vaisseau, j'exhorte les miens à s'embarquer, à délier les câbles. En un moment ils sont placés avec ordre sur les bancs; les nombreux avirons agitent la mer blanchissante. Circé, dont la beauté et la voix exercent un si grand empire, nous envoie un vent favorable; il enfle les voiles; et soufflant, sans se reposer, à la poupe, il est notre compagnon fidèle. Nous sommes assis et tranquilles; le vaisseau glisse avec légéreté sur la plaine liquide; le vent et le pilote en dirigent la course. Mais, bientôt, le cœur troublé d'alarmes, je m'adresse à ma troupe en ces mots :

« O mes amis, c'est peu que je sache les oracles émanés de la bouche de Circé, je vous en instruirai tous : nous nous déroberons au trépas, ou notre perte sera volontaire. D'abord elle nous exhorte à fuir les prés fleuris et la voix enchanteresse des sirènes. Seul il m'est permis d'écouter leurs chants; mais il faut que vous m'enchaîniez par les liens les plus forts au mât de mon vaisseau. Si je vous conjure et vous ordonne de m'affranchir, loin de vous rendre à mes prières et à mes ordres, multipliez ces chaînes. »

Tandis que je parlais, le vaisseau vole, approche de l'île des sirènes. Soudain le vent

tombe; l'air est calme, la mer tranquille; une divinité berce doucement, charme et endort les flots. Aussitôt mes compagnons sont debout; on plie les voiles; on les jette au fond du navire; chacun reprend sa place, l'onde écume sous les rames. Moi (car le péril était pressant), armé d'un fer tranchant, je me hâte de partager en boules une grande masse de cire; mes doigts nerveux les compriment. Amollies au même instant, et par mes efforts, et par les feux que nous dardait heureusement le roi de la lumière, je vole à mes compagnons : tour à tour l'oreille de chacun d'entre eux en est enduite. Il m'attachent au mât du vaisseau; de fortes entraves lient et mes mains et mes pieds. Puis s'étant remis sur les bancs, ils troublent les flots du choc impétueux des rames. Nous n'étions plus éloignés de ce rivage qu'à la distance où se porte la voix : les sirènes, n'ignorant pas l'approche du navire, entonnent un chant harmonieux.

« O fameux Ulysse, la gloire de la Grèce, viens, arrête ici ton vaisseau, et prête l'oreille à notre voix. Heureux le nautonnier qui passe devant ces bords! jamais il n'en partit sans écouter les doux accents qui coulent de nos lèvres : ces accents l'enchantèrent; il retourna plus instruit dans sa patrie. Rien n'est ignoré de nous : nous savons tous les travaux que les Troyens, et vous, ô Grecs, avez soutenus, par la volonté des Dieux, dans les champs fameux d'Ilion : nous savons tout ce qui arrive dans ce vaste empire. »

Telles sont leurs paroles, accompagnées d'un chant céleste. Je désire prolonger mon ravissement : les signes de mes yeux ordonnent à mes compagnons de me dégager de mes chaînes : mais tous se précipitent avec plus d'ardeur sur leurs rames; Euryloque et Périmède, s'élançant à moi, resserrent et redoublent mes liens. Loin de ces bords dangereux fuit le navire : par degrés la distance me dérobe le chant des sirènes : enfin je n'entends plus leurs paroles ni leurs voix, Alors mes compagnons nous rendent à eux l'ouïe, et à moi la liberté.

Nous perdons de vue cette île : tout à coup mes yeux sont frappés d'une noire fumée, et de vagues qui s'enflent ; un tumulte affreux gronde dans les airs. Les rames tombent des mains de mes compagnons épouvantés : les flots en retentissent ; le vaisseau est immobile, nul ne pousse la rame. Je le parcours, je tâche de ranimer chacun des miens par mes exhortations et mes prières :

« Amis, il n'est aucun malheur qui n'ait exercé notre courage; celui qui nous menace n'est pas le plus grand que nous ayons éprouvé. Ne vous souvient-il donc plus du cyclope qui, doué d'une force indomptable, nous tint enfermés dans son antre ? et cependant ma prudence, mon adresse et mon intrépidité vous arrachèrent à ce péril terrible; un jour, je l'espère, un jour vous vous plairez à vous retracer le souvenir de ces nouveaux périls. Suivons tous ce que je vais prescrire. Vous, rameurs, reprenant

l'aviron, combattez d'un bras infatigable ces vagues enflées ; peut-être Jupiter, pour prix de vos efforts, nous dérobera-t-il à ce trépas. Toi, pilote, qui as en main le gouvernail, je te donne cet ordre important, garde-toi de l'oublier. Dirige ton vaisseau loin de ce rocher, de cette fumée et de ces flots amoncelés ; l'œil toujours attaché sur le roc voisin, que ton unique but soit d'en approcher : fuis ces rapides courants, crains qu'ils ne t'entraînent, et que tu ne sois l'instrument de notre perte. »

Ils obéissent avec ardeur à ma voix. Mais je me garde bien de leur parler de Scylla, ce fléau inévitable ; à son nom seul on les eût vus tous abandonner la rame, et courir se cacher, pressés l'un sur l'autre, au fond du navire. Alors, ne songeant plus aux ordres rigoureux de Circé qui m'avait interdit le combat, je revêts mes armes éclatantes, et, balançant deux longs javelots, je monte jusqu'au bord de la proue. Là, de pied ferme, j'attends, je défie l'habitant du roc, qui devait me ravir mes compagnons ; mais je ne puis l'apercevoir ; en vain mes yeux se fatiguaient à l'y chercher dans tous les recoins et au sein de la sombre caverne. Nous entrons en pâlissant dans ce passage étroit : d'un côté nous menace Scylla : de l'autre, Charybde dévore les flots avec un tumulte énorme. Les vomit-elle, l'onde, dans une vaste circonférence, aussi troublée que l'eau d'une cuve qui mugit sur la flamme ardente, bouillonne avec un affreux murmure, jaillit dans les airs, et couvre d'écume la cime des deux

rochers. Mais, engloutit-elle les grandes vagues d'Amphitrite, toute cette mer agitée s'ouvre, rugit autour du roc; et l'œil, plongeant au fond de l'abîme immense, aperçoit la noire arène. La terreur hérisse les cheveux de mes guerriers.

Tandis que, craignant le trépas, nos regards ne sont fixés que sur Charybde, Scylla tout à coup ravit du fond de mon navire six de mes plus forts et de mes plus valeureux compagnons. Je lève mes yeux, et j'aperçois encore ces amis infortunés agitant en l'air les mains et les pieds; j'entends leur voix qui m'implorait en me nommant, et qui retentit, hélas! pour la dernière fois à mon oreille. Tel que, sur la pointe d'un roc, un rusé pêcheur, armé d'une ligne immense, précipite dans la mer l'appât trompeur avec la corne, et soudain arrachant à la demeure liquide un de ses plus jeunes habitants, victime palpitante, il le jette sur le rivage : tel le monstre enlève mes compagnons, et les jette devant son antre. Il dévore ces malheureux : dans leurs cruels tourments, ils poussaient des cris lugubres; et, me tendant les bras, ils invoquaient mon secours. De tous les spectacles dont mes yeux furent épouvantés dans mes longues et funestes courses, voilà le plus lamentable.

Echappés à ces rochers et à ces monstres, nous approchons de l'île fortunée du Soleil.

Là, paissaient tranquillement de beaux et nombreux troupeaux de génisses au large front et de brebis éclatantes, consacrées à cette divinité qui traverse les cieux. Du mi-

lieu de la mer, mon oreille est agréablement frappée des mugissements et des bêlements de ces troupeaux. Alors se réveille en moi le souvenir du devin Tirésias et de la déesse Circé, dont les avis m'exhortèrent si vivement à éviter l'île de ce Dieu qui charme les mortels.

« Amis, dis-je à ma troupe, le cœur serré de tristesse, vous qui avez essuyé tant d'infortunes, écoutez mes paroles. Connaissez les oracles de Tirésias et de Circé. Ils m'ont ordonné de fuir l'ile de ce Dieu, le flambeau du monde : nous n'y pourrons aborder sans rencontrer notre perte entière. Ne balancez donc pas ; poussez le vaisseau loin de cette côte funeste. »

A ces mots, le courage les abandonne ; le désespoir brise leurs cœurs. Euryloque se lève ; et, se laissant emporter à la colère : « Impitoyable Ulysse, s'écrie-t-il, tu n'es jamais rassasié de travaux, la fatigue t'est inconnue ; le ciel t'a formé un corps de fer. Tu vois tes compagnons accablés de lassitude et de sommeil, et tu ne leur permets point de poser le pied sur les bords de cette île, où le repos et quelques rafraîchissements ranimeraient leur vigueur ; tu leur ordonnes de fuir cet asile, de poursuivre durant les ténèbres, leur course incertaine sur l'empire des ondes. C'est de la nuit que naissent les ouragans les plus terribles, la perte des vaisseaux. Comment quelqu'un de nous échappera-t-il au trépas, si nous sommes assaillis d'une tempête, du souffle de l'autan, ou de la furie du vent d'occident, qui détruisent en un

moment les flottes, malgré la volonté même des Dieux! obéissons à la nuit sombre ; prenons un repas et sommeillons auprès du vaisseau; demain rentrons-y dès l'aurore, et poursuivons notre route périlleuse sur l'étendue des mers. »

Il dit, chacun l'applaudit à haute voix. Alors je vois enfin qu'un Dieu a résolu notre perte. « Euryloque, dis-je, vous vous réunissez tous contre moi, vous m'entraînez : mais, avant d'aborder à cette île, engagez-vous chacun, par un serment inviolable, si vous y rencontrez des troupeaux, à n'être point assez téméraires que d'immoler une seule génisse ni une seule brebis, et, sans troubler la paix de ces bords, à vous contenter de jouir des aliments, bienfaits de l'immortelle Circé. »

Ils satisfont à mes ordres au même instant; ce serment sort de leurs bouches. Nous entrons dans l'enceinte arrondie du port, et nous arrêtons notre vaisseau près d'une source douce et transparente; mes compagnons s'élancent sur le rivage, font les apprêts d'un festin. Lorsqu'ils ont ranimé leurs forces, un souvenir douloureux se réveille dans leurs cœurs, ils pleurent les amis que la barbare Scylla ravit à notre navire et dévora dans son antre. Leurs larmes coulaient encore, lorsque le sommeil s'épanche sur leurs paupières.

La nuit avait fait les deux tiers de son cours, et les astres, avancés dans la voûte céleste, allaient se retirer, quand le Dieu du tonnerre, Jupiter, excite une funeste tem-

pête; les ouragans impétueux règnent dans les airs; d'épaisses nuées enveloppent la terre et les eaux; la nuit se précipite du ciel, l'horréur des ténèbres redouble. Dès que l'Aurore matinale, couronnée de roses, nous envoie une faible lueur, nous plaçons notre vaisseau dans un abri tranquille, sous un antre sacré, orné de siéges pour les nymphes de la mer, et souvent embelli de leurs danses. Là je rassemble mes compagnons, et les exhorte encore en ces mots: « O mes amis, l'abondance règne dans notre vaisseau, respectez donc les troupeaux de cette île: gardons-nous de nous attirer quelque grande infortune, car leur possesseur est un Dieu formidable: le Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers. »

Ma voix pénètre dans leurs cœurs et les persuade. Pendant tout un mois dure la tempête; l'autan trouble les airs, l'autan, ou le vent non moins terrible qui souffle de l'orient. Tant qu'il nous restait du froment et du vin, mes compagnons, redoutant le trépas, ne violent point leur vœu. Enfin règne parmi nous la disette. Tandis que ma troupe se disperse, que, partagée entre la chasse et la pêche, elle fait sa proie des habitants des airs et des eaux, et de tout ce qui tombe en son pouvoir, forcé par la faim dévorante à frapper la mer de l'hameçon recourbé, moi, accablé d'inquiétudes, je m'enfonce dans l'île pour invoquer les immortels, pour savoir si quelqu'un d'entre eux daigne enfin me secourir et m'ouvrir une route qui me ramène dans ma patrie. Loin de ma troupe, dans un asile pai-

sible, à l'abri des vents, je répands sur mes mains une eau pure, et j'invoque à haute voix tous les Dieux qui habitent l'Olympe. Aussitôt (je l'attribuais à leur bienveillance) coulent doucement sur ma paupière les vapeurs flatteuses du sommeil.

Cependant Euryloque assemble les miens. « Compagnons de tant de fatigues et de revers, leur dit-il, voulez-vous m'écouter ? toute mort est odieuse aux malheureux humains ; celle où conduit la faim est la plus horrible. Pourquoi lutter plus longtemps contre ce fléau ? Voyez ces belles génisses : poussons-les vers le rivage ; sacrifions-les en l'honneur des Dieux. Si jamais nous avons le bonheur de revoir Ithaque, notre patrie, nous élèverons un temple superbe au Dieu qui enflamme les airs ; nous l'enrichirons d'offrandes pompeuses. Si, pour venger le sang de ses génisses, il veut perdre notre vaisseau, et si tous les immortels s'associent à son courroux, exhalons en un moment le dernier soupir au milieu des flots plutôt que de subir tant de morts, consumés lentement par la faim dans cette île déserte. »

Ainsi parle Euryloque ; sa voix entraîne tous mes compagnons. Aussitôt ils poussent les plus belles de ces génisses vers le rivage ; car ces troupeaux sacrés, aux cornes hautes et luisantes, au front large et paisible, et à la forme majestueuse, paissaient près de nous sans crainte. Mes compagnons, entourant les victimes, implorent les Dieux ; privés d'orge, ils cueillent le plus tendres feuillage d'un grand chêne.

Ils égorgent les victimes, présentent aux Dieux, selon nos rites, l'offrande solennelle. Ils manquaient de vin pour l'arroser, l'eau coule en aspersion. L'offrande est consumée; on goûte des entrailles; les chairs fument devant la flamme.

Le sommeil où mes sens étaient plongés fuit en ce moment de ma paupière: je précipite aussitôt mes pas vers le rivage. J'en approchais, lorsque je respire la vapeur odorante du sacrifice. Saisi d'épouvante, je fais éclater jusqu'au ciel ma voix plaintive. « O Jupiter, et vous tous, Dieux immortels, vous m'avez donc, hélas! envoyé pour ma perte ce funeste sommeil! serait-ce pour que mes compagnons se rendissent coupables de ce terrible attentat! »

Et déjà la belle Lampétie, couverte d'un long voile, court annoncer au Soleil l'outrage fait à ses troupeaux. Enflammé de colere, il s'écrie: « Grand Jupiter, et vous tous, dont rien ne borne la durée, vengez-moi des compagnons du fils de Laërte. Les téméraires! ils ont répandu le sang de mes génisses, qui faisaient le charme de mes regards, chaque fois qu'au matin je gravissais ves le haut sommet du ciel étincelant, et que, du milieu de sa voûte, je laissais mon char rouler et se précipiter vers la terre. Si ces insolents ne subissent pas toute la peine de leur sacrilége, je descends chez Pluton et n'éclaire plus que les morts. »

Jupiter lui répond: « Soleil, continue d'apporter la lumière aux Dieux de l'Olympe et aux mortels répandus sur la terre. Bientôt

un coup de ma brûlante foudre effleurant le vaisseau de ceux qui t'ont insulté, le fera voler en éclats au milieu d'une noire tempête. » Cet entretien des Dieux me fut rapporté par Calypso, qui me dit l'avoir appris de Mercure, l'interprète de leurs volontes.

Reparaissant au rivage, j'accablai mes compagnons des reproches les plus sévères. Reproches tardifs et stériles! les génisses n'étaient plus. Les Dieux ne tardent point à faire éclater aux yeux de ma troupe des signes funestes. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ses pieds; les chairs préparées et les chairs sanglantes poussent de lugubres mugissements; pâlissant, ils croient entendre la voix de ces génisses mêmes.

Malgré ces prodiges, mes compagnons malheureux, après avoir ravi la fleur de ces troupeaux, se livrent durant six journées entières aux plaisirs des festins. Jupiter amène une nouvelle aurore; et les vents ayant tout à coup apaisé leur rage, nous montons au même temps dans notre vaisseau : le mât se dresse, les voiles sont ouvertes, et nous nous abandonnons à la vaste mer.

Mais lorsque nous n'apercevons plus que le ciel et l'onde, Jupiter amène et arrête sur nos têtes une sombre nuée; la mer en est obscurcie. Le navire ne vogue qu'un instant; et du bout de l'occident accourt avec des hurlements horribles un tourbillon orageux. Les deux câbles du mât se rompent, il tombe : voiles, antennes, tout a disparu; dans sa chute il frappe la poupe, la tête de notre pilote armé du gouvernail; ses os sont fracas-

sés; tel qu'un plongeur, il est précipité dans la mer; son âme s'envole. Jupiter tonne au même temps: il lance sa foudre sur notre vaisseau. A cette foudre du roi de l'Olympe, le vaisseau, trois fois, tourne d'un mouvement impétueux; un torrent de soufre enflammé l'inonde; tous mes compagnons roulent dans la mer. Ils flottent, tels que des oiseaux marins, sur le dos élevé des vagues, autour du navire; mais, hélas! Jupiter leur a fermé toute voie de retour dans leur patrie. Je courais d'un bout à l'autre du vaisseau pour le gouverner, quand un choc terrible des flots arrache et emporte le bord entier; il ne reste plus que la carène, voguant au gré de la tempête. Un second choc rompt le pied du mât et l'enlève. Il y flottait un gros câble: je le saisis, et lie la carène au mât flottant: assis sur ces débris, je m'abandonne à la fureur des vents et des vagues.

Le tourbillon, parti de l'occident, s'apaise tout à coup: mais du midi se précipite aussitôt l'autan, bien plus terrible; car il me reporte vers la fatale Charybde. Je vole sur les flots durant la nuit entière; à peine se levait le soleil, que je me vois entre le rocher de Scylla et l'autre monstre, au moment où d'immenses vagues s'abîmaient dans sa gueule dévorante. Je m'élance en l'air, et, saisissant une branche du figuier sauvage, et m'y attachant des mains et des genoux, je m'y tiens suspendu, tel qu'un oiseau de nuit; éloigné des racines, je ne puis nulle part appuyer les pieds, ni recourir aux branches plus élevées, qui, aussi fortes que longues,

répandaient une ombre noire sur cet abîme. Brûlant d'impatience, je demeure collé à cette branche jusqu'à ce que le monstre vomisse les débris de mon navire; enfin, après une longue attente, mon désir est satisfait: à l'heure où le juge, après avoir réglé les nombreux débats d'une jeunesse impétueuse, se lève du tribunal pour aller ranimer ses forces par un repas, à cette heure seulement je vois ces débris reparaître du fond de ce gouffre J'ouvre les bras et les genoux; et me laissant descendre, je fais retentir la mer en tombant près du mât flottant, je le saisis et m'éloigne, mes bras me servent de rames. Grâce au pere des Dieux et des hommes, je ne fus point aperçu par Scylla: rien n'eût pu me dérober à la mort.

Durant neuf jours entiers, je fus porté en cet état au gré des vents et des flots. A la dixième nuit, les Dieux me conduisirent aux bords de l'île d'Ogygie, où règne la déesse Calypso, dont la beauté et la voix captivent les mortels. Elle me reçut avec bienveillance; ma vie défaillante fut ranimée. Mais pourquoi répéter ce que je racontai hier à toi, grand roi, et à ta sage compagne? J'abuserais de votre attention, et je hais moi-même des redites inutiles. »

CHANT XIII

Tandis que la nuit enveloppait de son ombre le palais, tous les assistants, dans cette vaste salle, enchantée du récit d'Ulysse, semblaient avoir perdu la parole, et lui prêtaient encore une oreille attentive. Alcinoüs rompt enfin le silence. « O fils de Laërte, dit-il, puisque le ciel t'a conduit dans ce palais inébranlable et élevé, aucune tempête ni aucun malheur ne troublera ton retour, quoique le sort n'ait cessé de te poursuivre et de t'accabler de ses rigueurs. Vous tous, chefs de ce peuple, qui jouissez ici chaque jour de l'honorable distinction de tenir en main la coupe et d'entendre la voix d'un chantre divin, nous avons renfermé dans un coffre précieux les riches vêtements, l'or, et tous les dons faits à cet étranger par les chefs des Phéaciens : qu'il ne s'éloigne point sans recevoir encore un témoignage public de notre estime et de notre attachement ; que chacun de nous couronne ces dons par un rare trépied et une urne superbe. Nous ferons concourir, par un tribut, chaque citoyen à ces largesses, qu'un seul ne pourrait soutenir, et dont ne fut comblé encore aucun étranger. »

Tous approuvent l'avis d'Alcinoüs. Puis ils vont prendre quelque repos dans leurs de-

meures. Dès les premiers rayons de la vigilante Aurore, ils se précipitent vers la rive, chargés d'urnes et de trépieds, dons honorables. Alcinoüs, entrant dans le navire, fait ranger avec soin ces vases sous les bancs, pour que les nautonniers, se livrant à leur ardeur, manient librement la rame. Tous les chefs vont ensuite au palais d'Alcinoüs, où se forment les apprêts d'un grand festin.

Le roi sacrifie un taureau superbe au Dieu qui gouverne le tonnerre et qui règne sur l'univers. La flamme ayant consumé l'offrande, ils participent avec allégresse à ce festin; Démodoque, révéré des peuples, élève au milieu de l'assemblée sa voix harmonieuse. Mais Ulysse tournait souvent l'œil vers l'astre du jour, impatient de le voir terminer sa carrière; son cœur ne soupirait qu'après l'heure du départ. Tel aspire au repos le laboureur dont les bœufs noirs et vigoureux ont, depuis l'aurore jusqu'au soir, fendu d'un soc tranchant une terre forte et durcie; lorsque enfin le soleil disparaît à ses regards charmés, il va dans sa chaumière ranimer sa vigueur par ún repas; ses genoux s'affaissent et sont prêts à lui manquer; il se hâte de se traîner vers sa demeure : tel Ulysse enchanté voit le soleil se précipiter vers les bords de l'horizon. Aussitôt, s'adressant aux Phéaciens, et surtout au roi, il leur parle en ces mots :

« Alcinoüs, revêtu de l'éclat de la majesté suprême, et vous princes de ce peuple, faites sans retard des libations pour me renvoyer heureusement dans ma patrie; et puisse le

ciel couronner vos désirs! ce qui pouvait être l'objet de mes vœux, je l'ai obtenu : je suis honoré de vos dons : le vaisseau est prêt. Dieux, achevez et dirigez tout vers ma félicité! Que je retrouve dans mon palais une épouse fidèle et mes amis exempts de peine? et vous dont je me sépare, puissiez-vous ici être la consolation et la gloire de vos femmes, vos compagnes dès l'adolescence, et de vos enfants! Daignent les immortels, en faisant toujours naître au milieu de vous toutes les vertus, vous donner des jours prospères, et détourner les calamités loin de cette île. »

Les chefs sont touchés de ces sentiments; tous animent le roi à n'apporter aucun délai au départ de l'étranger dont la sagesse a dicté la prière. Alors Alcinoüs s'adressant à son héraut : « Hâte-toi, Pontonoüs, dit-il, remplis les coupes du vin le plus pur, et porte les à tous les assistants : qu'invoquant le père des Dieux, nous ne retardions plus le retour de notre hôte dans sa patrie. »

Pontonoüs remplit les coupes d'un vin délicieux et les porte de toutes parts aux conviés. Les chefs, assis, font des libations en l'honneur des habitants fortunés de l'Olympe. Seul, le fils de Laërte se lève; mettant la coupe entre les mains de la femme d'Alcinoüs, il lui dit : « O reine, que rien ne trouble ton bonheur jusqu'à ce que s'avancent vers toi d'un pas tranquille et lent la vieillesse et la mort; partage commun des hommes! Je retourne au sein de mes foyers. Toi cependant entourée du roi ton époux, de tes en-

fants et d'un peuple nombreux, coule des jours sereins dans ce palais ! »

En achevant ces mots, le noble Ulysse s'éloigne, franchit le seuil de la salle. Devant lui marche un héraut qui, par l'ordre d'Alcinoüs, le conduit jusqu'au navire. La reine Arété le fait suivre de trois de ses femmes, chargées d'une tunique de pourpre, d'un manteau éclatant, du coffre précieux, et d'aliments, et de vin, liqueur vermeille. Quand on est arrivé au bord de la mer, les illustres Phéaciens, compagnons d'Ulysse, s'empressent à recevoir ces dons, à tout déposer dans le navire ; ils étendent des peaux ét des tapis sur le tillac, près de la poupe, pour qu'il y goûte un sommeil paisible. Ulysse monte dans le vaisseau. Il se repose en silence sur cette couche. Les rameurs se placent avec ordre sur les bancs, délient le navire ; et se courbant et se renversant, bouleversent de l'aviron les flots écumeux. Cependant s'empare des paupières du héros un sommeil doux, profond, semblable au calme de la mort.

Tels que, dans la vaste arène, quatre coursiers généreux, excités par l'aiguillon, partent à la fois, et, dressant leur tête altière, emportent rapidement un char au terme de la course ; tel le vaisseau court sur la plaine liquide, la proue élevée ? derrière la poupe, les flots énormes, bouillonnant, roulent avec un mugissement sonore. Il s'élance du vol le plus assuré : l'aigle même fend avec moins d'impétuosité les plaines de l'air : telle est la rapidité de ce vaisseau chargé

de la conduite d'un mortel dont la sagesse égalait celle des fils de l'Olympe. Combien il avait jusque-là essuyé de travaux et de peines en se faisant jour à travers les combats et les tempêtes ! maintenant, plongé dans un paisible sommeil, il oubliait tant de soins et de maux. Tout à coup paraît la brillante étoile qui annonce l'aurore ; et au même temps le navire, vainqueur des flots, aborde à une île.

Il est aux rives d'Ithaque un port consacré au vieux Phorcys, Dieu marin : deux rocs, comme arrachés à ces bords, s'avançant au fond de l'onde et se courbant, lui forment, dans un grand espace, un abri contre le souffle furieux des vents qui troublent l'empire de la mer. Dès qu'ils sont entrés dans cette enceinte paisible, les vaisseaux sans aucun lien, demeurent immobiles. Ce port est couronné d'un olivier au vaste ombrage ; auprès est un antre obscur, frais et délicieux consacré aux Néréides. Dans l'intérieur de l'antre sont de grandes urnes et des cruches de belles pierres, où des essaims d'abeilles déposent leur miel. On y voit de longs métiers de marbre, où les nymphes tissent des robes de pourpre, ouvrage merveilleux. Des fontaines intarrissables y font jaillir leurs eaux. La grotte a deux entrées : l'une tournée au septentrion est ouverte aux humains ; l'autre, qui regarde le midi, est sacrée et leur est inaccessible ; c'est la route des immortels.

C'est dans ce port, connu des Phéaciens, qu'entre leur vaisseau ; et tel est son effort,

qu'il s'élance à demi sur la rive. Aussitôt, prenant dans leurs bras Ulysse avec les peaux et de tapis de pourpre, ils descendent a terre et le déposent doucement sur le sable, sans que le sommeil l'abandonne; ils portent hors du vaisseau tous les présents dont les Phéaciens le comblèrent par l'inspiration de Pallas; et, cachant ses richesses au pied d'un olivier épais et placé loin de la route, pour qu'elles ne soient pas enlevées par quelque passant avant le réveil du héros, ils se hâtent de reprendre le chemin de leur île.

Mais ils ne penvent échapper à l'œil du roi des mers, dont le cœur ne saurait encore étouffer l'ancien courroux qu'il nourrissait contre Ulysse. Il sonde la volonté de Jupiter.

« O père des Dieux, lui dit-il, désormais mes honneurs sont abolis sur l'Olympe: des mortels, les Phéaciens, descendus de mon sang, osent me braver. Je pensais qu'Ulysse ne reverrait sa patrie qu'après avoir encore souffert de nombreuses disgrâces; car je n'ai pas été entièrement contraire à son retour; tu l'avais garanti par le signe sacré, gage infaillible de tes promesses? Cependant, loin qu'il ait essuyé la moindre peine dans cette route, un rapide vaisseau des Phéaciens l'a conduit tout endormi à travers la vaste mer, mon empire, et l'a déposé sur les côtes d'Ithaque; ils l'ont comblé de présents merveilleux en airain, en or, en vêtements : enfin il revient du milieu de ce peuple avec plus de trésors que s'il fût arrivé sans revers au

sein de ses foyers, chargé des dépouilles de Troie. »

Celui qui voit flotter sous ses pieds les nuées, lui répond : « Eh quoi ! Neptune, ton empire semble illimité, ton bras ceint la terre tremblante, et tu nourris cette crainte! Quel est celui des immortels qui cesserait de t'honorer? Qu'il ose manquer de respect à un Dieu qui, par son ancienneté et par sa puissance, occupe après moi le premier rang sur l'Olympe! S'il est sur la terre quelque peuple qui, enflé de sa force, ait l'audace de te refuser son hommage, la vengeance n'est-elle pas toujours en tes mains? Ne peux-tu punir cette race mortelle? »

« O toi qui gouvernes les nuees, répartit Neptune, j'aurais déjà puni les téméraires mais j'ai été retenu par la crainte de te déplaire et de m'attirer le poids terrible de ton courroux. Vois ce superbe vaisseau des Phéaciens qui retourne dans son port; je veux tout à coup le détruire au milieu du noir séjour des vagues. Après cet exemple, qu'ils continuent, s'ils l'osent, à conduire en tous lieux les étrangers jetés dans leur île, et que les mortels bravent, malgré moi, l'océan. Tu vois aussi la ville orgueilleuse des Phéaciens; je veux qu'une montagne énorme menace à chaque instant de l'ensevelir. »

« Je ne m'oppose point à cette vengeance, dit le maître des Dieux. Quand tout le peuple sera sorti de ses murs pour recevoir ce superbe vaisseau, que dans son vol le plus rapidc, sans perdre sa forme, il soit tout à coup changé en roc, à l'étonnement des mor-

tels, et qu'une haute montagne dérobe à leurs yeux ces remparts. »

Il dit. Neptune se précipite vers l'île de Schérie, où s'élèvent les tours des Phéaciens. Là, il fixe ses pas. Bientôt arrive ce vaisseau qui brava la mer; il fend d'un rapide essor les ondes, il va toucher au rivage. Neptune accourt; de sa main, il l'arrête malgré l'impétuosité de ce vol, et le transforme en un roc dont les pieds s'enracinent pour jamais dans le sein de la terre; au même temps le Dieu disparaît.

Mais, sur le rivage, ce peuple accoutume à triompher des flots, est interdit de ce prodige. « Ciel! disent-ils, en tournant l'un sur l'autre leurs yeux, quel pouvoir vient d'enchaîner sur la mer ce vaisseau? Il se montrait tout entier à nos regards! il se précipitait dans le port! »

C'est ainsi qu'ils parlaient, et aucun d'eux ne pouvait expliquer le prodige; lorsque Alcinoüs élevant la voix : « Grands Dieux, s'écrie-t-il, c'est donc aujourd'hui que doivent s'accomplir d'anciens oracles annoncés par mon père! Il me disait : Neptune est irrité de nous voir conduire heureusement à travers les écueils et les tempêtes tous les voyageurs qui implorent contre lui notre secours : un jour ce Dieu l'a juré, un jour le plus superbe vaisseau des Phéaciens, en repassant les vagues, après avoir déposé un mortel dans sa patrie, sera enchaîné sur l'empire nébuleux de la mer, monument de son courroux, et une haute montagne ombragera nos tours. Telles étaient les paroles

du vieillard; nous voyons s'accomplir cet oracle. Peuples, soumettez-vous; obéissez. Renonçons désormais à dérober à la vengeance d'un Dieu puissant les mortels que le sort aura conduits dans notre île, et offrons un sacrifice à Neptune irrité; que douze taureaux choisis tombent en son honneur; peut-être s'apaisera son courroux, Veuille, grand Dieu, veuille ne pas élever ce mont terrible, qui doit menacer d'ensevelir nos remparts ! »

Il dit. Le peuple, saisi de crainte, prépare le sacrifice. Debouts, autour de l'autel, les princes et les chefs des Phéaciens implorent le Dieu des mers.

Cependant Ulysse, étendu sur sa terre natale, sort tout à coup du sommeil. Il porte de tous côtés les yeux, et ne la reconnaît point; telle a été la longueur de son absence, et telle est l'épaisseur du nuage dont Minerve l'environne : elle veut que, demeurant inconnu, il ait le temps d'apprendre de sa bouche tout ce qui l'intéresse, et qu'il ne montre Ulysse à sa femme, à ses amis, à ses citoyens, qu'après avoir tiré vengeance de ses nombreux ennemis. Voilà ce qui fait paraître tous les objets aux regards du roi sous une face étrangère, les grandes routes, le vaste port, les rochers couronnés de nues, les vastes forêts. Saisi de douleur, il est soudain levé; attachant un œil attristé sur le séjour de sa naissance qu'il cherche vainement, il verse des larmes amères; il se frappe les genoux; ces paroles, avec de profonds soupirs, sortent de ses lèvres :

« O malheureux! chez quel peuple me pousse

enfin ma destinée toujours incertaine? Est-il féroce, injuste, sacrilége ? ou les Dieux ont-ils ici des autels ? et les cœurs y connaissent-ils la tendre humanité ? Pourquoi me suis-je chargé de ces richesses? où les cacher? où fuir moi-même ? Ciel ! que tous ces trésors ne sont-ils restés au sein du pays des Phéaciens ! et que le sort ne m'a-t-il conduit chez un roi magnanime qui, après m'avoir accueilli avec tendresse, m'ait renvoyé fidèlement dans mon île ! Où mettre en sûreté ces dons? dois-je les abandonner au pillage ? Grands Dieux ! les chefs des Phéaciens n'ont donc pas la sagesse et la justice qui me semblaient être leur partage, puisqu'ils m'ont exposé sur une terre étrangère, eux qui s'étaient engagés solennellement à me rendre au sein fortuné de mon Ithaque ! les perfides m'ont abusé. Punis-les, ô Jupiter, toi le protecteur des suppliants, toi dont l'œil est ouvert sur tous les humains, et qui lances tes traits sur les coupables ! Portons les yeux sur les présents des Phéaciens ; sans doute les conducteurs qui m'ont trahi, en fuyant avec leur vaisseau, m'ont dépouillé d'une partie de ces gages de leur bienveillance et de leur hospitalité. »

Il dit, et parcourt d'un œil rapide les cuves, les beaux trépieds, l'or, les riches vêtements ; il voit avec surprise, qu'il ne lui manquait aucun de ces dons. Mais bientôt ses larmes coulent plus abondamment pour sa patrie : et, se traînant le long du rivage retentissant que battaient les flots de la mer, il remplissait les airs d'accents plaintifs.

quand tout à coup paraît Minerve sous la figure d'un jeune berger; remarquable par la délicatesse et la beauté de ses traits et par la noblesse de sa stature, on l'eût pris pour le fils d'un roi. Un ample manteau d'une fine pourpre flottait sur ses épaules ; à ses pieds éclataient de riches brodequins, et sa main tenait un javelot. Ulysse, ravi, court à sa rencontre. « O berger, dit-il, toi qui, dans cette terre étrangère, t'offre le premier à mes regards, sois béni du ciel, et qu'en toi s'approche un ami ! Sauve-moi, sauve ces richesses : je t'implore comme un Dieu, j'embrasse tes genoux. Mais, avant tout, réponds sans m'abuser ; dissipe mon incertitude : quelle est cette terre? veuille me nommer cette ville, ces habitants ! Suis-je dans une de ces îles escarpées qu'éclaire à plaisir le soleil, ou, lavés par ces flots, sont-ce là les bords d'un continent fertile? »

« Il faut que tu sois bien novice, répond la déesse : ou tu viens d'un pays lointain, ô étranger, si c'est au sujet de cette terre que tn m'interroges. Tu n'es pas dans une contrée inconnue ; son nom est dans toutes les bouches, depuis les lieux où naît l'aurore et où s'élève le soleil, jusqu'à ceux où règne la nuit ténébreuse. Sans doute, cette île, parsemée d'âpres rocs, n'élève point de coursiers : mais si elle n'a pas de plaines spacieuses, elle n'est pas non plus entièrement stérile. Elle se dore de froment ; la vigne croît sur ces côteaux; ses plantes sont réjouies par les eaux du ciel et par de fertiles rosées. Les chèvres, et même les bœufs y trouvent

d'heureux pâturages ; elle est ombragée de toute espèce de forêts, et des sources intarissables l'arrosent. Enfin, ô étranger, le nom d'Ithaque est surtout connu dans les champs de Troie, champs si éloignés de la Grèce. »

A ce nom prononcé par la fille de Jupiter, Ulysse, longtemps infortuné, éprouve un transport inexprimable de joie ; son cœur bat avec violence. Mais quoique la réponse vole aussitôt de ses lèvres, il dissimule, fidèle à la prudence qui habite au fond de son âme. D'un air véridique, il raconte cette fable :

« Le nom d'Ithaque est parvenu, à travers l'empire des eaux, jusqu'à moi dans les champs de Crète. Je vois donc moi-même cette terre ! j'y aborde avec ces biens ! j'en laisse plus encore à mes enfants. Je suis obligé de fuir ; j'ai, dans ma vengeance, ravi le jour au fils d'Idoménée, Orsiloque, le plus fameux des Crétois à franchir d'un pas rapide la carrière, il voulut m'enlever tout mon butin, la dépouille de Troie et le prix glorieux de tant d'incroyables périls essuyés dans les combats et sur les ondes orageuses ; il m'avait juré une haine éternelle, tant sa fierté était indignée qu'au lieu de ramper dans les champs d'Ilion sous les ordres de son père, je me distinguasse parmi les chefs, à la tête d'une troupe vaillante. Je le punis ; près de la rive où il doit aborder, il est renversé de mon javelot ; une sombre nuit voilait les cieux, ma vengeance n'a pas de témoins. Je cours vers un vaisseau soumis à

d'illustres Phéniciens ; je les conjure, en les gagnant par une partie de ma riche proie, de me conduire à Pylos ou dans l'Élide, sur les terres des Epéens. Mais hélas ! malgré tous leurs efforts, car je réponds de leur fidélité, la violence des vents les écarte de ces côtes ; battus des flots, nous sommes jetés ici durant les ténèbres de la nuit ; à peine, par le secours des rames, arrivons-nous au port. Malgré l'excès de la faim, aucun de nous ne songe à prendre quelque nourriture ; sortis en tumulte du vaisseau, accablés de fatigue, nous nous étendons sur le rivage. L'épuisement me plonge dans un profond sommeil. Ce matin les Phéniciens, pour profiter d'un vent favorable, déposent mes richesses sur le sable où je dormais, rentrent dans leur navire, et cinglent ver la riche Sidon. Moi je demeure ici, troublé sur ma destinée. »

Il dit. La déesse sourit ; et, prenant avec affection la main du héros, elle, paraît tout à coup sous la forme de la femme la plus distinguée : rien de plus majestueux que sa stature ; sa beauté est parfaite ; son aspect annonce sa sagesse et les merveilles qui sortent de ses mains industrieuses. « Celui-là serait bien subtil, dit-elle, fût-il même un Dieu, qui l'emporterait sur toi dans l'art de la feinte. O infortuné, faut-il que, dans le sein de ta patrie, tu sois encore contraint de recourir aux déguisements, si familiers à ton esprit depuis ta plus tendre enfance? Mais n'employons pas l'un contre l'autre cet art ; réservons-le pour les occasions où la

prudence l'exige ; bientôt il nous faudra montrer que nous sommes, toi le plus sage des mortels, moi la déesse dont l'Olympe vante l'art de conduire les desseins à une heureuse issue. Et comment as-tu pu méconnaître la fille de Jupiter, cette Pallas, la compagne assidue de tes périls, celle qui défend tes jours ; et qui naguère te concilia le cœur de tous les Phéaciens ? Je viens encore en ce moment pour te donner des avis salutaires, pour déposer dans un asile assuré les trésors dont, à ma persuasion, te comblèrent les princes de l'île de Schérie, et pour t'avertir de toutes les peines qui, par l'ordre des destins, t'attendent encore dans ton palais. Toi, la nécessité le veut, soutiens-les avec constance. Surtout n'aies aucun confident de ton retour, le terme de tes longues courses. Souffre en silence l'insulte et le mépris, et que l'insolence de tes oppresseurs ni de tes sujets ne t'arrache un soupir. »

« O déesse, repartit le sage Ulysse, qu'il est souvent difficile au mortel le plus clairvoyant de te reconnaître, toi qui revêts toutes les formes ! Je suis loin d'avoir oublié tous les témoignages signalés que je reçus de ta bienveillance, lorsque nous, les fils de la Grèce, combattîmes devant Ilion. Mais, depuis qu'ayant réduit en poudre ces orgueilleux remparts, la flotte des Grecs fut remise en mer, et qu'un Dieu dispersa notre armée, tu m'abandonnas, ô fille de Jupiter, et mes yeux ne t'aperçurent point sur mes vaisseaux et dans notre route, ou tant de fois ton appui m'eût été si nécessaire pour me

tirer d'un abîme de maux. Aussi, victime de l'infortune, dévoré de soins et de peines, abandonné du ciel et de la terre, je portais de toute part ma course vagabonde. Enfin les Dieux jetèrent sur moi un œil plus favorable ; tu daignas venir dans l'île fameuse des Phéaciens réveiller mon courage ; toi-même tu guidas mes pas dans leurs murs. Mais je t'implore au nom de Jupiter ton père. Non, je ne puis me persuader que ce soient là les bords fortunés de mon Ithaque ; ne suis-je pas encore égaré dans quelque autre contrée ? ne te plais-tu pas à me tenir dans l'erreur, à te jouer d'un malheureux ? Ah ! parle ; n'est-ce pas un songe ? puis je m'assurer d'être enfin au sein de ma patrie ? »

« Je vois que tu n'as point changé, répond la déesse : aussi ne puis-je t'abandonner à l'infortune; tu es toujours ce chef prudent, fécond en ressources, maître des mouvements de son âme. Après une si longue absence et de si grandes traverses, quel mortel ne se précipiterait pas dans ses foyers pour serrer dans ses bras sa femme et tous ceux qu'il aime? Toi, tu retiens tes pas ; tu ne m'interroges pas même au sujet de Pénélope, et tu veux sonder par toi seul les sentiments de son cœur. Apprends qu'elle est toujours renfermée dans ton palais ; là, elle t'attend, quoiqu'en vain, depuis si longtemps ; là, ses jours, ses nuits ne cessent point de s'écouler dans l'amertume des larmes. Lorsque tu étais en proie à l'infortune, j'étais bien assurée que tu sortirais de ces dangers; qu'après avoir perdus tes compagnons, tu reverrais enfin ta

patrie. Si je ne t'ai pas d'abord secouru, c'est que je n'osais combattre le frère de Jupiter, Neptune, dont l'ardent courroux te poursuivait pour venger son fils, que tu privas de la vue. Mais je vais dissiper entièrement tes doutes, te montrer ton Ithaque. Vois ici le port consacré au Dieu marin, le vieux Phorcys ; là, l'olivier couronnant ce port de son ancien feuillage; tout auprès, l'obscure grotte, séjour agréable et frais des naïades, cette grotte où tu leur offris tant de fois de victimes choisies : enfin le mont Nérite, les forêts qui s'y balancent. »

A peine a-t-elle achevé ces paroles, que Minerve dissipe la nuée qui entourait le héros; soudain l'île frappe vivement ses regards. A l'aspect de sa terre natale, il éprouve un ravissement de joie : il baise cette terre chérie; levant ses bras vers les nymphes, il les invoque à haute voix : « O naïades, filles de Jupiter, l'espérance de vous revoir était morte en mon cœur; je vous salue : recevez mes vœux les plus ardents. Bientôt, comme autrefois, vos autels seront couverts de nos dons, si Minerve, toujours remplie pour moi de bienveillance, daigne prolonger ma vie et bénir un fils que j'aime. »

« Rassure-toi, dit Minerve, ne doute point de mon secours. Déposons sans retard tes richesses au fond de cette grotte sacrée; elles y seront en sûreté; puis délibérons sur les moyens de garantir le succès de tes entreprises. »

La déesse dit : entrée dans la sombre grotte, elle en parcourut les recoins secrets. Ulysse

lui apporte l'or, l'airain et les vêtements qu'il reçut des Phéaciens. Elle les cache dans la grotte, et en ferme l'entrée par une grande roche.

Assis sous l'olivier consacré à Pallas, ils concertent la perte des orgueilleux amants de Pénélope. La déesse prend la parole :

« Fils généreux de Laërte, prudent Ulysse, maintenant songe comment ton bras vengeur accablera la troupe qui, depuis trois années, règne sans pudeur dans ton palais, veut te ravir ton épouse, la plus vertueuse des femmes, et, pour obtenir sa main, met en œuvre tour à tour l'offre des plus riches dons, et la hauteur et la menace. Mais, l'œil chargé de pleurs, Pénélope attend toujours ton arrivée : elle leur donne à tous de l'espoir, et les flatte pour les adoucir, tandis que son cœur est bien résolu de te rester fidèle. »

« Eh quoi ! s'écrie Ulysse, si tes avis, ô déesse, ne m'avaient prémuni contre ces dangers, aussi malheureux qu'Agamemnon, je rencontrais dans mon palais la mort la plus terrible ! Dis, par quel moyen puis-je me venger des téméraires ? sois toujours à mon côté, et m'inspire toute l'audace dont tu remplis mon cœur, lorsque, cédant à nos efforts réunis, les tours de Troie tombèrent dans la poudre. Alors, fussent-ils trois cents, je les attaque seul et suis invincible. »

« Sans doute, je serai près de toi, dit Minerve, et mon secours ne te manquera point, lorsque enfin s'ouvrira pour nous le champ de ces combats ; j'espère que bientôt le sang de

ceux qui dévorent ton héritage, ruisselant avec leur cervelle à flots confondus, souillera la salle immense de leurs festins. Mais, pour te rendre méconnaissable à tous les mortels, je veux que la peau unie et colorée qui couvre tes membres flexibles se dessèche et se ride : ta tête, ombragée d'une chevelure brunie, sera chauve ; tes beaux vêtements se changeront en de vils lambeaux qu'on ne pourra regarder sans horreur ; et tes yeux, brillants d'une majesté imposante et d'une rare valeur, paraîtront ternes et timides.

« Tu te montreras sous cette forme hideuse à tous les amants de la reine, à ta femme elle-même, et au fils que tu laissas dans ton palais.

« Va d'abord chez le sage Eumée, l'un des intendants de tes troupeaux ! il est ton serviteur le plus fidèle, et personne n'a plus d'attachement et de respect pour ton fils et la chaste Pénélope. Tu le trouveras plein de vigilance pour les troupeaux confiés à sa garde, menés chaque jour sous le rocher de Corax, près de la fontaine d'Aréthuse, où le fruit nourrissant du chêne et les noires eaux de cette source profonde entretiennent leur graisse florissante. Reste auprès de cet homme vénérable ; et, te reposant dans sa demeure, reçois de sa bouche véridique toutes les instructions nécessaires à tes vues. J'irai cependant au pays fameux par la beauté de ses femmes. j'irai dans Sparte hâter le départ de Télémaque, ton fils ; car il s'est rendu chez Ménélas, dans l'impatience où il

est d'apprendre de la renommée si tu respirais encore. »

« Et pourquoi, répartit Ulysse, puisque mon sort t'était connu, ne l'en as-tu pas instruit? doit-il être, comme moi, le jouet des tempêtes et de la fortune, tandis que d'avides étrangers font leur proie de son héritage? »

« Que ton fils ne soit point l'objet de tes craintes, reprit Minerve. C'est moi qui l'engageai à partir, et je le conduisis moi-même afin de répandre sa renommée dans la Grèce.

« Loin d'essuyer aucun péril, il est assis dans le palais du fils d'Atrée, où il est reçu avec magnificence. Il est vrai que les jeunes chefs, ennemis de ta maison, montés sur un vaisseau, lui dressent des embûches et brûlent de l'immoler: leur rage ne peut attendre qu'il ait atteint sa rive natale; mais avant qu'ils accomplissent leurs desseins. la terre couvrira ces injustes envahisseurs. »

En achevant ces paroles, Minerve le touche de sa baguette puissante. Soudain se flétrit la chair unie du corps agile du héros: autour de ses membres pend la peau aride, dure et sillonnée d'un vieillard plié sous le poids accablant des années; aucun cheveu n'ombrage sa tête; sas yeux où naguère brillait un feu divin, sont éteints ét mornes; ses habits somptueux sont remplacés par les lambeaux les plus hideux, souillés d'une noire fumée, sur lesquels flotte une longue peau de cerf toute rase. Minerve lui met un bâton dans sa main tremblante; et à ses

épaules est suspendue, par une vieille courroie, une besace déchirée.

La déesse et le héros ont concerté leurs desseins. Elevée dans les airs, un vol précipité la porte vers le fils d'Ulysse aux murs de Lacédémone.

CHANT XIV

Le héros s'éloigne du port, suit, à travers les monts ombragés de forêts, le sentier roide et raboteux que lui montra Pallas, et arrive à la demeure du chef des pasteurs, le sage Eumée, qui de tous les serviteurs du roi, conservait avec le plus de vigilance les biens de son maître. Il le trouve assis à l'entrée d'une habitation belle et spacieuse, sur le sommet d'une colline haute et isolée. Sans le secours de la reine ni du vieux Laërte, pendant l'absence du roi, ce fidèle serviteur avait élevé ce bâtiment pour lui et ses troupeaux. Les murs sont formés de roches qu'il tira des carrières; la maison est entourée d'une grande cour ceinte d'une haie d'épines qu'étayent des poteaux nombreux et serrés du chêne le plus dur, dépouillé de sa noire écorce, et fendu, avec un rude travail, par ses mains. Dans la cour sont construites douze étables contiguës: chaque étable, au déclin du jour, reçoit cinquante truies fécondes: les mâles passent la nuit dans les champs. Leur nombre est bien diminué par les amants de Pénélope, auxquels Eumée est contraint d'envoyer chaque jour la plus grasse victime de ses troupeaux florissants. Cependant, il comptait encore trois cents soixante verrats. Tels que des lions, quatre dogues, que ce chef des pasteurs éleva, veil-

lent sans cesse à la garde des troupeaux. En ce moment il découpait une peau de bœuf colorée et s'en formait des bottines. Déjà les pâtres allaient çà et là : trois d'entre eux conduisaient aux pâturages les troupeaux rassemblés; le quatrième, par son ordre, menait à la ville le porc, tribut ordinaire qu'il était forcé de livrer à ses nouveaux maîtres, et dont la chair succulente, après avoir fumé dans leurs sacrifices, devait charger leurs tables.

Tout à coup, les dogues à la voix terrible, apercevant Ulysse, fondent sur lui en faisant retentir les airs d'aboiements forcenés. Ulysse recourt à la ruse; il s'assied, et pose son bâton à terre. Cependant, même dans son domicile, il allait être victime de leur rage. Eumée se précipite hors de la porte : la peau colorée échappe de ses mains; il gourmande à grands cris ces animaux aboyants, et les disperse enfin à coups répétés de pierres. Puis, s'adressant au roi :

« O vieillard, dit-il, qu'il s'en est peu fallu qu'à ma porte tu n'aies été déchiré par ces dogues furieux ! c'eût été pour moi un sujet de douleur et d'opprobre ; et cependant les Dieux ont offert assez de matière à ma tristesse et à mes gémissements. Je consume ici ma vie à regretter et à pleurer un maître que ses vertus égalaient aux immortels; je donne les soins les plus assidus à ses troupeaux; je les engraisse pour la table somptueuse de ses plus mortels ennemis, pendant que lui-même, privé peut-être de nourriture, parcourt les villes et les champs étrangers : hélas ! sait-

on si le souffle de sa vie n'est pas éteint, si le soleil luit encore à ses regards? Mais, vieillard, approche, suis-moi dans ma maison : après avoir soulagé ta faim et ta soif, tu m'apprendras quel est ton pays, et de quel poids d'infortunes tu fus à ton tour chargé par le sort. »

En achevant ces mots, il le précède pour l'y introduire. A peine y sont-ils entrés, qu'il entasse à terre des feuilles tendres, sur lesquelles il étend la peau velue d'une chèvre sauvage; il le fait asseoir sur cette couche molle et favorable au repos. Ulysse, charmé de cette réception amicale : « O mon hôte, lui dit-il, que Jupiter et tous les immortels, en récompense de cet accueil qui annonce ton bon cœur, t'accordent ce qui flatterait le plus tes désirs ! »

« Etranger, répondit le sage pasteur, je commettrais un crime indigne de pardon si je recevais mal celui qui vient ici chercher un asile, sa condition fût-elle encore inférieure à la tienne. Tous les voyageurs et tous les pauvres ont Jupiter pour guide. Les dons que je puis leur offrir sont bien légers : toutefois les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir. Voilà tout ce qu'on peut exiger de la part des serviteurs toujours craintifs, soumis à des maîtres jeunes et impérieux. Les Dieux ont fermé le retour à celui qui, je puis le dire, me chérissait : il m'eût donné une belle habitation, quelque opulence, une femme dont on m'eût envié la main; enfin, il m'eût accordé tous les bienfaits que peut attendre d'un bon maître

un serviteur affectionné dont le labeur, comme le mien, a été assidu et béni du ciel: oui, j'eusse obtenu tous ces avantages de l'affection libérale de ce prince, s'il eût eu le bonheur de parvenir à la vieillesse dans son palais. Mais, hélas! il n'est plus. Ah! que ne périt jusqu'à la racine la race de cette Hélène qui précipita tant de grands personnages dans les enfers! car celui dont je te parle a couru venger la gloire d'Agamemnon, livrer de nombreux combats dans les champs de la fameuse Troie. »

Il dit; et relevant sa tunique à sa ceinture, il se hâte d'aller dans une de ses étables: il en apporte deux jeunes porcs, les sacrifie, les fait passer sur la flamme; et les ayant partagés, il en charge les dards qu'il présente aux charbons ardents, et bientôt il sert à Ulysse les viandes fumantes qu'il a poudrées de fleur de farine. Il mêle à l'eau dans sa coupe de hêtre la douce liqueur du vin; et, se plaçant en face du héros, il l'invite à participer au repas:

« Etranger, nourris-toi de la chair de ces jeunes victimes, destinées aux serviteurs; les verrats engraissés avec soin sont réservés pour les amants de la reine, ces hommes qui ont banni de leurs cœurs la compassion et la crainte de la vengeance céleste. Cependant les Dieux fortunés haïssent la violence, ils n'honorent et ne récompensent que la justice et la piété. Ceux qui ont dévasté des rives étrangères, et qui, favorisés de Jupiter, sont retournés heureusement dans leurs demeures avec leurs vaisseaux chargés d'un riche

butin, ne peuvent cependant etouffer au fond de leurs âmes le remords et une terreur secrète de la vengeance divine. Il faut que nos chefs aient appris d'une manière sûre quelque nouvelle pour nous bien sinistre, que la voix d'un Dieu leur ait annoncé la mort du héros que nous regrettons, puisqu'au lieu de rester dans le séjour de leurs pères, et de suivre, en recherchant la reine les lois de la justice et de l'honneur, ils démembrent et ruinent tout cet héritage, sans remords, sans aucune ombre de retenue. Autant que Jupiter fait naître de jours et de nuits, ils immolent, pour leurs fêtes, non une ou deux, mais un grand nombre de victimes; le vin qui ne cesse de ruisseler dans leurs coupes, va tarir; en un mot, tout est au pillage. Car, apprends que celui qu'ils dépouillent jouissait de richesses immenses: celles de vingt des plus puissants chefs d'Ithaque et du continent voisin ne les eussent point égalées. Je vais te les faire connaître. Il a, dans les champs d'Epire douze troupeaux de bœufs, douze troupeaux de brebis, autant de porcs et autant de chèvres. Ils sont gouvernés par des étrangers et par d'anciens et fidèles pasteurs. Il a, dans l'île d'Ithaque, onze grands troupeaux de chèvres paissant, sous les yeux de pâtres robustes, dans des prairies éloignées de ces lieux. Il ne se passe aucun jour qu'on ne choisisse dans chacun de ses troupeaux l'animal le mieux nourri pour l'emmener à nos chefs. Et moi, qui surveille avec fidélité les pâtres des verrats, mon sort n'est pas meilleur: je vois renaître chaque jour l'obli-

gation de parcourir d'un œil attentif tous mes troupeaux, de prendre la plus grasse victime et de la livrer à mes nouveaux maitres. »

Il dit. Ulysse, en silence et avec rapidité, soulageait sa faim et sa soif, tandis qu'il méditait, au fond de son âme, la perte de ses usurpateurs. Après que ce chef a renouvelé ses forces, Eumée prend sa coupe; et l'ayant remplie de vin, il la présente à Ulysse. Ulysse la reçoit, ravi d'un si bon accueil. Alors s'adressant à son hôte :

« Ami, dit-il, quel est cet homme que tu me dépeins si riche et si vaillant, et qui eut le bonheur de t'acheter pour te confier la garde de ses troupeaux? Il sacrifia, dis-tu, ses jours à la gloire des Atrides. Donne-moi quelques détails à son sujet, pour voir si je ne l'aurais point connu. Les Dieux savent si je ne l'ai pas rencontré, et si je ne pourrais point t'apprendre son destin. J'ai parcouru bien des contrées. »

« O vieillard, répond le vénérable pasteur, désormais aucun voyageur, vînt-il nous annoncer le retour de cet infortuné, ne gagnerait la confiance de Pénélope ni de son fils. Il est si ordinaire à ceux dont la vie est errante de forger des fables pour obtenir un asile! Tous les étrangers que le sort conduit à Ithaque, admis en présence de ma maîtresse, la flattent d'une espérance illusoire. Elle les reçoit avec l'empressement le plus amical, et ne cesse de leur adresser des questions, non sans verser un torrent de larmes, douleur bien naturelle à une femme dont l'époux a

péri dans une contrée étrangère. Toi-même, peut-être, bon vieillard, tu te permettrais, dans ton extrême indigence, quelque exagération, quelques traits qui rendraient ton récit fabuleux, pour obtenir une tunique, pour être couvert d'un meilleur manteau. Mais sans doute les animaux voraces du ciel et de la terre ont fait leur pâture de cet infortuné : il ne reste de lui que ses ossements; son âme a depuis longtemps fui de ses lèvres, ou, dévoré dans les ondes par des monstres marins, ses os, jetés sur le rivage, ont disparu sous l'amas des sables. Telle a été sa fin; et il laisse tous ses amis, et moi plus qu'aucun d'eux, ensevelis dans la douleur la plus profonde. Non, dussé-je parcourir la terre, je ne trouverai jamais un si bon maître; je regrette moins la maison où s'ouvrirent mes yeux, le père et la mère qui donnèrent les plus tendres soins à mon enfance. Le désir de les revoir m'arrache souvent des larmes abondantes. Cependant, je suis moins consumé de ce désir que de celui de jouir une fois seulement de la présence d'Ulysse. Je me reproche, ô étranger, quoiqu'il ne m'entende pas, de ne le désigner que par son nom, sans lui rendre du cœur et de la voix un tribut de respect; il me donnait trop de marques de son attachement; son nom, malgré sa longue absence, ne sort point de mes lèvres sans être accompagné du titre vénérable de frère aîné. »

« Ami, dit ce chef, maître des mouvements de son cœur, quoique tu t'obstines à rejeter l'espoir de son retour, et qu'aucun témoi-

gnage ne parvienne à porter la conviction dans ton esprit, je te jure (ce ne sont pas là de vaines paroles), je te jure qu'Ulysse reparaîtra. Que ma récompense pour cette heureuse nouvelle soit prête; dès qu'il aura mis le pied dans son palais, tu me couvriras de beaux vêtements, d'une tunique et d'un manteau. Jusqu'à ce temps, quelle que soit mon indigence, je refuse tes dons. Les portes des enfers ne me sont pas plus odieuses que celui qui, séduit par la misère, a la bassesse de forger des mensonges flatteurs. J'atteste le maître des dieux, cette table hospitalière, et ce foyer du sage Ulysse où le ciel m'a conduit, que tu verras l'entier accomplissement de mes paroles. Cette année ne s'écoulera point qu'Ulysse ne soit de retour; à la fin de ce mois, ou aux premiers jours du mois suivant, il se montrera, et punira tous ceux qui ont l'insolence d'outrager son épouse et son fils. »

Eumée, chef des pasteurs, tu lui fis cette réponse : « O vieillard, j'en suis bien assuré, je n'aurai pas à te récompenser de ces heureuses nouvelles ; Ulysse ne reviendra point dans son palais. Vide ta coupe en repos; et, nous occupant de tout autre objet, ne réveille plus ce souvenir dans mon esprit : une vive douleur trouble mon sein chaque fois qu'on me parle de ce roi si vénérable. Laissons là les serments : plût au ciel qu'Ulysse reparût! il comblerait mes vœux, ceux de Pénélope et du vieux Laërte, et de ce jeune Télémaque qui semble né des immortels. Mais, dans ce moment une nouvelle inquiétude me

dévore; des larmes coulent du fond de mon cœur ; je tremble pour le sort de ce fils d'Ulysse, ce jeune Télémaque même. Hélas ! les Dieux l'élevaient comme un beau rejeton ; je me flattais qu'un jour, occupant une place distinguée parmi les héros, il ne serait pas inférieur à son père, et que ses faits et sa prudence, comme sa beauté, nous raviraient en admiration. Cependant, un mortel ou un Dieu a fasciné son esprit si droit. Ce jeune homme a couru dans Pylos pour apprendre le sort de son père ; les chefs hautains lui dressent de secrètes embûches à son retour et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcésius disparaisse sans gloire de l'île d'Ithaque. Détournons notre pensée de ce triste sujet, puisque nous ne pouvons le secourir : peut-être, périra-t-il : peut-être aussi, qu'échappant à ces pièges, il aura pour appui le bras de Jupiter. Parle-moi, vieillard de tes propres malheurs ; et, sans rien déguiser, satisfait le désir que j'ai de te connaître. Quel es-tu ? quelle est ta patrie ? qui t'a donné le jour ? Tu n'as pu franchir à pied l'empire de la mer ; quel vaisseau, quels rochers t'ont conduit dans l'île d'Ithaque ? »

Le prudent Ulysse prend ainsi la parole : « Je n'omettrai rien pour satisfaire à tes demandes ; mais, quand même, ayant en abondance des vivres et le miel des vendanges, nous resterions une année entière assis dans cette demeure paisible, sans interrompre notre entretien, tandis que d'autres vaqueraient à nos travaux, ce temps ne pourrait suffire pour épuiser le récit de toutes les

peines et de tous les malheurs, qui, par la volonté des immortels, ont fait le trouble de ma vie.

« Je vis le jour dans l'île spacieuse de Crète, et mon père était riche et puissant. J'étais entouré de frères nés d'un légitime hyménée, une concubine, esclave achetée, fut ma mère : mais mon rang ne fut pas distingué du leur dans la maison du fils d'Hylacis, Castor, c'est le nom de mon père. Ses dignités, sa richesse et ses enfants lui attiraient de la part des Crétois l'hommage qu'on rend aux Dieux. Toutefois, les destins le conduisirent bientôt dans la demeure de Pluton. Mes frères, remplis d'orgueil et de dureté, se partagèrent, par les lois du sort, ses vastes domaines : une humble maison et un bien très léger, voilà tout ce qu'ils me laissèrent. Cependant, l'hymen me fit entrer dans une des premières familles de cette île, avantage que je ne dus qu'à moi-même, ma personne n'avait rien de méprisable, et je n'étais pas sans renom du côté de la valeur. Aujourd'hui, l'âge et le malheur m'ont tout ravi. Néanmoins, si tu me considères avec attention, je me flatte que, par le chaume, tu pourras juger de la moisson : car, hélas! je plie sous le faix d'infortunes accumulées. Mars et Minerve m'avaient animé d'une audace guerrière et d'une force terrible. Plaçais-je dans une embuscade des hommes d'une vaillance éprouvée! que la mort hideuse parût sous toutes ses formes, je ne la voyais point, ce n'était pas à moi de trembler. Loin de tous les miens, je volais le premier à l'attaque;

et avant qu'aucun d'eux me suivît, déjà mon javelot terrassait l'ennemi fuyant devant mes pas. Tel je fus dans les champs de la guerre. Toute autre occupation était sans charme à mes yeux; les travaux de la campagne, les soins domestiques, ni même le plus doux, celui d'élever des rejetons florissants, ne pouvaient me captiver. Les navires armés, les javelots luisants, les flèches, les combats, tous objets que tant de mortels ne regardent qu'en frissonnant d'horreur, enchantaient mon âme : sentiments que les Dieux m'avaient inspirés; car chaque mortel est charmé par un attrait qui lui est personnel. Avant que les fils de la Grèce eussent vogué vers Troie, l'on m'avait déjà vu neuf fois voler sur les mers à la tête des flottes guerrières; et mon opulence avait été le fruit de mes entreprises. Comme chef, je choisissais le plus noble butin, et participais encore à celui que distribuait le sort. Ainsi ma maison en peu de temps avait acquis de la splendeur; et j'étais célèbre et honoré parmi les Crétois.

Jupiter ouvrit enfin cette route fatale qui devait coûter tant de héros à la Grèce; je fus nommé avec le grand Idomenée pour guider nos vaisseaux vers Ilion, en vain j'eusse voulu refuser cet honneur : la voix du peuple ternit d'un mot la gloire d'un guerrier. Nous soutenons neuf années de sanglants combats; enfin nous renversons Troie, et nous reprenons la route de notre patrie : mais les Dieux dispersent notre flotte. Pour moi, hélas! Jupiter me réservait à de plus grands malheurs.

A peine ai-je revu la Crèe et goûté la satisfaction de me délasser de mes longs travaux et d'être entouré de ma femme, de mes fils et de mes serviteurs, que je cède au désir de voguer vers l'Egypte avec d'illustres compagnons. J'équipe neuf vaisseaux; on se rassemble à mes ordres : nous passons six jours dans les festins : les victimes fumantes chargent les autels des Dieux et les tables des conviés. Enfin, nous nous embarquons; et, nous éloignant de la Crète au souffle vif et serein de Borée, nous voguons aussi heureusement que si nous nous abandonnions au cours d'un fleuve paisible. Pleins de vigueur, nous nous reposons, guidés par le vent et par le pilote. Cinq jours s'écoulent; atteignant avec tous mes navires les belles eaux dont l'Egyptus fertilise un pays étendu, je vais jeter les ancres, j'ordonne aux miens de ne pas s'écarter de la flotte, et j'envoie plusieurs d'entre eux sur les hauteurs pour découvrir ces contrées. Ils se livrent aux mouvements impétueux de leur férocité, ravagent ces superbes campagnes, massacrent les villageois, entraînent dans l'esclavage les femmes et les enfants. A ce tumulte, aux cris des malheureux qui retentissent dans la ville voisine, le rivage, dès l'aurore, est couvert de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain. Le Dieu du tonnerre envoya la Terreur et la Fuite parmi mes compagnons; leur valeur est anéantie ; aucun ne résiste, ils sont enveloppés de toutes parts; furieux, l'ennemi les immole en foule, précipite le reste dans un dur esclavage. Je ne voyais plus qu'un

seul parti pour échapper à la mort ou aux fers ; Jupiter fléchit mon fier courage. Hélas ! avant ce temps, que ne tombai-je sur cette rive ! l'avenir ne me réservait que des malheurs. Je dépouille mon front du casque, mon sein du bouclier; et, jetant un javelot inutile, je m'avance vers le char du roi ; mes regards suppliants l'implorent. Touché de compassion, il me donne la vie, me fait monter sur son char, et conduit dans son palais un infortuné qui ne pouvait retenir ses pleurs. Les soldats qui nous suivaient en foule, animés d'une rage terrible, se précipitaient souvent contre moi, faisant briller la pointe de leurs dards, et brûlant de l'enfoncer dans mon sein. Le roi réprime leurs transports, et respecte Jupiter, le défenseur des droits de l'hospitalité, de l'innocence, et le vengeur des forfaits.

Là, je vis s'écouler sept années, et rassemblai de grandes richesses ; chacun m'avait comblé de présents. Quand le vol du temps eut amené la huitième année, il vint un Phénicien, fourbe insigne, déjà l'artisan du malheurs d'une foule de mortels, Ses ruses ourdies avec un art impénétrable, m'engagent à le suivre dans la Phénicie, où étaient sa maison et ses biens. Je demeure chez lui toute une année. Les jours et les mois s'étant envolés, et le soleil ayant recommencé son cours. il me proposa de sillonner la mer, de l'accompagner en Libye, feignant de ne pouvoir se passer de mon secours pour former la charge de son vaisseau, tandis qu'il avait résolu de m'y vendre, dans l'espoir d'un gain

considérable. Un trait de lumière éclairait de temps en temps mon esprit, et cependant, le destin me réduisit à la nécessité de le suivre.

Notre vaisseau, sous un ciel serein, et au souffle heureux de Borée, court sur la plaine humide ; je côtoyais les bords de la Crète, ma patrie, hélas ! je la revoyais ; Jupiter cependant méditait la perte de mes compagnons. Dès qu'éloignés de cette île, nous ne voyons plus que le ciel et l'onde, ce Dieu rassemble sur notre vaisseau de noires nuées ; la mer est couverte d'une sombre nuit ; Jupiter tonne à coups redoublés et lance sa foudre sur le vaisseau, qui, frappé par ce bras terrible, tourne avec plus de rapidité qu'un tourbillon, se remplit de soufre et de fumée ! nous sommes tous précipités dans les eaux ; et, semblable à des oiseaux marins, nous étions portés sur les vagues autour du navire. Mais, ce Dieu ravit pour jamais mes compagnons à leur patrie ; ils sont engloutis. J'allais subir la même destinée, et j'étais dans la détresse, lorsque Jupiter amène et met dans mes mains le long mât du vaisseau à la proue azurée, et m'arrache à la mort. Embrassant ce mât, je m'abandonne à la tempête furieuse. Je suis, durant neuf jours, balloté par les vents et l'onde ; enfin, dans la plus sombre nuit, une vague forte et roulante m'entraîne et me laisse sur les terres des Thesprotes. Le héros Pheidon, leur roi m'accorde un généreux asile. Son fils me trouve couché sur la rive, mourant de froid et de fatigue : il relève un infortuné ; il me

conduit, en soutenant mes pas chancelants, dans le palais de son père, me donne des vêtements.

C'est là que j'entendis parler d'Ulysse; Pheidon me dit qu'il venait de recevoir avec une tendre amitié ce héros qui se rendait vers sa patrie. Il me montra toutes les richesses qu'Ulysse avait acquises : or, airain, fer ouvragé, richesses assez considérables pour soutenir une famille jusqu'à la dixième génération; tels étaient ces objets précieux déposés dans ce palais. Il ajouta que ce chef était allé à Dodone pour consulter le chêne miraculeux dont le front est caché dans les nues, pour recevoir de lui la réponse de Jupiter, et savoir si ce Dieu voulait qu'après une si longue absence, il entrât ouvertement, ou sans se faire connaître, dans son Ithaque chérie. En offrant des libations aux Dieux, Pheidon me jura que déjà le navire lancé à la mer et les rameurs qui devaient ramener ce chef dans sa terre natale, étaients prêts au départ. Je n'attendis pas ce temps : il saisit, à ma prière, pour me renvoyer, l'occasion d'un navire des Thesprotes qui faisait voile vers la fertile Dulichium, et ordonna qu'on me remît fidèlement entre les mains du roi Acaste. Mes compagnons, cependant, formèrent contre moi une trame perfide; par les revers où je tombai, je dus être l'infortune même. Dès que la nacelle a pris son vol sur la mer, et que la terre a disparu, je vois naître l'horrible jour de l'esclavage : ils me dépouillent de mon manteau, de ma tunique, et me donnent ces vêtements, ou plutôt,

comme te le disent tes propres regards, ces vils lambeaux. Nous mouillons le soir aux côtes agréables d'Ithaque : ils m'attachent, avec le câble le plus fort, au mât du navire ; et, descendant sur la rive, ils n'ont d'ardeur que pour prendre leur repas. Les Dieux, sans peine, rompent mes liens. La tête enveloppée de mes vêtements, je me coule hors du vaisseau, le long du lisse gouvernail ; et, posant doucement ma poitrine sur l'onde, je nage des mains et des pieds avec rapidité. Bientôt j'échappe à mes cruels ennemis ; et, montant sur le rivage, je me traîne, en rampant, sous l'heureux feuillage d'un buisson épais, où je m'étends et demeure caché. Ils me cherchent de toutes parts en frémissant de rage : mais enfin, ne jugeant pas à propos de s'enfoncer dans l'île, ils se rembarquent ; et les Dieux, qui m'ont dérobé à leurs regards ; et qui sans doute veulent encore prolonger ma vie, me conduisent dans la cabane d'un homme vertueux. »

Eumée, pasteur vigilant, ces paroles sortirent alors de ta bouche : « Ah ! le plus malheureux des étrangers ! combien tu as touché mon cœur par le récit de courses et de revers ! Mais, ce que tu m'as dit d'Ulysse est incroyable : pourquoi, sur ce point, manquer aux égards que tu me dois? Qu'est-ce qui t'oblige, bon et respectable vieillard, à nous conter des fables inutiles? Je sais trop ce qui en sera du retour de mon cher maître, qui est l'objet de la haine de tous les Dieux ; puisqu'il n'ont pas préféré de le faire tomber sous les murs de Troie, ou expirer à son

retour entre les bras des siens, pleuré sur un superbe monument que lui eût érigé la Grèce, et transmettant toute sa gloire à son fils. Les cruelles harpies, opprobre funeste, l'ont ravi de la terre. Pour moi, j'en suis si désolé, que je me confine dans cette solitude auprès de mes troupeaux; je ne vais plus à la ville, à moins que, par quelque hasard, la sage Pénélope ne m'appelle quand on vient lui donner quelques nouvelles de son époux. Arrive-t-il ici un étranger, tous l'environnent, tous l'interrogent avidement, autant ceux qui pleurent la longue absence du roi que ceux qui s'en réjouissent et dissipent impunément ses richesses. Moi, seul, je ne me consume point en de vaines recherches, trop abusé par les récits d'un Etolien qui, proscrit pour un meurtre, errant sur la terre, arriva dans ma cabane, où, touché de ses malheurs, je m'empressai de lui accorder un asile. Il me fit les plus magnifiques promesses, me dit avoir vu ce héros chez Idoménée, dans l'île des Crétois, radoubant ses vaisseaux qui avaient été brisés par les tempêtes; il me jura que nous le verrions reparaître vers l'été, ou à l'entrée de l'automne avec d'immenses richesses, et qu'il ramènerait tous ces intrepides compagnons. Toi, vieillard infortuné, qu'un Dieu conduisit dans ma demeure, ne cherche point, pour adoucir mes chagrins, à me flatter par des fictions. Ce n'est point là ce qui pourra m'engager à te bien accueillir et à te respecter; je crains Jupiter, l'appui des étrangers, et je compatis à tes disgrâces. »

« Jamais cœur ne fut plus que le tien fermé à la persuasion, repartit le sage Ulysse; tu ne te laisse donc ébranler ni par mes assurances ni par mes serments! faisons un traité; que les Dieux de l'Olympe en soient les arbitres. Si ton maître reparaît ici, tu me donneras une tunique, un manteau; et tu m'enverras à Dulichium, où j'aspire à me rendre. S'il demeure absent, que tes serviteurs me précipitent du haut de ce roc escarpé, et désormais ici les indigents ne recourront plus à l'imposture. »

« Etranger, dit le généreux pasteur, ah! j'établirais solidement le renom de ma vertu, parmi les hommes de notre âge, ainsi que des âges suivants, si, après t'avoir conduit sous mon toit et reçu avec amitié, je répandais ton sang et te privais du souffle précieux de la vie! Je serais fort digne de présenter mes vœux au fils de Saturne! Voici l'heure du repas : pouquoi mes compagnons tardent-ils à paraître? je veux qu'en ce jour un festin égaie ma cabane. »

A peine a-t-il achevé ces paroles, que les pasteurs arrivent avec leurs troupeaux. L'habitation entière retentit avec éclat des grognements confus, prolongés et tumultueux de ces animaux rentrant dans leurs étables, et se pressant d'y chercher le repos.

Alors le chef des pasteurs élevant la voix: « Amenez ici, leur dit-il, le porc le mieux nourri de tout le troupeau, que j'offre un sacrifice aux Dieux en faveur de cet hôte venu de contrées si lointaines; et qu'en même temps nous ranimions un peu nos forces et

notre courage, nous qui, depuis si longtemps, soutenons le fardeau de tant de soucis et de peines en veillant sans relâche sur ces troupeaux, tandis que d'injustes étrangers dévorent impunément et en paix tout notre labeur. »

Ayant ainsi parlé, il s'arme d'une hache pesante, et fend un tronc de chêne. Les bergers lui amènent l'animal le plus gras du troupeau, un porc âgé de cinq ans, et le placent près du foyer. Le pieux Eumée ne met pas en oubli les Dieux. Il commence le sacrifice, jette dans les flammes le poil enlevé de la tête de la victime, et demande à haute voix et avec ardeur à tous les immortels de ramener enfin le sage Ulysse dans son palais. Puis il lève les bras armés du reste de ce tronc fendu par ses mains, il mesure le coup, et frappe ; la victime tombe expirante ; on l'égorge, on la fait passer par les flammes, on la partage. Eumée la prépare et l'embrase. Les chairs de la victime sont attendries par la flamme, et bientôt présentées dans des bassins sur la table. Le chef des bergers, qui chérit l'équité, se lève pour distribuer les viandes. Il forme sept portions : la première est offerte avec des vœux aux nymphes, la seconde à Mercure, fils de Maïa; ses trois bergers et lui participent aussi à ce festin, après qu'Ulysse a reçu de sa main la portion la plus honorable, le dos entier de la victime à la dent éclatante. Le roi, charmé de cette marque de respect, « Puisses-tu, ô Eumée! s'écrie-t-il, être chéri de Jupiter autant que tu l'es de moi pour l'accueil que tu

me fais et la déférence que tu mé témoignes, malgré l'état misérable où m'a précipité le sort! »

« Jouis, mon ami malheureux, lui répond le bon Eumée, jouis de ce que je puis t'offrir; ouvre ton cœur à l'allégresse. Jupiter, dont le pouvoir est illimité, et qui gouverne les événements, nous dispense tour à tour le bonheur et l'infortune. »

Il dit, jette dans les flammes les prémices en l'honneur des immortels, et ayant fait les libations, il met la coupe entre les mains du vainqueur des villes, Ulysse, assis à son côté. Le pain est distribué par Mésaule, esclave que, sans le secours de Pénélope ni du vieux Laërte, il avait acheté des Taphiens depuis le départ de son maître.

Dès qu'ils ont satisfait la faim et la soif, et que cet esclave a ôté les restes du repas. ils se rendent à leurs couches. Au jour succède une nuit froide et sombre, Jupiter descend du ciel dans de longs torrents de pluies; le vent d'occident; chargé de vapeurs, siffle dans les airs. Ulysse voulant éprouver Eumée et voir s'il ne se dépouillerait point pour lui de son manteau, ou s'il n'ordonnerait pas à quelqu'un des siens de soulager un vieillard qu'il comblait d'attentions :

« Eumée; dit ce chef, et vous tous mes amis, écoutez-moi. Je me permettrai un peu de me vanter; le vin sera mon excuse : quand il l'ordonne, le plus sage est en délire, chante sans fin, se livre avec peu de décence, aux ris, à la danse, et cette liqueur arrache au fond de son cœur bien des paroles qu'il eût

mieux fait d'y renfermer. Je n'ai pu mettre un frein à ma langue; qu'elle poursuive. Ah! que n'ai-je la jeunesse et la vigueur que je possédais au temps où nous dressions une embuscade aux Troyens sous leurs remparts! Les chefs de l'entreprise était Ulysse, Ménélas et moi, qu'ils s'étaient associé. Arrivés près de ces hauts murs, nous nous coulons entre l'épaisseur des broussailles et des joncs qui bordaient un terrain marécageux; couverts de nos armes, nous y demeurons couchés. Tout à coup, dans une affreuse nuit, le froid Borée s'élève; une pluie menue tombe, gèle en arrivant a terre; nos corps sont hérissés d'un givre épais, engourdissant; autour de nos boucliers croît un cristal de glace. Tous mes compagnons, enveloppés de leurs manteaux et ayant le bouclier sur l'épaule, goûtait un sommeil paisible. Moi, insensé que j'étais, j'avais laissé mon manteau dans la tente, ne prévoyant pas que la nuit dût être si glacée; je n'avais que ma tunique, ma riche ceinture et mes armes. A la troisième veille de la nuit, lorsque les astres commençaient à pencher vers leur déclin, je frissonne avec violence; je touche légèrement du coude le fils de Laërte qui dormait près de moi; soudain éveillé, il me prête l'oreille.

« Généreux et prudent Ulysse, dis-je, bientôt je ne serai plus parmi les vivants; l'horrible froid me tue; je suis dénué de manteau : un Dieu trompeur m'induisit à ne revêtir qu'une tunique; mes membres sont entièrement roidis; plus d'espoir; avant le jour, le

dernier souffle s'exhale de mes lèvres. »

« Ulysse, montrant toujours cette âme fertile en ressources, soit dans les conseils, soit dans les combats, trouva d'abord le moyen de me secourir. S'approchant de mon oreille : sois muet, dit-il si bas, que l'air frémissait à peine ; qu'aucun autre ne t'entende. Et, la tête appuyée sur son bras, il élève la voix, et s'adresse à la troupe : « Mes amis, j'en suis assuré : je viens de recevoir en songe un avis des Dieux. Nous sommes fort éloignés de notre camp. Que, sans retard, quelqu'un coure prier Agamemnon de nous envoyer un prompt renfort. » Il dit : Le fils d'Andrémon, Thoas, est aussitôt levé ; il jette son manteau de pourpre, et vole vers nos tentes. A peine est-il parti que je m'enveloppe de ce vêtement, et dors en repos jusqu'aux rayons dorés de l'aurore. Que ne puis-je aujourd'hui reparaître ici dans l'éclat de ma jeunesse ! quelqu'un de ces bergers, je n'en doute point, me donnerait un manteau, autant par déférence que par amitié pour un homme de bien ; mais ces lambeaux m'exposent à leur mépris. »

Eumée, telle fut ta réponse : « Vieillard plein d'aménité, ta fable est ingénieuse ; il n'est pas encore sorti de ta bouche une parole qui ne soit remarquable. Tu ne manqueras en ce moment ni de manteau ni d'aucun secours dû à l'infortune. Mais, demain tu agiteras tes lambeaux sur ton corps pour les cacher et pour te couvrir : nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange ; un seul habit, voilà pour chacun

de nous, tout son partage. Si notre jeune prince, le fils chéri d'Ulysse, revenait, il se chargerait volontiers du soin de te vêtir, et de t'envoyer où ton cœur aspire à se rendre. »

En achevant ces mots, il se lève ; et, préparant près du feu le lit de l'étranger, il étend à terre un grand nombre de dépouilles velues de chèvres et de brebis. Là se couche Ulysse. Eumée le couvre d'un manteau épais et ample, son seul vêtement de rechange, et dont il se servait lorsque le froid était rigoureux.

Ainsi reposé, Ulysse attendait le moment de fermer la paupière. A quelque distance dormaient les jeunes bergers. Mais Eumée, loin de ses troupeaux, ne trouve point d'attrait au sommeil; il se prépare à sortir de la cabane. Ulysse est charmé du zèle avec lequel ce bon serviteur veillait à ses biens en son absence. Le pasteur suspend une épée à ses épaules vigoureuses, s'enveloppe d'un manteau impénétrable au vent, revêt la peau hérissée d'une grande chèvre, et, prenant un javelot qui était l'effroi des voleurs et des dogues, il sort pour chercher le sommeil à l'abri des souffles de Borée, sous un roc caverneux où dormaient ses troupeaux.

CHANT XV

Minerve, cependant, vole à Lacédémone pour avertir le fils du magnanime Ulysse de hâter son retour. Elle trouve ce jeune prince et Pisistrate couchés sous le portique du palais de Ménélas. Le rejeton de Nestor était captivé par les charmes du sommeil ; mais Télémaque n'avait pas fermé la paupière. En vain la nuit paisible répandait ses ombres ; l'incertitude où il était sur le sort de son père le troublait jusqu'au fond de l'âme, et le tenait éveillé.

« Fils d'Ulysse, dit la déesse, il ne convient pas que tu prolonges ton absence et laisses ta maison en proie aux plus insolents des hommes. Quoi ! si, consommant tes richesses, ils se partageaient le reste de tes dépouilles, et si ta course ne tournait qu'à ta ruine ! Lève-toi, presse Ménélas de ne pas retarder un moment ton départ, si tu veux trouver encore ta vertueuse mère dans tes foyers. Son père et ses frères veulent l'obliger à choisir enfin pour époux Eurymaque, qui l'emporte sur tous ses rivaux par la magnificence de ses offres. Si cet hymen s'accomplit, crains de perdre encore une partie de ton héritage. Tu connais le cœur des femmes : d'ordinaire, la maison d'un second époux est l'objet de tous leurs soins ; celui qui reçut leurs premiers serments et qui est couché dans le tombeau, les enfants qui fu-

rent le fruit de cette union sont bientôt effacés de leur mémoire. Va : dès que ta mére s'éloignera, tu commettras le gouvernement de ta maison à la plus prudente et la plus fidèle de tes esclaves, jusqu'à ce que les Dieux t'aient amené l'épouse qu'ils te destinent, la gloire de son sexe. Ecoute encore, ne mets pas en oubli ces paroles. Résolus de te perdre avant que tu aies revu ton séjour natal, les plus vaillants de tes ennemis t'ont dressé des embûches dans le détroit d'Ithaque et des rocs de Samé. J'espère que, loin de parvenir à leur but, ces chefs avides et sanguinaires descendront bientôt dans la demeure des morts. Garde-toi, cependant, d'approcher du lieu de leurs embûches : choisis la nuit pour traverser les ondes : la divinité qui te protège et veille sur tes jours fera souffler à ta poupe un vent favorable. Quand tu auras atteint la rive d'Ithaque, renvoie d'abord à la ville ton vaisseau et tes compagnons; toi, va trouver le bon Eumée, qui se consacre au salut de tes troupeaux et dont le cœur t'est si dévoué. Passe la nuit dans sa maison ; le lendemain, tu l'enverras annoncer en diligence à la sage Pénélope que tu es en sûreté. »

En achevant ces mots, elle vole vers l'Olympe. Aussitôt, le jeune prince tire son ami du sommeil où il était plongé; et le touchant légèrement du pied : « Fils de Nestor, cher Pisistrate, lève-toi, attelle au char nos coursiers; partons. »

« O Télémaque! répond le fils de Nestor, quelque ardeur qui t'engage à partir, pou-

vons-nous guider nos coursiers au milieu d'une nuit si profonde ! L'aurore va paraître. Attends qu'un héros, le fils d'Atrée, Ménélas, ait déposé dans notre char les beaux présents qu'il t'a destinés, et que, te serrant entre ses bras caressants, il t'ait adressé ses adieux. Qu'il est doux de recevoir d'un hôte qu'on aime et qu'on révère les témoignages d'une amitié précieuse ! quel charme on goûte à se les retracer chaque jour de sa vie ! »

Il dit : bientôt l'Aurore paraît sur son char d'un or éclatant. Ménélas quitte sa couche, et s'éloignant de la blanche Hélène, il se rend vers les deux princes. A peine le fils d'Ulysse l'a-t-il aperçu, que le jeune héros se hâte de revêtir sa tunique brillante, de jeter sur ses épaules son manteau de pourpre : et, allant à la rencontre du roi de Sparte, il lui dit : « Fils d'Atrée, toi que Jupiter fait régner avec tant de gloire, veuille ne point retarder mon départ ; permets que, sans aucun délai, je retourne dans la maison de mes pères ; j'aspire vivement à y reporter mes pas. »

« Si tu es impatient de partir, répond le roi, je n'exige point, mon cher Télémaque, que tu prolonges ici ton séjour. Je blâme les hôtes froids et indifférents : je ne saurais approuver non plus ceux dont l'accueil trop empressé est importun : le milieu est, en tout, la route du sage. Il est aussi peu honnête de presser le départ d'un étranger que d'employer une sorte de violence pour le retenir. Se plaît-il dans notre demeure, il faut l'accueillir avec amitié ; ne lui imposons point

d'entraves, s'il a résolu de nous quitter. J'espère, cependant, que tu voudras bien encore me donner quelques moments : je veux déposer à tes yeux, dans ton char, de nobles dons : je veux que les femmes de mon palais, où règne toujours l'abondance, te préparent un festin. La réception et les honneurs que l'on doit aux étrangers, vos besoins l'exigent ; modère ton impatience. Au sortir de ce festin, vous monterez sur votre char, et franchirez avec plus de courage et de joie les champs spacieux de la terre. Si tu désirais de parcourir la Grèce, j'attellerais mes coursiers pour te conduire moi-même chez ses peuples, dans les principales demeures des hommes : tu rentrerais dans Ithaque comblé de présents ; il n'est point d'hôte qui ne te donnât une cuve rare, ou quelque beau trépied, ou des mulets, ou une coupe d'or, qui attesteraient la bienveillance que te porte la Gréce entière. »

« Grand Ménélas, dit le sage Télémaque, je n'aspire qu'à revoir nos foyers. Dans l'ardeur de mon départ, j'ai négligé de confier mes intérêts à un surveillant fidèle. Tandis que je cours en vain chercher un père, sans doute égal aux Dieux, je crains d'accélérer ma propre perte, et de trouver mon palais dépouillé de ses plus précieux trésors. »

A ces paroles, Ménélas dit à Hélène et aux femmes de sa maison de consacrer l'abondance qui y règne aux préparatifs d'un prompt festin. Etéonée, peu éloigné de son maître, accourt : le roi lui ordonne d'allumer la flamme et d'y brunir la chair des vic-

times ; le serviteur s'empresse d'obéir. Cependant Ménélas, accompagné d'Hélène et de son fils Mégapenthe, va dans un cabinet élevé, odorant : là étaient rassemblées ses richesses les plus précieuses. Il prend une superbe coupe, et remet à Mégapenthe une urne d'argent. Hélène approche des coffres remplis de vêtements où éclatait une fine broderie, ouvrage de ses mains; elle ouvre un de ses coffres. Sous tous les vêtements était le plus grand et le plus magnifique de ses voiles ; c'est celui que choisit et déploie en l'air Hélène, la plus belle des femmes : aussi radieux qu'un astre, il éblouissait les regards. Chargés de ces présents, ils sortent de ce lieu, traversent le palais; et, s'arrêtant près de Télémaque :

« Jeune prince qui m'es cher, lui dit Ménélas, veuille le Dieu dont le tonnerre roule au haut des cieux t'accorder un retour aussi heureux que ton cœur le désire ! De tous les dons qui sont déposés dans mon palais, reçois le plus précieux et le plus honorable : je te donne cette coupe. Artistement travaillée, elle est d'argent, bordée de l'or le plus fin : Vulcain la forma lui-même. Le héros Phœdime, roi de Sidon, m'honora de ce présent, lorsqu'à mon retour de Troie, je goûtai dans son palais un doux repos. Oh ! puisses-tu en être longtemps le possesseur ! »

En même temps la coupe ronde est mise entre les mains du fils d'Ulysse par le héros né d'Atrée. Le brave Mégapenthe s'avance, pose aux pieds de Télémaque l'urne d'argent, qui jetait un vif éclat. Enfin, tenant le voile

merveilleux, la belle Hélène se présente au jeune étranger. « Mon cher fils, lui dit-elle, reçois aussi de ma part ce don, pour te souvenir du travail d'Hélène, et comme un temoignage de son amitié ; qu'il décore ton épouse le jour fortuné de ton hyménée. Jusqu'à ce temps, il sera déposé entre les mains de la reine, ta mère chérie. Puisses-tu rentrer, le cœur satisfait, au pays de ta naissance ! et daignent les Dieux te conduire eux-mêmes jusqu'au sein du palais de tes pères ! »

Elle dit, et lui remet le voile : Télémaque l'accepte avec joie. Ces présents passent de ses mains dans celles de son ami Pisistrate, qui les admire et les place avec soin dans le char.

Ménélas conduit les deux princes dans son palais. On occupe les sièges et les trônes. Pour baigner leurs mains, l'eau, par les soins d'une esclave, jaillit d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent : on dresse une table éclatante ; la vénérable sommelière apporte de nombreux aliments ; Etéonée partage et sert les viandes ; le fils du noble Ménélas présente les coupes à ses hôtes.

Après le festin, Télémaque et le fils de Nestor attellent leurs coursiers, montent sur leur char brillant, qui roule et se précipite avec bruit hors du portique ébranlé. Tenant une coupe d'or remplie d'un vin délicieux, Ménélas les suit jusqu'à la porte de la cour, pour consacrer par des libations leur départ : il s'arrête devant le char, et leur présentant la coupe :

« Jeunes princes, leur dit-il, recevez mes vœux, et témoignez à Nestor, ce bon pasteur de ces peuples, ceux que j'adresse au ciel pour sa félicité. Je n'oublierai jamais que, durant le temps où nous combattîmes dans les champs de Troie, j'ai toujours trouvé en lui la douceur et la bonté d'un père. »

Ces paroles sortirent de la bouche de Télémaque ; « N'en doute point, ô roi magnanime, Nestor sera instruit de tous ces témoignages de ton attachement. Et plût aux Dieux qu'étant de retour à Ithaque, je pusse de même montrer à Ulysse tes honorables dons, et lui raconter que je reviens comblé des marques de ton amitié. »

Il parlait encore, quand à sa droite vole un aigle tenant entre ses serres une oie blanche engraissée dans la cour de ce palais, et d'une grosseur prodigieuse. Une troupe d'hommes et de femmes suivait à grands cris le ravisseur, qui fond au devant des chevaux; soudain, il prend un rapide essor vers les cieux. A cet aspect, les deux jeunes princes sont remplis de joie; elle se manifeste dans les traits de tous les assistants. Le fils de Nestor, Pisistrate, rompt le silence : « Parle, ô Ménélas, favori de Jupiter; est-ce à nous, est-ce à toi que les Dieux envoient cet augure? »

Ménélas méditait sa réponse, lorsque Hélène prenant la parole : « Ecoutez-moi, ditelle ; je vous devoilerai ce que les Dieux m'inspirent. Cet aigle, qui volant des montagnes où il est né et a laissé ses aiglons, a ravi sans peine cet animal nourri dans notre cour et

chargé de graisse : cet aigle, c'est Ulysse qui, après avoir essuyé de longs malheurs, reparaîtra du bout de la terre et punira ses ennemis. Peut-être même est-il dejà dans ses foyers, et va-t-il exercer sa vengeance sur leur troupe entière. »

Télémaque, ravi d'entendre ces paroles : « Veuille, veuille l'époux de Junon, le Dieu du tonnerre, s'écrie-t-il, accomplir ton oracle ! et tu recevras, comme une déesse, le tribut de mes vœux. »

Il dit et frappe les impétueux coursiers, qui, entraînant le char roulant à travers la ville dans la campagne, courent tout le long du jour, secouant sur leur dos le harnais trempé de sueur : la nuit ayant répandu ses ombres, les deux princes arrivent à Phérès, chez Dioclès, fils d'Orsiloque, né du fleuve Alphée ; ils y reçoivent l'accueil le plus distingué. Dès les premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, ils ont attelé leurs coursiers et sont assis sur le char éclatant ; le portique mugit aux rapides pas des coursiers qui l'abandonnent. Le fils d'Ulysse enflamme leur ardeur : ils se précipitent dans la carrière, et bientôt ils sont devant les murs élevés de Pylos.

Alors Télémaque, s'adressant à son ami : « Fils de Nestor, dit-il, tu m'as promis de contenter mes souhaits ; veux-tu avoir égard à ma prière? Unis de père en fils par une amitié qui fait notre gloire, compagnons d'âge, cette route où nous sommes associés va rendre notre intimité plus parfaite. Ne m'oblige point, ami généreux, à m'éloigner

de mon vaisseau; laisse-moi dans ce lieu: je crains que le vieillard, l'honneur de la Grèce, ne me contraigne, pour me donner de nouvelles marques de sa tendresse, à m'arrêter dans Pylos; je suis impatient de revoler à ma demeure. »

Le fils de Nestor délibère un moment sur le moyen de s'acquitter envers son ami de ses promesses: il se détermine à tourner son char vers le rivage; il dépose sur la poupe du navire l'or, l'argent et le voile, dons de Ménélas et d'Hélène; il anime au départ son ami par ses paroles: « Hâte-toi, entre dans ce vaisseau, et qu'à tes ordres tes compagnons se précipitent avant que je sois de retour dans notre palais, et que j'aie annoncé à mon père que je t'ai laissé sur ce rivage: car, j'en suis bien assuré (tant je connais sa véhémence), loin de consentir à ce prompt départ, il accourait lui-même ici pour t'inviter à séjourner quelque temps dans sa demeure, et, malgré ta résistance, tu ne t'en retournerais que comblé de présents et des témoignages de son amitié. Je m'attends aux éclats les plus vifs de sa colère. » Il dit, pousse vers Pylos ses coursiers à la crinière superbe, et touche bientôt au palais de Nestor.

Cependant Télémaque enflamme ses compagnons: « Amis, que le navire soit armé de ses agrès; volons-y nous-mêmes, et que, derrière nous, la mer fuie et disparaisse. » A peine a-t-il dit qu'ils volent dans le navire, et, placés sur les bancs, ont en main les rames.

Télémaque, hâtant le départ, invoquait,

près de la poupe, le secours de Minerve par des prières et des offrandes. Tout à coup accourt un étranger, auteur involontaire d'un meurtre; il fuyait les contrees d'Argos. Il était devin, sorti de la race ancienne du célèbre Mélampe, dont les palais firent jadis l'ornement de Pylos. Cependant Mélampe connut le malheur; il fut contraint à s'éloigner de sa patrie et de Nélée, son oncle, le plus fameux des rois de son siècle; et qui, l'ayant dépouillé de tous ses trésors, les retint pendant une annee entière, temps où cet infortuné gémit à Phylacé dans les chaînes. Il avait promis à Nélée (dessein qu'une Furie lui inspira) de ravir les taureaux du redoutable Iphiclus, pour obtenir, en faveur d'un frère qu'il aimait la belle Péro, fille du roi de Pylos. Enfin il échappa à ses fers et à la mort; Pylos retentit des terribles meuglements des taureaux d'Iphiclus. En vain Nélée veut manquer à sa parole : Mélampe combat ce roi, aussi craint que les Dieux, et remporte la victoire; il emmène Péro, l'unit à son frère, renonce à sa patrie, et se retire dans la fertile Argos, où il devait fonder un empire. Là ses palais touchèrent les nues. Formant les nœuds de l'hyménée, il renaquit en d'illustres rejetons, Mantius et Antiphate; Antiphate, père du magnanime Oïclée, dont sortit ce roi fameux, l'intrépide Amphiaraüs qui reçut des témoignages si marqués et si nombreux de la bienveillance de Jupiter et d'Apollon. Mais il ne parvint point à la vieillesse; après avoir donné naissance à deux héros, Alcméon et Amphiloque, il périt à

Thèbes, trahi par une épouse avare. Clitus et Polyphide reçurent le jour de Mantius, l'autre rejeton de Mélampe. L'Aurore, éprise de la beauté de Clitus, l'enleva, et le fit asseoir parmi la troupe immortelle. Et le célèbre Polyphide, Amphiaraüs n'étant plus, surpassa par la volonté d'Apollon tous les humains dans l'art d'annoncer l'avenir; Hypérésie, où il s'exila et fuit le courroux paternel, devint son domicile et le lieu d'où il répandit ses oracles sur la terre.

C'est son fils Théoclymène qui paraît devant Télémaque au moment où, près du noir et léger vaisseau, ce prince faisait des libations et proférait des vœux; il l'aborde, et dit avec rapidité: « O toi, jeune mortel que je trouve devant ce navire remplissant un pieux devoir, je t'en conjure d'abord par ces libations et par la divinité que tu implores, ensuite par ton salut et par celui des compagnons de ta fortune, veuille me répondre avec franchise, ne déguise point la vérité. Dis-moi ton nom, ton pays, ta ville, ton origine.

« Etranger, répond Télémaque, la vérite pure sortira de mes lèvres. Ithaque est ma patrie; mon père est Ulysse, si j'ai encore un père; car sans doute, hélas! une mort déplorable a depuis longtemps fini ses jours. Je suis parti dans ce navire avec ces compagnons pour m'instruire du sort de ce père infortuné, que le destin écarta pour jamais de notre île. »

« Moi, dit Théoclymène (et son extérieur annonçait la noblesse de son origine), je suis

aussi victime des revers; je n'ai plus de patrie, souillé du meurtre d'un concitoyen né dans ma tribu : il a laissé dans Argos un grand nombre de frères et d'amis, sa famille est puissante, je fuis leur vengeance et la mort; désormais je parcourrai d'un pas vagabond la face de la terre. Que ton vaisseau soit mon asile; je suis fugitif et ton suppliant; ma vie est en ton pouvoir, leur troupe me poursuit. »

« Je ne te repousse pas de mon vaisseau, dit Télémaque avee affabilité; entre, qu'il soit ton asile. Ma demeure t'est ouverte; nous y remplirons envers toi, aussi bien que notre situation le permettra, les devoirs de l'hospitalité. »

En même temps, il prend la lance de l'étranger; la posant sur le tillac du bâtiment, balancé par l'onde et prêt à traverser la mer, il monte, s'assied à la poupe, et faisant entrer Théoclymène, il le place à son côté. Ses compagnons détachent le vaisseau. Télémaque les anime à déployer les voiles. Aussitôt est enfoncé dans le creux de sa base, et affermi par le secours des câbles, le pin élevé par leurs mains; de fortes courroies tirent et ouvrent les voiles éclatantes, un vent favorable, envoyé par Minerve, fond avec impétuosite du haut des cieux; et le vaisseau, prenant le plus rapide essor, va franchir en peu de temps l'onde amère. Le soleil disparaît, la nuit répand de toutes parts ses ombres. La nef vole devant les courants de Crunes, de Chalcis, dont on admire les belles eaux, et, poussée par ce vent dont une divi-

nité réglait le cours, elle atteint la hauteur de Phées, et côtoie les terres soumises aux Epéens, les bords fortunés de l'Elide. Alors, Télémaque s'abandonne à sa route entre des îles hérissées de rocs, incertain s'il court à son salut ou à sa perte.

Cependant, sous le toit du vénérable Eumée, Ulysse prenait avec les pasteurs un simple repas. Quand ils l'ont terminé, le héros s'adresse à lui pour savoir si, continuant de l'accueillir avec affection, il le presserait de rester encore dans sa cabane, ou s'il l'exciterait à se rendre dans la ville :

« Ecoutez-moi, Eumée, et vous tous, mes amis : je ne veux pas ici vous être plus longtemps à charge ; demain, dès l'aurore, j'irai dans Ithaque solliciter ma subsistance. Toi, Eumée, ne me refuse pas tes avis et un bon guide. Quand j'y serai arrivé, puisque l'indigence m'y réduit, il faudra bien que j'aille seul errer de porte en porte ; j'espère que des mains officieuses, pour soutenir mes jours, me présenteront du pain et un breuvage désaltérant. J'entrerai dans le palais du divin Ulysse pour donner à la sage Pénélope des nouvelles consolantes. Je paraîtrai même au milieu de la troupe orgueilleuse de ses amants ; ne m'accorderaient-ils pas une légère part de leurs somptueux festins? Je pourrais les servir, exécuter promptement leurs ordres. Je vais m'expliquer, et te prie de m'écouter sans impatience. Par une faveur de Mercure, qui répand sur les actions des hommes cette grâce et ces qualités sans lesquelles elles ne sauraient réussir ni plaire,

il n'est personne qui puisse mieux que moi s'acquitter des devoirs d'un bon serviteur. Faut-il allumer la flamme, fendre les chênes les plus durs, préparer et servir les chairs des victimes, présenter les coupes, en un mot remplir tous les offices que rendent aux riches et aux grands les subalternes et les pauvres? crois-moi, mes bras s'y prêteront. »

Eumée, à cette proposition tu entras dans un véritable courroux, et l'exprimas en ces mots: « Nous garde le ciel, ô étranger, que tu n'exécutes ce dessein! comment a-t-il pu venir dans ton esprit! Rien n'est plus certain, tu cours à ta perte, si tu as sérieusement résolu d'approcher de cette troupe dont les injustices et les violences sont montées jusques à la voûte éternelle des cieux. Ah! il ne leur faut pas de semblables serviteurs: ceux qui les entourent sont de jeunes hommes vêtus avec un soin élegant, dont la brillante chevelure est toujours parfumée d'essences précieuses, et dont la beauté est parfaite: tout répond à l'éclat et à la somptuosité de leurs tables, toujours chargées de la chair la plus exquise des victimes, du meilleur tribut des moissons, et de coupes où coule un vin délicieux. Demeure parmi nous; je t'assure que ta présence n'importune ici ni moi ni aucun de mes compagnons. Que seulement reparaisse le fils d'Ulysse, il te vêtira et te fera conduire dans les contrées chères à ton cœur. »

« Eumée, lui répond le héros, puisse Jupiter t'aimer comme je t'aime, toi qui, dans

l'extrémité où je suis réduit, me recueilles dans ta maison, et mets un terme à mes courses et à mes disgrâces! Il n'est point de plus grande infortune pour les humains qu'une vie pauvre et errante. Celui que le sort y condamne souffre tout ce qu'ont de plus cruel le besoin inexorable et toujours renaissant de la faim, la douleur et le désespoir. Puisque tu me forces de rester dans ta demeure, d'attendre le retour de ce jeune chef, parle-moi de la mère du divin Ulysse et de son père, qu'à son départ il laissa à l'entrée de la vieillesse. Jouissent-ils encore de la lumière du soleil? où, déjà morts l'un et l'autre, leurs ombres occuperaient-elles une place au séjour de Pluton? »

PARIS. — IMP. NOUV. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, direct.

BIOLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HOMÈRE

L'ODYSSÉE

TRADUCTION DE BITAUBÉ

TOME III

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, 2

1879

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

CHANT XV (SUITE)

« Etranger, repartit Eumée, tu ne resteras pas dans l'ignorance à leur sujet. Laërte respire encore; quoiqu'il ne cesse de conjurer les Dieux de finir sa triste carrière; car il est inconsolable, il pleure sans relâche l'absence de son fils et la mort de la vertueuse compagne de ses jours, qui, le plongeant dans un deuil plus lugubre encore, précipita ses pas vers l'extrême vieillesse. Le désespoir d'avoir perdu son illustre fils termina la malheureuse vie de cette mère par une mort plus malheureuse; ah! veuille le ciel en préserver tous ceux qui m'entourent, qui me sont chers, et dont j'ai reçu des bienfaits! Tant que son affliction, quelque amère quelle fût, la laissa en vie, il y avait encore quelqu'un sur la terre avec qui je pouvais goûter la douceur des entretiens. Elle avait eu la bonté de m'élever elle-même avec sa fille, la noble et sage Ctimène, le dernier fruit de son hyménée; nous croissions ensemble sous le même toit, et je puis bien dire que nous avions, peu s'en fallait, une égale part à ses soins et à sa tendresse. Parvenus en même emps à l'age heureux de l'adolescence, sa

fille, envoyée à Samé et comblée des plus riches présents, suivit son époux. Moi, après m'avoir donné vêtements, brodequins, et tout ce qui était nécessaire à mes besoins, la reine m'envoya dans ces champs, dont elle me confia le soin, et de jour en jour l'affection qu'elle me portait ne fit que s'accroître. Aujourd'hui, hélas! je me vois privé de tout ce qui répandait quelque charme sur ma vie. Les dieux ont béni mes travaux assidus; je ne connais point la faim et la soif, et je puis recevoir les étrangers et les malheureux dignes d'être bien accueillis, et leur donner quelque secours. Mais depuis qu'une calamité affreuse est tombée sur sa maison, depuis que les plus superbes des hommes y dominent, il est bien rare, malgré son affabilité, qu'une parole de la reine Pénélope, ma maîtresse, ni un témoignage de son affection soient venus répandre la joie dans mon cœur. Ses fidèles serviteurs aspirent depuis longtemps à l'interroger et à l'entretenir sans témoins, à prendre leurs repas en sa présence, et à rapporter dans leurs champs un souvenir et un gage de sa bonté, douceurs qui charment ceux que le ciel a placés dans une condition servile. »

« Eh quoi! Eumée, pasteur fidèle de ces troupeaux, s'écrie Ulysse, dès la plus tendre enfance tu fus donc jeté par la destinée loin de ta patrie et de tes parents? Mais que j'entende la vérité de ta bouche; la guerre a-t-elle mis en cendre la ville spacieuse habitée par ton père ou ta vénérable mère? ou des ravisseurs, te surprenant seul près de tes trou-

peaux de brebis ou de bœufs, et t'entraînant dans leur navire, t'ont-ils vendu ici dans le palais de Laërte, satisfait de t'acquérir même à grand prix? »

« Puisque tu prends tant d'intérêt à l'histoire de mon sort, répond le pasteur, prête-moi une oreille attentive; assis tranquillement, jouis d'un discours amical et savoure ce breuvage. Déjà les nuits sont longues; on peut les partager entre le repos et le charme des entretiens. Ne te hâte pas de te rendre à ta couche; l'excès du sommeil fatigue, est un mal. Que les autres se retirent, si leurs paupières sont appesanties; il faut qu'à la pointe du jour, après avoir pris un léger repas, ils conduisent aux champs les troupeaux de notre maître. Nous, sous ce toit paisible, prolongeons ce festin, et, tenant la coupe, abandonnons-nous à la satisfaction de nous raconter tour à tour la triste histoire de nos infortunes; la douleur même a ses délices, et le souvenir en est cher à celui qui sort de longues traverses, et qui a parcouru la terre d'un pas errant. Je vais donc, puisque tu le veux, t'apprendre les principaux événements de ma vie.

« Au-dessus d'Ortygie est une île nommee Syre (as-tu jamais entendu ce nom?), île où l'on a marqué les révolutions du soleil. Elle n'a pas une très grande étendue; mais elle est heureuse, riche en bœufs, en brebis, en froment et en vignobles.

« Jamais la famine, ni aucun autre de ces fléaux, la terreur des malheureux mortels, n'y portèrent leurs ravages: ses habitants at-

teignent au dernier terme de la vieillesse; alors viennent Apollon et Diane, sa sœur; ils tendent leurs arcs; leurs plus douce flèche, sans être aperçue, fend les airs, et termine promptement de longues destinées. Deux cités partagent l'île et tout ce qu'elle possede. Mon père régnait sur l'une et l'autre de ces cités; né d'Ormène, son nom est Ctésius, et l'on voyait en lui l'image des Dieux.

« Un jour, des Phéniciens, peuple fameux dans la marine, mais subtil et fourbe, abordent à nos côtes avec un vaisseau chargé d'ornements rares et brillants. Il y avait dans le palais de mon père une esclave phénicienne, distinguée par sa beauté, par sa stature, et par les ouvrages qui sortaient de ses mains. Ces étrangers artificieux cherchent à la séduire; elle était occupée près de leur vaisseau à laver de beaux vêtements: l'un d'entre eux la corrompt par les piéges de l'amour, et bientôt gouverne en maître absolu son esprit, malheur ordinaire à celles dont la vertu a succombé, eussent-elles été jusqu'alors les plus austères de leur sexe. Il lui demande son nom, sa demeure. Elle lui indique le palais de mon père.

« L'opulente Sidon, dit-elle, est ma ville natale; je suis la fille du riche et puissant Aribas. Mais un soir, je revenais des champs, lorsqu'une troupe de Taphiens, gens exercés à la piraterie, m'enleva, et se précipitant avec moi dans un vaisseau et volant à travers les ondes, me vendit à grand prix dans ce palais, au roi de cette île.

« Voudrais-tu nous suivre, lui répond le

Phénicien qui l'avait abusée, revoir le séjour de ta naissance, le magnifique palais de ton père et de ta mère, et ces personnes que tu chéris? Elles vivent encore, et ont le renom d'être opulentes.—Ah! dit-elle, c'est le plus ardent de mes vœux; pourvu, ô nautonniers, que vous vous engagiez tous par serment à me conduire en sûreté dans cet asile.

« Chacun d'eux s'y engage par serment. Désormais le plus profond silence, reprit-elle; soyons étrangers l'un à l'autre; qu'aucun de vous, s'il me rencontre, soit dans les chemins, soit à la fontaine, ne m'adresse la parole ni ne me regarde, notre vieillard en serait aussitôt instruit! au moindre soupçon il me chargerait de fers et préparerait votre perte. Renfermez donc notre secret au fond du cœur et disposez tout pour le départ. La charge de votre navire est-elle faite, que la nouvelle en vienne secrètement dans le palais à mon oreille. Je vous apporterai tout l'or qui se trouvera sous ma main. C'est peu; vous recevrez de moi un prix encore plus considérable. J'ai consacré tous mes soins, dans ce palais, à élever le fils du roi; c'est un enfant, mais ses petites ruses annoncent son intelligence; déjà il sait courir. Je vous le livrerai; vendez-le en quelque lieu que ce soit, vous verrez qu'il vaut un trésor.

« En finissant ces mots, elle se retire et rentre dans le palais. Les Phéniciens demeurent parmi nous une année entière, font la charge de leur vaisseau. Dès qu'il est prêt au départ, ils envoient à cette femme un des leurs pour l'en avertir. C'était le personnage le

plus rusé : il vient dans notre palais comme pour y vendre un collier d'or garni d'ambre. Tandis que, voulant l'acheter, ma mère et ses femmes avaient l'œil attaché sur ce collier, et que le brillant ornement passait tour à tour dans leurs mains, le fourbe, en silence, fait signe à la Phénicienne, et se retire promptement vers son vaisseau.

« Elle me prend la main et sort avec moi du palais. Dans la salle d'entrée, des coupes d'or couvraient les tables dressées pour mon père et les principaux chefs qui partageaient nos festins, et avec lesquels il s'était rendu, dans la place publique, à l'assemblée du peuple. Elle emporte trois coupes, les cache sous sa robe et fuit ; enfant novice, je la suis. Le soleil est remplacé par les ténèbres ; nous arrivons d'une course rapide au port où nous attendait l'agile vaisseau des Phéniciens. On s'embarque ; il fend la plaine humide ; le ciel envoie un vent favorable. Nous voguons durant six jours et autant de nuits. Jupiter faisait lever la septième aurore, quand Diane, d'un de ses traits ailés, frappe subitement la perfide Phénicienne ; comme s'abat un oiseau de mer, elle tombe au fond du vaisseau qui en retentit. Les Phéniciens livrent le cadavre aux flots pour la pâture des monstres nageants. Enfant abandonné, je demeure seul entre les mains de ces pirates ; juge de la morne tristesse où j'étais plongé. Le vent et l'onde amènent le navire à Ithaque. Laërte m'achète, et donne pour un enfant qui l'intéressait un prix considérable. C'est ainsi que mes yeux virent cette terre étrangère. »

Ulysse prenant la parole : « Eumée, dit-il, le récit des infortunes que tu subis dans une si tendre enfance a vivement touché mon âme. Cependant, Jupiter a, pour toi, placé le bien à côté du mal; arraché à ta patrie pour servir, tu as trouvé un maître doux, qui t'a donné libéralement tout ce qui est nécessaire à tes besoins; tu coules des jours heureux. Moi, ce n'est qu'après avoir erré de contrée en contrée que je trouve enfin, dans ces foyers, un asile. »

Tel était leur entretien. Ils vont ensuite chercher le repos; mais le sommeil abandonne bientôt leurs yeux: car l'Aurore, assise sur son char brillant, ne tarde pas à paraître.

Télémaque et ses compagnons, près du rivage, plient les voiles, abattent promptement le mât, lancent la nef dans le port avec le secours de la rame, l'attachent par des câbles, jettent l'ancre, descendent sur ces bords, et, prenant un léger repas, font des libations d'un vin odorant. Quand ils ont banni la faim et la soif : « Conduisez le vaisseau vers la ville, dit le prudent Télémaque; moi, je vais me rendre seul à l'une de mes campagnes et voir mes pasteurs. Après l'examen de leurs travaux, j'entrerai le soir dans Ithaque. Demain, réunis encore, compagnons fidèles de ma route, nous sacrifierons aux Dieux, et nous nous délasserons dans un festin, dont je ferai les honneurs dans mon palais, où je vous invite à vous rassembler. »

« Et moi, mon cher fils, où me rendre? dit le divin Théoclymène; parmi les palais des

chefs d'Ithaque, quel sera mon refuge? Puis-je à ce moment aller dans le tien, auprès de la reine ta mère? »

« En d'autre temps notre hospitalité ne te laisserait rien à desirer, répond Télémaque, et j'exigerais que tu te rendisses dès cet instant à notre palais. Mais je serai absent, tu pourrais n'y rencontrer que des périls; ma mére paraît peu, retirée dans le haut du palais, loin de la troupe de ses persécuteurs, et toujours assidue à tenir la navette ou le fuseau. Je vais t'indiquer une maison où tu pourras te réfugier jusqu'à mon retour, va chez Eurymaque, fils illustre du sage Polybe. Honoré aujourd'hui de nos peuples comme un Dieu, et tenant parmi nos chefs un des premiers rangs, il brigue avec ardeur la main de ma mère et le sceptre d'Ulysse. Cependant Jupiter, qui habite au plus haut des airs, sait si, loin de voir le jour d'un hymen désiré, tous ces chefs ne descendront point au tombeau. »

Il parlait encore, qu'à sa droite vole un autour, le plus rapide messager d'Apollon; il tient entre ses serres une colombe dont il arrachait les plumes; elles tombent entre Télèmaque et son vaisseau.

Théoclymène mettant sa main dans celle de ce jeune prince qu'il conduit à l'écart? « Télémaque, dit-il, ce n'est pas sans la direction des Dieux que cet autour vient de voler à ta droite; à peine a-t-il paru que j'ai vu en lui un augure fortuné. Je te l'annonce, ta race occupera le trône d'Ithaque; elle y sera supérieure à tous ses ennemis. »

« Veuille le ciel, ô étranger, accomplir cette parole! s'écrie Télémaque; tu recevrais de si grands témoignages de mon amitié que chacun, à ta rencontre, te placerait au rang des Dieux. » Et s'adressant à Pirée, son ami fidèle : « Toi, dit-il, qui, parmi tous les compagnons dont le cortége me suivit à Pylos, m'as toujours donné les marques les plus signalées de ton zèle et de ton amitié, conduis, ô fils de Clytius, dans ta maison cet étranger que je te confie; prends soin de le bien accueillir jusqu'à mon arrivée; je veux que tu l'honores.»

« Télémaque, quand même tu apporterais de longs retards à ton retour, répond le vaillant Pirée, je serais charmé de recevoir cet etranger, et il n'aura pas à se plaindre que j'aie négligé envers lui aucun devoir de l'hospitalité. »

En même temps, Pirée entre avec lui dans le vaisseau, ordonne à ses compagnons d'y monter et de le détacher du rivage. Ils s'embarquent et prennent en main les rames. Télémaque a chaussé ses riches brodequins; il saisit sa forte lance, qui était couchée sur le tillac du vaisseau, tandis que ses amis, dociles à ses ordres, détachent le navire, et, quittant la rive, voguent vers la ville, le fils d'Ulysse s'éloigne du port, et ses rapides pas le conduisent à la maison rustique, où, toujours plein d'amour pour ses maîtres, le bon Eumée veillait sur ses nombreux troupeaux.

CHANT XVI

Dès la naissance de l'aurore, Eumée, secondé d'Ulysse, avait allumé la flamme, et préparait un léger repas, tandis que, par son ordre, les bergers, sur les pas des troupeaux rassemblés, allaient les conduire aux pâturages. Tout à coup, ses chiens fidèles, qui souvent troublaient l'air de leurs aboiements, font entendre une voix flatteuse et caressante, courant à la rencontre de Télémaque, qui s'approchait de cette retraite. Ulysse entend ces voix et les pas de celui qui s'avance. « Eumée, dit-il, sois sûr qu'il t'arrive un ami ou une personne très connue, car tes dogues, au lieu d'ébranler l'air de leurs voix, poussent des sons glapissants, témoignages de leur joie, et les pas de quelqu'un qui accourt frappent mon oreille. »

Il n'a pas achevé ces mots que son fils paraît sur le seuil. Eumée, saisi de la plus vive surprise, s'élance de son siége; l'urne où il préparait un breuvage, échappe de ses mains; il court à la rencontre de son maître, et, lui sautant au cou, il baise les mains, le front, les yeux éclatants du jeune prince, et verse un torrent de larmes. Comme un père s'abandonne à son ravissement, et ne se lasse pas d'embrasser un fils unique qui fut absent dix années, et qui revient des extrémités de la terre, le fils de sa vieillesse, qu'il chérit tendrement, et qui lui a coûté tant de soupirs et

de larmes : ainsi ce fidèle serviteur serrait entre ses bras le prince aimable, lui prodiguait ses caresses, et le regardait comme échappé du sein de la mort. « Est-ce toi, dit-il en sanglotant, mon cher Télémaque? ma plus douce joie! je croyais ne te revoir jamais, depuis qu'un vaisseau te conduisit vers Pylos, loin de ta patrie! entre mon fils, que je me rassasie du plaisir d'arrêter sur toi mes regards, et de te posséder dans ma demeure, au sortir de tant de périls. Il est si rare que tu viennes dans tes champs voir tes pasteurs! tu es toujours retenu dans la ville, toujours occupé à observer la foule de ces pervers qui se disputent la main de Pénélope. »

« O toi que j'aime comme un père, répond Télémaque, tu seras satisfait; je viens pour jouir du plaisir de te voir; je viens aussi pour apprendre de toi si ma mère habite encore notre palais, ou si elle est enfin déterminée à suivre un nouvel époux : car l'araignée file toujours en paix dans la couche déserte d'Ulysse. »

« Qui peut douter, répond le sage pasteur, que ta mère vénérable ne persévère à demeurer dans ton palais? Elle continue à se consumer jour et nuit dans les gémissements et les larmes. »

En achevant ces mots, il reçoit la lance du prince, qui passe le seuil et entre. Comme il s'avançait, Ulysse se lève et lui cède sa place; mais Télémaque, refusant de l'accepter : « Reste assis, ô étranger, dit-il d'un ton affectueux; nous trouverons bien un autre siége dans notre maison rustique, et voici

quelqu'un qui ne m'en laissera pas manquer. »

Ulysse va reprendre sa place. Eumée entasse des rameaux verts et frais, et les ayant couverts de peaux, il y fait asseoir le jeune prince. Il leur présente des plats de viandes, restes du repas de la veille; il s'empresse à remplir de pains les paniers, à préparer dans une urne champêtre un breuvage où se mêle à l'eau un vin dont la douceur flatte le palais; il s'assied en face d'Ulysse.

Après le repas, Télémaque s'adresse au pasteur: « Mon pére, quel est cet étranger? Ne puis-je savoir ce qui le conduit dans Ithaque? Il n'a pu franchir à pied l'empire des ondes. Quels nautonniers nous l'ont amené? »

« Tu entendras, mon fils, répond Eumèe, un rapport fidèle. Cet étranger se glorifie d'être né dans l'île spacieuse de la Crète. Poursuivi du malheur, il a parcouru d'un pas errant les cités de tous les peuples; telle est la destinée où l'assujettirent les Dieux. Enfin, échappé d'un navire thesprote, il est venu chercher et a trouvé un refuge dans ma cabane. Je le remets entre tes mains; tu décideras à ton gré de sa fortune; il se déclare ton suppliant. »

« Eumée, ce mot me pénètre de tristesse, reprit le prudent Télémaque. Puis-je recueillir cet étranger dans mon palais? Vois, je suis jeune encore, et mon bras n'a pas assez de force pour le défendre contre celui qui oserait l'outrager. Ma mère, vivement combattue, balance si, respectant le lit de son époux et sa propre renommée, elle doit

rester avec son fils et veiller sur mon héritage, ou enfin se déterminer à choisir pour époux le plus illustre et le plus généreux des princes qui la recherchent. Puisque cet étranger est venu dans ta demeure, il recevra de ma part tout ce qui est nécessaire à ses besoins, de beaux vêtements, une tunique, un manteau, des brodequins, une épée, et je le ferai conduire où il souhaite de se rendre. Ou, si tu veux, tu peux le soigner dans cette cabane; j'enverrai ici des vêtements et ce qu'il faut pour le nourrir; ainsi il ne pourra être à charge ni à toi ni à tes pasteurs. Car je ne souffrirai pas qu'il paraisse au milieu des amants de ma mère; leur arrogance a secoué tout frein; ah! s'ils l'insultaient, j'en serais pénétré de la plus vive douleur. Que peut un seul mortel, fût-il plein de vaillance, contre une nuée d'ennemis si puissants? »

Le patient et l'intrépide Ulysse, embrasé de courroux, rompt le silence: « O mon cher prince, dit-il, car il m'est peut-être aussi permis de prendre ici la parole: je t'assure que mon cœur saigne au récit des insolences que tu souffres dans ton palais de la part de ces chefs, malgré ton jeune âge et ce dehors imposant. Dis, courberais-tu volontairement ta tête sous ce joug? ou tes peuples, s'autorisant de la voix d'un oracle, t'ont-ils juré leur haine? ou enfin des frères, ce ferme soutien dans les plus grands orages, refusent-ils de prendre en main ta défense? Plût aux Dieux qu'avec l'ardeur qui m'anime, j'eusse ta jeunesse en partage? Plût aux Dieux que je fusse le fils de ce fameux Ulysse, ou Ulysse

lui-même terminant sa course errante ! car il reparaîtra, l'on doit encore l'espérer : je veux qu'un bras ennemi fasse tomber ma tête de mes épaules, si, précipitant mes pas dans ce palais, je n'immolais cette troupe entière. Et quand même, seul au milieu d'eux, je serais enfin abattu sous l'effort de leur nombre, ah ! sans doute, il vaudrait mieux encore mourir dans mes foyers, les armes à la main, que d'être l'éternel témoin de leurs indignes forfaits, que de les voir : ô les plus téméraires des hommes ! combler d'outrages mes hôtes, traîner mes captives, souiller de leur lubricité mon palais, dissiper mes biens, tout ravager, tout perdre avec une rage inouïe et insatiable, sans qu'il y ait un terme à ces maux, sans que la vengeance arrive. »

« Etranger, répond Télémaque, je vais satisfaire à tes questions. Tous nos citoyens ne sont pas enflammés contre moi de haine. Des frères sont un ferme soutien dans les plus grands périls; mais je n'ai point de frères. Jupiter a voulu que d'âge en âge notre race ne produisît qu'un rejeton isolé. Arcésius, mon bisaïeul, ne se vit renaître que dans le seul Laërte. Qui fut l'héritier de Laërte ? le seul Ulysse. Ulysse, à son tour, ne laissa point d'autre fils que moi, infortuné dont il n'a point joui, et qui n'ai pu lui être d'aucun secours ; c'est ce qui enhardit nos ennemis nombreux à s'emparer de notre palais. Les princes de Dulichium, de Samé, de Zacynthe, y sont rassemblés ; les chefs d'Ithaque se sont joints à eux ; tous, sous le prétexte de rechercher ma mère, usurpent et

pillent mes biens. Ma mère les abhorre; cependant, tandis que la crainte l'oblige à ne pas rebuter leurs vœux et à flatter leur espoir, mon héritage s'évanouit, et je touche à ma propre perte. Mais notre sort est entre les mains des Dieux. Mon cher Eumée, va trouver promptement la sage Pénélope ; dis-lui que son fils est de retour, qu'il est en sûreté. Je t'attends ici; ne parle qu'à ma mère seule, et qu'aucune autre personne n'apprenne cette nouvelle, car une foule d'ennemis conjure mon trépas. »

« Je t'entends, je pénètre tout; tes ordres seront remplis, dit Eumée. Mais ne veux-tu pas qu'étant en route, j'aille porter au malheureux Laërte la nouvelle la plus consolante? Jusqu'à ce jour, malgré les profonds regrets qu'il donnait au sort d'Ulysse, il avait l'œil sur les travaux de ses champs, et, ne combattant pas les besoins de la nature, il prenait ses repas, dans sa maison rustique, avec ses serviteurs. Depuis que ton navire a vogué vers Pylos, on dit que, toujours solitaire, il se laisse consumer de faim et de soif, qu'il ne porte plus les yeux sur ses champs, et ne cesse de verser des larmes et de pousser des soupirs et des plaintes lamentables : il n'est plus qu'une ombre. »

« Que je le plains, répond Télémaque ; mais détournons nos regards de sa douleur, quoique si touchante. Si les mortels pouvaient toujours voir accomplir leurs vœux, nous n'aurions plus à languir après le retour de mon père. Dès que tu auras parlé à Pénélope, reviens sans détourner tes pas.

Contente-toi de dire à ma mère qu'en secret elle envoie promptement à ce vieillard désolé la plus fidèle de ses femmes pour l'instruire de mon arrivée. »

Ces mots animent le pasteur. Il lie à ses pieds ses sandales et part. A peine s'est-il éloigné que Minerve l'aperçoit, s'approche de la cabane, et s'arrête à l'entrée de la cour, sous la forme d'une femme distinguée par sa stature, par la beauté de ses traits, et par l'intelligence qui lui inspire des ouvrages accomplis. Télémaque ignore la présence de la déesse. Les Dieux ne se manifestent qu'à ceux auxquels ils veulent apparaître. Elle frappe les regards du seul Ulysse. Les dogues entendent les pas de l'inconnue; mais, loin d'aboyer, ils tremblent, courent au fond de la cour se cacher avec de sourds hurlements. La déesse fait un signe de l'œil à Ulysse, qui l'entend, sort et traverse la cour. « Sage Ulysse, dit-elle, pourquoi te cacher plus longtemps à ton fils? montre-lui son père, marche dans Ithaque, après avoir concerté la sanglante mort de vos ennemis. Tu me verras bientôt à tes côtés; je brûle de combattre. »

Elle dit, et le touche de son sceptre d'or. Soudain il est couvert de vêtements éclatants; il a repris son port et sa mâle vigueur; son teint et sa chevelure ont bruni, ses joues caves se sont arrondies, et sa barbe argentée s'est changée en boucles d'un noir d'ébène. Minerve s'éloigne.

Ulysse rentre dans la cabane. Son fils est immobile, saisi d'étonnement, de respect et

de crainte : il croit voir l'un des immortels, et n'osant lever les yeux : « Je ne te reconnais plus ! dit-il, ô étranger ! Quelle subite métamorphose s'est faite dans tes vêtements, dans ta personne entière ! Je n'en saurais douter, je vois un Dieu de l'Olympe. Sois-nous propice, notre reconnaissance t'offrira les plus belles victimes et placera de superbes trépieds d'or sur tes autels : fais-nous grâce. »

« Je ne suis point un Dieu, repartit le héros : quelle erreur t'égare ! Je suis ton père, ton père qui t'a coûté tant de larmes, après le retour duquel tu as tant soupiré, près de succomber sous le joug de nombreux oppresseurs. »

En même temps il l'embrasse, et lui prodigue ses baisers avec les transports d'un père ; ses larmes, qu'il avait eu jusqu'alors la force de retenir, ruissellent le long de son visage et mouillent la terre. Télémaque ne peut se persuader que son père soit devant ses yeux. « Non, dit-il, tu n'es point Ulysse mon père ; un Dieu ennemi se joue de moi pour redoubler l'amertume de mes gémissement et de mes pleurs. Le prodige qui a frappé mes regards est au-dessus du pouvoir des mortels ; les Dieux seuls peuvent sans peine passer de la vieillesse au printemps de l'âge. Eh quoi ! tu étais, il n'y qu'un moment, un vieillard couvert de honteux lambeaux, et maintenant tout annonce en toi l'un des maîtres de l'Olympe. »

Ulysse reprend la parole : « Télémaque, puisque tu as le bonheur de posséder un père

chéri, que l'excès de l'étonnement et de l'admiration ne te rende pas insensible. Ne crois pas qu'il s'offre à tes yeux d'autre Ulysse; je suis Ulysse, mon fils; après un long cours de travaux et d'infortunes, après un exil de vingt années, je revois enfin ma terre natale. C'est Minerve (ce prodige ne dépasse pas son pouvoir) qui m'a ramené ici, et qui m'a fait paraître tour à tour sous la forme d'un vieillard indigent, et sous celle d'un chef plein de vigueur et revêtu de lustre. Sache qu'il est facile aux Dieux, assis sur les nuées, d'élever un mortel au faîte de la grandeur, ou de le plonger dans le plus vil abaissement. »

A ces mots, Télemaque jette ses bras autour du cou du meilleur des pères et fond en larmes. Tous deux s'abandonnent au souvenir douloureux de leur peine, ils confondent leurs gémissements et leurs sanglots; de temps en temps des cris échappent de leurs lèvres. Ainsi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours à la serre terrible, privés par des pâtres de leurs petits qui n'ont pas encore déployé leurs ailes naissantes. Ainsi la douleur se réveillait avec force dans l'âme des deux chefs; leurs paupières laissaient couler des larmes douces et touchantes, et l'astre du jour en descendant sur la terre les eût encore vus dans cette situation, si Télémaque n'eût rompu le silence : « Quel heureux vaisseau, ô mon pere, et quels illustres nochers t'ont enfin rendu au sein d'Ithaque? tu n'as pu franchir à pied l'immensité des mers? »

« Mon fils, dit Ulysse, je t'instruirai sur ce

point. Ces fameux nautonniers, ces conducteurs zélés de tous ceux que leur adresse le sort, des Phéaciens m'ont guidé sur les ondes; leur navire ailé, tandis que je sommeillais, a traversé la mer, et m'a déposé sur les bords d'Ithaque. Ce peuple m'a comblé de superbes dons, en airain, en or et en vêtements, que j'ai cachés, par un avis céleste, au fond des antres de cette rive. Minerve enfin a conduit mes pas dans ce lieu pour concerter avec toi la punition de nos ennemis. Parle, fais-moi connaître leur nombre, leurs personnes, quels sont ces audacieux? ma prudence délibérera si, pour les vaincre, il nous faut emprunter des secours, ou s'il suffit de notre bras. »

« O mon père, répond le prudent Télémaque, la terre célèbre ta haute sagesse et ta rare valeur; mais l'entreprise dont tu parles est inouïe; tu me vois interdit de surprise: comment serait-il possible à deux mortels de combattre une troupe si considérable et si aguerrie? Elle n'est pas bornée à dix chefs ni même à vingt; elle forme une cohorte, compte-la toi-meme. De la seule Dulichium, suivis de six serviteurs, sortirent cinquante-deux jeunes chefs, tous distingués par leur stature et leur force, vingt-quatre vinrent de Samé, vingt de Zacynthe, dont ils font la gloire; Ithaque leur en associa douze, non moins illustres; la troupe entière est accompagnée du héraut Médon, d'un chantre fameux, et de plusieurs serviteurs savants dans l'art de préparer les festins. Si nous paraissons dans ton palais devant cette cohorte

reunie, ah ! je crains que ton retour ne te soit fatal, et que la vengeance dont tu veux les accabler ne nous coûte un trésor trop précieux! Songe plutôt à trouver, s'il se peut, des amis assez magnanimes pour s'associer à nos périls. »

« Je vais parler, prête-moi une oreille attentive, repartit l'intrépide Ulysse. Considère si Jupiter, le pere des Dieux, et Pallas sont un secours assez puissant, ou s'il me faut implorer encore quelque autre défenseur? »

« Ceux que ta bouche a nommés, s'écrie le sage Télémaque, quoique assis loin de nous au-dessus de la voûte céleste, sont sans doute le plus ferme soutien, puisqu'ils dominent sur les hommes et sur les dieux. »

« Ces deux puissants défenseurs, ô Télémaque, reprit le héros, ne se tiendront pas longtemps éloignés du plus terrible des combats, quand nous prendrons dans mon palais le farouche Mars pour l'arbitre de notre querelle. Toi, dès l'aurore, rentre dans nos foyers, et reparais au milieu d'une troupe superbe. Guidé par Eumée, je t'y suivrai bientôt sous la forme d'un vieillard réduit à la mendicité. S'ils m'outragent (garde-toi, mon fils, d'oublier cet avis), quelque traitement que j'essuie, dompte les mouvements de ton cœur, qu'il soit immobile, lors même que, me traînant par les pieds, ils me jetteraient avec opprobre hors de ma demeure, ou qu'ils me frapperaient, tu les regarderas sans t'émouvoir. Contente-toi de les exhorter avec douceur à mettre un terme à leur rage

insensée : ils fermeront l'oreille à ta voix ; leur jour fatal est arrivé.

« Surtout imprime cet ordre au fond de ton cœur. Es-tu mon fils ? mon sang coule-il dans tes veines ? qu'il n'y ait personne qui apprenne de ta bouche qu'Ulysse est dans son palais ; je n'en excepte pas Laërte, ni Eumée, ni aucun de nos serviteurs, ni même Pénélope ; seuls nous devons être les maîtres de ce grand secret. Ainsi nous sonderons les sentiments des femmes et de nos serviteurs, nous connaîtrons qui nous craint et nous honore, qui nous trahit, et qui, te méconnaissant, ose te manquer de respect. »

« O mon père, répond le noble fils, je me flatte que l'avenir te dévoilera mon cœur, et t'apprendra que je ne suis dénué ni de prudence ni de courage. Mais, veuille y songer, crains de perdre un temps précieux à parcourir tes champs pour sonder les sentiments de chacun de tes serviteurs, tandis que tes ennemis, paisibles dans ton palais, consument tes biens, et que tout est en leur possession et va disparaître. Contente-toi, dans ce moment, d'observer la conduite des femmes attachées à notre demeure ; tu connaîtras d'abord le crime et l'innocence. Nous pourrons éprouver si le zèle est refroidi dans tes champs après que tu auras obtenu la victoire, puisque Jupiter, par un signe manifeste, t'a garanti sa protection. »

Cependant arrive dans Ithaque le prompt navire qui ramena de Pylos Télémaque et ses amis. Entré dans la profondeur du port, on tire le noir vaisseau sur le rivage ; les fidè-

les esclaves emportent les armes, courent déposer dans la maison de Clytius les superbes présents de Ménélas. En même temps, un héraut, envoyé par ces chefs, vole au palais d'Ulysse pour apprendre à la chaste Pénélope que Télémaque s'arrêtait dans ses champs, et avait ordonné que le navire voguât vers la ville. Ils craignaient que la reine, les voyant revenir sans être accompagnés de son fils, ne fût saisie d'effroi, et ne baignât son visage de nouveaux torrents de larmes. Le vénérable Eumée suivait de loin le héraut, chargés l'un et l'autre d'annoncer à cette mère la même nouvelle.

Ils entrent dans le palais du roi. Le héraut, qui paraît le premier, s'écrie en présence de toutes les femmes : « Reine, l'objet de ton amour, ton fils est arrivé. » Le sage Eumée vient à son tour, et, s'approchant de l'oreille de Pénélope, il lui rapporte tout ce que Télémaque a voulu qu'il dît à sa mère. Après avoir rempli ces ordres, il sort, traverse le portique, la cour, et se hâte de rejoindre ses troupeaux.

Les amants de Pénélope sont saisis de honte et de consternation. Ils courent hors du palais, franchissent la cour; assis, non loin de la porte, ils tiennent un conseil.

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le silence.

« O mes amis, Télémaque a donc heureusement terminé une entreprise formée avec tant d'audace, ce voyage qui, selon notre espoir, devait tourner à sa perte! Lançons à la mer et chargeons de rameurs le meilleur de

nos vaisseaux, et courons avertir nos compagnons de revenir dans Ithaque. »

Il n'a pas achevé ces paroles qu'Amphinome, se tournant, voit entrer un navire au sein du vaste port; les voiles s'abattent, on se courbe sur les rames.

« Amis, s'écrie-t-il avec satisfaction, il est superflu de les avertir; les voila dans le port. Quelque Dieu leur a donné des avis, ou ils ont eux-mêmes vu passer le vaisseau de Télémaque, sans pouvoir l'atteindre. »

Il dit. Les chefs se rendent aux bords de la mer. On tire le vaisseau sur le rivage; armes, agrès, tout est remporté par les esclaves. Les princes se précipitent en foule dans la place publique et forment un conseil; l'entrée en est interdite à tout citoyen, jeune ou vieillard. Le fils d'Euphites, Antinoüs, tient ce discours :

« O destinée, faut-il que les Dieux l'aient sauvé aux bords de l'abîme! Le jour, nos gardes assidus bravaient tour à tour l'inclémence des airs sur la cime des rochers; la nuit, loin de reposer sur le rivage, nous attendions l'aurore en croisant d'un vaisseau rapide près des côtes et sur le vaste empire des flots, brûlant de le saisir et de l'envoyer chez les morts. Cependant un Dien l'a ramené heureusement dans sa demeure! Préparons-lui donc ici une mort terrible; gardons qu'il ne nous échappe. S'il vit, tous nos desseins échouent; il est sorti de l'enfance, sa prudence est mûre, la faveur que nous portaient les citoyens commence à se glacer. Hâtons-nous, frappons ce coup avant qu'il con-

voque une assemblée du peuple. Ne pensez point qu'il y montre de la faiblesse; sa haine et son courroux éclateront; il se lèvera pour déclarer ouvertement que nous avons tramé sa mort, que le succès a trompé notre attente; le peuple frémira d'horreur à l'ouïe d'une action si noire. S'il se réunissait pour nous perdre! s'il nous chassait loin de nos domaines et nous obligeait de fuir en des contrées étrangères! Prévenons ces malheurs: que notre ennemi expire dans ses champs écartés, ou dans sa route, à son retour. Partageons sa dépouille; que sa mère et celui qu'elle aura choisi pour époux habitent son palais. Etes-vous trop timides pour l'exécution de ces projets? voulez-vous qu'il vive et jouisse de l'héritage de ses pères, cessons donc de passer ici nos jours en festins; que chacun retourne à sa demeure; de là, qu'il brigue humblement l'hymen de la reine, qu'il tâche de la fléchir par l'offre des plus rares dons, et qu'elle s'unisse à celui dont le rang et la générosité captiveront son âme, et que lui destinera le sort. »

Il dit; tous gardaient un profond silence. Amphinome, enfin, se lève. Fils illustre du roi de Dulichium, Nisus, qui tenait d'Arétius la vie et le sceptre, il était à la tête des chefs qui avaient quitté les riches guérets et les vertes prairies de cette île pour briguer la main de Pénélope; parmi tous ces rivaux, il était le moins odieux à la reine, parce qu'il conservait quelque respect pour la justice. « O mes amis, leur dit-il, quant à moi, je ne voudrais pas percer le cœur de Télémaque;

verser un sang royal n'est pas une action peu importante. Consultons les Dieux. Si nous y sommes autorisés par les oracles du grand Jupiter, frappez, je vous y exhorte; moi-même je guiderai vos coups : mais si les Dieux défendent ce meurtre, calmez-vous. »

Ainsi parle Amphinome, et il persuade. Ils se lèvent, se rendent au palais d'Ulysse : entrés dans ce palais, ils sont placés sur des siéges éclatants. Mais la sage Pénélope, cette mère tendre, prend la résolution de paraître aux yeux de cette troupe superbe et sanguinaire.

Elle n'ignorait pas qu'ils ne respiraient que la mort de son fils; le héraut Médon l'en avait instruite, Médon qui avait toujours l'œil ouvert sur ces chefs. Suivie de ses femmes, elle vole hors de son appartement, arrive à la porte de la salle; là, elle s'arrête; le visage couvert de son voile brillant, elle se tourne vers Antinoüs, et sa bouche éclate en ces reproches amers :

« Antinoüs, homme perfide, artisan du crime, Ithaque te vante, se plaît à t'écouter, te décerne le nom de prudent, t'élève au-dessus de tous les compagnons de ton âge, que cet éloge est démenti par tes actions! pervers : pourquoi conjurer la mort de Télémaque et mépriser en nous des suppliants! Jupiter est leur témoin et les venge. Former de si noires trames est le comble de l'impiété. Ignores-tu donc que ton père, tremblant, fugitif, s'étant associé à des Taphiens qui pillèrent les terres des Thesprotes, vint jadis se dérober parmi nous à la rage de ce peuple

qui le poursuivait? Ils étaient nos allies; ils demandaient qu'on le livrât à leur vengeance: ils avaient juré de lui arracher le cœur et de porter la dévastation dans ses riches campagnes. Ulysse, non sans peine, calma leur rage. Et c'est lui dont tu déshonores et ravages le palais? tu veux ravir sa femme, tu assassines son fils, tu me plonges dans le plus horrible désespoir! Mets fin, il en est temps, et je te l'ordonne, mets fin à ces fureurs, et réprime l'insolence de tes compagnons. »

« Fille d'Icare, prudente Pénélope, répond Eurimaque, rassure-toi, écarte de ton esprit ces pensées lugubres. Tant que je respirerai et que mes yeux seront ouverts, sois certaine que celui-là n'est point né, ni ne verra le jour qui osera porter la main sur Telémaque, ton fils, j'en atteste les Dieux, et ce serment ne sera pas vain; son sang ruissellerait le long de ma lance. Pour moi, ne pense pas que je puisse oublier jamais que, dans mon enfance, le destructeur d'Ilion, Ulysse, me faisant asseoir sur ses genoux, me présenta souvent lui-même de la chair brunie des victimes, m'abreuva du vin de sa coupe. Sois donc persuadée que Télémaque est mon ami le plus cher: je ne veux pas que la crainte de recevoir la mort, du moins de la part de tes amants, lui fasse palpiter le cœur; car nous ne pouvons répondre de celle que lui enverront les Dieux. »

C'est ainsi qu'il la rassurait, pendant qu'il tramait lui-même le trépas de ce prince. Pénélope remonte à son appartement; dès

que'lle est dans cette retraite coulent ses pleurs. Ulysse, son époux, est présent à sa mémoire, jusqu'à ce que le sommeil, par un don de Minerve, ferme sa paupière et répande le calme dans son cœur.

Aux premières ombres de la nuit, Eumée rejoint Ulysse et son fils qui, venant de sacrifier un jeune porc, faisait les apprêts du repas. Minerve, craignant que le pasteur ne reconnût le héros, et que, ne pouvant maîtriser ses transports, il ne courût instruire Pénélope du retour de ce prince, le touche de son sceptre, et soudain Ulysse a repris la forme d'un vieillard revêtu de lambeaux.

Télémaque, apercevant le pasteur : « Déjà tu reviens, mon cher Eumée! dit-il. Quel bruit court dans Ithaque? Nos fiers ennemis sont-ils rentrés dans notre palais? ou me dressent-ils encore des piéges sur ma route? »

« Je n'ai pu m'en assurer dans ma course, répond Eumée: après avoir exécuté tes ordres, mon cœur me portait à revoler dans ma demeure. J'ai rencontré le héraut, messager agile, envoyé par tes compagnons; il a le premier instruit ta mère de ton arrivée. Ce que je sais et qu'ont vu mes propres yeux, c'est qu'à mon retour, j'étais déjà loin de la ville et m'approchais de la colline de Mercure, lorsqu'un vaisseau chargé d'hommes, de lances et de boucliers est descendu rapidement dans le port. J'ai soupçonné que c'était la troupe de ces chefs. »

Télémaque, évitant l'œil d'Eumée, lance un regard à son père et sourit. Les travaux du

jour sont achevés; le repas est prêt; chacun, dans cette cabane, y participe avec satisfaction. Lorsqu'ils ont apaisé la faim et la soif, ils se rendent à leurs couches, et le sommeil s'épanche sur leurs paupières.

CHANT XVII

A peine les cieux étaient colorés des roses de l'Aurore matinale, que le fils d'Ulysse, Télémaque, se lève, impatient de partir. A ses pieds sont attachés ses brodequins éclatants; s'armant de la solide lance adaptée à sa main : « Ami, dit-il à son fidèle Eumée, je vais dans Ithaque m'offrir à ma mère; car, jusqu'à ce qu'elle ait arrêté sur moi les yeux, je sais que sa tendresse inquiète ne cessera point de s'exhaler en profonds soupirs, accompagnes de larmes amères. Toi, je te l'ordonne, mène dans la ville cet étranger infortuné, pour qu'il y demande sa subsistance; chacun, à son gré, lui donnera la nourriture et le breuvage. Accablé moi-même de revers et de chagrins, il m'est impossible de me charger des maux de tous les hommes, d'exercer envers chaque voyageur les devoirs de l'hospitalité. Ton hôte serait-il assez injuste pour s'en courroucer? Il ne ferait par là, je le dis avec cette franchise qui m'est chère, qu'aggraver le poids de ses peines.

« O mon ami, répond le prudent Ulysse, je ne voudrais moi-même nullement prolonger ici mon séjour : le pauvre trouve plutôt sa subsistance à la ville qu'aux champs : quelqu'un aura bien pitié de moi et soulagera ma misère. A mon âge, je ne pourrais plus, sous une cabane rustique, exécuter tous les ordres, exercer des travaux rigoureux. Va;

ce pasteur, selon ta volonté, sera mon guide dès que j'aurai pris un peu de chaleur devant ce feu, et que le soleil sera plus éleve; je ne suis couvert que de ces malheureux lambeaux. le froid du matin me serait funeste. La ville, dites-vous, est éloignée. »

Télémaque s'élance hors de la cabane, et, marchant à pas précipités, il médite la mort de ses persécuteurs. Arrivé dans son palais, il va poser son javelot contre une haute colonne, franchit le seuil, et entre dans la salle.

La nourrice Euryclée, qui étendait de belles peaux sur les siéges éclatants, l'aperçoit la première : fondant en larmes, elle court à sa rencontre. Les plus fidèles esclaves du malheureux Ulysse s'assemblent, se pressent autour du jeune prince, le félicitent de son retour, et, dans la vivacité de leurs transports, le serrent dans leurs bras et lui baisent la tête et les épaules, Pénélope (telles s'avancent Diane et la blonde Vénus) sort de son appartement, verse un torrent de pleurs, jette ses bras autour du cou de son cher fils, et, lui baisant le front et les yeux brillants : « Le ciel te ramène donc, ô Télémaque! dit-elle en sanglotant, toi, ma douce lumière! Je n'espérais plus te revoir depuis le jour qu'un vaisseau, contrariant mes désirs, te conduisit en secret vers Pylos pour chercher des nouvelles d'un père chéri. Parle, rapporte-moi ce que tu as vu et entendu. »

« Ma mère, repartit avec prudence le jeune Télémaque, ne renouvelle pas de tristes souvenirs au fond de mon cœur, et ne m'excite

point à la plainte, puisque j'ai eu le bonheur d'échapper à ma perte. Mais, après être entrée dans le bain et avoir revêtu des habits purifiés, monte avec tes femmes au haut du palais, rends grâce à tous les Dieux, et promets-leur les plus nobles hécatombes si Jupiter égale enfin ici la vengeance aux forfaits. Je vais sans retard à la place publique prendre un étranger qui m'a suivi dans cette île, et qui, à ma prière, m'a précédé avec mes généreux compagnons; j'ai prescrit à Pirée de le recevoir dans sa maison et de l'accueillir de la façon la plus honorable, jusqu'à mon retour. »

Il dit : ces paroles ne se perdent pas dans les airs. Pénélope prend le bain, revêt des habits purifiés, et, montée avec ses femmes au haut du palais, elle promet à tous les Dieux les plus nobles hécatombes, si Jupiter, dans ces lieux, égale enfin la vengeance aux forfaits.

Télémaque, armé de son javelot, sort du palais; ses limiers fidèles le suivent. Minerve répand sur toute sa personne une majesté divine; le peuple entier admire le jeune prince qui s'avance. Ses audacieux persécuteurs l'entourent, et s'empressent à le recevoir avec les expressions de la bienveillance; mais, au fond de leurs cœurs fermentent de noirs projets de haine et de mort. Il se délivre aussitôt de leur foule et se rend auprès de Mentor, Antiphe et Haliterse, qui lui transmirent l'amitié qu'ils avaient consacrée à son père. Il s'assied à côté d'eux, et ils lui adressent un grand nombre de questions sur le sort d'Ulysse et le sien.

Bientôt on voit le brave Pirée conduisant à travers la ville, vers la place, l'étranger confié a ses soins. Télémaque se leve, va au-devant de cet étranger pour le recevoir. Pirée prenant la parole : « Ordonne sans délai, dit-il, à des femmes de venir dans ma demeure pour emporter les présents dont te combla Ménélas. »

« Ami, l'avenir est encore incertain, répond le sage Télémaque. Si mes fiers ennemis parviennent, par trahison, à me ravir le jour et à se partager tous les trésors que m'a laissés mon père, j'aime bien mieux que tu sois le possesseur de ces présents qu'aucun de leur troupe inhumaine. Si j'ai le bonheur de remporter la victoire et de les précipiter au tombeau, alors, content, tu apporteras ces dons à ton ami satisfait. »

Il dit, et prend Théoclymène, l'étranger malheureux, et le conduit dans son palais. Dépouillés de leurs vêtements, ils entrent dans des baignoires éclatantes; par les soins des captives, l'huile coule sur leurs corps, et de riches vêtements les couvrent. A peine se sont-ils rendus dans la salle et placés sur de beaux siéges, qu'une femme, tenant une cuve d'argent, répand d'une urne d'or, sur leurs mains, l'eau des fontaines, leur apporte une table luisante; au même temps, vénérable par son âge, la gouvernante de la maison s'avance, empressée a poser devant eux divers aliments. Pénélope était assise en face de son fils, non loin de la porte, et, pensive, inclinée sur son siége et tenant un fuseau, elle roulait un fil délié entre ses doigts.

Après le repas du prince et de son hôte, Pénélope rompt le silence : « Mon fils, je vais remonter à ma demeure et me reposer sur ce lit, témoin de mes gémissements et toujours baigné de mes larmes, depuis qu'Ulysse, avec les Atrides, partit pour Ilion. Tu ne veux donc pas, avant que les rivaux superbes rentrent dans ce palais, me dire si tu n'as rien appris du sort de ton père. »

« Ma mère, repartit avec sagesse le jeune prince, la vérité sortira de ma bouche. Nous nous rendîmes d'abord à Pylos, chez Nestor, le pasteur des peuples ; il me reçut dans son palais avec toute la tendresse que prodigue un père à un fils qu'il revoit après une longue absence ; tel est l'accueil qu'il me fit, lui et ses nobles rejetons : mais il me déclara qu'aucun mortel n'avait pu lui dire si l'infortuné Ulysse était vivant ou mort. Cependant, il me conseilla d'aller chez le vaillant roi de Sparte, et me fit conduire sur un beau char attelé de vigoureux coursiers. Là, je vis cette Hélène qui, par la volonté des Dieux, coûta tant de sang et fit soutenir tant de travaux aux Grecs et aux Troyens. Ménélas me demanda cé qui m'amenait : je lui dis le sujet de ma course. Voici sa réponse :

« Ciel ! les plus lâches et les plus vils des hommes veulent donc profaner la couche d'un héros si renommé et si formidable ! Leur destinée sera semblable à celle de tendres faons suçant encore le lait, et placés par une biche dans le fort d'un lion, tandis qu'elle va paissant dans les plaines et sur les côteaux ; le lion rentre, et ils périssent d'une mort

soudaine et terrible. Grands Dieux! si donc ce héros reparaissait, tel que nous le vîmes autrefois se lever dans les murs de Lesbos, lutter contre le redoutable Philomélide qui l'avait défié, et d'un bras invincible le terrasser aux acclamations de tous les Grecs! si donc il reparaissait au milieu de ces usurpateurs! l'hymen aussitôt se changerait pour eux tous dans un appareil funebre.

« Quant à ce que tu me conjures de t'apprendre, continua-t-il, je ne veux rien te cacher : tu sauras la vérité pure; elle m'a été révélée par le vieux Protée, Dieu marin, cet oracle infaillible; tu l'entendras de ma bouche. Il m'a dit qu'il avait vu le fils de Laërte, accablé d'une douleur profonde, seul dans une île, retenu malgré lui dans une grotte de la nymphe Calypso. Il est dénué de tous secours pour retourner dans sa patrie; il n'a ni compagnons, ni vaisseau qui le guide à travers les plaines immenses de la mer. »

« C'est tout ce que j'ai appris de l'illustre Ménélas. Je partis, et les Dieux m'envoyèrent un vent favorable qui me ramena promptement aux lieux de ma naissance. »

Pénélope l'écoute avec une vive émotion. Le devin Théoclymène prend la parole : « O femme vénérable du fils de Laërte! ces nouvelles sont insuffisantes : prête l'oreille à mon discours; je vais prononcer un oracle sûr et dissiper tes doutes. J'atteste Jupiter, le plus puissant des Dieux, cette table hospitalière, et ce foyer de l'intrépide Ulysse où je trouve un asile; j'atteste qu'Ulysse se repose maintenant dans sa patrie, ou même que sourde-

ment il se glisse vers ce palais, s'enquiert de tous les désordres qui s'y commettent, et bientôt exercera sa vengeance sur tous ses ennemis. Voilà ce que me présagea le vol d'un oiseau, lorsque j'entrai dans le vaisseau de Télémaque, et ma voix proclama cet heureux événement. »

« O étranger! repartit Pénélope, veuillent les Dieux accomplir ton oracle! tu connaîtrais bientôt ma bienveillance, et je te comblerais de tant de présents, qu'a ton aspect chacun te donnerait le nom de fortuné. »

Tel était leur entretien. Cependant les princes, rassemblés dans sa cour, où d'ordinaire éclatait leur insolence, s'amusaient à divers jeux; tour à tour le disque et le javelot fendaient les airs. Mais, à l'heure du repas, on voit de tous côtés arriver des champs les victimes et les bergers qui, chaque jour, les amenaient; Médon s'avance aupres des chefs, Médon, qu'ils préféraient aux autres hérauts, et qui assistait à tous leurs festins. « Jeunes chefs, dit-il, après vous être livrés aux charmes de ces jeux, rentrez dans le palais; et que le festin vous rassemble. Il est bon d'en jouir quand l'heure l'ordonne. »

Tous cèdent à la voix du héraut, se lèvent et s'avancent vers le palais. Entrés dans cette demeure, ils déposent leurs manteaux sur les siéges nombreux; on fait les apprêts du sacrifice et du festin; de grandes brebis et des chèvres grasses sont immolées; on immole des porcs et une génisse, l'honneur de son troupeau. Cependant, sous la cabane rus-

tique, Ulysse et le pasteur se disposaient à se rendre à la ville.

« Etranger, dit Eumée, puisque tu as résolu, selon les ordres de mon maître, d'entrer encore aujourd'hui dans Ithaque (j'aimerais mieux te retenir ici, te donner la garde de mes étables : mais je le respecte et crains de lui déplaire; les réprimandes des maîtres sont sensibles), levons-nous et partons. Une grande partie du jour est écoulée; vers le soir, le froid redouble. »

« Je t'entends, tu me préviens, et tes pensées sont les miennes, répond Ulysse. Allons, sois mon fidèle conducteur. Si tu as un bon rameau, remets-le entre mes mains pour soutenir mes pas : la route, selon vous, est rude et pénible. »

En même temps il jette sur ses épaules sa besace toute rapiécée, d'où pendait une corde. Eumée lui met entre les mains un rameau fort et noueux; ils partent; des bergers vigilants et des chiens fidèles gardent la cabane. Ainsi Eumée, sans le savoir, conduisait à la ville son roi, sous la forme d'un indigent décrépit, courbé sur un bâton et couvert de honteux lambeaux.

Après avoir longtemps marché par un sentier raboteux, ils approchent enfin de la ville, et de la belle fontaine, d'où jaillissait une eau limpide, et où puisaient les citoyens, ouvrage de plusieurs anciens rois, Ithacus, Nérite et Polyotor. Elle était environnée d'un bocage de peupliers, nourrissons de cette fontaine; la source fraîche tombait à grands flots du sein d'un rocher, au-dessus était un

autel dédié aux nymphes, et où tous les voyageurs offraient des sacrifices et des vœux.

Là, Ulysse et son guide rencontrent le fils de Dolius, Mélanthe, qui, suivi de deux bergers, menait à la ville, pour le festin des amants de Pénélope, les plus belles chèvres de ses troupeaux. Dès qu'il aperçoit Eumée et le vieillard, la bruyante voix du rustre les accable des injures les plus indécentes et les plus téméraires; le roi peut à peine contenir son indignation.

« Ah! s'écrie le chevrier, jamais on ne put dire à meilleur droit qu'un méchant en conduit un autre, tant le ciel associe toujours ceux qui se ressemblent! Parle! misérable pâtre, où mènes-tu ce mendiant chauve, importun et affamé, la souillure des libations et des festins? Allant de porte en porte, et meurtrissant ses épaules debout contre tous les poteaux, loin d'oser prétendre à des urnes et à des trépieds, il mendiera les vils restes des repas. Tu ferais bien mieux de me donner ce malheureux; il sera le gardien de ma bergerie; il pourra nettoyer ma cour et mes étables, porter le feuillage à mes chevreaux; ne fût-il nourri que de la partie séreuse du lait, il aura bientôt d'assez larges flancs; mais, n'étant instruit qu'au mal, il a le travail en horreur; il aime mieux aller mendiant de ville en ville pour soulager sa faim vorace; qu'il s'avise de paraître devant le palais du grand Ulysse, les marchepieds, volant des mains de tous les chefs à travers la salle, pleuvront autour de sa tête et lui briseront les côtes. »

En achevant ces mots, le forcené s'approche d'Ulysse, et lui donne du pied un grand coup dans le flanc. Ulysse reste à sa place sans être ébranlé. Il délibère s'il l'immolera d'un coup de son rameau, ou si, l'enlevant en l'air, il lui écrasera le crâne contre terre; maître de ses mouvements, il retient son courroux et souffre cette insulte. Eumée, montrant au pâtre un front irrité, réprime sévèrement son audace; et levant les mains au ciel, il prie à haute voix:

« Nymphes de cette fontaine sacrée, filles de Jupiter, si chaque année Ulysse immola sur votre autel les prémices de ses troupeaux, exaucez le vœu qui part du fond de mon âme; que ce héros reparaisse enfin! qu'un Dieu nous le ramène! Oh! qu'à son aspect, malheureux que tu es, tomberait en un moment toute cette fastueuse arrogance avec laquelle tu nous insultes, et que tu étales par la ville, où tu ne cesses de te promener en fainéant, au lieu de veiller sur sa bergerie. Cependant de mauvais bergers sont la ruine des troupeaux. »

« O ciel! répliqua le chevrier, quel discours tient là ce vieux renard! Ah! je le jetterai un jour dans un vaisseau pour l'emmener loin d'Ithaque; et sa vente sans doute me vaudra de grandes richesses. Plaise aux Dieux qu'aujourd'hui même, dans son palais, Télémaque soit abattu par les traits d'Apollon ou par ceux de nos princes, comme il est sûr qu'Ulysse a péri loin de nos contrées et que le soleil n'éclairera point son retour! »

En même temps il les quitte; ils s'avan-

çaient à pas lents. Mélanthe court, arrive en un moment à la demeure du roi ; il entre aussitôt, s'assied familièrement à la table des chefs en face d'Eurymaque, auquel il était le plus dévoué : les esclaves lui servent une part des victimes; la sommelière âgée lui apporte le pain; il participe au repas.

Cependant Ulysse et son compagnon s'approchent du palais et s'arrêtent. Les modulations d'une lyre mélodieuse coulent dans l'air et frappent leur oreille; déjà Phémius avait commencé à former ses accords. Le héros prenant alors la main du pasteur :

« Eumée, dit-il, voici sans doute le palais d'Ulysse. On peut aisément le reconnaître; il ne ressemble point à d'autres palais : la vaste cour est enfermée de hautes et fortes murailles, les portes sont solides et à doubles battants; il serait difficile de s'emparer de cette demeure par la seule valeur. Je m'aperçois que des chefs nombreux y font un grand repas; d'ici l'on respire la vapeur odorante des mets, et j'entends retentir les accents harmonieux de la lyre, présent des Dieux et l'amie des festins. »

« Tu n'es point dans l'erreur, répond Eumée, c'est là le palais d'Ulysse. Tu m'as fait voir souvent ta sagacité. Délibérons sur ce que nous ferons. Veux-tu paraître le premier aux yeux de ces chefs? j'attendrai ici un moment; où veux-tu rester à cette place? je te précéderai dans ce palais. Ne tarde pas cependant à me suivre; quelqu'un pourrait te maltraiter ou te chasser de cette demeure, pèse ces divers partis.

« Je t'entends, je saisis tes vues, et je pense à l'objet que tu proposes, repartit Ulysse. Entre, je te suivrai. Ne t'inquiète point de mon sort. Je suis endurci aux insultes, au choc de tous les traits; mon courage est ferme, il s'est fortifié au milieu des tempêtes et des combats; soutenons encore, s'il le faut, ce revers. La faim le veut, la faim cruelle et irrésistible, cette source de tant de maux pour les mortels. C'est par elle que s'équipent des flottes qui, affrontant la rage d'Amphitrite, portent la guerre aux rives éloignées.

Durant cet entretien, le chien fidèle de l'infortuné Ulysse (Argus était son nom), couché près de ce lieu, commence à lever la tête, à dresser les oreilles. Le héros l'avait jadis élevé lui-même; mais il n'avait pas joui de ses soins, entraîné vers Troie par les destins. Longtemps, sous les ordres d'une jeunesse ardente, cet animal fit la guerre à la race légère des daims, des lièvres et des cerfs : maintenant, accablé de vieillesse, privé de son maître, il était négligé, étendu sur un grand tas de fumier de mules et de bœufs, qu'on avait laissé devant la porte de la cour jusqu'à ce que les serviteurs du roi vinssent l'enlever pour l'engrais de ses champs; là, était abandonné Argus, couvert de vermine. Il reconnaît Ulysse qui s'était approché de lui; il veut se traîner jusqu'aux pieds de son maître; mais il n'en a pas la force; il exprime sa joie et ses caresses en agitant sa queue et en baissant les oreilles.

Ulysse le regarde : des larmes coulent de

sa paupière; il se tourne; et les essuie promptement pour les dérober au pasteur; et, lui adressant la parole : « Eumée, se peut-il? on abandonne cet animal sur ce fumier! sa beauté doit avoir été frappante : j'ignore si la légèreté de sa course répondait à sa figure, ou s'il avait peu de valeur, comme ceux de sa race qui, nourris délicatement de la table des rois, ne sont réservés qu'à leurs délices ».

« Quelle est ton erreur! dit Eumée; c'est là le chien fidèle de ce héros, mort, depuis si longtemps, loin de nos contrées. Que ne peux-tu voir cet animal tel qu'il était lorsque Ulysse le quitta pour se rendre à Troie! tu l'eusses admiré, et au premier coup d'œil tu eusses reconnu sa vigueur et la légèreté de sa course. En vain fuyait dans la profondeur des forêts la bête sauvage qu'il avait aperçue; il n'en perdait jamais la trace. Maintenant, il est accablé de souffrance; son maître est mort dans une terre étrangère, et les femmes attachées à ce palais, ces indolentes, n'ont plus aucun soin de cet animal et le laissent périr. Voilà les esclaves; dès que leurs maîtres sont absents, ou faibles et sans autorité, ils négligent leurs devoirs. Le jour de l'esclavage (ainsi l'a permis Jupiter dont le tonnerre roule dans l'étendue des cieux), le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu ».

En disant ces mots il entre au palais, et porte ses pas vers les amants de Pénélope. Argus, qui, après le terme de vingt années, a le bonheur de revoir son maître chéri, n'en

jouit qu'un moment, et devient la proie de la noire mort; à peine a-t-il jeté sur lui un dernier regard, qu'il expire.

Télémaque voit le berger entrer dans la salle: il l'appelle d'un signe. Eumée va prendre le siége humble qu'occupait d'ordinaire le serviteur qui, dans leurs festins, partageait aux chefs les chairs fumantes des nombreuses victimes; posant ce siége auprès de la table de Télémaque, il s'assied en face du jeune prince: alors un héraut apporte au pasteur un pain et une portion des autres aliments.

Eumée n'est pas longtemps assis, qu'Ulysse le suit dans le palais sous l'aspect d'un malheureux mendiant, accablé d'années, appuyé sur un rameau, et couvert de vêtements déchirés. Il s'assied sur le seuil de frêne, s'adosse à une solive luisante de cyprès, jadis élevée selon les lois de l'équerre, et travaillée avec art. Télémaque s'adresse à Eumée; et, prenant d'une corbeille un pain, et saisissant des deux mains une portion considérable des victimes: « Tiens, Eumée, porte ces aliments à cet étranger, dis-lui de parcourir hardiment la salle et d'implorer la générosité de tous ces chefs. La honte est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence. »

Eumée s'éloigne, et s'arrêtant auprès d'Ulysse:

« Etranger, dit-il, Télémaque t'envoie ces aliments; il t'exhorte à parcourir hardiment la salle et à implorer le secours de tous ces chefs. La honte, je te rapporte ses pa-

roles, est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence. »

« Puissant Jupiter, s'écrie Ulysse, fais que, parmi les mortels, Télémaque arrive au comble de la félicité, et accomplis tous les desseins qui roulent dans son âme ! »

Il dit ; ses mains prennent ces aliments et les posent à ses pieds sur sa vile besace. Son repas dure aussi longtemps que le palais retentit de la voix et de la lyre de Phémius : il cesse de jouir du festin dès que le chantre divin garde le silence. Les princes remplissent ces lieux de cris et de tumulte. Alors Minerve, qui se tenait près d'Ulysse, lui donne le signal, l'anime à demander à chacun d'eux quelque secours, pour distinguer les plus coupables de ceux qui n'ont pas entièrement fermé leurs cœurs à la justice ; aucun d'entre eux cependant ne doit échapper à sa vengeance.

Le héros, sans balancer, se tourne vers la droite, va de l'un à l'autre dans toute l'assemblée, les conjurant de subvenir à sa misère ; et leur tendant la main d'un air aussi naturel que s'il n'avait jamais été qu'un mendiant. Par pitié ils lui accordent tous quelque don ; cependant ils le regardaient avec étonnement, et se demandaient entre eux quel était cet inconnu, et de quel pays il sortait.

Mélanthe prend la parole : « Amants de la plus illustre des reines, écoutez-moi ; je viens seulement de voir ce personnage : et j'ai rencontré Eumée qui le menait dans ce palais, mais j'ignore la noble origine dont il se vante. »

A ces mots, Antinoüs adresse au sage Eumée cette dure réprimande : « O pâtre trop connu, pourquoi nous amener ce misérable? N'avons-nous pas assez de ces vagabonds dont l'engeance impure erre devant nos portes, est le fléau de nos festins? ou t'est-il indifférent que la troupe rassemblée consume les biens de ton maître, et devais-tu encore nous aller chercher, peut-être bien loin, ce vil personnage? »

Eumée, ces mots alors sortirent de ta bouche : « Antinoüs, je respecte ton rang, tes paroles sont blâmables. Va-t-on solliciter un inconnu, un mendiant, d'habiter notre demeure? Qui sont ceux qu'on invite? les hommes fameux dans leur art, un augure éclairé, un élève d'Esculape, un savant architecte, ou l'un de ces mortels inspirés par les Dieux, et dont les chants font nos délices ; voilà, dans toute l'étendue de la terre, ceux auxquels on s'empresse d'ouvrir sa maison : hélas! on n'y appelle point un pauvre qui, sans nous être utile, nous consume. Mais, de tous les amants de la reine, tu as toujours été le plus injuste et le plus dur envers les serviteurs d'Ulysse, et surtout envers moi. Je n'en prends aucun souci ; car la vertueuse Pénélope, et Télémaque égal aux Dieux, respirent encore. »

« Sois en repos, Eumée, repartit le prudent Télémaque, ne perds pas de temps à lui répondre. Antinoüs a toujours sur les lèvres des traits insultants, et il souffle sa perversité dans l'âme de tous ses compagnons. »

Et, se tournant vers lui : « Antinoüs, dit-il, tu as pour moi, il faut l'avouer, les soins d'un tendre père, quand tu veux m'obliger à chasser cet étranger de ce palais : m'en préservent les Dieux ! Prends pour lui donner ; loin de m'y opposer, je le désire, je l'exige même. Ne crains pas en ceci de mécontenter ma mère, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. On le voit aisément, ce n'est pas là ce qui trouble ton âme : jouir seul du festin, voilà ce que tu veux, et non le partager. »

« Jeune téméraire, repartit Antinoüs, qu'oses-tu dire ! Si tous ces rivaux m'égalaient dans les dons que je réserve à ce malheureux, il n'aurait plus besoin de secours, et je doute que d'une année il reportât ses pas vers cette demeure. »

En même temps il saisit sous la table le banc où ses pieds éclatants reposaient durant les festins, et le montre au fils de Laërte, d'un air menaçant. Aucun des autres princes ne refuse quelque soulagement à celui dont tout annonçait l'indigence : ils remplissent sa besace de pain et de viandes. Allant reprendre sa place sur le seuil pour jouir de ces bienfaits, il s'arrête près d'Antinoüs.

« Mon ami, dit-il, fais-moi aussi quelque don : loin d'être le plus vil des Grecs, tu me parais occuper ici le premier rang : ta mine imposante annonce un roi : il convient donc que tu aies plus de générosité que les autres chefs, ne me refuse pas un peu de pain, je célébrerai ta libéralité par toute la terre. Au-

trefois je fus, comme toi, l'habitant fortuné d'un riche palais; quels que fussent leur état et les secours qu'ils vinssent implorer, je faisais part de mes bienfaits à tous ceux qui promènent sur la terre leurs malheurs et leur pauvreté; entouré d'une foule de serviteurs, rien ne me manquait de toutes les délices nécessaires à la pompe de ceux qu'on nomme heureux. Mais Jupiter fit évanouir mon bonheur; je m'étais, sans doute, attiré son courroux. Il m'induisit à m'associer à des vagabonds qui ne vivaient que de rapine, à les suivre aux contrées lontaines de l'Egypte pour y trouver ma perte. Abordé à la rive du fleuve Egyptus, je place des gardes sur les hauteurs, et j'exhorte mes compagnons à ne pas quitter ma flotte : mais ces insensés, n'écoutant que leurs penchants déréglés, et cédant aux mouvements impétueux de leur fureur insolente, pillent les délicieuses campagnes des Egyptiens, ravissent les femmes et les tendres enfants, massacrent les hommes. Bientôt le tumulte et les cris parviennent dans la ville; les combattants accourent avec les premiers rayons de l'aurore; toute la campagne est couverte de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain éblouissant. Le Dieu du tonnerre envoie la fuite à mes compagnons; il n'en est pas un qui ose résister; de toutes parts nous menace une perte inévitable. Armés du fer acéré, nos ennemis exterminent la plus grande partie de ma troupe; ce qui survit est entraîné dans l'esclavage. Je fus vendu au fils de Jasus, Dmétor, roi de Cypre, amené par le sort en ces lieux; et c'est du sein de

cette captivité que j'arrive enfin dans Ithaque, chargé d'infortunes. »

« Quel Dieu, s'écrie Antinoüs, conduit ici, pour nous punir, ce fléau, le trouble des festins?

« Retire-toi loin de cette table : place-toi là, au bout de la salle, ou tu retrouveras ici, avec plus d'amertume, l'Égypte et Cypre. Ah! quel mendiant plus importun et plus effronté! tu ne te lasses pas de nous assiéger tour à tour! Ces chefs sont bien aveugles de te secourir; tout est profusion. Mais pourquoi ménagerait-on avec avarice ou par compassion le bien d'autrui, là où l'on nagera toujours dans l'abondance! »

« Dieux? lui repartit Ulysse en se retirant, qu'il s'en faut que ton âme réponde à la beauté de tes traits et de ton port! Tu n'accorderais pas, on le voit bien, un grain de sel à un suppliant prosterné à ta porte, toi qui, étranger dans ce palais, entouré de tant de richesses que tu as voulu t'approprier, ne peux obtenir de ton avarice de me donner un peu de pain. »

A ces mots, la colère bouillonne au sein d'Antinoüs; il lui jette un regard furieux, et ces paroles se précipitent de ses lèvres: « Puisque ton impudence va jusqu'à m'adresser des injures, il est bien décide que tu ne sortiras pas vivant hors de ce palais. En même temps il lève son marchepied, et, le lançant avec roideur, atteint Ulysse à l'extrémité de l'épaule. Ulysse, malgré la force du coup, est aussi immobile qu'un rocher: seulement, il balance la tête sans proférer

une parole, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance.

Il va se rasseoir sur le seuil ; et, posant à terre sa besace remplie : « Rivaux qui vous disputez une illustre reine, dit-il, écoutez-moi ; je vous ferai part de la pensée qui m'occupe. Est-on blessé dans un combat livré pour la défense, soit de ses champs, soit de ses troupeaux, on le supporte sans chagrin et avec constance ; mais moi, ce qui m'expose à ce coup d'Antinoüs, c'est la triste faim, source cruelle de tant de maux pour les mortels. Si cependant le pauvre a des Dieux protecteurs et des furies vengeresses, puisse la mort frapper Antinoüs avant qu'il forme l'hymen auquel il aspire. »

« Etranger, répond ce chef, prends, sans dire mot, ton repas à cette porte, ou retire-toi ; sinon, nos esclaves les plus vigoureux, couvrant ton corps de meurtrissures, vont te traîner avec ignominie par les mains et par les pieds hors du palais. »

Il dit : mais tous les autres chefs sont indignés de ses violences ; des lèvres de plusieurs de ces hommes hautains sortent ces paroles : « Antinoüs, tu as commis une action criminelle en frappant ce pauvre, jeté ici par le sort. Malheureux ! s'il était un habitant de l'Olympe? Souvent les Dieux, qui revêtent toutes les formes, vont de ville en ville sous l'aspect d'étrangers, témoins de la justice ou de la perversité des hommes. »

Tel était leur langage ; il y oppose le mépris. Télémaque ne peut voir maltraiter son père sans que son cœur ne se gonfle

de douleur et de courroux; cependant, il ne coule pas de ses yeux une larme; muet, secouant la tête, il médite la mort de ces pervers.

Mais Pénélope, instruite de l'insulte faite par Antinoüs, dans le palais d'Ulysse, à cet étranger malheureux, s'écrie au milieu de ses femmes : « Oh! qu'ainsi, homme impie, Apollon lance sur toi-même ses traits! » « Ah! lui répond sa fidèle Eurynome, si notre sort dépendait de nos vœux, aucun de ces princes ne verraient le retour de l'aurore. »

« Nourrice, dit Pénélope, ils me sont tous odieux, ils ne trament que des forfaits; mais Antinoüs, je l'abhorre surtout plus que la noire mort. Un étranger infortuné, conduit dans ce palais par sa destinée errante, va de l'un à l'autre (l'extrême indigence l'y réduit) leur demander quelque léger secours; tous s'adoucissent en sa faveur, sa besace est remplie de leurs dons; celui-là seul, du marchepied lancé, lui meurtrit l'épaule. »

C'est ainsi qu'elle parlait dans son appartement, au milieu de ses femmes. Ulysse achevait son repas. Mais la reine appelant le sage intendant de ses troupeaux: «Va, Eumée, chéri des Dieux, dit-elle; cet étranger assis sur le seuil, qu'il monte; je voudrais le saluer avec bonté, l'entretenir et savoir s'il n'aurait pas entendu parler du malheureux Ulysse, ou même s'il ne l'aurait point vu. Il paraît avoir parcouru bien des contrées.»

« O reine, repartit le zélé serviteur, plût au

ciel que tous les chefs ici rassemblés fussent réduits au silence, et que tu pusses l'entendre, cet étranger! ses récits, par leur charme, adouciraient le trouble de ton cœur. Je l'ai retenu trois jours et trois nuits dans ma cabane; car, échappé de son vaisseau, il s'est d'abord réfugié auprès de moi, et ce temps ne lui a pas suffi pour achever l'intéressante histoire de ses courses et de ses infortunes. Tel qu'un de ces hommes rares qui, inspirés par les Dieux, ravissent les mortels par l'harmonie divine de leurs chants; qu'un de ces hommes rares élève la voix, l'œil attaché sur lui, on l'écoute avec avidité, et l'on craint toujours d'être au moment où il va terminer ses accords : tel, dans ma demeure, assis à côté de moi, il captivait mon cœur enchanté. Il m'a dit que, par son père, il avait d'étroites liaisons avec Ulysse, que sa patrie était l'île de Crète, où naquit le sage Minos; et c'est de là que, précipité de revers en revers, il est venu, humble suppliant, se prosterner à tes pieds. Il assure avoir appris qu'Ulysse, plein de vie, était près de nous, sur les terres des Thesprotes, et retournait dans sa demeure chargé de richesses. »

« Va, que l'étranger vienne, dit Pénélope, je veux l'entendre lui-même. Que cependant ces hommes hardis se livrent à la joie sous le portique ou dans ce palais, puisqu'elle habite en leur cœurs. Leurs biens s'accumulent dans leurs demeures; on ne touche point à leur froment ni aux dons de leurs vendanges; leurs esclaves seuls en consomment une lé-

gère partie, tandis que tous ces étrangers établis pour jamais dans le palais d'Ulysse, immolent ses bœufs, ses brebis, ses chèvres grasses, vivent dans les délices des festins, font couler le meilleur vin dans leurs coupes, et que tout est en proie à la rapine. Il n'est point ici de héros tel qu'Ulysse pour délivrer son palais de ce fléau. Ah ! si mon Ulysse revenait, s'il reparaissait dans sa terre natale, secondé du courage de son fils, il punirait bientôt ces injures accumulées. »

A ces paroles, Télémaque éternua ; le palais en retentit. La joie éclate dans les traits de Pénélope. « Cours, Eumée, dit-elle, que l'étranger paraisse à mes yeux. N'entends-tu pas l'augure dont mon fils confirme tout mon discours ? Oui, puisse une terrible mort être l'inévitable destin de la troupe entière de nos ennemis ! que pas un d'eux n'échappe à la destruction et à une mort sanglante ! Ecoute ceci encore, dis-le à cet étranger. Si la vérité répond à ses récits, il sera décoré de beaux vêtements de la main de Pénélope. »

Eumée vole ; et, paraissant auprès d'Ulysse : « Étranger, père vénérable, dit-il, la vertueuse mère de Télémaque, Pénélope t'appelle. Quoique plongée dans le plus profond abattement, son cœur l'excite à t'interroger sur son époux. Si la vérité anime ta langue, je suis chargé de te le dire, Pénélope te donnera de bons vêtements, secours qui t'est le plus nécessaire ; car, en sollicitant la bienfaisance dans Ithaque, il te serait facile de te nourrir ; assez d'habitants soulageraient ton indigence. »

« Cher Eumée, repartit Ulysse, je serais prêt à faire entendre dès ce moment la vérité entière à l'oreille de la fille d'Icare, la sage Pénélope ; car celui dont je dois lui parler m'est bien connu, nos infortunes sont les mêmes : mais je crains la foule de ces princes altiers, dont les injustices et les violences sont montées jusqu'à l'airain de la voûte céleste. En ce moment même où ce chef m'a frappé, moi qui, sans blesser personne, traversais la salle, comme suppliant, Télémaque ni aucun autre n'ont repoussé cette insulte. Dis à Pénélope d'attendre, malgré son impatience, que le soleil ait fini sa carrière ; alors elle aura le loisir de m'interroger sur le retour de son époux, après m'avoir fait approcher du feu : car mes vêtements me défendent mal contre le froid ; tu ne l'ignores pas, toi qui fus ici mon premier recours. »

Le pasteur se retire, et Pénélope le voyant reparaître sur le seuil : « Tu ne l'amènes donc pas, Eumée? dit-elle : d'où naît le refus de cet étranger infortuné? Quelqu'un des rivaux lui inspire-t-il une si grande terreur? ou la honte et la timidité l'empêchent-elles de parcourir le palais? Malheur à l'indigent honteux et timide! »

« Il déclare, comme ferait tout autre à sa place, repartit Eumée, qu'il ne veut point s'exposer aux insultes de cette troupe insolente. Attends, il t'en conjure, que le soleil ait fini sa course ; alors, ô reine, tu pourras interroger et entendre ton hôte sans qu'aucun témoin gêne votre entretien. »

« Quel que soit cet étranger, répondit Pénélope, il paraît doué de prudence ; car jamais on n'égala les forfaits de ces hommes violents. »

Eumée, après avoir rempli ces ordres, rentre dans la salle du festin ; et inclinant sa tête vers l'oreille de Télémaque pour n'être entendu d'aucun des assistants : « O toi qui m'es si cher, dit-il, je me retire pour veiller sur tes troupeaux, tes richesses et le soutien de ma vie. Toi, aie soin ici de tes biens. Mais surtout songe à ta propre défense, et donne ton attention à garantir ta personne de l'atteinte d'aucun mal : combien d'ennemis t'environnent ! Ah ! que Jupiter les extermine avant qu'ils puissent porter la douleur et le deuil dans notre cœur. »

« Mon cher Eumée, répond Télémaque, ce vœu s'accomplira, je l'espère. Va, le soir est arrivé ; mais ne pars qu'après avoir pris ton repas. Reviens demain dès la pointe du jour, et conduis aux Dieux la victime la plus choisie. Le reste sera l'objet de mes soins et de ceux des immortels. »

Il dit. Eumée reprend sa place. Après le repas, il se hâte de s'en retourner à ses troupeaux, laissant le portique et le palais remplis de chefs étrangers qui jouissent du festin, et s'abandonnent aux charmes du chant et de la danse, tandis que les ombres du soir descendaient sur la terre.

CHANT XVIII

Un mendiant, accoutumé, dans Ithaque, à solliciter l'aumône de porte en porte, se présente à l'entrée du palais ; fameux par sa voracité, rien ne pouvait assouvir sa faim et sa soif éternelles : c'était un géant, mais il n'avait ni vigueur ni courage. Arnée était le nom qu'en naissant il reçut de sa mère : tous les jeunes gens l'appelaient Irus, parce qu'il était toujours prêt à être leur messager.

Dès son arrivée, il veut chasser Ulysse du palais, et ces mots insultants volent de ses lèvres : « Fuis loin de cette porte, toi vieillard décrépit ! fuis, ou bientôt, te saisissant par les pieds, je te traînerai hors de ces lieux. Ne t'aperçois-tu pas que tous ces princes m'exhortent par leurs signes à les débarrasser de toi? Je suis circonspect et doux : mais, ami, debout, ou nous en viendrons aux prises. »

Ulysse lui lançant un regard irrité : « Ami, répond-il, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun tort et ne te porterai point envie, te comblât-on ici de présents. Ce seuil peut nous recevoir l'un et l'autre. Tu ne dois point être jaloux qu'on m'accorde quelque part d'un bien qui t'est étranger : tu me parais être aussi pauvre que moi; les Dieux sont les distributeurs des richesses. Ne t'avise pas de me toucher, et, me défiant au combat, de provoquer ma colère; ou, malgré ma dé-

crépitude, j'ensanglanterai ta bouche et ton sein : alors je serai bien sûr demain de jouir ici du repos : car tu ne reparaîtras de tes jours dans le palais d'Ulysse, fils de Laërte. »

« O ciel! s'écrie Irus transporté de rage, voilà un affamé dont la langue a plus de volubilité que celle d'une vieille collée à son foyer. Que je saisisse ce misérable; je le criblerai de coups, et lui ferai sauter de la mâchoire toutes les dents, comme à un porc dévastant un guéret. Lève-toi, ne sois couvert que d'une ceinture, et que ces princes nous connaissent et soient juges de notre combat : mais cassé, décrépit, oseras-tu bien te mesurer à moi qui suis dans la vigueur de l'âge? »

Telle était leur ardente querelle sur le seuil luisant de la porte. Antinoüs l'entendit : « O mes amis, dit-il à la troupe, et le rire agitait ses flancs, voici un spectacle tout nouveau. Quelle joie le ciel envoie dans ce palais? cet étranger et Irus se querellent, sont tout près d'en venir aux mains; excitons encore leur furie. »

Tous se précipitent de leurs siéges et entourent en riant les deux champions couverts de lambeaux. « Princes et chefs, dit Antinoüs, écoutez mes paroles. Ces intestins, remplis de graisse et de sang, fument devant la flamme pour notre festin. Que le meilleur soit le digne prix de celui des deux champions qu'aura couronné la victoire; qu'il lui soit permis d'entrer, d'enlever à son choix ce prix, et que désormais, toujours admis à nos fêtes, seul des mendiants, il règne sur le seuil de ce palais. »

Ce discours satisfait toute l'assemblée. Plein de ruses, Ulysse prend alors la parole: « Princes, dit-il, le combat n'est pas égal entre un adversaire jeune et vigoureux et un vieillard brisé par l'infortune : mais la faim qui fait affronter la peine, me force à tenter cette lutte où je risque de périr. Qu'au moins un serment inviolable vous engage tous à ne pas trahir la justice; qu'aucun de vous, ennemis trop redoutables, ne me frappe afin de favoriser Irus; il lui serait alors trop facile de me terrasser. »

Chacun d'eux profère ce serment. Le fils des rois, Télémaque, levant au milieu d'eux son front sacré : « Étranger, dit-il, si ton courage t'excite au combat, repousse ton ennemi, et qu'aucun de ces chefs ne t'épouvante. Quiconque osera porter la main sur toi s'attirera plus d'un assaillant. Qui doit ici te protéger, sinon moi qui t'ai reçu dans ma demeure? Je suis sûr d'obtenir l'approbation des rois Antinoüs et Eurymaque, l'un et l'autre doués de prudence. »

Il dit : la troupe entière applaudit à ces paroles. Ulysse se dépouille de ses habits déchirés, se forme de sa tunique une ceinture; il découvre aux yeux des spectateurs ses épaules vigoureuses, sa large poitrine, ses bras nerveux, ses robustes flancs. A côté de lui, Minerve rehausse la majesté du pasteur des peuples. Tous les chefs sont frappés de surprise et d'admiration. « Bientôt Irus, disent-ils entre eux, ne sera plus Irus et ne fera plus de messages; pris à l'appât, il s'est attiré son malheur. Quels flancs, quels bras

montre ce vieillard, débarrassé de ses lambeaux! »

Telles sont leurs paroles. Le misérable Irus est troublé d'une forte terreur : mais les esclaves l'entourent d'une ceinture, l'entraînent malgré sa pâleur au champ du combat; on voyait trembler toutes ses chairs. Antinoüs irrité lui fait cette réprimande : « Faux brave, que n'expires-tu dès ce moment! ou pourquoi vis-tu jamais le jour, toi qui, en présence de cet étranger accablé d'années et d'infortunes, es tout tremblant et aussi pâle que la mort? Mais, je te le jure, et j'exécuterai cette menace : si ce malheureux parvient à te terrasser, s'il sort vainqueur de la lice, je te précipite dans un vaisseau, et, t'envoyant en Epire, je te livre à Echétus, ce roi, le plus méchant des hommes; armé d'un fer barbare, il te mutilera du nez et des oreilles, et te privant de la qualité d'homme, il nourrira de ta chair palpitante les animaux voraces. »

A cette menace s'empare d'Irus un tremblement encore plus terrible. On l'encourage, on le pousse jusqu'au milieu de la lice. Maintenant, les deux champions lèvent leurs bras. Ulysse délibère s'il l'enverra d'un seul coup aux enfers, ou si, le frappant avec moins de violence, il se contentera de l'étendre à ses pieds. Le héros se détermine à ce dernier parti, craignant qu'en déployant toutes ses forces il ne réveillât quelque soupçon parmi les chefs, et ne se fît reconnaître. Les bras des deux champions étant levés, Irus porte un coup sur l'épaule de son ennemi; mais Ulysse le frappe sous l'oreille avec tant d'im-

pétuosité, qu'il lui enfonce la mâchoire et le terrasse; le sang ruisselle de sa bouche à gros bouillons de pourpre; il pousse de longs hurlements dans la poussière; ses dents s'entrechoquent, ses pieds battent la terre. Levant leurs mains, les chefs riaient jusqu'à perdre haleine. Ulysse traîne par un pied le géant à travers le portique et la cour; il le fait asseoir près de la porte; et, l'adossant au mur et lui mettant une béquille à la main : « Règne là désormais, dit-il, épouvante les mâtins et les porcs, et les écarte de cette porte. Homme vil, ne t'établis plus ici roi des étrangers et des pauvres, ou crains d'essuyer quelque infortune encore plus terrible. »

Il dit, jette sur son épaule sa besace déchirée d'où flottait une vieille courroie, retourne vers le seuil; là, il s'assied. Les princes rentrent en riant du fond de leurs cœurs; chacun d'eux adresse au vainqueur des paroles flatteuses et le félicitent : « O étranger! veuillent Jupiter et tous les Dieux t'accorder ce qui charmerait le plus tes désirs! tu as délivré cette ville de ce mendiant dont la voracité est insatiable. A cet instant, on va partir pour le mener dans l'Epire, aux mains d'Echétus, ce roi, le fléau des hommes. »

Ulysse, ravi de ces souhaits, les regarde comme un heureux augure. Antinoüs lui-même apporte le prix au vainqueur, la meilleure portion des entrailles remplies de graisse et de sang. Amphinome tire d'un panier deux pains qu'il lève en l'air et va lui présenter; et, mettant entre ses mains une coupe d'or : « Sois heureux, dit-il, étranger, père véné-

rable; puissent l'abondance et la félicité embellir tes derniers jours! Ah! combien tu es opprimé du poids de l'infortune! »

Le sage Ulysse lui repartit: « Amphinome, tu me parais doué d'intelligence et de raison, et en cela semblable à ton père; les louanges qu'on donnait à la bonté de Nisus (c'est de lui, m'a-t-on dit, que tu es né), et le bruit de ses richesses qui honoraient Dulichium, sont parvenus à mon oreille; plusieurs de tes actions annoncent un esprit pénétrant. C'est donc à toi que je m'adresse; écoute mes paroles, et garde-les dans ton cœur. De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, sais-tu ce qu'il y a de plus faible? c'est l'homme. Tant que les Dieux lui accordent la prospérité, tant qu'il est debout et plein de vigueur, il est superbe et ne soupçonne pas que l'avenir puisse lui préparer aucune disgrâce : mais ces mêmes Dieux l'ont-ils enfin accablé de malheurs, alors il est abattu, il s'indigne contre ce joug, et fait éclater tout son désespoir. Tel est le cœur de ce fragile habitant de la terre; il change avec les jours que lui envoie le père des Dieux et des mortels. Moi-même, je fus jadis l'un des hommes les plus fortunés; je fus aveuglé par ma force et par mon pouvoir; et, comptant trop sur l'appui d'un père et d'une famille puissante, je cédai aux mouvements d'un cœur altier, et commis plus d'une violence, plus d'une injustice. Que la modération et l'equité soient donc chères aux yeux des hommes; qu'ils jouissent avec sagesse et humilité des dons qu'ils tiennent de la main des Dieux, loin d'imiter

les amants de la reine. Je les vois commettre d'indignes excès; ils consument les biens et outragent l'épouse d'un héros, qui, je pense, ne sera plus longtemps éloigné de ses amis et de sa patrie, qui déjà même est bien près de ces lieux. Puisse un Dieu conduire tes pas dans ta demeure et te dérober aux regards de ce chef quand il paraîtra! car, s'il se montre dans son palais, dès lors, sois-en assuré, ce n'est point sans répandre des flots de sang que lui et cette troupe de rivaux décideront leur querelle. »

Il dit, fait des libations, porte la coupe à ses lèvres et la remet aux mains de ce prince, qui rentre le cœur troublé de tristesse, balançant la tête et présageant son malheur : mais il forme en vain ce présage; il ne peut fuir, enchaîné par Minerve, qui le réserve aux coups de Télémaque. Il va reprendre sa place.

En cet instant, la déesse, pour redoubler l'amour que ces chefs portaient à la reine, entretenir leurs illusions, et pour ajouter à la vénération que lui consacraient son époux et son fils, lui inspire la pensée de se montrer dans la salle du festin. A travers sa douleur éclate un léger sourire. « Ma chère Eurynome, dit-elle, un désir, qui ne s'est pas encore élevé dans mon cœur avec tant de force, m'engage à paraître aux yeux de mes amants que je hais. J'ai résolu de donner, en leur présence, à mon fils, un avis utile et nécessaire : il se livre trop au commerce de ces hommes perfides et audacieux; le miel est sur leurs lèvres; éloignez-vous, ils trament la mort. »

« Tes paroles, ma fille, sont remplies de sagesse, répond Eurynome. Va éclairer ton fils, et ne lui cache pas tes sentiments; mais entre dans le bain, ranime tes traits en y répandant une essence précieuse; ne te présente point le visage souillé par la trace de tes larmes; il est mal d'en verser sans relâche, sans écouter aucune consolation. N'as-tu pas obtenu ce que tu demandais aux Dieux avec tant d'ardeur? c'est de voir le duvet ombrager le menton de ton fils. »

« Ah! mon Eurynome, dit Pénélope, je respecte ton zèle, mais n'exige pas que j'entre dans le bain ni que des essences précieuses coulent sur mon visage. Les Dieux ont détruit ma beauté le jour où partit le navire du plus infortuné des mortels. Cours, appelle Hippodamie et Autonoé; qu'elles m'accompagnent; je ne paraîtrai pas seule devant des hommes : aux Dieux ne plaise que je manque à la bienséance! » Eurynome sort pour exécuter cet ordre; elle excite ces femmes à se rendre auprès de la reine.

Cependant, par les soins de Minerve, un doux sommeil coule sur les yeux de la fille d'Icare; inclinée sur son lit, elle s'endort; toutes ses fibres se détendent; elle goûte un profond repos. Alors, la déesse lui prête de nouveaux charmes pour mieux asservir les chefs : elle répand sur le visage de Pénélope une essence divine, dont le nom est celui de la beauté même, essence que Vénus fait couler sur son corps, lorsque, le front ceint de sa couronne immortelle, elle va danser avec le chœur aimable des grâces. Minerve re-

hausse la majesté du port de la reine, et lui donne une blancheur éblouissante, qui ternirait celle de l'ivoire qu'on vient de polir. La déesse disparaît.

Les femmes de Pénélope arrivent en tumulte: elle ouvre soudain la paupière. « Ah! dit-elle, en passant les mains sur son visage, quel sommeil flatteur m'a ombragée de son voile, moi, la plus infortunée de mon sexe! O chaste Diane, veuille m'envoyer à cet instant même une mort aussi douce! combien serais-je plus heureuse qu'en consumant ma vie a pleurer l'absence d'un époux si digne de mes regrets, à soupirer sans cesse après son retour, tremblant que nous ne soyons privés pour jamais d'un héros, la gloire de la Grèce! »

Elle dit, et sort de son appartement, non seule; deux de ses femmes la suivent: elle s'approche de la salle, et, le visage couvert d'un voile léger et brillant, elle paraît sur le seuil, placée entre ces femmes vénérables. A son aspect, tous ces chefs superbes sont ravis; la force les abandonne; l'amour captive leur âme entière; ils désirent avec ardeur d'obtenir la main d'une femme si accomplie.

Mais la reine, s'adressant à Télémaque, rompt le silence. « O mon fils, je ne te reconnais plus. Lorsque tu n'étais encore qu'enfant, tu montrais plus de prudence et de fermeté. Maintenant ta stature est formée, tu es entré dans l'adolescence; et les étrangers, frappés de la beauté majestueuse de ton port et de tes traits, te nomment au premier aspect le fils d'un des plus grands

héros de la Grèce : et tu ne fais paraître ni justice ni courage ! Quelle indignité vient d'être commise dans notre palais ! tu as souffert tranquillement que ton hôte, en ta présence, ait été avili par un traitement barbare ! Que dira-t-on de toi ? songe que le mépris et l'insulte dont on couvre un étranger dans tes foyers te déshonorent toi-même aux yeux de la race humaine. »

« Ma mère, répond le prudent Télémaque, je ne saurais être blessé de tes reproches. Ne pense pas cependant que ma raison confonde l'injustice et l'équité; jusqu'à ce jour, sans doute, je ne fus qu'un enfant : ce temps n'est plus; mais tu ne saurais exiger que rien n'ébranle ma prudence et ma fermeté. Je suis assailli d'une troupe nombreuse d'ennemis dont les desseins audacieux m'étonnent ; je me vois sans aucun défenseur. Quant au combat de mon hôte et d'Irus, ces chefs n'y ont aucune part, et le premier a remporté une pleine victoire. Jupiter, Minerve, Apollon, puisse leur troupe entière dans ce palais, dépouillée de toute leur vigueur, balancer leurs têtes défaillantes, comme Irus, à la porte de la cour ! Aux mouvements alternatifs de sa tête, tombée sur son sein, on le croirait plongé dans l'ivresse ; il ne peut reprendre le chemin de sa maison, ni même rester debout, tant ses membres sont affaissés et ont perdu leur force. »

Tel était leur entretien. Mais Eurymaque adresse la parole à la reine : « O fille d'Icare, sage Pénélope, si tous les chefs de la Grèce avaient arrêté sur toi leurs regards, les fes-

tins de ton palais, dès l'aurore, rassembleraient une foule plus nombreuse encore de tes amants. Quelle femme t'est comparable pour la beauté, pour le port et pour les dons de l'âme. »

Ces mots sortent de la bouche de Pénélope: « Eurymaque, ah! que me parles-tu de beauté et des autres dons qu'on voyait autrefois en ma personne? Les Dieux m'ont tout ravi le jour où les Grecs, et avec eux Ulysse, mon époux, voguèrent vers Troie. S'il rentrait dans sa patrie, s'il gouvernait sa femme et sa maison, ce serait là ma gloire et toute ma beauté. Maintenant la douleur me consume; les Dieux ont épuisé sur moi tous les traits de l'infortune. Hélas! quand Ulysse abandonna sa rive natale, il me serra la main, et me parla en ces termes, présents à ma mémoire:

« Chère épouse, tous nos guerriers ne re-« viendront point des champs d'Ilion. Les « Troyens, la renommée l'assure, sont valeu-« reux; ils savent lancer le javelot et la flè-« che; ils savent se précipiter sur de rapides « chars et les pousser à l'ennemi, ce qui dé-« cide en un moment de la lutte formidable des « armées, lutte meurtrière aux deux partis. « J'ignore donc si les Dieux me ramèneront « dans cette terre, ou si un autre destin « m'attend à Troie. Veille sur mes biens et « sur ma maison. Que mon père et ma mère « soient l'objet de tes plus tendres soins, et « même redouble pour eux de zèle en mon « absence. Et lorsque le poil ombragera le « menton de mon fils, choisis pour époux le

« prince le plus digne de toi, et abandonne « ce palais. »

« Telles étaient ses paroles, et je me vois sur le point d'accomplir ses derniers ordres. Le jour fatal approche où je verrai s'allumer le flambeau d'un hymen odieux, moi, femme déplorable, à laquelle Jupiter a ravi la félicité. Et ce qui aggrave encore les chagrins dont mon âme est pénétrée, c'est de voir avec quelle insolence on anéantit, en cherchant ma main, les lois des âges passés. Jusqu'à ce jour, ceux qui disputaient à leurs rivaux une femme distinguée, la fille d'un homme puissant, amenaient les plus belles victimes pour les sacrifices et les festins où ils invitaient les amis de la personne aimée, et manifestaient leur libéralité par des dons éclatants; jamais ils ne crurent pouvoir impunément apporter le tumulte, le désordre et la ruine dans la demeure même de l'objet dont ils briguaient la possession. »

Ulysse est satisfait qu'étant bien éloignée de céder à leurs vœux, elle leur arrache des présents, et entretienne leur espoir par des illusions flatteuses.

Antinoüs rompt alors le silence: « Fille d'Icare, sage Pénélope, accepte les dons que chacun de nous va t'offrir; les refuser serait un outrage. Mais nous te le déclarons, nous ne rentrerons point dans nos foyers, ni ne porterons ailleurs nos pas que tu n'aies fait connaître qui d'entre les plus illustres chefs de la Grèce est digne du nom de ton époux. »

Tous approuvent le discours d'Antinoüs; aussitôt ils envoient leurs hérauts quérir ces

presents. Celui d'Antinoüs apporte une robe flottante et superbe, dont la broderie est admirable; à de riches anneaux s'adaptent douze agrafes d'or. Au même temps arrive le héraut d'Eurymaque, qui apporte un collier d'or, garni du plus bel ambre et brillant comme l'astre du jour. Deux serviteurs s'empressent à déposer entre les mains d'Eurydamas des boucles d'oreilles à trois pendeloques, merveille de l'art; leur grâce et leur beauté ravissent. Le héraut de Pisandre, fils du roi Polyctor, vient, tenant en main des bracelets, ornement rare et précieux. Ceux de tous les autres princes apportent de même des joyaux dont rien n'égale la magnificence. La reine remonte à son appartement, suivie de ses femmes qui étaient chargées de tous ses dons. La troupe de ses amants passe le reste du jour dans les plaisirs de la danse et de l'harmonie.

Au milieu du charme de ces plaisirs, le soir arrive avec ses ombres. Aussitôt, formés d'un bois dur, longtemps séché, et venant d'être fendu, l'on élève trois grands brasiers qui répandent leur lumière dans la salle, et, d'espace en espace, on allume encore des flambeaux. Ces feux nombreux sont entretenus par les femmes de l'épouse du malheureux Ulysse.

Ulysse est révolté. « Esclaves d'un roi dont l'absence est trop longue, leur dit-il, retournez dans l'appartement de votre reine vénérable ; assises auprès d'elle, occupées à tourner le fuseau, ou à préparer des laines pour une broderie, charmez son loisir. J'aurai soin

que la lumière éclaire tous ces princes. Quand même ils veilleraient jusqu'à ce que l'Aurore monte sur son beau char, ils ne me vaincront pas; ma vigueur ne succombera point à la fatigue, je suis endurci à la peine. »

Ces femmes s'entre-regardent, et le rire éclate sur leurs lèvres. Mélantho, aux joues de rose, lui adresse les paroles les plus insultantes. Dolius était son père; Pénélope l'éleva comme sa propre fille, ne lui refusant rien de ce qui peut rendre l'enfance heureuse; et cependant cette esclave, loin de partager la douleur de sa maîtresse, la trahissait en secret, et formait avec Eurymaque des nœuds illicites.

« Misérable étranger, dit-elle à Ulysse, ton esprit est aliéné; va dormir dans une forge ou dans quelque autre vil réduit, et ne te permets pas de tenir sans fin, et avec une hardiesse sans égale, de vains propos dans la nombreuse assemblée de ces princes. Tu ne redoutes ici personne. Le vin a troublé ta raison, ou ton état habituel est la démence. Es-tu si superbe d'avoir remporté la victoire sur le mendiant Irus? Crains qu'il ne s'élève bientôt contre toi un ennemi plus redoutable qui, après t'avoir brisé les os de ses bras vigoureux, et t'avoir tout souillé de sang, te chasse loin de ce palais. »

Ulysse lui lançant des regards terribles : « Malheureuse! dit-il, Télémaque est là; je n'ai qu'à lui dire un mot, il te mettra en pièces et te fera périr dans un long supplice. »

Ces paroles jettent la consternation parmi ces femmes. Croyant qu'il va exécuter sa me-

nace, elles se retirent, leurs genoux s'affaissent d'épouvante. Ulysse se tenant auprès des brasiers, n'était, en apparence, occupé qu'à entretenir la flamme ardente ; mais, absorbé dans des soins plus importants, qui ne devaient point être stériles, il parcourait de l'œil la troupe entière de ces princes.

Cependant, pour que l'aiguillon de la douleur et du courroux s'enfonçât encore plus avant dans le cœur d'Ulysse, Minerve, de temps en temps, lâche la bride à l'arrogance de ces chefs. Eurymaque lance au héros des traits injurieux, que la troupe accompagne de ris bruyants. « Amants de la plus illustre des reines, dit-il, écoutez une pensée qui naît dans mon esprit. Ce n'est pas sans la direction des Dieux que cet inconnu est entré dans la demeure d'Ulysse; sa tête chauve où l'on ne voit pas un cheveu, renvoie l'éclat des flambeaux et nous sert de fanal. » Et s'adressant au héros : « Ami, veux-tu être mon esclave? je t'enverrai à l'extrémité de mes champs; là, tu formeras des haies d'épines, tu planteras des arbres. Vois, je te donnerai chaque jour ta nourriture, je te vêtirai; tu ne seras pas nu, tes pieds auront des sandales ; n'est-ce pas là pour toi un assez bon salaire? Mais, n'étant instruit qu'au mal, tu as le travail en horreur, et, pour assouvir la faim qui te dévore, tu préferes d'aller de porte en porte, mendier d'une voix grêle et tremblante. »

Alors cette réponse sort de la bouche du fin Ulysse : « Eurymaque, si dans l'été, saison des plus longs jours, nous nous rendions tous deux dans une prairie, moi la courbe

faucille à la main, toi une faucille semblable, et qu'à jeun, sans prendre haleine, nous fussions occupés à faucher à l'envi les foins abondants depuis la matinale aurore jusqu'a la plus sombre nuit; ou si, dans un vaste champ, la terre s'ouvrant à notre soc, nous conduisions chacun une charrue traînée par les meilleurs bœufs, hauts, roussâtres, ayant pâturé à souhait, égaux pour la force et l'âge et faits aux plus durs travaux, tu verrais quelle est ma vigueur, tu verrais si je sais tracer des sillons d'une longueur immense. Ou enfin que Jupiter, en ce jour, par quelque événement inattendu, allume ici le feu de la guerre; qu'adapté à mon front un casque d'airain ceigne ma tête; que j'aie un bouclier et deux javelots, tu me verrais élancé au plus fort du carnage; alors, songerais-tu à me nommer paresseux et vorace? Mais l'outrage sort de tes lèvres, ton cœur est dur et superbe. Tu es grand à tes yeux, et tu crois être je ne sais quel héros invincible parce que tu ne vis ici qu'avec un petit nombre de chefs non illustrés. Qu'Ulysse reparût dans son palais, oh! ces portes si spacieuses te sembleraient se rétrécir dans ta fuite précipitée! »

La rage bouillonne au cœur d'Eurymaque; la menace éclate dans ses yeux farouches, et ces mots volent de ses lèvres : « Ah! misérable, tu vas sentir le poids de ma vengeance. Avec quelle audace arrogante tu parles au milieu de la troupe illustre et nombreuse de ces héros! La crainte est donc étrangère à ton cœur? Le vin a troublé ta raison, ou ton

ètat habituel est la frénésie. L'orgueil d'avoir terrassé Irus, ce vil mendiant, t'a-t-il blessé le cerveau? »

Il dit, et saisit son marchepied. Ulysse, pour l'éviter s'abat à côté d'Amphinome; le marchepied vole, frappe l'échanson à l'épaule; la coupe qu'il tenait tombe en faisant mugir les voûtes; renversé en arrière, il pousse des hurlements. Les chefs remplissent de cris et de tumulte le palais environné des ténèbres de la nuit. « Dieux! se disent-ils l'un à l'autre, que ce vagabond n'a-t-il péri avant de voir Ithaque! il n'eût pas amené parmi nous le trouble et la guerre. Nous nous divisons; pour qui? pour un mendiant : désormais le plaisir s'est évanoui de nos festins; l'objet le plus vil va triompher. »

Télémaque fait alors entendre au milieu d'eux sa noble voix : « Princes malheureux, la fureur vous égare, vos festins ne s'écoulent plus dans l'allégresse; oui, quelque Dieu vous pousse à la discorde. Je ne veux point vous chasser de ce palais; mais si vous m'en croyez, après avoir joui de l'abondance, allez chercher la paix et le sommeil dans vos demeures. »

Tous les princes, admirant le courage de Télémaque, gardent un morne silence et frémissent de fureur. Le seul Amphinome prend la parole : « Amis, qu'aucun de vous ne se révolte contre l'équité de ce discours. Ne maltraitez point désormais ce malheureux étranger, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. Echanson, commence les libations; nous, après avoir rempli ce devoir, allons

tous chercher le repos dans nos demeures. Cet étranger est venu demander un asile à Télémaque ; qu'il reste, sous la protection de ce prince, dans les foyers d'Ulysse. »

Ces paroles achèvent de calmer l'assemblée. Un héraut, né à Dulichium, et compagnon fidèle d'Amphinome, le noble Mulius, remplit aussitôt les coupes, et les présente à tous les chefs. Après que le vin a été répandu en l'honneur des Dieux, on vide les coupes. Les libations étant faites, et le vin ayant coulé à souhait, chacun se retire dans sa demeure. Là, ils se livrent au repos.

CHANT XIX

Ulysse, resté dans la salle, concerte avec Pallas les moyens de donner la mort aux chefs, dont la foule vient de s'écouler. Bientôt ces mots volent de ses lèvres :

« Mon fils, sans perdre un moment, transportons dans le haut du palais toutes les armes placées en ce lieu. Si les chefs t'interrogent à ce sujet, ta réponse douce et flatteuse endormira leur vigilance : Je les ai mises à l'abri de la fumée; jamais on ne reconnaîtrait, tant elles sont noircies par la rouille et par la vapeur de la flamme, les armes qu'Ulysse me laissa en allant triompher d'Ilion. Inspiré sans doute par un Dieu, j'ai craint surtout que l'ardeur du vin n'excitât parmi vous des querelles et des combats. Eh quoi! si tandis que vous aspirez à la main de ma mère, votre sang coulait au déshonneur de cette brigue et de vos festins! Le fer attire l'homme, l'excite au carnage. »

Il dit. Docile à la voix de son père, Télémaque appelle Euryclée, et lui donne cet ordre : « Ma mère, ne laisse point sortir de leur appartement les femmes de Pénélope, tandis qu'en secret je transporterai dans le haut du palais ces superbes armes de mon père, noircies honteusement, dans sa longue absence et pendant que je n'étais qu'un enfant, par la rouille et par la fumée. Je veux

les déposer dans un lieu impénétrable à la vapeur de la flamme ».

« Plaise aux Dieux, mon cher fils, répond la nourrice, que ta prudence ait acquis assez de maturité pour conserver tous tes biens et gouverner ta maison ! Mais, dis-moi, tandis que tu vaqueras à ce soin, ne veux-tu pas qu'au moins l'une d'entre nous te devance les flambeaux à la main? — Qui donc ici remplira cette fonction? — Cet étranger, dit prudemment le jeune prince; oui, cet étranger-même, venu de si loin. Tu peux juger par là que je ne souffrirai point désormais que celui qui se nourrit de mon pain soit fainéant. »

Ces mots ne volent pas en vàin de ses lèvres. La vieille ferme les portes du gynécée. Aussitôt, Ulysse et son fils se hâtent d'emporter les casques d'airain, les boucliers arrondis, les javelots acérés. Minerve, invisible, marche devant eux, tenant un flambeau d'or, qui répand dans tout le palais une vive et céleste lumière. Télémaque en est étonné. « O mon père, dit-il, quel prodige frappe mes regards! Ce palais entier, les murs, les voûtes, les colonnes élevées, et les recoins les plus cachés brillent d'une lumière si éclatante, qu'ils paraissent tout de flamme. Je n'en puis douter, un Dieu de l'Olympe n'est pas éloigné de nous ».

« Garde le silence, mon fils, répond le sage Ulysse, ne me questionne point, et concentre tes sentiments au fond de ton cœur. Ainsi se manifestent, il est vrai, les maîtres de l'Olympe. Mais, va te livrer au repos : je reste ici

afin de mieux pénétrer encore dans l'âme des femmes de ce palais, et d'avoir un entretien avec ta mère. En m'interrogeant sur tout ce qui la touche, de nouvelles larmes vont couler de ses yeux. »

Télémaque, à la brillante lumière des flambeaux, se rend à la retraite où il goûtait le repos quand le doux sommeil appesantissait sa paupière : là, étendu sur sa couche, il aspire au retour de l'aurore. Ulysse, resté dans la salle, concertait avec Pallas sa vengeance.

Alors Pénélope, unissant aux grâces de la blonde Vénus les traits et le port de Diane, descend de sa demeure. Ses femmes placent auprès du feu son beau siége, orné d'ivoire et d'argent, ouvrage ancien du fameux Icmalius, et auquel il est attaché une estrade. On étend sur ce siége une grande peau, tapis simple et modeste. La sage Pénélope s'assied. De belles esclaves accourent. Elles emportent les pains entassés, les tables, et les coupes d'or vidées par les plus insolents des mortels; elles jettent ce qui restait des torches consumées, allument des rameaux secs, et de tous côtés se répandent la lumière et la chaleur.

Cependant Mélantho, pour la seconde fois, éclate contre Ulysse en invectives : « Étranger, faut-il que tu nous importunes toujours de ta présence, et que, durant la nuit même, on te voit rôder en ce palais, épier d'un œil curieux les femmes? Sors d'ici, misérable, et sois content d'y avoir pris un bon repas, ou, frappé de ce tison, tu franchiras le seuil.»

Ulysse tournant sur elle sa prunelle enflammée de courroux : « Malheureuse, dit-il, parle, pourquoi t'acharner à me couvrir d'outrages? Est-ce parce que je suis un vieillard, parce que je suis couvert de lambeaux, et qu'un pain imploré est le soutien de ma vie? J'y suis contraint par la rigueur du sort; la terre, hélas! est remplie de pauvres et d'infortunés. Jadis je fus l'heureux habitant d'un riche palais : je tendais souvent une main secourable à l'indigent, semblable à moi; quel que fût son malheur, il ne se prosternait pas en vain à mes pieds : j'étais environné d'un peuple entier d'esclaves, et de tout ce que possèdent ceux dont la vie s'écoule dans les délices et qu'on appelle fortunés. Jupiter (sans doute par une juste punition) fit évanouir mon bonheur. Jeune fille, prends donc garde à toi-même; crains de perdre en un moment tous tes avantages, ces ornements fragiles de la beauté, et cette faveur qui t'élèvent au-dessus de tes compagnes; crains l'éclat terrible du courroux de ta maîtresse ou le retour d'Ulysse, car on doit l'espérer. Mais je veux qu'il soit mort, et enseveli dans le tombeau. Il a, dans Télemaque, par la faveur d'Apollon, un fils auquel n'échappent les forfaits d'aucune de ses esclaves, un fils qui n'est plus enfant, et saura les punir. »

Pénélope entend ce discours, et adresse à Mélantho la réprimande la plus sévère : « O toi qui as la hardiesse de l'animal impudent, sois sûr que je connais toutes tes iniquités, et qu'elles retomberont sur ta propre tête. Tu ne peux ignorer (car tu l'as entendu de

ma bouche) que je voulais entretenir cet étranger au sujet de mon époux. Rien ne soulage mon cœur de son affliction mortelle. Toi, ma fidèle Eurynome, apporte ici un siége, couvre-le d'un tapis, et que l'étranger, assis près de moi, puisse m'entendre et me répondre ; je veux l'interroger. »

A peine a-t-elle parlé, qu'Eurynome, avec l'empressement le plus vif, apporte un siége luisant ; et y jette un tapis. Le héros, exercé par les revers, s'assied, et Pénélope rompt le silence : « Etranger, souffre que je commence par cette question : Quel es-tu ? quels sont ton pays, ta ville, ceux dont tu es né ? »

« O reine, repartit Ulysse, il n'est point d'homme, dans toute l'étendue de la terre, qui ne soit forcé d'admirer ta sagesse; oui, ta renommée vole jusqu'à la voûte céleste : elle égale celle d'un bon roi, qui semblable aux immortels, règne par la justice sur une nation nombreuse et vaillante ; sous la sagesse de son gouvernement, les grasses campagnes se dorent de riches moissons, les arbres se courbent sous les fruits, les troupeaux sont vigoureux et féconds, les eaux fourmillent d'habitants, et les peuples coulent des jours fortunés. Interroge-moi sur tout ce qu'il te plaît, à l'exception de ma naissance et de ma patrie, si tu ne veux réveiller en moi un souvenir qui redouble ma tristesse. Je suis le mortel le plus infortuné. Il n'est pas convenable que, dans une maison étrangère, je me répande en plaintes et en sanglots : les pleurs ont leurs bornes, on doit avoir égard aux temps et aux lieux. Je

pourrais enfin m'attirer ta propre indignation, et me voir encore l'objet de celle de tes femmes ; elles diraient que le vin est la source de cette abondante effusion de larmes. »

« Etranger, reprit la sage Pénélope, les Dieux me ravirent tous les dons de l'âme, ainsi que la beauté, le jour où les Grecs s'embarquèrent pour Troie ; avec eux partit Ulysse, mon époux. S'il reparaissait, s'il venait reprendre le gouvernement de son royaume et de sa maison, ma gloire acquerrait bien plus de lustre. Maintenant, tels sont les nombreux malheurs dont les Dieux m'accablent, tu me vois plongée dans la tristesse et le deuil. Les chefs de Dulichium, de Samé, de Zacynthe, et d'Ithaque même, me contraignent d'entendre leurs vœux, et désolent ma maison. Aussi ne donné-je plus d'attention à mes hôtes, ni a mes suppliants ; et même nos hérauts, revêtus d'un ministère public et sacré, reçoivent à peine un ordre de ma bouche; mon cœur languit et se consume, je ne soupire qu'après le retour de mon Ulysse. Un prompt hymen est le vœu de ces persécuteurs; je n'ai d'autre recours que les stratagèmes. Un Dieu m'avait inspiré le dessein de former une toile du tissu le plus fin et d'une grandeur immense.

« Jeunes chefs qui pressez mon hymen, leur avais-je dit, le grand Ulysse n'est plus sans doute; mais, quelque ardeur qui vous anime, attendez que j'aie achevé le voile funèbre d'un héros, le vieux Laërte ; il sera bientôt en proie au long sommeil de la mort: le voile

est commencé, voulez-vous qu'il soit détruit? Mon nom serait en opprobre aux femmes de la Grèce, si ce roi puissant était couché dans le tombeau sans obtenir de ma main un linceul. »

« Leur âme superbe avait cédé à ce discours. Délivrée de leur poursuite, et renfermée dans mon appartement, le jour était consacré à cet ouvrage; la nuit, à la clarté des flambeaux, il était détruit par mes propres mains. Ainsi, durant trois années, j'avais su les abuser. Les heures, les jours et les mois disparurent; à la quatrième année, je fus trahie par quelques-unes de mes femmes, ces viles esclaves, indifférentes à mon sort. Surprise par ces chefs j'ai été contrainte de céder à leurs menaces; ce voile, il l'a fallu, ce voile est achevé. Maintenant, il ne me reste plus aucun moyen d'éviter ni de reculer cet hymen. Les auteurs de ma naissance m'obligent à choisir un époux. Mon fils s'indigne à l'aspect de ceux qui ravagent ses biens; sa raison s'ouvre; il est déjà capable de gouverner lui-même sa maison; Jupiter l'a formé pour la gloire. Mais, quelles que soient mes peines, je désire connaître ton origine; satisfais à ma demande. Tu n'es certainement point de ces hommes obscurs et ignorés, nés, dit-on, d'un chêne ou d'un rocher. »

Le héros prend la parole : « O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laërte, tu t'obstines donc à vouloir connaître mon origine! je t'en instruirai; il est bien sûr que tu vas renouveler et accroître mes peines, sensibi-

lité naturelle à celui qui, aussi longtemps que moi, fut éloigné de sa patrie, erra de ville en ville, et rencontra en tous lieux des infortunes : mais tu m'interroges et me forces à m'expliquer, il faut t'obéir.

« Au sein de nombreuses vagues s'élève sur la noire mer l'île belle et fertile de la Crète, qui possède un peuple innombrable, et que cent villes décorent, bâties par diverses nations, les Achéens, les Crétois indigènes, hommes fiers, trois tribus doriennes, les Cydoniens et les nobles Pélasges. Là est la ville immense de Gnosse, où régna Minos, qui, de neuf en neuf ans, fut admis à l'entretien de Jupiter. Il fut mon aïeul; je naquis, ainsi que le roi Idoménée, du fameux Deucalion. Mon frère, avec ses vaisseaux, fendit les ondes sur les traces des Atrides. Ethon est le nom que je reçus; il n'est pas sans gloire : mais, plus jeune qu'Idoménée, n'ayant pas encore atteint l'âge où éclate la valeur, je restai dans le palais de mon père. C'est là que je vis Ulysse, et lui rendis tous les honneurs de l'hospitalité; car il voguait avec ardeur vers Ilion, lorsqu'un vent impétueux, l'éloignant de la pointe de Malée, le jeta sur nos côtes, à la dangereuse rade où le fleuve Amnise coule dans la mer, près de la grotte d'Ilithyie; il échappa, non sans une grande peine, à la tempête. En arrivant à Gnosse, il demande Idoménée, auquel il se dit uni par les nœuds chers et respectables de l'hospitalité; mais l'Aurore avait dix ou onze fois éclairé les cieux depuis que les proues de mon frère, ouvrant les eaux, voguaient vers

Ilion. Je conduisis ce noble étranger dans notre palais ; rien ne fut négligé pour le bien recevoir et l'accueillir avec distinction ; la ville, par mes soins, lui fournit, et à ses compagnons, le pain, le vin et les victimes pour sacrifier aux Dieux, et pour oublier leurs peines dans les douceurs de l'abondance. Notre île retint douze jours ces illustres chefs de la Grèce, retardés par Borée, vent terrible ; il soufflait avec tant de véhémence, qu'on ne pouvait rester debout, même sur la terre ferme : sans doute, un Dieu courroucé bouleversait les airs. Enfin le vent s'apaisa, et ils partirent. »

C'est ainsi qu'Ulysse donnait à des fables les couleurs de la vérité. Mais les larmes de Pénélope, attentive à ce récit, coulaient avec abondance, et il semblait que ses yeux se dussent changer en ruisseaux. Telles, sur le sommet des monts, les neiges que les vents y apportent de l'extrémité de l'occident se fondent aux douces haleines qui soufflent du midi ; les ruisseaux coulent et se précipitent au sein des fleuves, qui débordent dans leur course rapide : tels étaient les torrents qui inondaient le visage de Pénélope ; elle se consumait, fondait en larmes pour un époux présent à ses yeux. A l'aspect des sanglots amers de son épouse, Ulysse éprouve au fond du cœur la plus vive compassion : cependant ses yeux, comme s'ils étaient de roche ou de fer, ne forment aucun mouvement au milieu de leurs paupières immobiles, et tant il sait l'art de feindre, il a la force de retenir ses larmes.

Après que Pénélope a rassasié sa douleur : « Étranger, dit-elle, je te crois; il faut pourtant que je mette ta véracité à l'épreuve pour m'assurer pleinement que tu as reçu, comme tu l'affirmes, mon époux et ses illustres compagnons dans ton palais. Décris-moi ses vêtements, sa forme, celle de quelques-uns de ceux qui le suivaient. »

« O reine, repartit Ulysse, il est bien difficile, après un terme si long, de garder la mémoire de ces détails; voici la vingtième année que ce chef m'a quitté, s'est éloigné de ma patrie. Cependant, je te ferai part de quelques traces qui sont restées dans mon esprit.

« Le divin Ulysse était vêtu d'un ample manteau de pourpre, d'une laine fine et moelleuse, attaché par une rare et brillante agrafe d'or. Le devant du manteau était orné d'une riche broderie. Elle représentait un limier qui, tenant avec force entre ses pieds un faon marqueté, lançait d'avides regards sur sa proie toute palpitante. Les spectateurs étaient dans l'admiration; ces animaux, figurés par l'or, semblaient avoir la vie; le limier dévorait de l'œil le faon qu'il serrait jusqu'à l'étouffer, et le faon s'efforçait de fuir, en se débattant de ses pieds. La tunique qui brillait autour du corps d'Ulysse attira aussi mes regards; l'écaille qui revêt l'ognon est moins lisse et fine : sa blancheur avait l'éclat du soleil. Un grand nombre des femmes, l'œil attaché sur ces vêtements merveilleux, étaient dans l'étonnement, et l'éloge sortait de leurs lèvres. J'ignore

(veuille y faire attention) si ce chef, en quittant son palais, était couvert de ces vêtements, ou s'il les avait reçus, comme un don précieux, de quelqu'un des rois qui l'accompagnaient à Troie, ou de ceux qui le possédèrent dans leurs demeures ; car Ulysse avait beaucoup d'amis, et l'on peut dire qu'il avait peu d'égaux parmi les héros de la Grèce.

« Moi-même je mis entre ses mains de riches dons, une épée d'acier, un manteau d'une pourpre rare, une tunique longue et d'un grand prix, et je le conduisis avec respect à son vaisseau. Il était suivi d'un héraut un peu plus âgé que lui ; je vais te le dépeindre. Ses épaules étaient hautes et épaisses, sa couleur basanée, ses cheveux crépus. Eurybate était son nom ; parmi tous les compagnons d'Ulysse, la conformité de l'honneur et des sentiments de justice et de piété lui avait mérité les plus grandes distinctions de la part de son maître. »

A ces signes, dont Pénélope reconnaît l'évidence, elle répand de nouveaux torrents de larmes. Après y avoir donné un libre cours : « O mon hôte, dit-elle, si j'ai d'abord compati vivement à ton sort déplorable, désormais tu seras honoré et chéri de moi dans ce palais. J'apportai moi-même, hors de ma retraite, ces vêtements pliés de ma main, et les donnai à mon époux quand il partit ; moi-même, pour les décorer, j'y attachai cette agrafe rare et brillante. Hélas ! je n'aurai jamais la satisfaction de le recevoir dans ces foyers ; un destin trop fatal entraîna son

vaisseau pour voir les tours d'Ilion, nom abhorré. »

« O femme vénérable d'Ulysse, répond le héros, cesse de consumer ta beauté et ta vie en pleurant ton époux. Ce n'est pas que je condamne tes larmes; quelle femme serait insensible à la perte de celui dont les jours furent unis aux siens, dès son printemps, par les nœuds d'un hymen fortuné, d'un époux auquel elle donna des rejetons, fût-il bien inférieur à ce chef qui, dit-on, était semblable aux Dieux ? Mais calme ta douleur, prête-moi l'oreille, et sois sûre que je vais te parler sans déguisement. Ulysse vit; près d'ici, il s'arrête dans l'heureuse Thesprotie; il hâte son retour et t'apporte de précieuses richesses, dons qu'il reçut des princes et des peuples. Quant à ses compagnons chéris, il les a perdus; la mer les engloutit, eux et son vaisseau, au sortir de l'île de Trinacrie, punition terrible de Jupiter et du Soleil, dont ils immolèrent plusieurs génisses. Tous furent ensevelis dans les abîmes de la mer. Sauvé lui seul sur un débris de son vaisseau, il fut jeté par une vague sur les bords des Phéaciens, ces favoris de l'Olympe. Ils l'honorèrent comme un Dieu, le comblèrent de leurs dons; ils voulaient le ramener en sûreté jusqu'au sein d'Ithaque. Ulysse, dès longtemps, serait en ce lieu; mais il parcourt encore plusieurs contrées pour réparer ses pertes : il n'est point d'homme dont l'âme soit plus féconde en ruses et en ressources pour triompher de l'infortune; chacun, à cet égard, lui décerne le prix. Voilà

ce que je sais de la bouche de Phédon, roi des Thesprotes; il me jura, dans son palais, en faisant des libations, que le navire et les rameurs étaient prêts à conduire ce chef dans sa patrie. Je le devançai, profitant du départ d'un vaisseau thesprote qui cinglait vers la fertile Dulichium. Phédon me montra tous les trésors d'Ulysse, suffisants pour soutenir une famille jusqu'à la dixième génération; tels me parurent les trésors précieux du roi d'Ithaque. J'appris de la même bouche que ce prince interrogeait à Dodone le chêne au vaste feuillage, oracle de Jupiter, dans l'incertitude si, après une absence qui semble éternelle, il devait paraître à découvert, ou caché sous un voile. Sois donc bien persuadée qu'il respire, qu'il est tout prêt à se montrer; oui, il ne peut plus longtemps être éloigné de sa patrie et de ceux qu'il aime. J'ose te l'affirmer par un serment. J'atteste Jupiter, le maître du ciel et de la terre, et ce foyer d'Ulysse où je suis, que tu verras l'accomplissement de toutes mes paroles : Ulysse reparaîtra dans le cours de cette même année; je dis plus, à la fin de ce mois, ou dès le jour qui le suivra. »

« Veuille le ciel accomplir ces paroles! dit la vertueuse Pénélope. Que de marques tu recevrais de ma bienveillance! chacun, à ta rencontre, te proclamerait heureux. Mais, hélas! l'avenir justifiera mes pressentiments; Ulysse ne rentrera point dans ce palais, et tu risques de n'y pas trouver les secours nécessaires pour retourner dans ta patrie. Il n'est plus ici d'Ulysse (lorsque nous l'y

vîmes jadis, n'était-ce donc pas une illusion?) il n'est plus ici d'Ulysse qui honore les étrangers dignes de cet accueil, et les renvoie sûrement dans leurs demeures. Cependant je vous l'ordonne, femmes, baignez les pieds de ce vieillard; ayez soin de lui former un lit de nos meilleurs tapis et de nos plus riches couvertures; qu'il s'y réchauffe et soit couché mollement jusqu'à l'aurore. Demain, dès qu'il sera levé, vous le mènerez au bain, vous le parfumerez d'essences; rafraîchi, il prendra dans cette salle son repas avec Télémaque. Malheur à l'esclave insolent qui lui manquera d'égards! en vain il frémira de rage; son châtiment sera tel, qu'il n'aura plus ici de fonctions à remplir. Car, ô mon hôte, comment justifierais-je à tes yeux l'éloge que tu m'as donné en me plaçant au dessus des autres femmes du côte de la raison et de la sagesse, si je t'admettais à nos repas couvert de lambeaux et souillé de cendre et de poussière? Notre vie est bornée à fort peu de jours. L'homme dur, instruit à l'inhumanité, est, aussi longtemps qu'il respire, l'objet de la haine et de l'horreur publiques : elles le poursuivent de malédictions, même après sa mort. Celui qui est humain, instruit à la bonté, peut être sûr que les étrangers répandent sa renommée en tous lieux, et que son nom sort de toutes les bouches accompagné de bénédictions. »

« Femme accomplie du fils de Laërte, répondit le héros, ah! les superbes habits, et les lits où l'on repose mollement me sont odieux

depuis le jour où, sillonnant les ondes, mon vaisseau armé de longs avirons s'éloigna de la Crète, et que ses monts glacés disparurent à mes regards. Laisse-moi donc continuer à m'étendre à terre, sur la plus vile couche, sans fermer la paupière : que de nuits je passai ainsi, impatient de voir naître la première lueur de l'aurore! Les bains n'ont plus pour moi de charme. Je ne souffrirai pas qu'aucune des femmes attachées à ce palais baigne les pieds d'un infortuné, à moins qu'il n'y en ait quelqu'une qui, accablée du fardeau de la vieillesse, ait l'exercice des vertus, et, comme moi, une longue expérience des ennuis et des maux de la vie : s'il était ici une telle femme, je consentirais qu'elle fît couler l'eau sur mes pieds. »

Pénélope charmée lui répond : « Cher étranger (car, de tous ceux que le sort conduisit dans mon palais, aucun ne m'a inspiré tant d'estime et d'attachement, n'a montré tant de sagesse, elle éclate dans chacune de tes paroles), cher étranger, j'ai une femme fort âgée, dont la prudence et le zèle me sont connus, qui fut la fidèle nourrice de celui que je pleure, qui l'éleva avec les plus tendres soins, et le reçut dans ses bras lorsque la mère de l'infortuné le mit au jour. C'est elle qui baignera tes pieds, quoiqu'elle n'ait plus qu'un souffle de vie. Lève-toi donc, sage Euryclée, et rends cet office à ce vieillard, qui, par l'âge et le malheur, est l'image de ton maître. Hélas! je me représente Ulysse (les Dieux savent dans quel endroit de la terre) tel que

cet étranger; tels sont déjà sa démarche pesante, ses bras défaillants. L'infortune précipite les pas des mortels vers la vieillesse. »

A ces mots, Euryclée se couvre le visage de ses mains; et, versant des larmes ardentes : « O mon fils! s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, ô mon fils, toi qui m'as délaissée, puis-je soutenir encore l'amertume de ton absence? De tous les humains, malgré ta piété, tu es donc le plus odieux à Jupiter? Jamais prince n'alluma tant d'offrandes ni ne répandit le sang de tant d'hécatombes choisies en l'honneur de celui qui lance le tonnerre; tu lui demandais tous les jours de parvenir à une paisible vieillesse, et d'avoir la consolation d'élever ton noble fils : et voici que ce Dieu, sourd à tes prières et à nos soupirs, t'éloigne pour jamais de ta demeure natale! Quand l'infortuné, en quelque contrée lointaine, arrive dans un palais, les femmes peut-être l'y poursuivent de leurs insultes, comme ces arrogantes viennent, ô vieillard, de t'accabler de leurs invectives. Aussi, voulant te dérober à tant d'outrages et d'insolences, ne leur permets-tu point de baigner tes pieds; moi, je vole au-devant de l'ordre que m'en donne la sage Pénélope : oui, je m'acquitterai de ce devoir autant pour obéir à ma maîtresse que pour l'amour de toi-même; car mon cœur est vivement ému; écoutes-en la cause, je vais te le dire. Un grand nombre d'étrangers malheureux sont venus dans ce palais; mais je n'en ai pas vu un seul qui offrît à un point aussi frappant que toi l'image d'Ulysse : c'est là sa stature,

sa démarche; les accents de sa voix et les tiens sont les mêmes.

« Bonne vieille, répond le prudent Ulysse, ton œil pénétrant ne t'a point trompée; il règne entre nous deux une parfaite ressemblance; tous ceux qui me connaissent assurent que celui qui m'a vu a vu Ulysse. »

Euryclée apporte une cuve éclatante destinée à baigner les pieds; elle y verse une eau fraîche et y fait couler ensuite celle qui vient de bouillir. Ulysse, assis près du feu, tourne subitement le dos à la lumière, craignant qu'Euryclée n'aperçût la cicatrice qu'il avait au-dessus du genou, et que son secret ne fût devoilé. Elle s'approche et commence à baigner les pieds de son maître : elle reconnaît la cicatrice.

Jadis, sur le mont Parnasse. il avait été blessé par la défense d'un sanglier, lorsqu'il se rendit chez son aïeul, le fameux Autolycus, qui l'emportait sur tous les hommes dans l'art de ravir par surprise un grand butin et d'en imposer par la feinte et par des serments ambigus, art qu'il tenait de Mercure, auquel il ne cessait d'offrir des sacrifices, et qui était le compagnon de tous ses pas. Ce chef était arrivé dans Ithaque au temps où sa fille venait de mettre au jour un fils, et il quittait le festin, lorsque Euryclée posant le nouveau né sur les genoux de ce roi : « Autolycus, dit-elle, nomme ton petit-fils, qui t'est si cher et dont tu as tant désiré la naissance. — Mes enfants, répond-il, son nom va sortir de ma bouche. Jusqu'à ce jour, j'ai fait sentir mon

courroux à une foule de mortels par toute la terre. Qu'il porte donc le nom d'Ulysse. Dès qu'il sera entré dans l'adolescence, qu'il vienne en Thessalie voir son aïeule dans mon palais, où je règne entouré de richesses; il sera comblé de présents, et je le renverrai satisfait. »

Ulysse, dès qu'il est sorti de l'enfance, va recevoir ces riches dons. Autolycus et ses fils lui prodiguent les embrassements et les caresses; Amphythée, l'aïeule du jeune prince, le serrant entre ses bras, lui baise le front et les yeux pleins de douceur. Autolycus ordonne à la troupe illustre de ses fils de préparer un festin. Soudain, amenant un taureau vigoureux, ils l'immolent, dépouillent la victime, et, la partageant, chargent des chairs les longs dards suspendus sur la braise ardente; ils distribuent les portions : le festin, où chacun jouit de l'abondance, dure tout le jour, et ne se termine qu'à l'arrivée des ombres épaisses de la nuit; alors seulement ils vont goûter les charmes du sommeil.

Mais dès que, couronnée de roses, l'Aurore se lève, tout part pour une grande chasse, et les fils d'Autolycus, et la meute nombreuse; le noble Ulysse les accompagne; ils gravissent le haut Parnasse couvert d'épaisses forêts, et bientôt parviennent aux chemins creux dont est coupée la cime, le domaine des vents. Le soleil, s'élevant dans le sein profond de la mer paisible, dardait avec rapidité ses nouveaux rayons sur les campagnes, lorsque les chasseurs arrivent dans une vallée, la meute qui, attirée par les traces

d'un animal féroce, volait devant eux, les fils d'Autolycus la suivant de près, et Ulysse, plein d'ardeur, agitant un long javelot, et touchant la meute. Là, un énorme sanglier était couché dans l'épaisseur d'un buisson impénétrable au souffle des vents humides, ainsi qu'aux rayons les plus ardents de l'astre du jour, et aux torrents précipités des cieux avec le plus d'impétuosité, un grand amas de feuilles jonchait la terre. Les rapides pas des chasseurs et de la nombreuse meute arrivant en tumulte retentissent à l'oreille de l'animal : soudain, élancé de l'antre, il est devant eux, hérissant les terribles crins de sa hure, montrant des yeux tout de flamme. Le jeune Ulysse, tenant d'un bras vigoureux sa longue lance, se précipite à lui, impatient de le percer : mais le sanglier, d'un coup oblique de sa défense, le frappe au-dessus du genou, et, sans parvenir à l'os, lui ouvre une large plaie. Ulysse, déjà intrépide, porte sa lance à l'endroit mortel, l'enfonce d'un bras ferme dans l'épaule de l'animal qui tombe dans la poussière avec un cri formidable; il expire. Les fils d'Autolycus, s'empressant à donner leurs soins à Ulysse, entourent de ligaments, selon les lois de l'art, la plaie du jeune héros, arrêtent, par le secret des chants magiques, le sang qui coulait à longs flots de pourpre, et se hâtent de le transporter dans le palais de leur père. Après qu'Autolycus et ses fils ont consacré tout leur zèle à la guerison de ce prince, ils le comblent des plus riches présents, et, charmés de lui, le renvoient joyeux dans son Ithaque chéri. Son

père et sa mère se réjouissent de le revoir, l'interrogent sur une foule d'objets, et, en particulier, sur cette cicatrice. Il leur raconte avec feu comment, sur le mont Parnasse, où il chassait avec les fils d'Autolycus, un monstrueux sanglier qu'il attaquait l'a blessé de sa blanche défense.

C'est la cicatrice que la vieille Euryclée touche et reconnaît. Ses mains laissent tomber le pied d'Ulysse dans la cuve : l'airain retentit, la cuve se renverse, l'eau répandue jaillit de toutes parts. Un sentiment mêlé de joie et de terreur trouble l'âme d'Euryclée; ses yeux se remplissent de pleurs, sa voix s'étouffe, sa respiration s'arrête. Enfin, portant la main au menton du héros : « Tu es Ulysse, je n'en doute point. O mon cher fils! je n'ai donc reconnu mon maître qu'après l'avoir touché de mes mains! » Elle dit, et l'œil tourné vers Pénélope, elle est prête à lui annoncer que ce palais possède un époux si longtemps désiré. La reine, par le pouvoir de Minerve, était livrée toute entière aux sentiments de son cœur, et ne s'apercevait point de ce qui se passait comme en sa présence. Mais Ulysse, serrant d'une main le cou d'Euryclée pour fermer le passage de sa voix, et de l'autre la tirant à lui :

« Ma nourrice, dit-il à voix basse, veux-tu me perdre! tu m'as fait sucer ta mamelle. Après avoir été, durant vingt années, jete d'infortunes en infortunes, je reviens enfin dans ma terre natale. Tu m'as reconnu, un Dieu l'a permis : garde-toi de parler, et qu'aucun ici n'apprenne de toi ce secret; ou, j'en

atteste le ciel, et je ne me souillerai point d'un parjure, si, favorisé des Dieux, j'immole mes fiers adversaires, je ne te respecterai point, toi ma nourrice, et qui m'es si chère, lorsque, exterminant mes indignes esclaves, je purgerai de leur race impure ce palais. »

« Mon fils, quelles paroles ont volé des tes lèvres? repartit la prudente Euryclée. Ignores-tu donc quelle est la fermeté de mon âme? Je garderai au fond de mon cœur ton secret, et ce cœur sera plus impénétrable que la roche ou le fer. Souviens-toi encore de cette promesse. Que les Dieux t'accordent la victoire sur tes insolents ennemis, et je te nommerai celles des femmes de ce palais qui te trahissent et celles qui t'honorent. »

« Nourrice, répond le héros, j'observe tout par moi-même, et rien ne m'échappe. Garde-moi seulement le secret et abandonne le reste aux Dieux. »

L'eau ayant été répandue, Euryclée sort pour préparer un autre bain. Elle baigne les pieds de son maître, et les arrose d'une huile odorante. Puis il rapproche son siége du feu pour se réchauffer, mais il a soin de bien couvrir sa cicatrice de ses vêtements.

« Etranger, dit alors Pénélope, je veux encore un peu t'interroger. Voici l'heure du sommeil, dont les charmes subjuguent même le malheureux. Quant a moi, les Dieux, sans intervalle, m'accablent du poids de la douleur. Le jour, l'œil attaché sur mes travaux et sur ceux de mes femmes, mes seules délices sont de soupirer et de laisser couler

mes larmes. La nuit, lorsque chacun dort, étendue sur ma couche, j'attends le sommeil; mais, loin que mes pleurs s'arrêtent, les chagrins en foule viennent assaillir avec plus de furie et dévorer le cœur de l'infortunée. Telle, aux premiers jours du printemps, la fille de Pandarus, la plaintive Philomèle, cachée entre les rameaux, sous l'ombrage le plus sombre, entonne ses accents douloureux, recommence toujours à rouler les cadences longues et variées qu'elle répand dans les airs, et dont retentit la forêt entière, regrettant toujours Ityle, ce fils qu'elle donna au roi Zéthus, son cher Ityle, auquel l'insensée ravit le jour par un coup imprudent et funeste : telle mon âme incertaine, troublée, passe sans relâche d'un sentiment à l'autre, et reprend celui qui vient de l'agiter. Je suis vivement combattue : dois-je demeurer auprès de mon fils, et, respectant le lit de mon époux et ma renommée, continuer de veiller sur nos biens, sur mes femmes et sur ce palais, ou enfin cessant de lutter contre ma destinée, dois-je accepter d'immenses dons, et suivre le plus illustre de nos rois? Tant que mon fils était dans l'âge faible de l'enfance, rien n'eût été capable de me déterminer à former d'autres nœuds et à quitter la maison de mon époux : maintenant qu'il est entré dans l'adolescence, il désire lui-même que je puisse me vaincre et prendre une résolution contraire, tant il est indigné de voir cette île au pillage de nos ennemis.

« Mais, écoute ce que j'ai vu en songe, sois-en l'interprète. Vingt oisons sont nourris

dans la cour de ce palais; je me plais quelquefois à les voir briser le grain doré, détrempé dans une eau limpide. Je les considérais, quand soudain un aigle terrible, au bec long et retors, se précipitant du sommet d'une montagne, fait de la troupe entière un affreux massacre; la cour est jonchée de leurs corps sanglants; il se perd dans l'espace immense des cieux. Ce n'était qu'un songe, cependant je poussais des gémissements, je versais des larmes : toutes les femmes les plus distinguées d'Ithaque me paraissaient rassemblées autour de moi pour me consoler, mais je ne cessais de déplorer la perte de ces oisons. L'aigle revole du haut des airs; et, se perchant sur le bord avancé du toit, il prend une voix humaine et me dit :

« — Calme ta douleur, fille illustre d'Icare. Ce n'est pas là un vain songe: c'est l'image d'un spectacle réel que t'annoncent les Dieux, et dont tu jouiras avec satisfaction. Ces oisons, nourris dans ta cour, sont la troupe des rivaux; moi qui pris la forme d'un aigle, je suis ton époux, qui revient enfin pour te délivrer d'eux et les ensevelir tous dans une mort sanglante.

« Il dit : le sommeil fuit de ma paupière; je porte mes regards dans la cour, et je vois à leur place accoutumée ces oisons écrasant du bec le grain qu'ils prenaient d'un bassin. »

« O reine! repartit Ulysse, il ne faut point donner à ton songe une autre interprétation: Ulysse te déclare lui-même comment il va l'accomplir. La perte des rivaux est manifeste; aucun d'entre eux ne pourra se dé-

rober à la mort que leur prépare le destin.»

« Les songes sont impénétrables, reprit Pénélope; leur langage est vague et obscur, ils ne sont pas toujours vérifiés par l'événement. Deux portes s'ouvrent à ces légers fantômes: l'une est d'ivoire et n'envoie aux mortels que des songes trompeurs; à travers l'autre, qui est de corne polie et transparente, arrivent (s'il est quelque mortel aux yeux duquel elles se soient offertes) des images certaines. Je ne puis croire que mon songe soit venu de ce lieu. Ah! que cette apparition serait fortunée pour moi et pour mon fils!— Je dois bannir de mon esprit ces illusions; écoute; souviens-toi de ces paroles. Je touche à ce jour fatal où je serai contrainte à quitter pour jamais le palais d'Ulysse. Je proposerai aux rivaux une lutte sans doute bien difficile. Qu'on range dans la cour les douze piliers d'airain que l'infortuné élevait avec autant d'art que l'on place un gouvernail; à travers les bagues dont ils sont le soutien, volait, d'une très longue distance, sa flèche toujours sûre et rapide. En ce temps, elles serviront à éprouver la force et l'adresse de ceux qui s'obstinent à solliciter ma main. Si quelqu'un peut réussir à tendre l'arc fameux d'Ulysse, et si sa flèche traverse les douze bagues, qu'il soit le vainqueur; qu'il m'emmène dans sa demeure, loin, hélas! de ce palais où s'écoula ma jeunesse, autrefois le séjour des richesses et du bonheur, et dont le souvenir se retracera souvent à ma mémoire, jusque dans mes songes! »

« O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laërte!

répond ce chef plein de statagèmes, propose-leur sans délai ce combat. Avant qu'aucun de ces rivaux insolents et amollis soit parvenu à courber cet arc, avant qu'aucun de leurs traits ait franchi les bagues, le prudent Ulysse frappera tes regards dans ce palais.»

«Etranger, dit Penélope, si tu voulais prolonger le charme que j'éprouve à t'entretenir, le sommeil, cette nuit, ne s'épancherait point sur ma paupière. Mais l'homme est trop faible pour en soutenir une privation continuelle; il doit en tout respecter les bornes que les Dieux assignèrent aux mortels sur cette terre. Je vais donc remonter à mon appartement, et me jeter sur ma couche, où règne la plainte, et qui est toujours noyée de mes larmes depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom que je prononce avec horreur. Là, j'attendrai le repos : toi, goûte le sommeil sous notre toit, et puisque tu le veux, que tes mains ou celles de mes serviteurs te préparent à terre une humble couche. »

En achevant ces mots, elle remonte à son appartement, suivie de ses femmes. Jusqu'à ce qu'un tranquille sommeil lui soit envoyé par Minerve, ses larmes coulent, et son cœur est ouvert aux tristes et continuels regrets qu'elle donnait à Ulysse son époux.

CHANT XX

Ulysse, dans le vestibule du palais, se forme le plus humble lit. Il étend à terre une peau de bœuf dure et non préparée, et la couvre de celles de nombreuses brebis, immolées par les rivaux. Il reposait sur cette couche; Eurynome jette sur lui un manteau. Là, l'œil ouvert, il songeait aux moyens d'assouvir sa vengeance.

Cependant, les femmes de Pénélope sortent, comme toutes les nuits, de leur appartement pour s'abandonner à ces hommes pervers : elles se livraient à l'envi aux bruyants éclats de rire et de l'allégresse. Ulysse bouillonne de courroux. Il est irrésolu : se précipitera-t-il de sa couche, et punissant toutes ces viles esclaves, les frappera-t-il d'une mort soudaine? ou leur permettra-t-il de goûter avec les plus audacieux des hommes ces derniers transports, suivis bientôt du trépas? Son cœur frémissait au dedans de lui. Comme une lice hardie, marchant autour de ses petits encore délicats et tendres, pousse de longs hurlements contre un inconnu, et brûle de combattre : ainsi rugissait le cœur du héros, las de supporter d'indignes attentats. Mais, se frappant le sein, il impose silence à ces mouvements impétueux :

« Calme-toi, mon cœur; tu supportas des ontrages plus terribles le jour qu'à tes yeux le cyclope, qui semblait indomptable, dévora

tes braves compagnons; tu les supportas avec courage, jusqu'à ce que ta prudence t'eût tiré du fond de cet antre, où ta mort paraissait infaillible. »

C'est ainsi qu'Ulysse réprimande son cœur, qui, soudain, tranquille et comme enchaîné, étouffe jusqu'au moindre murmure. Lui, cependant, se roule sur sa couche. Comme, dans un grand sacrifice, on tourne çà et là avec impétuosité, sur la flamme éclatante, des entrailles remplies de graisse et de sang, dans l'impatiente ardeur de les servir pour le festin, dont l'heure commence : ainsi Ulysse se roulait de tous côtés sur sa couche, songeant aux moyens de lutter seul contre ses insolents et nombreux ennemis. Soudain Minerve, descendue des cieux, lui apparaît sous la forme d'une mortelle; et, se penchant sur la tête du héros : « O le plus infortuné des hommes! dit-elle, pourquoi passer ainsi la nuit sans fermer la paupière? Te voici dans ton palais, près de ton épouse fidèle, et d'un fils que chacun demanderait aux Dieux pour rejeton. »

« Je reconnais, ô déesse, la vérité de tes paroles, répond le prudent Ulysse. Mais peux-tu m'en blâmer? Je songe, non sans quelque inquiétude, comment je pourrai, étant seul, lever le bras contre ces chefs pleins d'orgueil et d'arrogance, toujours rassemblés en foule dans mon palais. De plus grands obstacles se présentent encore à mon esprit. Quand même, par la volonté de Jupiter et par la tienne, j'immolerais cette cohorte d'ennemis, comment me soustraire à

leurs vengeurs? Considère, je t'en conjure, tous ces périls.

« Homme trop défiant, repartit Minerve, un simple mortel, dont la force et la prudence sont si bornées, inspire, dans les dangers, à son compagnon une entière intrépidité : et je ne puis te rassurer, moi déesse, moi qui te chéris, qui veille sur toi dans tous les travaux où ta valeur s'engage! Il faut donc t'apprendre quelle est ma puissance. Fussions-nous entourés de cinquante cohortes armées du glaive de Mars et brûlant de t'immoler, sache que tous leurs troupeaux, fuyant à travers les campagnes, seraient ta dépouille. Laisse le sommeil s'emparer de toi; il est accablant de ne pas fermer l'œil la nuit entière. Tu vas sortir du sein de tant de malheurs. »

Elle dit, et ne revole dans l'Olympe qu'après avoir vu le sommeil enchanteur qu'elle a fait couler sur la paupière du héros dissiper de son âme les soucis amers, délier doucement ses membres, et le plonger dans un profond repos. Mais le sommeil fuit tout à coup des yeux de la reine; assise sur sa molle couche, elle verse des larmes. Après qu'elle s'en est rassasiée, elle invoque la chaste Diane en ces mots : « O déesse que je révère! Diane, fille de Jupiter, que tardes-tu? perce en cet instant mon cœur d'une de tes fleches, ou qu'une tempête, m'enlevant à travers les routes de l'air, m'ensevelisse dans les abîmes profonds où roule l'Océan! Ainsi disparurent les filles de Pandarus, privées par les Dieux des auteurs de leur naissance, orphelines dans le palais de leur père. Vénus les nourrit de lait,

de miel et d'un nectar exquis. Junon leur donna cette beauté qui rehausse la sagesse, et par laquelle elles effaçaient toutes les femmes, elles reçurent de Diane une taille majestueuse, de Minerve l'intelligence et l'industrie. Déjà Vénus était allée sur l'Olympe élevé prier Jupiter de leur accorder les dons précieux d'un hymen fortuné, implorait en leur faveur le Dieu qui gouverne le tonnerre. et à l'insu duquel ne se répandent sur les mortels ni les biens ni les maux; tout à coup les Harpies invisibles ravirent ces princesses et les livrèrent à l'esclavage des Furies. Dieux! qu'ainsi je disparaisse de la terre! Diane, hâte-toi, frappe-moi d'une mort soudaine, afin que j'emporte l'image d'Ulysse dans le séjour des ténèbres et de l'horreur, et que je ne sois pas réduite à être la satisfaction d'un second époux, qui ne pourrait qu'être fort inférieur à ce héros. Heureux encore l'infortuné dont les jours entiers s'écoulent dans les gémissements et les larmes, mais dont l'âme, durant la nuit, est calmée par le sommeil, le sommeil qui, s'épanchant sur la paupière, éteint le souvenir et du bonheur et des disgrâces! Pour moi, les Dieux troublent mon repos même par de vains fantômes. Cette nuit encore, j'ai vu mon époux tel qu'il était à son départ; mon cœur éprouvait une joie inexprimable, je croyais le posséder lui-même, et non voir une image trompeuse et fugitive. »

Comme elle achevait ces mots, l'Aurore est assise sur son trône d'or. La voix de la reine éplorée frappe l'oreille attentive d'U-

lysse. Il croit qu'elle l'a reconnu ; et il lui semble déjà qu'elle va paraître à ses yeux et le nommer son époux. Il s'élance de sa couche, se hâte de mettre à l'écart la peau de bœuf sur laquelle il sommeilla, plie les autres peaux, la couverture, et les pose sur un siége ; puis il porte les bras vers le ciel, sa bouche implore les Dieux : « Grand Jupiter, et vous tous, habitants de l'Olympe, si, après m'avoir affligé de maux sans nombre, vous me conduisîtes vous-mêmes, à travers les terres et les mers, au sein de ma patrie, oh ! faites prononcer un heureux augure à quelqu'un de ceux qui veillent dans ce palais ! et toi, Jupiter, daigne montrer dans les cieux un prodige, signe de ta protection ! »

A peine Jupiter a-t-il entendu la prière du héros, que ses tonnerres roulent à grand bruit du haut de l'Olympe éblouissant. L'espoir se ranime dans Ulysse, son cœur bat de joie. Au même temps son oreille est frappée d'un augure heureux, parti de la bouche d'une esclave qui broyait le grain non loin de ce lieu, où étaient les meules du pasteur des peuples. Chaque jour douze femmes vigilantes étaient consacrées à moudre l'orge et le froment, la force de l'homme. Toutes les autres dormaient, ayant fini leur labeur ; celle-ci, qui était la plus faible, ne songeait point encore au repos. Aux coups de la foudre, elle arrête sa meule ; et ces mots, augure propice pour son roi, sortent de ses lèvres :

« Grand Jupiter, toi qui règnes sur les Dieux et sur les mortels, avec quel fracas

gronde ta foudre au haut de l'Olympe étoilé, où il ne flotte aucun nuage! Sans doute, c'est un signe favorable pour quelqu'un des humains. Ah! veuille exaucer le vœu d'une esclave infortunée! Qu'aujourd'hui, dans ce palais d'Ulysse, les amants de la reine fassent le dernier de tous leurs somptueux festins, oui, le dernier; eux pour qui j'ai usé mes forces et suis devenue une ombre en me consumant dans le pénible labeur de la meule! Qu'aujourd'hui tombe pour eux la dernière victime! »

Ulysse, charmé d'entendre ce bon augure et la foudre de Jupiter, ne doute plus qu'il n'exerce bientôt sa vengeance sur les coupables.

Déjà toutes les femmes du palais se rassemblent, allument de grands feux; partout règne l'indompté Vulcain. Télémaque, s'élançant de sa couche, et couvert de ses vêtements, est semblable aux immortels; il a chausse ses brodequins brillants, ceint un glaive acéré, et, tenant sa forte lance dont l'airain aigu jetait une vive flamme, il paraît sur le seuil de la salle : « Ma bonne mère, dit-il à Euryclée, mon hôte a-t-il été honoré? lui a-t-on préparé avec soin une couche? lui a-t-on présenté des aliments? ou n'aurait-on pas daigné songer à sa personne? Car, pour la reine ma mère, elle est remplie de prudence; mais elle prodigue quelquefois les plus grandes distinctions à un homme qui le mérite peu, tandis qu'elle écarte l'étranger digne de l'accueil le plus amical et des plus grands honneurs. »

« Mon fils, répondit la sage Euryclée, n'accuse point l'innocent; ta mère, en ce jour, ne peut essuyer de reproche. Assis en ce lieu, ton hôte s'est abreuvé de vin au gré de ses désirs; il a déclaré qu'il n'avait plus aucun besoin d'aliment; ta mère l'a sollicité à ce sujet. Lorsqu'il a paru enfin vouloir goûter le repos, elle a ordonné à ses femmes de lui préparer une couche; mais lui, comme un infortuné que rejettent les Dieux, il a refusé de dormir sur des tapis; il a étendu à terre, dans le vestibule, une peau dure de bœuf, et quelques peaux de brebis; ça été été là sa couche; nous avons eu l'attention de jeter sur lui un manteau. »

Le javelot à la main, Télémaque sort, et court se rendre à la place publique, où les citoyens étaient assemblés; deux chiens agiles marchaient sur ses traces. Cependant la fille d'Ops, la vénérable Euryclée, excite la vigilance de toutes les femmes du palais :

« Hâtez-vous; armées de brosses, arrosez et nettoyez la salle; couvrez de tapis de pourpre les siéges brillants; vous, les éponges en main, rendez à toutes les tables leur éclat; vous, purifiez les urnes, les superbes coupes; vous enfin, courez puiser l'eau à la fontaine, et l'apportez sans retard; car les princes, j'en suis sûre, ne seront pas longtemps éloignés; ils paraîtront avant la fin de l'aube. Ce jour est pour toute l'île une grande fête. »

Elle parle, et l'on obéit. Vingt de ces femmes vont puiser l'eau à la fontaine profonde et noire; les autres remplissent avec soin

dans la maison l'office prescrit. Déjà les serviteurs audacieux des chefs arrivent, et, d'un bras robuste et exercé, ils fendent le hêtre pour préparer le festin. Les femmes reviennent de la fontaine. Bientôt vient Eumée, conduisant trois porcs, les meilleurs de son troupeau; il les laisse paître dans la vaste cour, et, voyant Ulysse, il l'aborde d'un ton amical : « Etranger, a-t-on ici pour toi plus de respect? ou ne cesses-tu pas d'essuyer dans le palais d'Ulysse le mépris et l'insulte? »

« Ah! mon cher Eumée, répond le fils de Laërte, puissent les Dieux punir bientôt les outrages et les infamies que les plus pervers des hommes commettent dans une demeure étrangère, sans aucune ombre de pudeur! »

Tandis qu'ils s'entretenaient, s'avance Mélanthe, amenant, pour le festin des amants de Pénélope, les plus belles chèvres de ses troupeaux; deux bergers le suivaient; ils attachent les chèvres sous le portique sonore. Mélanthe, se tournant vers Ulysse, lui tient ce discours insolent : « Te voilà encore, ô étranger! tu ne cesseras point de fatiguer les chefs de tes importunes prières! As-tu donc résolu de t'établir pour jamais dans cette maison? Je le vois, nous ne nous séparerons point que tu n'aies senti la force de mon bras. Rien de plus indécent que de te voir toujours mendier à cette porte. N'est-il pas d'autres tables où tu puisses étaler ta misère? »

Le sage Ulysse balance la tête sans daigner lui répondre une parole, et son âme brûle de faire éclater sa vengeance.

Enfin, après les deux autres pasteurs, arrive aussi Philète, homme distingué, intendant des troupeaux d'Ulysse : il conduisait pour le festin une génisse grasse et de belles chèvres. Des mariniers, toujours prêts à franchir ce passage, l'ont transporté, lui et ses victimes, des bords de Céphalénie, continent voisin. Il attache la génisse et les chèvres sous le portique ; s'approchant d'Eumée, il garde quelque temps le silence ; puis il l'interroge en ces mots : « Quel est donc, ô pasteur, cet hôte que vient de recevoir notre demeure? sais-tu son nom? en quel climat sont les siens et ses champs paternels? L'infortuné! qu'il a de ressemblance avec le roi notre maître! Ah! dans quels malheurs les Dieux précipitent la race errante des mortels, puisqu'ils ont tissu de jours amers la vie même des rois! »

En disant ces mots, il s'avance vers Ulysse; et, lui prenant la main avec affection, il exprime ainsi les sentiments de son cœur : « Je te salue étranger, mon père; puisse la félicité couronner au moins tes derniers jours! quant à ce moment, tu plies sous le faix de nombreuses infortunes. O Jupiter, es-tu donc le plus impitoyable des Dieux? Après avoir donné la naissance aux mortels, tu n'as d'eux aucune compassion, et tu les condamnes tous aux souffrances et aux calamités. J'ai tressailli à ton aspect, ô étranger; mes yeux se sont remplis de larmes; telle est la vivacité avec laquelle tu m'as retracé l'image d'Ulysse : je crois le voir couvert de semblables lambeaux, errer

comme toi parmi les peuples, pourvu toutefois qu'il jouisse encore de la lumière du soleil. S'il n'est plus, si déjà les rives du Styx possèdent son ombre, ô malheureux que je suis! j'ai donc perdu cet Ulysse, le meilleur des maîtres! Je n'étais qu'un enfant; il me confia ses troupeaux de bœufs dans les champs de Céphalénie. Ils ont tellement prospéré entre mes mains, qu'on peut à peine les compter; ainsi pullulent les épis; jamais, jamais pasteur ne vit multiplier autant la race paisible au front majestueux. Mais des étrangers me forcent à leur amener ici, pour leurs festins, les meilleures victimes; ils n'ont, dans la maison de mon maître, pas le moindre égard pour son jeune fils; ils ne tremblent pas même à la pensée de la vengeance des Dieux; oui, leur audace va jusqu'à vouloir se partager la dépouille de ce roi, que nous attendons, hélas! si vainement. Oh! combien mon cœur a éprouvé de combats! Sans doute il serait très criminel, aussi longtemps que le fils de ce mortel chéri respire, de fuir avec ses troupeaux, pour chercher un asile chez un autre peuple; mais quoi! il est bien dur, il est insupportable de veiller sur des troupeaux devenus étrangers pour moi, de consumer ici des jours malheureux. Et sois sûr (car on ne saurait plus souffrir tant d'injustices), que je me serais réfugié il y a longtemps chez quelque autre des rois magnanimes de la Grèce, si je n'attendais encore cet infortuné; j'espère toujours qu'il viendra enfin (les Dieux savent de quel coin de la terre)

chasser de son palais une troupe si téméraire. »

« Berger, repartit Ulysse, l'apparence en toi n'est pas trompeuse ; je vois que tu n'as rien de la perversité et de la folie humaine ; et que la prudence gouverne tes actions. Je veux donc t'apprendre une nouvelle importante ; bien plus, je te la confirme par un serment. J'en prends à témoin Jupiter, ce toit hospitalier et ce foyer du sage Ulysse, mon asile ; Ulysse, toi présent, ne tardera pas à reparaître dans cette demeure ; et, puisque tu le désires, tes yeux verront tomber sous ses coups ceux qui s'érigent ici en maîtres impérieux. »

« O étranger, s'écrie le berger étonné et attendri, veuille Jupiter accomplir cette grande promesse ! Tu verrais quels seraient mon courage et la force de mon bras. Eumée demande avec la même ardeur a tous les Dieux que le sage Ulysse reparaisse promptement dans sa demeure. »

Cependant les chefs, en secret, ne se lassaient point de tramer la mort de Télémaque. Tout à coup paraît à leur gauche l'oiseau qui plane dans les nues, un aigle tenant entre ses serres une colombe tremblante. « Mes amis, leur dit Amphinome, jamais ce complot n'aura pour nous une heureuse issue : Télémaque vivra. Ne songeons qu'à nous livrer aux plaisirs du festin. »

Il dit, et le festin seul les occupe. Ils entrent dans le palais du roi, deposent leurs manteaux. Ils immolent pour leur sacrifice et pour leur repas de grandes brebis, de-

grasses chèvres; le sang des porcs ruisselle, l'honneur du troupeau, la génisse, tombe. On partage les entrailles préparées par le feu; le vin remplit les urnes profondes. Eumée porte de toutes parts les coupes; Philète, chef des bergers, s'avance chargé de belles corbeilles, et distribue les fruits de Cérès, Mélanthe puise dans les urnes. Tous les princes s'abandonnaient aux charmes du festin.

Mais Télémaque, l'esprit occupé de stratagèmes, fait entrer Ulysse dans la salle, le place près de la porte sur un siége informe et devant une table vile, lui apporte une part des entrailles, et versant pour lui du vin dans une coupe d'or : « Assis en ce lieu, dit-il, bon vieillard, participe, comme les chefs, au festin; ne redoute ni les railleries, ni les insultes de ces princes; c'est moi qui te défendrai contre la troupe entière. Ce n'est point ici un domicile public; c'est le palais d'Ulysse; j'y dois régner après lui, telle fut sa volonté. Vous donc, princes, gardez-vous de toute action ou de toute parole outrageante; craignez d'exciter ici la discorde et les combats. »

Au courage du jeune Télémaque, ils mordent leurs lèvres de rage; l'étonnement les réduit au silence. « Chefs illustres, dit enfin Antinoüs, il faut bien nous soumettre aux ordres de Télémaque, quelque orgueil qui éclate dans son discours, car il est accompagné de terribles menaces. Il jouit sans doute de la protection de Jupiter; sans cela, quoique, orateur véhément, il soit doué d'une

voix sonore, nous serions déjà parvenus à la rendre muette. » Il dit. Télémaque ne lui oppose que le mépris.

Mais déjà les hérauts conduisaient à travers la ville une hécatombe, et de toutes parts le peuple se rassemblait dans un sombre bocage consacré au Dieu dont on célébrait la fête, Apollon, qui lance les traits ailés.

D'un autre côté, dans le palais d'Ulysse, la flamme ayant préparé les chairs des victimes, et les portions étant distribuées, tous participaient à ce festin solennel. Les serviteurs apportent à Ulysse une portion égale à celle des princes ; ainsi l'avait ordonné le fils de ce héros.

Cependant Minerve ne réprime pas entièrement l'insolence des amants de Pénélope ; elle veut que la douleur et le courroux d'Ulysse, pénétrant plus profondément dans son cœur, éclatent avec une force plus terrible. Il y avait parmi ces chefs un jeune homme nourri dans l'orgueil et l'audace; Ctésippe était son nom, Samé sa patrie : fier des richesses de son père, il avait la témérité de prétendre à la possession de l'épouse du héros. C'est lui qui élève la voix au milieu de cette assemblée d'hommes superbes :

« Ecoutez-moi, nobles amants de la reine. Cet étranger, depuis assez longtemps, partage avec égalité nos festins; après tout, quoi de plus convenable? Il serait malhonnête, injuste, de ne pas bien accueillir les hôtes de Télémaque, quelque vil que soit leur état. Je veux donc que cet étranger re-

çoive aussi de ma main une marque d'honneur, un présent dont il pourra gratifier le baigneur ou quelque autre des serviteurs du divin Ulysse. »

En même temps sa main, tirant d'un panier un pied de bœuf, le lance avec vigueur au héros, qui, par un léger mouvement de tête, évite le coup; un ris amer, présage sinistre, s'exprime dans ses traits; le pied va frapper le mur.

Télémaque réprime ce chef par ces paroles menaçantes: « Ctésippe, rends-en grâce au sort, tu n'as pas atteint l'étranger, il a évité le coup; si tu l'eusses frappé, j'atteste le ciel que ma lance t'aurait percé le cœur, et qu'ici ton père, au lieu de ton hymen, aurait célébré tes funérailles. Je le déclare, que personne, dans ce palais, ne fasse éclater de nouvelles insolences: ma raison a mûri; mon œil éclaire le bien et le mal; trop longtemps a duré mon enfance. Témoin de vos excès, j'ai tout souffert patiemment jusqu'à ce jour; sous mes yeux vous avez égorgé mes troupeaux, épuisé la graisse de mes champs et le jus de mes vignobles : seul, il est bien difficile de lutter contre une troupe nombreuse. Mais cessez, ô vous qui m'avez juré une haine mortelle, cessez de multiplier encore ces désordres. Voulez-vous plonger le fer dans mon cœur, je me plaindrai beaucoup moins de ce destin; oui, mourrons plutôt que de souffrir plus longtemps ces horribles attentats, de voir mes hôtes maltraités, nos esclaves traînées indignement par vos mains, et déshonorées pour l'opprobre éternel de ce palais.»

Tous demeurent muets à ces paroles. Le fils de Damastor, Agélaüs, rompt enfin le silence. « Amis, dit-il, le discours de Télémaque est rempli d'équité; qu'il n'excite point notre courroux; bannissons la discorde. Ne portez plus la main sur cet étranger; respectez tous les serviteurs du grand Ulysse. Je vais donner avec douceur à Télémaque et à sa mère, s'ils veulent l'agréer, un conseil utile. Tant que nous pouvions espérer de revoir le prudent Ulysse, on n'a pu vous blâmer d'être indécis, et de nous retenir, par votre obstination, dans ce palais: qu'Ulysse fût revenu, que ces foyers eussent reçu leur maître, chacun eût exalté votre sagesse. Mais il est manifeste qu'il ne faut plus même parler de son retour. Va donc trouver ta mère; et que tes pressantes sollicitations la déterminent à donner sa main à celui qui, par ses qualités distinguées et par l'éclat de ses dons, méritera de l'obtenir: alors tu entreras en possession de toutes les richesses de ton père; tu ne songeras qu'à te réjouir; tu auras toujours la coupe en main; toujours fumera pour toi la chair des victimes. Ta mère s'éloignera et te cédera ce palais.—J'en jure par Jupiter, lui répond Télémaque avec sagesse, j'en jure par les infortunes de mon père, qui a péri loin d'Ithaque, ou qui porte encore quelque part ses pas errants; ce n'est pas moi, Agélaüs, qui m'oppose à l'hymen de ma mère; désormais je l'exhorte fortement à épouser celui qui pourra lui plaire, et dont le cœur généreux lui procurera le plus heureux destin. Mais l'amour et le respect ne me per-

mettent point d'employer une parole dure pour la bannir de ce palais. Me gardent les Dieux de cette impiété! »

Ainsi parla Télémaque. Minerve, aliénant l'esprit des amants de la reine, excite parmi eux des ris immodérés qui font retentir tout le palais. Mais déjà le rire était étranger sur leurs lèvres; les chairs des victimes s'ensanglantaient sous leurs dents; les yeux de ces hommes superbes se remplissaient de larmes involontaires, et le deuil, avant-coureur de leur sort, régnait au fond de leurs âmes.

Alors Théoclymène, instruit dans l'art des augures, se lève. « Ah! malheureux, s'écrie-t-il, quel changement soudain! que vous est-il arrivé de funeste? Un nuage sombre vous environne de toutes parts; des hurlements éclatent; vos joues sont inondées de larmes, le sang ruisselle à longs flots sur les murs et sur les colonnes; le portique et la cour sont remplis d'ombres qui, dans une obscure nuit, courent se précipiter au fond du noir Eurèbe; le soleil n'est plus, et de la demeure de Pluton se répandent encore d'affreuses ténèbres. »

Ces avertissements sont vains; leurs ris, dont il est l'objet, se renouvellent en longs éclats. Le fils de Polybe, Eurymaque, prenant la parole : « La frénésie, dit-il, s'empare de cet étranger arrivé d'un autre monde. Esclaves, hâtez-vous; qu'on le jette hors des portes pour le conduire à la place publique, puisqu'il prend ici le grand jour pour la nuit. »

Théoclymène lui répond : « Eurymaque,

garde tes conducteurs, quant à moi, je vois, j'entends, je marche, et ma raison juge mieux encore. Je saurai trouver seul ma route hors de ce palais; et j'en sors avec plaisir : car j'entrevois les malheurs prêts à fondre sur vos têtes, malheurs auxquels ne se dérobera pas un de vous, hommes téméraires, qui, dans la demeure d'un héros égal aux Dieux, couvrez d'outrages les étrangers, et commettez chaque jour la violence et l'injustice. » En même temps il sort du palais, et se rend chez Pirée, qui le reçoit avec joie.

Tous les princes arrêtent l'un sur l'autre leurs regards; et, pour irriter Télémaque, ses hôtes sont l'objet de leurs sarcasmes. « Télémaque, dit l'un de ces hommes vains, jamais en étrangers on ne fut aussi malheureux que toi. Quel misérable personnage tu viens d'accueillir, dans ce mendiant, près de périr de faim et de soif, sans industrie ni valeur, fardeau impur de la terre! Et cet autre, non moins inconnu, qui se lève enfin pour faire le prophète! Veux-tu me croire? tu auras lieu de t'en féliciter; jetons ces deux étrangers dans un vaisseau aux nombreuses rames, qui les conduise aux bords de la Sicile; si tu les vends, ta fortune est assurée. »

Télémaque dédaigne de répondre à ces invectives; il attache en silence l'œil sur son père, et il est toujours plus impatient de recevoir enfin le signal de tomber, le fer à la main, sur les plus arrogants des hommes.

En face de la salle, la vertueuse Pénélope, placée sur un siége superbe à la porte du gynécée, prêtait l'oreille aux discours de ces

rivaux. Leur allégresse et leurs risées animaient ce festin splendide; ils avaient fait ruisseler à grands flots le sang des victimes; mais on ne vit jamais de festin plus sinistre que celui où la déesse et le héros allaient les inviter, et qui devait changer leur allégresse en un sombre deuil, juste punition des plus odieux forfaits.

CHANT XXI

Minerve excite la sage Pénélope à poser dans le palais d'Ulysse, au milieu des rivaux, l'arc de ce héros et les bagues éclatantes, la déesse voulant les inviter à se disputer le plus noble prix, et ouvrir le champ du carnage. La fille d'Icare monte le long degré qui mène à son appartement; prenant une belle clef d'airain courbée en faucille, au manche d'ivoire, elle se rend, suivie de ses femmes, dans une enceinte reculée, où les trésors les plus précieux du roi étaient gardés avec soin : l'or, l'airain et le fer ouvragé. Là, reposait l'arc fameux et terrible d'Ulysse ; à côté de l'arc était l'immense carquois, chargé de flèches mortelles.

Cette arme était un gage ancien et précieux de l'amitié d'un héros semblable aux immortels, le fils d'Euryte, Iphite, venu dans la Messénie; Ulysse l'y rencontra dans le palais du vaillant Orsiloque, où il sollicitait la réparation d'un tort public, des vaisseaux Messéniens ayant ravi d'Ithaque trois cents brebis avec leurs bergers; à peine entré dans l'adolescence, il avait fait cette longue route, député de son pays, et méritant déjà la confiance de son père et de tous les vieillards de l'île. Iphite voyageait pour réclamer douze juments qui l'emportaient sur leur race par leur force et leur légèreté, et autant de mules, leurs vigoureux nourrissons; course

fatale qui le conduisit au tombeau : ce mortel invincible, illustré par tant de hauts faits, le fils de Jupiter, Hercule, au mépris de la vengeance des Dieux, de l'hospitalité sacrée et de la table où il l'avait fait asseoir, retint les juments incomparables dont il était le ravisseur, et lui ôta le jour par une insigne perfidie.

C'est dans cette course qu'Iphite, rencontrant le jeune Ulysse, lui donna l'arc que son père, le grand Euryte, avait porté dans les combats, et qu'en mourant il avait laissé dans son palais, entre les mains d'un fils chéri. Ulysse, à son tour, lui fit présent d'un glaive et d'une lance, gages d'une amitié que le sort ne leur permit point de cultiver ; ils ne se reçurent jamais sous leur toît et à leur table, Iphite, après cette entrevue, ayant péri par le bras du fils de Jupiter, le magnanime Iphite, de la main duquel Ulysse tenait cet arc. Lorsqu'il allait, à travers les ondes, affronter aux bords lointains les périls de la guerre, il laissait dans son palais cette arme révérée, souvenir d'un ami si cher ; on l'en voyait souvent chargé dans l'île d'Ithaque.

La vertueuse Pénélope arrive enfin au fond du palais sur un seuil de chêne, poli avec art, aligné au cordeau, et devant de longues colonnes et des portes éclatantes, monument antique, ouvrage d'un architecte fameux. Elle ne balance plus ; sa main dégage promptement la courroie liée à l'anneau, dirige la clef dans la serrure ; le verrou fuit, et les superbes battants volent des deux parts avec un long mugissement, comme beugle

un taureau paissant dans la prairie : tel est le son terrible de ces hautes et larges portes, frappée par l'instrument d'airain et ouvertes en un moment. Pénélope entre, s'élève sur une estrade où était rangés avec soin, dans des coffres précieux, des vêtements qui exhalaient un doux parfum. Tendant le bras, elle détache l'arc du mur, s'assied, et, le posant sur ses genoux, elle sanglote à haute voix ; elle tire enfin de l'étui brillant l'arme du roi. Après avoir soulagé son cœur par ce torrent de larmes, elle se rend vers les rivaux, tenant l'arc formidable, et le carquois chargé de traits, source de gémissements et de deuil. Ses femmes portent sur ses pas un coffret rempli de bagues de fer et d'airain, qui servirent aux nobles jeux du roi d'Ithaque. La reine s'arrête sur le seuil de la salle : un voile blanc couvre légèrement ses traits : placée entre deux de ses femmes les plus vénérables :

« Ecoutez-moi, dit-elle avec majesté, chefs superbes, vous qui, durant la trop longue absence de mon époux, êtes venus en foule assaillir ce palais, et, ne pouvant alléguer d'autre prétexte de votre entreprise que le désir de vous disputer ma possession, vous y livrez à de continuels festins et tenez toujours en main la coupe ; puisque voici le jour où je dois être le prix qui couronne vos vœux, je dépose, ô rivaux, au milieu de vous, l'arc fameux du divin Ulysse. Celui qui tendra cet arc, et dont la flèche rapide traversera les douze bagues, obtiendra que je le suive dans sa demeure ; j'abandonnerai ce

palais où j'entrai au printemps de ma vie, ce palais, séjour alors de l'opulence et de la félicité, et dont le souvenir se retracera souvent à mon esprit, même dans mes songes. »

Elle dit, et ordonne à Eumée, noble chef des pasteurs, de placer au milieu de la troupe l'arc et les bagues éclatantes. Eumée, fondant en pleurs, reçoit l'arme, et la pose dans la salle. Philète, à l'aspect de l'arc de son maître, répand aussi des larmes. Mais Antinoüs s'emporte contre eux ; « Pâtres stupides, dont l'œil ne voit pas au delà du jour, ah ! malheureux, parlez, pourquoi pousser des sanglots, et augmenter la douleur profonde où cette épouse n'est que trop ensevelie depuis qu'elle a perdu l'époux qu'elle adore? Prenez en repos votre part du festin, ou allez vous lamenter hors de cette porte, et nous laissez cet arc indomptable, objet de la lutte pénible de tant de rivaux ; car je doute qu'on parvienne à le tendre sans de grands efforts. Il n'est point parmi nous de héros tel que le fils de Laërte. Mes yeux jadis le virent; je n'étais alors qu'un enfant, mais son image vit encore dans mon âme. »

Il dit, et se flatte au fond du cœur d'être le seul qui tendra cet arc et remportera le triomphe ; mais c'est lui qui, le premier, en la recevant dans son sein, reconnaîtra la flèche d'Ulysse, de ce chef qu'il a si longtemps outragé en régnant dans ce palais, et en excitant l'audace de tous ses compagnons.

Télémaque prend alors la parole : « O ciel !

combien Jupiter a égaré mon esprit! Ma mère, dont la prudence est si révérée, déclare qu'elle se résout enfin à quitter ce palais, à suivre un nouvel époux : et, jeune insensé que je suis, le rire est sur mes lèvres, et je ne songe qu'aux plaisirs de cette fête. Rivaux, la lice est ouverte, vous vous disputerez la conquête d'une femme dont on ne verra point l'égale dans toute la Grèce, parcourût-on ses villes les plus fameuses, Argos, Mycènes, Pylos, celles d'Ithaque et de la fertile Epire ; vous ne l'ignorez pas, mais l'éloge de ma mère est peu convenable dans ma bouche. Qu'aucun prétexte ne prolonge donc les délais ; sans balancer plus longtemps, tentez de courber cette arme, et montrez-moi le vainqueur. Je ferai moi même dans cette lice l'essai de mes forces. Si l'arc cédait à mes efforts, si ma flèche prenait un vol fortuné, je n'aurais pas la douleur de voir ma vénérable mère suivre un nouvel époux, et me laisser seul dans ce palais ; car elle n'abandonnerait pas un fils déjà capable de la défendre et d'égaler les combats immortels de son père. »

Il dit; debout aussitôt, il jette de ses epaules son manteau de pourpre, se dépouille de son glaive, et, creusant dans la cour une longue tranchée, il dresse les douze bagues alignées au cordeau, et les affermit en la comblant de terre. Tous regardent avec un vif étonnement le jeune Télémaque qui, sans avoir jamais vu ces jeux, a rangé ces bagues dans un ordre si parfait. Mais déjà sur le seuil, tenant l'arc, il essaie de le tendre.

Trois fois, plein d'ardeur, il le courbe ; trois fois la corde échappe de sa main. Cependant, loin d'avoir perdu l'espoir de triompher de cette arme, et de voir bientôt sa flèche traverser rapidement les bagues, sa constance obstinée allait enfin, par un quatrième effort, obtenir le succès auquel il aspirait, si un signe d'Ulysse ne l'eût retenu au milieu de sa plus grande ardeur. Le jeune prince ne balançant pas d'obéir aussitôt : « Ciel ! dit-il, ou je serai toujours sans vigueur et sans gloire, ou mon âge ne me permet pas encore de me signaler dans les jeux ; helas ! comment repousserais-je un ennemi dont les insultes auraient provoqué ma colère ? Vous qui sans doute m'êtes bien supérieurs en force, luttez contre ces obstacles, et terminons ce combat. »

En même temps, il pose l'arme contre la porte solide et luisante, incline sur l'anneau qui décorait le sommet de l'arc la flèche légère, se retire et reprend sa place.

Antinoüs prend alors la parole : « Compagnons, que chacun tour à tour en commençant par la droite, depuis le fond de la salle, où le vin coule dans nos coupes, se lève et entre dans cette lice. »

Il dit, tous l'approuvent; et le fils d'Œnops, Léodès, est le premier qui se lève. Il exerçait parmi eux l'office d'augure : assis toujours près de l'urne brillante au fond de la salle, où son œil consultait les offrandes embrasées, il était dans cette troupe celui dont le cœur conservait le plus d'amour pour l'équité ; et ces chefs insolents avaient

été plus d'une fois l'objet de son indignation. C'est lui qui, le premier saisit l'arc et la flèche ; se plaçant sur le seuil, il tente de courber l'arme terrible. Vains efforts ! les bras faibles et peu exercés de l'augure, après avoir longtemps tiré à soi la corde rebelle, s'abattent de fatigue.

« O compagnons, dit-il, ce n'est pas moi qui tendrais cet arc ; qu'un autre s'en empare. Mais cette arme sera la mort d'un grand nombre de chefs illustres : toutefois, il vaut mieux périr que vivre après avoir échoué dans le dessein qui nous tient assemblés ici depuis si longtemps, et nous fait perdre la plus belle partie de nos jours dans une attente inutile. En ce moment, il en est plus d'un parmi nous qui désire avec ardeur et se flatte en secret d'obtenir Pénélope, l'épouse fidèle d'Ulysse : qu'il prenne cet arc, qu'il essaie de le dompter ; bientôt il n'aura qu'à porter ses vœux et ses dons à quelque autre femme célèbre de la Grèce, et à céder la possession de celle-ci à l'époux généreux que lui a destiné le sort. »

Il dit, incline l'arc contre la porte, pose la flèche sur l'anneau brillant de l'arme, et va reprendre sa place. Mais Antinoüs, bouillant de colère, éclate contre l'augure à haute voix.

« O Léodès, quelle parole honteuse et sinistre a volé de tes lèvres ! Je suis bien indigné de l'entendre. Quoi ! cet arc, parce que tu n'as pas pu le courber, précipitera beaucoup d'illustres personnages dans l'empire

des morts! Tu n'as pas reçu des Dieux, en sortant du sein de ta mère, l'art de manier l'arc et de lancer la flèche : mais, crois-moi, il est ici d'autres chefs, déjà fameux, qui remporteront ce triomphe. »

Il dit ; et s'adresse à Mélanthe : « Ne tarde point, toi, Mélanthe, s'écrie-t-il ; qu'allumée par toi, la flamme éclate dans la salle ; et posant à côté de cette flamme un siége que tu couvriras d'un tapis, sors, et rentre chargé d'une grande boule de graisse ; l'ardeur du feu et la liqueur huileuse ayant rendu cet arc plus flexible, nous, jeunes athlètes, nous tenterons nos forces et terminerons cette lutte. »

A peine a-t-il parlé, que Mélanthe allume le feu de Vulcain indompté, pose à côté du feu un siége sur lequel il a jeté un tapis, sort et rentre portant une grande boule de graisse. Ces jeunes chefs, par le secours de la flamme et de la liqueur huileuse, tâchent de rendre l'arme flexible. Malgré ces efforts, aucun ne réussit à la courber ; leurs bras énervés succombent. Antinoüs et Eurymaque, qui étaient à leur tête, et qui l'emportaient sur eux tous par leur force et leur par adresse, n'avaient point encore paru dans la lice.

En ce moment sortent les deux pasteurs fidèles au fils de Laërte. Le héros ne tarde pas à les suivre : ils traversent le portique ; arrivés hors de la cour, il leur prend la main : « Philète, et toi Eumée, leur dit-il d'une voix affectueuse, dois-je parler ou me taire ? mon cœur me porte à rompre le silence. De quels sentiments seriez-vous animés, si Ulysse frap-

pait subitement vos regards, si quelque Dieu l'amenait dans vos bras, seriez-vous capable de seconder les chefs? vous déclareriez-vous d'abord pour Ulysse? Parlez, ouvrez-moi le fond de votre cœur. »

« O Jupiter, père souverain, s'écrie Philète, accomplis le plus ardent de mes vœux ! que ce héros paraisse, qu'un Dieu nous le rende et tu verras au même instant, ô vieillard, quels seraient ma force et mon courage. »

Eumée s'écrie avec la même ardeur : « O vous tous qui habitez l'Olympe, ramenez dans sa maison le prudent Ulysse! » Après que le héros a pénétré jusqu'au fond de leur cœur « Le voici, dit-il, c'est moi qui, après vingt années d'absence et d'infortunes, arrive enfin dans ma patrie. Seul de mes serviteurs, je le vois, vous désiriez ma présence, votre seule bouche a imploré le ciel pour mon retour. Aussi apprenez (l'avenir le confirmera) ce que j'ai résolu pour votre bonheur.

« Si, avec le secours des Dieux, j'extermine ces chefs superbes, je vous comblerai de biens: je donnerai à chacun de vous une femme et la possession d'un champ; je vous bâtirai des maisons près de mon palais, et vous serez pour moi, jusqu'à la fin de mes jours, les amis et les frères de Télémaque. Mais, pour bannir toute méfiance de votre esprit, je vais vous montrer un signe auquel vous ne manquerez point de me reconnaître; voyez la cicatrice de la blessure que me fit jadis la défense d'un sanglier, lorsque, avec le fils d'Autolycus; je gravis un mont de la Thessalie. »

Il dit, et leur découvre cette grande cicatrice. Dès qu'ils l'ont vue et que tous leurs doutes sont dissipés, des larmes coulent de leurs yeux; ils jettent leurs bras autour d'Ulysse, et prolongeant leurs étreintes, ils lui baisent la tête, les épaules et les mains. Ulysse, vivement ému, leur donne les mêmes témoignages de sa tendresse ; et le soleil, en finissant sa carrière, les eût encore vus livrés à ces doux épanchements mêlés de sanglots, si le héros n'en eût terminé le cours par ces paroles :

« Retenez ces larmes et ces cris; gardez qu'un émissaire sorti du palais, témoin de vos transports, n'y répande l'alarme. Rentrons, non à la fois, je repartirai le premier ; vous me suivrez, et convenons d'un signal. Ces chef hautains ne souffriront pas qu'on me donne l'arc et le carquois. Toi, noble Eumée, sois assez hardi pour traverser la salle avec cette arme, et la remettre entre mes mains. Aussitôt tu ordonneras aux femmes de se retirer dans leur appartement, d'en fermer étroitement les portes, et, si le tumulte et les cris parvenaient à leur oreille, de ne point paraître, mais de rester tranquillement attachées à leurs travaux. Toi, brave Philète, tu voleras vers la porte de la cour; verroux, liens, tu n'épargneras aucun soin pour la barricader. »

Il dit, rentre dans le palais, et va reprendre sa place. Les deux serviteurs reparaissent après quelque moments.Déjà Eurymaque maniait l'arc ; pour le rendre plus flexible, il l'exposait de côté et d'autre aux rayons de la

flamme. Vains efforts, il ne peut le tendre : un long gémissement tiré de son cœur superbe, enfle son sein ; sa rage éclate en ces mots : « Dieu ! combien je déplore mon sort et celui de tous mes compagnons ! L'hymen auquel il nous faut renoncer n'est pas le seul objet de ma honte et de mes regrets ; le sacrifice est grand ; cependant Ithaque et les autres contrées de la Grèce offrent encore à notre choix assez de femmes distinguées. Mais se trouver si inférieur à cet Ulysse, sans doute l'égal des Dieux, que de ne pouvoir même tendre son arc ! voilà ce qui nous couvrira de risées diffamantes jusque chez les races futures. »

Alors Antinoüs prend la parole. « Non, Eurymaque, dit-il, tu le sais toi-même, nous ne subirons pas cette flétrissure. C'est aujourd'hui la fête sacrée d'Apollon : convient-il de la passer dans cette lutte ? Posez paisiblement cet arc : nous pouvons laisser les bagues rangées dans la cour; qui oserait les enlever de la demeure du fils de Laërte ? Echanson, donne aux Dieux les prémices de nos libations, afin qu'après leur avoir à notre tour rendu cet hommage, nous mettions cet arc à l'écart. Que demain, dès l'aurore, Mélanthe nous amène les plus belles victimes de ses nombreux troupeaux ; nous sacrifierons au Dieu célèbre par ses traits, et reprenant cette arme, nous saurons en triompher, et le prix sera décerné au vainqueur. »

Ainsi parla Antinoüs, ils obéissent. Les hérauts versent l'eau pure des fontaines sur

les mains des chefs : des jeunes gens commencent les libations ; le vin a couronné les coupes, on les présente. Quand la troupe l'a répandu en l'honneur des Dieux, et qu'elle s'en est abreuvée à son gré, Ulysse, roulant des stratagèmes dans son esprit, rompt ainsi le silence :

« Amants de la plus illustre des reines, daignez m'écouter ; je combats en vain un désir qui s'élève dans mon cœur. J'implore surtout l'illustre Eurymaque et ce chef semblable aux immortels, Antinoüs, qui vient d'ouvrir un avis plein de sagesse. Oui, déposez l'arc en ce jour, et abandonnez le succès aux Dieux ; demain ils décideront de la victoire. Mais veuillez me confier cet arc éclatant; je voudrais dans cette assemblée, essayer la force de mon bras, voir si mes membres ont conservé la souplesse et la vigueur dont je pouvais autrefois me vanter, ou si une vie errante et tant de privations les en ont dépouillés. »

A ces mots, la plus vive indignation se manifeste sur le front de tous ces hommes hautains : ils craignent qu'il ne parvienne à tendre l'arc. Antinoüs, furieux éclate, et le couvre d'outrages : « O le plus vil des étrangers ! il ne te reste plus une ombre de raison. N'es-tu pas satisfait de participer à nos fêtes, malgré la fierté de notre rang, d'être admis à nos repas, et loin d'être chassé de ces lieux, d'écouter librement nos entretiens; honneur que n'obtint aucun étranger, bien moins encore un mendiant ? La douce liqueur du vin trouble ton cerveau, liqueur fatale à

tant d'autres qui burent avec indécence et satisfirent leur soif avide. Apprends la destinée du fameux centaure Eurytion, venu chez les Lapithes; le vin le rendit furieux dans le palais du grand Pirithoüs; au milieu de sa démence, il ébranla le palais de ce chef, et y commit d'horribles ravages : troupe des héros en fut indignée; armée du fer cruel, elle se précipite sur lui, et, après l'avoir mutilé du nez et des oreilles, elle le traîne et le jette hors du palais; l'insensé emporte à la fois sa démence et la peine qui en était la suite; et ce fut là ce qui alluma la guerre entre les centaures et ces chefs, lui, le premier, ayant trouvé sa perte dans le vin dont il s'était surchargé. Ainsi je t'annonce les plus grandes infortunes, si tu oses tenter de courber cet arc; loin que tu reçoives ici le plus léger don, un de nos vaisseaux te conduira chez le roi Echétus, fléau de la race humaine, et tu ne pourras échapper à sa barbarie. Vide ta coupe en repos, et ne t'avise pas d'entrer en lice avec une jeunesse vaillante. »

Alors Pénélope s'adresse à lui : « Antinoüs, dit-elle, il est messéant, il est injuste d'insulter, quel que soit leur état, les hôtes de Télémaque, les étrangers reçus dans ce palais. Crois-tu donc que celui-ci, s'il avait une force assez prodigieuse pour tendre l'arc immense d'Ulysse, crois-tu qu'il m'emmènerait dans sa demeure et serait mon époux? Il ne peut lui-même former cet espoir. Que ce sujet ne trouble donc pas l'allégresse de votre festin; rien ne serait moins convenable. »

« O fille d'Icare, sage Pénélope, répond Eurymaque, il ne nous vient pas dans l'esprit que ce malheureux puisse jamais être ton époux ; nous te ferions un outrage. Mais que serait-ce si des bruits injurieux à notre gloire couraient de bouche en bouche, si quelque jour le plus vil des Grecs disait : Des chefs bien inférieurs au plus illustre des héros ont brigué la main de son épouse ; car ils se sont consumés en vains efforts pour tendre son arc : un mendiant vagabond, inconnu, arrive ; l'arc obéit a son bras, et la flèche lui procure une prompte victoire ? Si l'on parlait ainsi, quel ne serait pas notre opprobre ! »

La vertueuse Pénélope lui repartit : « Eurymaque, vous ne pouvez aspirer à une bonne renommée, vous qui portez l'outrage et la désolation dans le palais du plus sage des mortels ; pourquoi vous couvrez-vous de cet opprobre ? Cet étranger est distingué par son port et par sa force ; il se dit né d'un sang illustre. Remettez-lui l'arc éclatant, voyons s'il triomphera. Si Apollon lui accorde cette gloire, voici ce que je lui promets, et je ne manquerai point à ma parole : je le vêtirai d'une belle tunique et d'un manteau précieux ; il sera ceint d'un glaive acéré, recevra un javelot, la terreur des dogues et des hommes ; ses pieds seront couverts de beaux brodequins, et je l'enverrai dans les contrées où il est attendu par les objets de sa tendresse. »

Alors le prudent Télémaque prenant la parole : « Ma mère, dit-il, seul, dans la Grèce,

je puis donner ou refuser cette arme ; aucun autre n'a ce pouvoir, ni des princes qui règnent au milieu des rochers d'Ithaque, ni de ceux auxquels obéissent les îles voisines de la fertile Elide. Pourraient-ils m'empêcher même de faire un don irrévocable de l'arc d'Ulysse à cet étranger? Mais, veuille rentrer dans ta retraite ; et, reprenant la toile et les fuseaux, tes travaux assidus, exciter l'industrie de tes femmes : l'issue du débat élevé au sujet de cet arc regarde les hommes, et surtout moi, dont ce palais doit reconnaître l'autorité. »

Frappée d'étonnement, la mère du jeune prince se retire; et roulant en son esprit les paroles que la prudence a dictées à son fils, elle les garde en son cœur. Suivie de ses femmes, elle arrive dans sa demeure, où elle donne à son époux un torrent de larmes, dont le cours n'est arrêté que par le baume du sommeil, que Minerve répand sur sa paupière.

Cependant, le noble Eumée, s'étant saisi de l'arc, l'apportait au fils de Laërte. Tous les chefs font retentir le palais de leurs cris menaçants ; et ces paroles sortent de la bouche des plus audacieux :

« Où vas-tu donc porter cet arc, ô le plus lourd des pâtres? homme insensé! ah! si Apollon et les autres Dieux nous sont propices, bientôt, auprès de tes troupeaux, et loin de tout secours, les dogues nourris de ta main dévoreront ton cadavre. »

Epouvanté des cris menaçants de la troupe entière, il s'arrêtait et posait l'arc, quand Té-

lémaque, de son côté, élève une voix irritée :

« Toi, veux-tu m'entendre! Malheur à toi si tu obéis à tant de maîtres! ne te hâteras-tu pas de porter plus loin cette arme? Crains, tout jeune que je suis, crains qu'armé de pierres, je ne te chasse d'ici jusque dans nos champs; ma force est supérieure à la tienne. Plût au ciel qu'elle l'emportât de même sur celle de tous ces chefs! il y en aurait déjà plus d'un qui serait précipité hors de ce palais avec des marques terribles de mon courroux; car ils ne font ici qu'accumuler des forfaits. »

A ces mots, le rire agite le cœur de leur troupe joyeuse; l'ardent courroux qu'elle avait nourri contre Télémaque s'était adouci. Eumée, chargé de l'arc, traverse la salle, arrive près du vaillant Ulysse, remet l'arme entre ses mains. Il sort aussitôt; et, appelant la nourrice Euryclée : « Télemaque te donne cet ordre, sage Euryclée : sois vigilante à fermer les portes de cet appartement. Si quelqu'une des femmes entend du tumulte ou des cris, loin de paraître, qu'elle demeure paisiblement attachée à ses travaux. » Il dit : ces paroles ne volent pas en vain de ses lèvres; Euryclée se hâte de fermer ces portes.

Cependant Philète s'élançant en secret hors de la salle, ferme et garrotte les portes de la cour, munie de hautes murailles. Il y avait sous le portique le câble énorme d'un vaisseau aux nombreuses rames, câble fait de roseaux de byblus ; le berger l'emploie, et les portes sont inébranlables. Il reparaît aussi-

tôt, assis à sa place, et l'œil attaché sur Ulysse, qui déjà, maniant l'arc et le tournant de toutes parts, examinait avec attention si, dans la longue absence du maître de cette arme, les vers n'en avaient pas piqué la corne.

Les chefs se regardant l'un l'autre : « Cet homme, disaient quelques-uns d'entre eux en ricanant, paraît être un fin connaisseur de ces armes. Sans doute sa maison possède un arc semblable, ou il se propose d'en former un sur ce modèle. Comme ce misérable vagabond tourne et retourne cet arc entre ses mains ! Plût au ciel, s'écriaient d'autres d'un ton moqueur, qu'il parvînt à l'accomplissement de tous ses vœux comme il est certain qu'il va réussir à le tendre ! »

C'est ainsi qu'ils parlaient. Maintenant le prudent Ulysse a bien examiné cette arme. Tel un homme savant dans l'art de la lyre et du chant, ayant attaché aux deux extrémités de son instrument une corde, boyau flexible et sonore, la tend sans peine en tournant une cheville nouvelle, et la monte au ton en un moment : tel le héros, sans effort, courbe tout à coup l'arc formidable. Pour essayer la corde, il ouvre sa main : la corde échappe, il est satisfait d'entendre un son aigu, semblable au cri perçant de l'hirondelle. Alors la terreur et le désespoir troublent le cœur de tous les chefs ; leurs fronts pâlissent à la fois : Jupiter (présage heureux) fait rouler à grand bruit son tonnerre. Ulysse, charmé du signe que lui envoie le fils tout-puissant de Saturne, prend la flèche légère, placée sur la ta-

ble; les autres flèches, que devaient bientôt connaître les chefs, reposant encore dans le profond carquois. Il la met sur l'arc; sans se lever, il saisit la corde et le trait, qu'il dirige d'un œil sûr, il courbe l'arme; le trait, muni de fer, vole, touche à la première bague et les franchit toutes avec impétuosité. Le héros prend aussitôt la parole:

« Télémaque, tu n'es pas déshonoré par l'étranger assis dans ton palais : ai-je manqué le but? me suis-je consumé en pénibles efforts pour courber cet arc? mes forces n'ont donc encore reçu aucune atteinte, et je n'ai pas mérité les dédains de ces chefs et les opprobres dont ils m'ont couvert. Mais voici le temps de leur préparer le festin du soir à la face du soleil; qu'ensuite ces hommes joyeux s'égayent par le chant et la lyre, l'âme des fêtes. »

Il dit; un signe de l'œil accompagne ces paroles. Aussitôt le fils du divin Ulysse, Télémaque, suspend à son flanc le glaive acéré, et, saisissant sa lance, debout, à côté de son père, l'airain dont il est armé jette un éclat éblouissant.

CHANT XXII

Le héros, se dépouillant de ses lambeaux jusqu'à la ceinture, s'élance sur le large seuil, tenant l'arc et le carquois, et verse à ses pieds toutes ses flèches ailées. « Ce combat si périlleux, dit-il aux rivaux, est donc enfin terminé. Maintenant, essayons si je puis atteindre un autre but qu'aucun mortel n'a encore frappé, et si Apollon me donnera la victoire. »

Il dit, et dirige contre Antinoüs le trait fatal. Ce chef levait par les deux anses une superbe coupe d'or remplie de vin et la portait à ses lèvres, bien éloigné de penser au trépas : qui jamais eût songé qu'en ce festin, et au milieu de la troupe si nombreuse de ces chefs, un seul mortel, fût-il le plus vaillant de sa race, l'eût précipité dans l'empire ténébreux de la mort? Ulysse, de sa flèche agile et sûre, l'atteignant à la gorge, la pointe traverse rapidement le cou tendre et délicat, le tête du malheureux s'incline, la coupe échappe de ses mains ; il jaillit de ses narines un épais ruisseau de sang ; il jette les pieds en l'air ; repousse la table ; les aliments se répandent à terre, le pain et la viande sont souillés. A l'aspect de ce chef expirant qui tombe, la troupe remplit de tumulte tout le palais ; ils se précipitent de leurs siéges, et troublés, courant çà et là, promènent des re-

gards égarés sur les murs pour chercher des armes; ils ne voient aucun bouclier ni aucune lance. Alors leur rage s'exhale en ces mots : « Par quelle coupable erreur, ô étranger, les chefs sont-ils le but de tes traits? mais voici la dernière lice où tu paraîtras; ce moment sera pour toi celui d'une mort terrible. Sais-tu que ta main vient de ravir le jour à un personnage supérieur, par son rang et ses qualités, à toute la jeunesse d'Ithaque? Tu vas servir ici de pâture aux vautours. »

C'est ainsi qu'ils s'exprimaient, croyant qu'il avait tué ce chef par imprudence. Insensés! ils ne soupçonnaient pas qu'ils touchaient tous eux-même au trépas. Ulysse leur lançant un regard formidable: « Ah! race vile et arrogante, s'écrie-t-il, vous n'avez pas cru me voir jamais revenir des rivages de Troie. Voilà pourquoi vous dévoriez mes richesses, forciez mes captives à contenter vos désirs impurs, et tandis que je respirais encore, vouliez me ravir mon épouse, sans redouter les Dieux habitants de l'Olympe, ni prévoir aucune vengeance de la part des hommes. Maintenant vous allez tous être la proie de la mort, elle vole sur vos têtes. »

A ces mots, la terreur pâlit leurs fronts; chacun cherche de l'œil un asile pour fuir le trépas. Le seul Eurymaque prend la parole: « S'il est vrai qu'en toi nous revoyons Ulysse, le roi d'Ithaque, je ne puis que reconnaître l'équité de tes plaintes. Oui, il s'est commis envers toi des injustices multipliées, soit dans ta maison, soit dans tes champs; mais

celui qui en fut l'auteur, le malheureux Antinoüs, le voilà étendu dans la poussière : c'est lui qui projeta et mit en œuvre tous ces attentats, aspirant bien moins à l'hyménée qu'à s'assurer de la royauté de l'île d'Ithaque, et à perdre ton fils par de secrètes embûches, dessins que Jupiter a fait évanouir. Puis donc que ton ennemi, par une juste punition, est immolé, épargne le sang de ton peuple. Chacun de nous te fera une réparation publique, te livrera, en dédommagement de tes pertes, vingt bœufs et autant d'or et d'airain qu'il sera nécessaire pour t'apaiser et ramener la satisfaction dans ton cœur. Ton courroux fut légitime jusqu'a ce moment. »

Un regard foudroyant d'Ulysse précède sa réponse : « Non, Eurymaque, lors même que vous vous dépouilleriez de votre patrimoine, et que vous y joindriez encore un grand nombre d'autres richesses, mon bras ne se reposera point du carnage que vous n'ayez tous subi la peine entière de vos forfaits. Choisissez, ou de vous défendre ou de fuir, si quelqu'un de vous peut échapper à sa perte ; mais aucun, je l'espère, n'évitera la terrible mort que je lui prépare. »

Il dit : leurs cœurs tremblent et leurs genoux chancellent. Eurymaque alors s'adresse aux siens : « O mes amis, ce chef ne réprimera point sa valeur formidable ; possesseur de l'arc et du carquois, ses traits, du seuil de cette porte, ne cesseront point de voler sur nous qu'il ne nous ait tous exterminés. Rappelons donc notre courage, faites briller vos glaives ; et, nous formant de ces tables

des boucliers contre le vol de ces flèches mortelles, réunissons-nous tous, et fondons sur lui pour l'accabler : si nous pouvons le repousser loin de cette porte, courons par la ville entière : que des cris éclatants la soulèvent, et bientôt ce mortel aura lancé la flèche pour la dernière fois. »

En disant ces mots il s'armait d'un glaive long, acéré, à deux tranchants, et s'élançait contre lui avec des cris furieux. Le héros au même instant fait partir sa flèche rapide, qui, atteignant le sein de son ennemi, se plonge dans le foie. Eurymaque jette son glaive; saisi d'un étourdissement, ensanglanté, et, s'abattant sur une table, il renverse les aliments et la pesante coupe, frappe la terre de son front; et, dans la douleur qui le déchire, les coups impétueux de ses pieds font chanceler son siége, jusqu'à ce qu'une profonde nuit couvre sa paupière.

Amphinome, le fer à la main, fond sur Ulysse triomphant, pour essayer si, plus heureux, il le bannira du seuil, lorsque, atteint entre les épaules par une lance sortie de la main de Télémaque et qui le perce de part en part, il tombe avec un grand bruit aux pieds du roi d'Ithaque et son front s'écrase sur la terre. Télémaque se hâte de se retirer, laisse sa longue lance dans le corps d'Amphinome, craignant que, s'il s'arrêtait pour l'en arracher, l'un de ses nombreux ennemis venant l'assaillir ne le perçât ou ne le fendît du glaive : le jeune prince vole, rejoint son père en un moment, et ces mots sortent de ses lèvres :

« O mon père, il est temps que je t'apporte un bouclier et deux javelots, qu'un casque d'airain ceigne ton front ; je me hâterai de me couvrir d'une armure ; j'armerai ces deux bergers. Il faut revêtir l'appareil de Mars. »

« Vole et reviens, dit Ulysse, tandis qu'il me reste encore des flèches pour soutenir le combat ; ne perds aucun moment, ou je crains, étant seul, qu'il ne me forcent d'abandonner cette porte. »

Il dit : Télémaque, docile à cette voix chérie, vole dans l'appartement où sont déposées les nobles armes d'Ulysse. Prenant huit lances, quatre boucliers, autant de casques solides, hérissés de panaches flottants, il court, et dans le plus rapide instant, il est à côté de son père. Déjà il se décore de l'airain éclatant ; les deux serviteurs ne tardent pas à s'en revêtir et sont debout près du héros fameux par ses ruses et par sa valeur. Lui, tant qu'il a des flèches, il les dirige contre ses ennemis ; au vol de chaque trait tombe l'un des chefs ; leurs corps entassés jonchent la terre. Mais, lorsque le roi décochant des traits, a vidé le carquois, sa main dépose l'arc terrible et l'incline contre le mur. Il charge ses épaules d'un bouclier épais, immense : il pose sur son front martial un casque ombragé de longs crins qui flottent, se courbent en avant, et répandent la terreur ; enfin, il saisit deux fortes lances dont partent des éclairs.

Il y avait, non loin d'Ulysse, dans un coin de la salle, une porte solide, et fermée avec soin, qui, par un sentier obscur et détourné,

conduisait, derrière le palais, à une étroite ruelle. Ulysse ordonne au brave Eumée de se placer près de cette porte et de garder ce passage. Cependant, Agélaüs dit aux siens à haute voix : « Amis, n'est-il donc personne qui court, à travers la secrète issue, assembler le peuple? Que des cris soudains ébranlent la ville émue : bientôt ce mortel aurait lancé le dernier trait qui partirait de ses mains. »

« Il n'est plus temps, illustre Agélaüs, dit à voix basse le berger Mélanthe ; la porte est barricadée, et le passage est si étroit, qu'un seul homme, s'il a de la valeur, suffit pour le défendre contre toute cette troupe. Mais je cours vous apporter des armes, elles sont au haut du palais ; je suis certain qu'elles y ont été cachées par Ulysse et son intrépide fils. »

Franchir les degrés, voler dans l'appartement, prendre douze boucliers, douze lances et autant de casques d'airain, chargés de crins superbes, se précipiter dans la salle et livrer ces armes aux rivaux, est pour lui l'ouvrage de peu d'instants. Le héros sent palpiter son cœur et chanceler ses genoux lorsqu'il voit leur troupe revêtir ces boucliers, ces casques, et balancer d'énormes javelots; il songe aux terribles obstacles qui lui restent encore à vaincre. «Télémaque, dit-il, n'en doutons point, quelqu'une des esclaves ou Mélanthe nous trahit et nous fait acheter plus cher le triomphe. »

« O mon père, réponds Télémaque, tu vois le coupable, n'accuse ici que moi; j'ai laissé entr'ouverte la porte de ton appartement :

un espion, plus clairvoyant que moi, en a profité. Cher Eumée, va la fermer, et vois si c'est une des femmes ou Mélanthe qui nous perd ; il est l'objet de mes soupçons. »

Cependant Mélanthe, se glissant à travers la foule des chefs, revole à l'appartement pour y chercher encore des armes. L'œil du fidèle Eumée l'aperçoit. « Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit-il aussitôt, le voilà le traître que nous avons soupçonné, et qui s'échappe encore pour commettre la même perfidie. Parle, dois-je l'immoler si je remporte sur lui la victoire, ou l'entraîner ici pour qu'il expie sous tes yeux tous les attentats qu'il commit dans ton palais ? »

« Moi et Télémaque, répond Ulysse, nous saurons résister à la troupe de ces chefs, quelle que soit leur rage. Vous deux, après avoir jeté ce misérable dans l'appartement, fermez-en la porte avec soin, et lui garrottant les mains et les pieds sur le dos, et passant une forte chaîne autour de son corps, tirez-le jusqu'au plafond le long d'une colonne, où vous le laisserez suspendu, afin que, prolongeant sa vie dans les tourments et les regrets, il subisse ensuite la peine terrible de ses crimes. »

A peine ont-ils entendu cet ordre, qu'ils courent à l'appartement ; se dérobant aux yeux du traître, qui cherchait de nouvelles armes dans les recoins de cette retraite, ils l'attendaient à la porte, adossés en dehors aux deux solives. Mélanthe passait rapidement le seuil, tenant d'une main le beau casque, et de l'autre le vaste et antique bouclier

dont le héros Laërte se chargeait aux jours de sa jeunesse, bouclier déposé depuis longtemps, noirci de rouille, et dont les courroies pendaient en lambeaux. Soudain, les deux pasteurs, se précipitant sur lui, le saisissent, et, sourds à ses cris, l'entraînent par les cheveux dans l'appartement, le terrassent, et, lui garrottant sur le dos et les mains et les pieds, selon les ordres du héros, en entourant d'une forte chaîne le corps du traître, ils le tirent, le long d'une colonne, jusqu'au plafond. Eumée, tu lui adressas alors cette raillerie amère :

« Mélanthe, aie maintenant l'œil ouvert durant toute la nuit, étendu aussi mollement qu'il te convient sur cette couche ; la matinale Aurore ne s'élèvera point à ton insu des flots de l'Océan sur son trône d'or, pour t'avertir du moment où tu conduis avec tant de joie des chèvres aux amants de la reine, destinées à leurs festins. »

Le malheureux demeure suspendu, garrotté de terribles chaînes. Ils reprennent leurs armes, ferment la porte avec soin, et, rejoignant le héros plein de force, de prudence et de ruse, ils fixent leurs pas à ses côtés, ne respirant qu'une ardeur guerrière. Sur le seuil sont quatre combattants ; l'intérieur du palais leur oppose une cohorte nombreuse et redoutable. Mais la fille de Jupiter, Pallas, sous les traits de Mentor, vole au secours d'Ulysse, qui, ravi de l'apercevoir : « Mentor, dit-il, seconde-moi et souviens-toi d'un tendre ami qui t'a donné de fréquentes marques de son attachement.

Nous sommes compagnons d'âge. » Il dit ; cependant il soupçonne la présence de Pallas, l'âme des combats.

Le palais retentit des cris furieux de la troupe ennemie ; et le fils de Damastor, Agélaüs, tient à Minerve ce discours menaçant :

« Garde-toi, Mentor, de céder aux paroles de l'artificieux Ulysse et de t'armer contre nous pour sa défense ; ou sois certain, je te le déclare, qu'après avoir abattu à nos pieds le père et le fils, nous t'immolerons sur leurs cadavres ; toi qui montre ici tant d'audace, tu la paieras de ta tête. Et quand vous serez sans force et sans vie, ton palais et tout ce que tu possèdes seront entraînés avec les biens d'Ulysse dans une même devastation ; tes fils ni tes filles ne respireront plus dans ton héritage, et ta femme prudente sera bannie des murs d'Ithaque. »

A ces mots redouble le courroux qui brûle au cœur de Pallas ; il éclate dans les reproches qu'elle adresse au héros :

« Non, Ulysse, tu n'as plus rien de cette force ni de cette valeur que tu signalas lorsque, pour la cause d'Hélène, aussi illustre par ses aïeux que par sa beauté, tu soutins avec constance et sans relâche, autour d'Ilion, neuf années de combats, et fit mordre la poudre à tant de héros dans cette arène terrible. Par ta présence tomba l'immense Troie. Eh quoi ! aujourd'hui qu'arrivé enfin au sein de ton palais, tu défends tes biens et combats les ravisseurs de ton épouse, ton courage peut-il mollir? et déplores-tu

ta défaite? Viens, ami, fixe tes pas à mes côtés; vois cette lutte; vois comment, en punissant une troupe ennemie et criminelle, le fils d'Alcime, Mentor, sait reconnaître les bienfaits. »

Elle dit; mais avant qu'elle décide en faveur d'Ulysse la balance incertaine de la victoire, elle veut faire éclater la force et la valeur du héros et de son fils, et disparaît tout à coup, s'elançant, sous la forme d'une hirondelle, au faîte du palais. Cependant, la cohorte ennemie est enflammée par Agélaüs, Eurynome, Amphimédon, Démoptolème, l'adroit Polybe, et Pisandre, fils du fameux Polyctor, les plus illustres et les plus valeureux des chefs échappés au carnage, et qui disputaient leur vie; les autres jonchaient la terre, abattus par le vol des flèches nombreuses.

«Amis, s'écrie Agélaüs, bientôt s'anéantira la force de ce mortel longtemps invincible. Déjà Mentor, après de vaines bravades, a disparu; seul, un petit nombre est sur le pas de cette porte. Mais ne lancez pas à la fois tous vos javelots; d'abord qu'il n'en vole que six de nos mains, et puisse Jupiter nous donner la gloire de frapper Ulysse! s'il tombe, nous avons triomphé. »

A peine a-t-il dit, que six javelots, lancés avec fureur, volent de leurs mains; mais Pallas rend leur essor inutile; l'un s'enfonce dans le poteau, l'autre se plonge dans la porte solide, ou le lourd fer d'une autre lance fait retentir le mur. Ulysse et les siens ayant échappé à ces traits:

« Amis, dit le héros, faut-il maintenant que je vous ordonne de lancer à votre tour vos javelots dans la troupe de ces ravisseurs qui, après tant d'insultes, brûlent de nous exterminer ? »

Il dit, et, dirigés avec soin, leurs lances fendent l'air. Ulysse abat Démoptolème, tandis que Télémaque terrasse Euriadès, qu'Elate tombe sous le coup d'Eumée, et Pisandre sous celui du pasteur des bœufs ; ces chefs, au même instant jonchés sur un long terrain, mordent la poussière. Leurs compagnons reculent à pas précipités jusqu'au fond de la salle ; Ulysse et les siens s'élancent, arrachent des cadavres leurs javelots.

Les rivaux, pleins de rage, font partir une seconde fois leurs fortes et longues lances, qui, détournées encore par la volonté de Minerve, frappent le poteau, la porte, et le mur ébranlé de la lourde pointe de fer ; le javelot d'Amphimédon sillonne légèrement la main de Télémaque ; celui de Ctésippe, rasant le bouclier d'Eumée, et lui effleurant l'épaule, poursuit son vol et tombe à terre.

A leur tour, le vaillant roi d'Ithaque et ses défenseurs lancent leurs javelots acérés dans la foule ennemie ; soudain, le vainqueur des remparts, Ulysse, étend Eurydamas parmi les morts ; au même temps Télémaque triomphe d'Amphimédon, Polybe est abattu par le pasteur des verrats; Philete perce le sein de Ctésippe, le renverse, et se glorifie ainsi de sa victoire :

« O fils de Polytherse, toi qui avais toujours l'injure sur les lèvres, désormais, loin de

t'abandonner à ton orgueil insensé, laisse parler les Dieux, si fort au-dessus de toi, que ta langue soit muette. Voici pour le don hospitalier que tu fis naguère à un homme, égal aux Dieux, lorsque tu lanças le pied d'un bœuf à ce héros, encore étranger et errant dans ce palais. »

Ainsi dit le pasteur des troupeaux mugissants. Mais Ulysse, fondant sur ses ennemis et les attaquant de près, perce de sa lance le fils de Damastor, tandis qu'à côté de son père, Télémaque enfonce la sienne dans le flanc de Léocrite, qui tombe frappant la terre de son front. Alors Minerve, du haut de la salle, fait éclater l'égide meurtrière. L'âme des rivaux est saisie de trouble et de terreur; ils courent de toutes parts dans cette vaste enceinte, comme dans l'ardeur de l'été, quand le soleil prolonge les jours, un troupeau de bœufs est mis en rage et fuit çà et là par l'attaque ardente, opiniâtre, d'un taon furieux.

Tels que des vautours au bec retors et à la tranchante serre, sortis du sein des montagnes, s'élancent sur de timides oiseaux, qui, tremblants d'effroi, fuient du fond de la plaine jusqu'aux nuages ; vain asile ! les vautours les poursuivent et leur apportent la mort; plus de secours, plus de fuite : ils ravissent leur proie aux yeux des villageois charmés de cette guerre : tels les deux héros et leurs compagnons se jettent dans la foule, immolent de toutes parts la troupe éperdue : les fronts se fendent sous le glaive ; il s'élève de la terre d'horribles hurlements ; le sang

ruisselle à grands flots dans toute la salle.

Léodès se précipite aux genoux d'Ulysse; et, les embrassant : « Je t'implore humblement, ô roi d'Ithaque, dit-il d'une voix suppliante; veuille avoir pour moi quelque égard ; que la pitié te parle en ma faveur. Interroge les femmes de ce palais ; je ne me suis rendu coupable ni par mes actions ni par mes paroles ; je m'efforçais au contraire à réprimer l'insolence des rivaux : mais, loin de m'écouter, ils s'abandonnaient au mal en aveugles; aussi viennent-ils de subir le funeste sort qu'ont mérité leurs attentats. On verra donc un augure, dont l'innocence est sans tache, couché parmi leurs cadavres ; les bienfaits n'auront plus de récompense. »

Le courroux enflamme les regards du héros : « Puisque tu déclares avoir exercé parmi ces chefs l'art des augures, tu as souvent, dans ce palais, demandé aux Dieux que je n'eusse jamais la douce consolation d'y reporter mes pas, que mon épouse te suivît dans ta demeure et te donnât des fils. Non, ne te flatte point d'échapper à ce trépas amer. » En même temps, sa main terrible, saisissant un glaive qu'Agélaüs a jeté en recevant la mort, frappe le cou du suppliant; sa bouche murmurait encore des sons articulés lorsque sa tête tombe dans la poussière.

Mais le fils de Terpias, Phémius, qui avait été contraint de chanter parmi les rivaux, échappe à la noire parque. Tenant sa lyre mélodieuse, il s'était retiré près de la secrète issue ; là, il déliberait s'il irait dans la cour

se réfugier à l'autel domestique consacré à Jupiter, et sur lequel Laërte, ainsi qu'Ulysse, avait allumé tant d'offrandes, ou s'il se précipiterait aux pieds du héros. Il se détermine enfin à jeter ses bras autour des genoux du fils de Laërte : déposant à terre sa lyre sonore entre une urne et un siége brillant, il tombe soudain aux genoux d'Ulysse, et, les embrassant, il lui fait cette prière :

« Je t'en conjure, ô fils de Laërte, veuille t'attendrir, et avoir pour moi quelque respect. Tu te prépareras à toi-même des regrets si tu ravis le jour à celui qui, par ses chants, fait les délices des Dieux et des mortels. Je n'eus de maître que moi ; un Dieu mit dans mon âme ces modulations si variées ; tu seras l'objet de mes chants, comme une divinité ; ne respire donc point mon trépas. Télémaque, ton fils chéri, te dira que ce n'est pas de mon gré, ni par intérêt que j'ai paru dans les festins des amants de la reine pour y former des accents mélodieux ; mais qu'entraîné par eux, je n'ai pu résister seul à leur nombre ni à leur autorité. »

Il dit. Télémaque l'entend, et s'écrie en volant vers son père : « Arrête, ton fer ne doit pas toucher l'innocent. Sauvons aussi le héraut Médon, qui, dans mon enfance, m'a donné les plus tendres soins. Ah ! pourvu qu'il ne soit point tombé sous les coups de Philète ou d'Eumée, ou qu'il ne t'ait point rencontré lorsque la vengeance te précipitait sur les pas éperdus de tes adversaires ! »

Médon entendit ces paroles. Tremblant sous

un siége, et enveloppé de la dépouille récente d'une génisse, le héraut se dérobait au trépas. Il sort de cet asile, jette cette dépouille ; et, se précipitant aux pieds de Télémaque, et les embrassant : « O prince chéri, dit-il, me voici ; épargne-moi, et engage ton père à ne pas me confondre dans la punition que sa juste fureur a fait tomber sur ces chefs insensés, qui dévoraient ses biens, et n'avaient aucun respect pour ta personne. »

Ulysse, le regardant avec un sourire de bonté : « Rassure-toi, dit-il, Télémaque est ton salut. Ton cœur touché saura, et tu pourras apprendre à tous, combien la sagesse l'emporte sur l'iniquité. Toi et ce chantre fameux, retirez-vous, loin du carnage, dans la cour, tandis qu'ici j'achèverai ce que m'imposent la justice et la vengeance. » Ils sortent ; se plaçant près de l'autel du puissant Jupiter, ils portent l'œil de tous côtés, frappés encore de l'aspect du meurtre, et ne pouvant se persuader qu'ils n'en seront pas les victimes.

Maintenant Ulysse promenait partout ses regards sévères, pour s'assurer qu'aucun des chefs ne s'était dérobé à la parque. Il voit leur foule entière étendue dans le sang et dans la poussière. Tels que de nombreux habitants de l'onde, pris par les pêcheurs dans les mailles du vaste filet, traînés hors des flots blanchissants de la mer au bord du rivage, et répandus sur le sable aride, languissaient après les vagues, quand le soleil, dardant sur eux ses feux, leur a fait exhaler

à tous leur vie en un moment : tels les corps entassés de ces chefs jonchaient la terre.

Alors, le prudent Ulysse donne cet ordre à son fils : «Va, Télémaque, appelle ma nourrice Euryclée, et vous saurez les desseins qui roulent dans mon âme. »

Télémaque, docile à la voix de son père, ébranle la porte du gynécée ; et, s'adressant à la nourrice : « O toi qui, chargée du faix des ans, veilles sur nos femmes, viens, mon père veut te donner ses ordres ; hâte la lenteur de tes pas. »

Le vent n'emporte pas ces paroles. Elle ouvre la porte et sort ; Télémaque est son guide : elle trouve Ulysse entouré de cadavres, et tout souillé de sang et de poussière. Tel, après avoir dévoré un buffle énorme dont il a triomphé, un lion s'avance fièrement hors de la forêt, la gueule et le poitrail tout ensanglantés : on ne peut soutenir son aspect épouvantable ; tel Ulysse a les mains et les pieds souillés du sang de ses ennemis.

A la vue de ces cadavres, de ce sang qui inonde la salle, et de cette grande victoire ; des cris de triomphe sont près de partir des lèvres d'Euryclée, mais Ulysse, réprimant la vivacité de ce transport : « Réjouis-toi au fond du cœur, dit-il, respectable Euryclée, et ne laisse pas éclater tes sentiments. Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres de nos ennemis. Ceux-ci doivent leur trépas à la justice des Dieux ; sans distinction du pervers ni du sage, ils ne respectèrent aucun des fils de la terre qui vint les

implorer, aussi leurs iniquités les ont-elles conduits à la fin la plus terrible. Mais, (je veux l'apprendre de ta bouche) fais-moi connaître les femmes de ce palais qui m'ont outragé, et celles qui ne sont point coupables. »

« Tu entendras, ô mon fils, l'exacte vérité, répond le fidèle Euryclée. Parmi les cinquante femmes de ta maison auxquelles nous avons enseigné l'art de manier la navette et l'aiguille, de préparer la laine, enfin, de bannir par le travail la pensée de la servitude ; parmi ces esclaves, il en est douze qui, parvenues au comble de l'impudence et de l'iniquité, n'honorent ni moi, ni même Pénélope. Télémaque depuis peu est adulte : sa mère ne lui a pas permis de prendre ici l'autorité sur les femmes. Mais je cours à l'appartement de ton épouse pour lui apprendre la plus heureuse nouvelle. Un Dieu l'a plongée dans le sommeil. »

« Ne la tire point encore du repos, reprit le prudent Ulysse : contente-toi d'appeler les femmes qui, dans mon absence, se sont couvertes d'opprobres. »

La vieille Euryclée sort pour appeler ces femmes, et les anime à paraître. Cependant, Ulysse rassemble Télémaque et les deux pasteurs. « Ordonnez d'abord à ces esclaves perfides, leur dit-il, d'enlever ces cadavres, et qu'une eau pure et la molle éponge, passant sur les tables et les siéges, leur rendent l'éclat. Quand vous aurez purifié ma demeure, conduisez ces femmes coupables entre le donjon et la muraille de la cour ; là, livrez-

les au tranchant du glaive : qu'elles expirent, et que les nœuds illicites qui les unirent en secret à ceux qui briguaient la main de mon épouse, soient effacés de leur souvenir. »

Il dit. Toutes ces femmes arrivent en troupe et d'un pas empressé. Elles poussent des cris lamentables, et versent des ruisseaux de larmes. Cependant, deux à deux et l'une en face de l'autre, elles emportent les cadavres glacés, et les déposent au bout du portique : Ulysse même leur donne cet ordre, il en presse l'exécution : elles sont contraintes d'obéir. Puis, abreuvant d'eau limpide l'éponge poreuse, elles la passent sur les tables et sur les siéges, jusqu'à ce qu'ils aient repris leur éclat ; tandis que Télémaque et les deux pasteurs armés de rudes brosses, ratissent le terrain, ces femmes enlèvent les souillures. Après que l'ordre et la propreté sont rétablis dans le palais, ils en font sortir ces esclaves, et les conduisent entre le donjon et la muraille de la cour, dans une étroite enceinte, où la fuite est impossible. Télémaque prend la parole : « Voici le moment d'expier, non par le fer, mais par une mort honteuse, les sacriléges forfaits que, pour notre déshonneur, vous commîtes depuis tant d'années contre ma mère et moi, et les impudiques nœuds qui vous unirent à nos persécuteurs. »

Il dit : entourant une colonne du câble d'un navire azuré, il l'attache au donjon à une assez grande hauteur pour que ces scélérates, auxquelles un vil supplice est destiné, ne puissent pas toucher du pied la terre. Telles

que des grives et des colombes déployant leurs ailes et volant à leurs retraites, s'élancent toutes à la fois dans un nid odieux, le rets dont on environna les buissons ; telles, rangées sur une ligne, ayant toutes autour du cou le nœud fatal, ces femmes perfides subissent une mort terrible et ignomineuse. Elles agitent un moment leurs pieds, et ne sont plus.

Le fils d'Ulysse et les pasteurs conduisent Mélanthe, à travers le palais et le portique, dans la même place. Le fer cruel lui abât le nez et les oreilles ; on le mutile pour livrer sa chair aux animaux voraces ; on lui coupe les mains et les pieds dans l'ardeur du courroux et de la vengeance. Après s'être plongés dans le bain, ils rejoignent le héros. La justice est accomplie.

Alors, s'adressant à sa nourrice : « Femme âgée, dit Ulysse, apporte-moi du soufre et du feu pour dégager l'air de ses poisons et purifier ce palais. Cours ensuite et amène Pénélope et ses femmes; qu'animée par ta voix, toutes se rassemblent. »

« Cet ordre, ô mon fils, me remplit de joie, repartit Euryclée : mais, permets qu'auparavant j'aille te chercher de riches vêtements; qu'on ne te voie plus dans ton palais sous ce vil extérieur, indigne de toi et de ta fortune.»

Avant tout, dit Ulysse, allumons dans cette demeure l'encens qui en écartera les malédictions. Euryclée obéit; elle apporte le feu et le soufre. Le parfum, par les soins du héros, s'élève et se répand dans la salle, le porti-

que, la cour et tout le palais. Cette femme âgée court enfin appeler toutes les esclaves, et les excite à paraître. Tenant des flambeaux, elles viennent, se précipitent dans la salle, environnent Ulysse en foule, remercient le ciel de son retour ; et, lui prenant la main, elles la baisent avec respect, et font éclater les transports les plus vifs de leur zèle et de leur attachement. Ulysse est attendri ; des soupirs sortent de ses lèvres, et des larmes délicieuses coulent de ses yeux : il reconnaît toutes ses esclaves.

CHANT XXIII

La vieille Euryclée, avec une joie triomphante, monte à l'appartement de sa maîtresse pour lui annoncer que ce palais possède l'époux, objet d'un tendre amour; ses genoux ne sont plus tremblants, elle marche par bonds. Déjà elle s'écrie, penchée sur la tête de la reine : « Réveille-toi, Pénélope, ma fille chérie, pour voir de tes yeux ce qui si longtemps fut chaque jour l'objet de tes désirs. Ulysse est arrivé: oui, il est enfin dans sa demeure, et il a exterminé tous ces chefs superbes qui désolaient sa maison, ravageaient ses biens, et tramaient la mort de son fils. »

« Bonne nourrice, répond la prudente Pénélope, les dieux t'ont jeté dans le délire hélas! ils ont le pouvoir de convertir la plus haute sagesse en folie, et la folie en sagesse; ils ont frappé ta raison, jusqu'à ce jour si droite et si éclairée. Pourquoi te jouer de moi par ces discours mensongers, comme si je n'étais pas assez abîmée dans la douleur? et pourquoi me tirer de ce sommeil, dont les douces ombres enveloppaient ma paupière et captivaient mes sens? Je n'en ai point goûté de si délicieux depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom funeste. Descends, retourne à tes travaux. Si quelque autre de mes femmes m'eût arrachée au sommeil pour me

tenir de semblables discours, je l'eusse renvoyée en l'accablant de tout le poids de ma colère ; rends grâce à ta vieillesse de mon indulgence. »

« Je suis bien éloignée de te jouer, ô ma fille, répond la fidele Euryclée. Ulysse, Ulysse lui-même est arrivé ; ce palais le possède, ainsi que je te l'annonce; cet étranger que tous ici comblaient de tant d'ignominie, c'est Ulysse. Télémaque, depuis plusieurs jours, savait le retour de ce chef; mais il cachait prudemment les secrets de son père, afin de punir avec éclat les violences des plus insolents des hommes. »

A ces mots, la reine, transportée de joie, s'élance de sa couche, embrasse Euryclée ; des pleurs baignent son visage. « Ne m'en impose pas, dit-elle ; devons-nous bien croire, ma mère, ainsi que tu le racontes, qu'il soit dans ce palais ? Comment lui seul a-t-il pu triompher de cette foule audacieuse qui toujours obsédait cet asile? »

« Je n'en ai pas été le témoin, et je l'ignore, lui répond la nourrice; j'ai seulement entendu les gémissements et les cris de ceux qu'on immolait. Assises au fond de notre appartement, les portes étroitement fermées, nous étions remplies de terreur, jusqu'à ce qu'enfin mon oreille a été frappée de la voix de ton fils Télémaque, qui m'appelait par l'ordre de son père. J'ai trouvé Ulysse debout au milieu des cadavres; entassés autour de lui, ils couvraient le terrain de la salle. Oui, la joie eût dissipé la sombre tristesse de ton âme, si tu l'eusses vu ensanglanté, comme

un lion, du carnage de ses ennemis. Maintenant leurs corps sont amoncelés aux portes de la cour; allumant une grande flamme, il purifie sa superbe demeure, et m'envoie pour t'amener à ses yeux. Suis-moi; après avoir souffert l'un et l'autre tant d'infortunes, livrez vos cœurs à la joie. Le désir qui t'a si longtemps consumée est enfin exaucé : il est vivant dans ses foyers, il vous a retrouvés toi et ton fils, et il est vengé de tous ses ennemis dans le palais qu'ils avaient déshonoré. »

« Ma chère Euryclée, dit Pénélope, modère l'excès de ta joie. Hélas! tu sais avec quels transports nous le verrions tous reparaître, et surtout moi et son fils, le seul fruit de notre hymen; mais je ne puis me persuader de la vérité de ton récit. Quelqu'un des immortels, indigné de tant de forfaits et touché de nos gémissements, aura immolé ces chefs téméraires. Quiconque implorât leur compassion, ils ne respectaient aucun mortel, sans distinction du juste ni du pervers; voilà ce qui a fait tomber sur eux ce châtiment terrible. Quant à Ulysse, l'espoir même de son retour s'est évanoui; l'infortuné! sans doute, il n'est plus. »

« O ma fille! reprit la nourrice Euryclée, quel mot est échappé à tes levres! Quoi! ton époux est au sein de ses foyers, et tu dis qu'on ne l'y verra jamais reparaître! ton cœur sera-t-il donc toujours fermé à la persuasion? Mais je puis dissiper ta méfiance par un signe certain : c'est la cicatrice, cette empreinte ancienne de la blessure que lui fit la

défense éclatante et terrible d'un sanglier; je l'ai reconnue en baignant ses pieds, et j'allais te l'apprendre lorsqu'il porta sa main sur ma bouche et me retint avec prudence. Suis-moi; pour gage, je te livre ma personne; si je t'en impose, ravis-moi le jour dans les plus cruels supplices. »

« Ma mère, dit Pénélope, n'espère pas, malgré ton expérience et ta sagesse, d'approfondir les décrets des Dieux immortels. Cependant, allons trouver mon fils, et voir les rivaux immolés et notre libérateur. »

En disant ces mots, elle sort, descend les degrés. Le cœur lui bat avec force; elle est irrésolue. Interrogera-t-elle à l'écart celui qui paraît être son époux, ou se précipitera-t-elle entre ses bras? Elle arrive, passe le seuil, s'assied devant la flamme du foyer en face d'Ulysse, qui, adossé à une haute colonne, placé sur son trône, et l'œil baissé, attendant que sa vertueuse épouse le reconnût et lui adressât la parole. Elle garde un long silence; son cœur est insensible d'étonnement; ses immobiles regards son fixés sur Ulysse; tour à tour elle est prête à le nommer son époux, et le méconnaît sous ces honteux vêtements. Télémaque, surpris, lui fait ces reproches : « O ma mère! si tu n'as pas abjuré ce nom, par quelle cruelle insensibilité es-tu assise devant mon père sans l'interroger, sans lui adresser la parole? Quelle autre femme montrerait une froideur si glacée à un époux qui, après vingt années d'infortunes, reviendrait dans sa patrie? Un rocher est moins dur que ton cœur. »

« Mon fils, repartit Pénélope, mon cœur est saisi d'étonnement; je ne puis interroger ce mortel, je ne puis lui adresser une parole ni fixer longtemps sur lui mes regards. Mon Ulysse est-il enfin devant moi? est-il vrai que son palais le possède? Tous nos doutes seront bientôt dissipés; il est des signes tirés de l'intérieur de notre retraite, où nul ne pénètre, et dont nous avons seuls la connaissance. »

Le sourire de la satisfaction éclate dans les traits du héros; il se tourne vers son fils : « O Télémaque! dit-il, souffre que ta mère ne se rende qu'à l'évidence; le doute sera bientôt banni de son âme. Ces traits défigurés, ces lambeaux, partage du malheur et de l'indigence, lui inspirent de l'éloignement et lui font méconnaître son époux. Nous, cependant, délibérons sur le parti qu'il faut prendre. Celui qui n'a ravi le jour qu'à un seul citoyen, né dans l'obscurité, et auquel ne survivent qu'un petit nombre de vengeurs, fuit, abandonne ses parents, sa patrie. Nous, nous avons abattu le rempart de ces contrées, la plus illustre jeunesse de l'île d'Ithaque. Considère ce que nous impose ici la prudence. »

« Mon père, répond le sage Télémaque, c'est à toi de prononcer, toi dont la prudence est si éminente qu'aucun mortel n'oserait t'en disputer la palme. Nous suivrons tous avec allégresse un tel guide, et j'ose assurer que mon courage, si la force le seconde, ne sera pas languissant. »

« Je dirai donc, reprit Ulysse, ce que la prudence nous ordonne. Après avoir pris un

bain, convrez-vous de beaux vêtements, vous et les femmes de cette maison, et que le chantre divin, ébranlant les cordes de sa lyre sonore, vous précède et vous anime à former avec joie des pas cadencés, afin que ces accords et ces pas, entendus des passants et des voisins, leur fassent dire : C'est la fête nuptiale. Ainsi l'agile Renommée ne répandra pas la nouvelle du carnage des rivaux, que nous ne soyons arrivés dans nos champs ombragés. Là, nous attendrons que Jupiter nous inspire et nous seconde. »

Il parle, et l'on exécute ses ordres. Ils entrent dans le bain; de beaux vêtements les couvrent; les femmes paraissent avec les ornements de la parure. Le chantre divin, saisissant sa lyre sonore, excite en eux le désir de se livrer au doux charme de l'harmonie et d'une noble danse. Les pas et les sauts cadencés des hommes et des femmes, abandonnés aux transports de la joie, ébranlent et font retentir la vaste enceinte du palais.

« On n'en peut douter, s'écrient ceux qui, hors de cette demeure, entendaient le bruit de cette fête; l'un des chefs vient enfin d'obtenir la main si briguée de la reine. Épouse indigne! elle n'a pu, jusqu'au retour de l'infortuné, veiller sur la maison et les biens de l'époux auquel elle fut unie en son printemps.» C'est ainsi qu'ils parlaient, bien éloignés de savoir ce qui venait d'arriver dans ce palais.

Cependant, le magnanime Ulysse, par les soins de la vieille Eurynome, jouit enfin du bain dans sa demeure : elle l'arrose d'huile et le décore de superbes vêtements. Une beauté

divine, par la volonté de Minerve, se répand sur les traits du héros, Il rentre : on l'eût pris pour l'un des immortels; il va reprendre sa place sur son trône, en face de son épouse, et après quelques moments de silence, il lui dit :

« Femme extraordinaire, les Dieux, habitants de l'Olympe t'ont donné, plus qu'à aucune autre de ton sexe, un cœur insensible. Non! il n'est point de femme qui s'obstinât à témoigner autant de froideur à son époux revenu, après vingt années d'absence et à travers de si nombreuses disgrâces, dans sa terre natale. Ma nourrice, j'ai besoin de repos, prépare ma couche : je me rendrai dans ma retraite. Le fer est moins dur que le cœur de cette épouse.

« Noble personnage, repartit Pénélope, une sage réserve est mon caractère; je ne suis point animée de fierté ni de mépris, mais aussi je ne me laisse point éblouir. Les traits d'Ulysse sont bien gravés dans ma mémoire, tel que je le vis lorsque son navire aux longues rames quitta les bords d'Ithaque. Euryclée, obéis à ses ordres, prépare sa couche placée hors de l'appartement qu'il se bâtit lui-même, et prends soin d'y étendre des peaux, des tapis et de riches couvertures.» Elle dit, voulant connaître à ce dernier signe s'il était son époux.

Mais Ulysse, saisi d'indignation contre sa vertueuse épouse : « O Pénélope! s'écria-t-il, de quelles paroles viens-tu de me blesser? Qui donc a déplacé ma couche sacrée! Est-ce la main d'un Dieu? un mortel ne pourrait même l'ébranler sans de grands efforts, fût-il

dans la vigueur des ans et le plus adroit de sa race. Cette couche, faite avec art (et ce signe doit achever de bannir ta défiance), est mon ouvrage, sans que personne m'ait secondé.

« Dans l'enceinte de ma cour, un olivier fleurissant étendait un vaste feuillage; le tronc épais était aussi droit qu'une colonne. Il fut le centre autour duquel je bâtis, avec des pierres étroitement unies, ma chambre nuptiale; l'ayant couverte d'un beau toit et fermée de portes solides, inébranlables, j'abats la tête chevelue de l'olivier; et, polissant avec le fer ce tronc, depuis ses racines et dans son contour, je l'aligne au cordeau et le travaille avec art; il est le superbe soutien de ma couche; la tarière le perçant de toutes parts, je n'abandonne point cet ouvrage qu'il ne sorte accompli de mes mains; l'or, l'argent et l'ivoire y confondent partout leur éclat varié, et je borde la couche entière de peaux de brillante pourpre.

« Ce détail doit me faire connaître; mais j'ignore, ô mon épouse! si cette couche repose encore sur son ancien fondement : quel homme a été assez téméraire pour la transporter dans une autre place, et pour abattre le tronc antique et vénérable de cet olivier? »

Ces mots bannissent tous ses soupçons, et lui dévoilent Ulysse, son époux; son cœur palpite avec violence, ses genoux se dérobent sous elle; elle est prête à s'évanouir. Bientôt coule de ses yeux un torrent de larmes; elle court à celui qu'elle a méconnu; les bras ouverts, elle s'élance au cou d'Ulysse, et, lui

prodiguant les marques d'un tendre amour : « Ne sois point irrité, dit-elle, cher époux, toi qui, en toute occasion, te montras le plus prudent des mortels. Les dieux nous ont condamnés à l'infortune, et nous ont envié le bonheur de couler dans une douce union les les jours de notre jeunesse et d'arriver au terme de la vie sans que le sort nous séparât. Ne t'irrite point; pardonne si, dès ton abord, mon cœur ne s'est pas épanché, si, comme en ce moment, je ne t'ai pas serré dans mes bras. J'ai toujours tremblé qu'un étranger ne trompât ma confiance. Combien d'hommes ne respirent que la fraude! Jamais la fille de Jupiter, Hélène, n'eût reçu un étranger dans sa couche, si elle avait prévu qu'un jour elle serait ramenée avec honte, par les fils belliqueux de la Grèce, dans sa patrie. Un génie malfaisant lui inspira l'audace d'exécuter une action odieuse, et son âme ne connut le poison qui la corrompait que lorsqu'elle en sentit le ravage, poison qui a été la première source de nos propres infortunes. Mais tu m'as donné un signe non trompeur de ta venue; tu m'as décrit notre couche, qui ne vit aucun mortel, excepté nous deux, et une seule esclave, la fidèle Actoris, que mon père me donna pour m'accompagner à Ithaque, et qui veille aux portes de notre chambre nuptiale; tu triomphes enfin de l'obstination qui rendait mon âme dure et insensible. »

Ces paroles redoublent l'attendrissement d'Ulysse. Il pleure, tenant contre son cœur son épouse chérie et fidèle. Ainsi que l'acpect de la terre comble les souhaits de ceux dont

les bras fendirent la mer, après que Neptune fracassa leur solide vaisseau, battu des bruyants aquilons et des vagues enflées; un petit nombre, échappé au noir abîme, nage, et, tout souillé de l'écume durcie de l'onde salée, atteint enfin la rive, heureux d'avoir fui le trépas. Ainsi, Pénélope fixait ses regards charmés sur son époux, et ne pouvait dégager la tête du héros de ses bras d'albâtre. Et l'Aurore, en colorant le ciel de ses roses, les eût encore vus livrés à ces épanchements mêlés d'un souvenir amère, si Minerve, arrêtant la Nuit près de la fin de sa course, n'eût retenu le Soleil dans les flots de la mer, et retardé le moment où, montant sur son trône d'or et attelant les impétueux et brillants coursiers, Lampe et Phaéton, qui traînent son char, il apporte la lumière aux mortels.

Ulysse rompt enfin le silence : « O mon épouse! dit-il, nous ne sommes point arrivés au terme de nos longues disgrâces; le sort veut que la carrière en soit immense: l'avenir me réserve encore de tristes et pénibles travaux, que je dois accomplir. Ainsi me le prédit l'ombre de Tirésias, le jour où le désir de procurer un heureux retour à mes compagnons et à moi-même, me fit descendre dans la demeure des enfers. Mais, oublions ces maux, rendons nous à notre couche; viens; que des moments plus doux et un sommeil paisible succedent enfin à nos infortunes.

« Je te suivrai, dit Pénélope, quand tu le désireras, puisque les Dieux t'ont ramene dans ta patrie et ton palais. Toutefois (ils

ont réveillé dans ton esprit ce triste souvenir) ne puis-je connaître les revers que tu dois combattre encore? ils ne me seront pas toujours cachés; j'ai le courage de les vouloir apprendre dès ce moment. »

« Infortunée! lui répond-il, pourquoi m'obliger à te révéler cet oracle? Tu le veux, je vais te satisfaire; tu partageras le chagrin qui trouble ma joie. L'aviron en main, je dois parcourir encore la terre jusqu'à ce que j'arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue, qui n'assaisonne point de sel ses aliments, et qui n'ait jamais vu ni proue colorée, ni rames, ces ailes des vaisseaux.

« Voici le signe qui, seul, bornera ma longue course. Il faut qu'un passant dise, à l'aspect du large aviron qui chargera mon épaule : c'est le van de Cérès. Alors, j'enfonce l'aviron dans le sein de la terre, j'immole à Neptune un bélier, un taureau, un verrat, et, retourné dans ma demeure, je fais ruisseler le sang des hécatombes en faveur de tous les immortels, selon les rangs dont ils sont honores dans l'Olympe. Le Dieu des mers n'étant plus irrité contre moi, j'exhalerai doucement le souffle de la vie, loin des tempêtes, après qu'une heureuse vieillesse m'aura par degrés conduit au bord du tombeau, et en mourant je verrai autour de moi mes peuples jouir de la félicité. Voilà ce que je dois attendre de l'avenir. »

« Puisque les Dieux, dit la sage Pénélope, t'ont promis une vieillesse qui doit te faire oublier tes infortunes, consolons-nous dans

l'espoir qu'elle sera enfin pour toi un port assuré. »

Cependant, à la lumière éclatante des flambeaux, Eurynome et Euryclée formaient des tapis les plus doux la couche d'Ulysse. Dès qu'elles ont rempli ces soins, la nourrice âgée va chercher le repos, tandis qu'Eurynome, tenant un flambeau, précède les deux époux qui se rendent à leur chambre nuptiale; et lorsqu'ils y sont arrivés, elle se retire. Ulysse conduit son épouse vers la couche ancienne et révérée.

Télémaque et les deux pasteurs font cesser les danses; par leurs ordres, la terre n'est plus frappée du pied agile; les femmes se rendent à leurs retraites; le sommeil règne dans le palais.

Les deux époux, après les premiers transports de leur tendresse, se livrent aux charmes d'un entretien paisible. La plus vertueuse des femmes raconte tout ce que lui fit souffrir le spectacle continuel de cette multitude effrénée, qui, sous le prétexte de rechercher sa main, répandait partout l'insulte et le ravage, immolait ses génisses, dévastait ses bergeries, et consumait les vins les plus précieux. Le magnanime Ulysse, a son tour, raconte tous les maux qu'il fit aux nations ennemies et combien il eut lui-même à lutter contre l'infortune; il n'omet aucun détail intéressant. La reine se plaisait à l'écouter; et le sommeil, tant que dure ce récit, n'inclinait point sa paupière.

Il remonte au temps où il vainquit les Ciconiens; il dit comment il aborda aux terres

fertiles des Lotophages, tous les revers qu'il essuya chez le cyclope, et la vengeance qu'il tira de ce monstre inaccessible à la pitié, et qui engloutit ses braves compagnons; son arrivée chez Éole, qui le reçut avec bonté et favorisa son retour. Les Destins ne voulant pas encore qu'il revît sa patrie, la tempête sourde à ses gémissements et emportant une seconde fois sa flotte loin de sa route, sur l'espace immense des mers; son débarquement chez le roi des Lestrigons, qui perdirent sa flotte et ses guerriers, à l'exception d'un seul navire sur lequel il eut le bonheur d'échapper au trépas; les ruses dangereuses de l'enchanteresse Circé; comment, pour consulter l'ombre thébaine de Tirésias, il pénétra, avec un navire, jusque dans la ténébreuse demeure de Pluton, où il revit tous les amis que le sort lui avait enlevés, et celle qui le mit au jour et cultiva son enfance. Il dit les chants mélodieux des Sirènes, les rochers errants, l'horrible Charybde, et cette Scylla à laquelle n'échappa encore aucun des nautonniers qu'un destin malheureux conduisit à son antre; le sang des troupeaux sacrés du Soleil répandu par la main de ses compagnons; son rapide vaisseau fracassé par la foudre du Dieu qui ébranle l'Olympe; la perte soudaine de tous ses compagnons chéris; quel sort le déroba seul à la parque; son arrivée dans l'île d'Ogygie, chez la nymphe Calypso, qui, désirant se l'attacher par les nœuds de l'hyménée, le retint si longtemps dans sa grotte, lui consacra ses soins et lui promit l'immortalité, offre qui ne put ébran-

ler un moment la constance d'un époux fidèle; enfin comment, après les plus grands périls, il atteignit la terre des Phéaciens, qui l'honorèrent comme un Dieu, et qui, en lui prodiguant l'or, l'airain, de riches vêtements, le ramenèrent, sur un de leurs vaisseaux, jusque dans sa patrie. Cette dernière parole sortait de ses lèvres, lorsque le doux sommeil, baume des soucis, s'empare de lui et coule dans ses membres.

Dès que le héros a goûté les charmes de l'amour et du sommeil, Minerve, loin de retenir plus longtemps l'Aurore, l'excite à s'élever sur son char, et à porter la lumière aux humains. Ulysse, supérieur à la mollesse, quitte au même instant sa couche; et, s'adressant à son épouse : « O Pénélope, dit-il, nous avons bu jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, toi qui achetais par tant de larmes mon retour, et moi que Jupiter et tous les Dieux, malgré mes vœux et mes efforts, enchaînaient, comme pour jamais, loin de ma patrie. Puisqu'enfin le ciel nous a ramenés dans les bras l'un de l'autre, veille aux débris de nos biens dans ce palais : quant aux troupeaux dont les plus iniques des hommes m'ont dépouillé, mes acquisitions et les dons de mes peuples me dédommageront de ces pertes; toutes mes étables seront bientôt remplies. Cependant, je vais trouver, dans son jardin ombragé, mon respectable père, miné par les regrets qu'il donne à son fils. Ecoute cet avis, que ta prudence même te suggérera. Dès l'apparition du jour, la Renommée répandra le bruit de la mort des chefs tombés

sous mes coups. Renferme-toi avec tes femmes dans ton appartement, au faîte de ce palais, et quel que soit le concours du peuple, garde-toi de paraître. »

Il dit : se couvrant de son armure terrible, il tire du sommeil Télémaque et les deux pasteurs, et leur ordonne de revêtir, à leur tour l'appareil de Mars. Ils obéissent, l'airain les environne; les portes s'ouvrent; ils sortent, ayant Ulysse à leur tête. Déjà le soleil éclairait la terre; mais Pallas, les entourant d'un sombre nuage, précipite leurs pas hors des murs d'Ithaque.

CHANT XXIV

Le Dieu de Cyllène, Mercure, appelle les ombres des chefs qui s'emparèrent du palais d'Ulysse; tenant en main le brillant roseau d'or, qui, à son gré, ferme les yeux des mortels, ou dissipe le sommeil du trepas; il conduit ces ombres et presse leur départ; elles le suivent avec des cris aigus et lamentables. Tels, dans les ténèbres, des oiseaux nocturnes, perçant l'air de cris aigus et lugubres, volent du fond d'un antre sacré dès que l'un s'en échappe, attachés l'un à l'autre et formant une longue chaîne : telle vole, en faisant frémir les airs de ses cris, la foule rapide et serrée de ces ombres, conduite par ce Dieu libérateur, à travers les routes obscures et hideuses de la mort. Elle franchit les flots de l'Océan, le rocher élevé de Leucade, et, traversant les portes du Soleil et le peuple des songes, arrive en un moment aux prairies où fleurit l'asphodèle, qu'habitent les morts, vains et légers fantômes.

Là, les âmes des chefs rencontrent l'ombre d'Achille et celle des héros qui toujours l'accompagnaient, Patrocle, le sage Antiloque, Ajax, le plus fameux des Grecs, après l'illustre fils de Pelée. Vers eux s'avançait l'ombre d'Agamemnon, plongée dans la tristesse et suivie de tous ceux qui trouvèrent avec lui, dans le palais d'Egisthe, une mort sanglante.

« O fils d'Atrée, lui disait l'ombre d'Achille, entre les héros qui jamais parurent sur la terre, nous t'avions cru le plus cher au maître des Dieux, toi, qu'il éleva sur tant de vaillants guerriers, dans les champs de la fatale Troie; et cependant la parque, à laquelle n'échappe aucun de ceux qui sont nés, devait, parmi les chefs qui rentrèrent dans leurs foyers, se hâter de te prendre pour sa victime! Que n'as-tu, par une fin plus digne du roi de tant de combattants, reçu le trépas devant Ilion? les héros rassemblés de la Grèce t'eussent érigé un magnifique tombeau, la gloire de ton fils chez les races futures. Mais le sort t'avait destiné la mort la plus sinistre. »

« Achille fortuné, mortel l'égal des Dieux, répondit l'ombre d'Agamemnon, tu fus abattu loin de nos foyers, sous les remparts de Troie. Autour de toi périrent les plus vaillants fils d'Ilion et de la Grèce en se disputant ton vaste corps étendu noblement dans un tourbillon de poussière, et ne respirant plus le feu des combats. Durant tout le jour, nous nous disputâmes ces restes précieux; et je ne sais quel eût été le terme du carnage, si Jupiter n'eût séparé les deux armées par une tempête. Mais, après avoir enlevé ta dépouille du milieu des combats, quelle ne fut pas la pompe de ta sépulture! Nous te plaçons dans ta tente sur un lit funèbre; nous faisons couler sur ton corps, qui n'avait rien perdu de sa beauté, l'eau tiède et des essences odorantes; autour de toi les Grecs fondent en larmes; ils se dépouillent en ton honneur de

leur chevelure. Au bruit de ton trépas, ta mère, avec les néréides immortelles, sort des ondes; des hurlements terribles s'élèvent sur le vaste empire des mers : un tremblement s'empare de tous les Grecs; ils se précipitaient jusqu'au sein de leurs vaisseaux, si ce chef, instruit par l'âge et l'expérience, le sage Nestor, n'eût élevé la voix: « Arrêtez, ô Grecs, gardez-vous de fuir; c'est sa mère qui sort, avec les néréides, du sein des ondes, et vient pleurer sur le corps de son fils. Les magnanimes Grecs s'arrêtent. Les filles du vieux Nérée t'entourent avec des gémissements lamentables, te décorent de vêtements divins, tandis que la troupe des neuf Muses, élevant tour à tour leurs voix harmonieuses, forme des chants funèbres. A ce concert lugubre, à ces cris perçants, tu n'eusses pas vu un seul de nos guerriers qui ne versât des larmes. Dix-sept jours et autant de nuits, Dieux et mortels, tout gémit, tout pleure. Enfin, nous te livrons au bûcher, autour duquel nous faisons ruisseler le sang de nombreuses victimes; les brebis les plus grasses et les taureaux les plus vigoureux sont immolés; la flamme te consume avec tes vêtements divins et des ruisseaux de miel et d'une essence précieuse. Ceux qui combattent à pied, ceux qui montent les chars, une armée de héros, couverte de ses armes, court autour du bûcher ardent; les hurlements et le tumulte règnent sur tout le rivage. Après que les flammes de Vulcain t'ont consumé, nous rassemblons, à la naissance de l'aurore, tes ossements blanchis; nous les arrosons d'un

vin pur et d'un parfum huileux; ta mère nous apporte une urne d'or ; présent de Bacchus, et l'ouvrage de l'industrieux Vulcain. Là, fameux héros, reposent tes cendres, confondues avec celles de ton ami Patrocle; là, séparément, sont encore les cendres d'Antiloque, qui, apres la mort du fils de Ménœtius, fut le plus cher de tes compagnons. Nous, l'armée invincible des Grecs, nous érigeons autour de cette urne un monument vaste et pompeux au bord du rivage élevé qui domine l'Hellespont étendu, monument que les races présentes et futures apercevront d'un grand éloignement en traversant cette mer. Ta mère, du consentement des immortels, invite les plus illustres chefs de la Grèce aux superbes jeux dont elle décore une lice immense. Que de fois j'assistai aux funérailles des héros, où la jeunesse, entourée de la ceinture, se distingue par de nobles combats ! jamais mes yeux ne furent frappés d'un si magnifique appareil que de celui des jeux dont Thétis honora ta pompe funèbre : on vit que tu étais le favori des immortels. Ainsi, Achille, loin que ta mort efiace ton nom du souvenir des hommes, ta gloire sera toujours vivante sur la terre: moi, qui terminai une guerre si longue, quel prix ai-je obtenu des Dieux? une mort horrible, à l'instant même de mon retour, mort reçue par la main du lâche Egisthe et d'une épouse abominable.»

Tel était leur entretien, lorsque Mercure s'avance, conduisant les âmes des chefs tombés sous les coups d'Ulysse. La troupe des héros, frappé d'étonnement, court a leur ren-

contre. L'ombre du fils d'Atrée reconnaît Amphimédon : il avait été uni par l'amitié avec le père de ce chef qui habitait Ithaque. « Amphimédon, dit-il, par quel malheur, vous qui tous êtes d'un rang distingué, et qui paraissez être compagnons d'âge, descendez-vous a la fois au ténébreux empire? Une seule ville rassemble à peine tant d'illustres personnages. Neptune, en excitant contre vous les aquilons tumultueux, et les vagues enflées, vous aurait-il submergés avec vos navires? Animés par l'ardeur de ravir les troupeaux, trésors des campagnes, seriez-vous tombés sur une rive étrangère, ou sous les remparts d'une ville, voulant emmener ses femmes captives? Réponds-moi, l'hospitalité forma nos liens. N'as-tu point gardé le souvenir du temps où, accompagné du noble Ménélas, je vins dans votre demeure pour animer Ulysse à nous suivre, avec une flotte richement équipée, aux bords d'Ilion? Un mois s'écoula avant que nous reprissions notre route sur la mer étendue; et la prudence de ce heros, né pour triompher de Troie, put à peine le déterminer à partager notre entreprise hardie. »

« Fils d'Atrée, puissant roi, repartit l'ombre d'Amphimédon, ces événements ne sont pas effacés de mon souvenir; tu vas apprendre quelle cause funeste a précipité l'heure de notre mort. Ne comptant plus sur le retour d'Ulysse, nous prétendions à la main de son épouse : elle méditait notre perte, et ne pouvant se résoudre ni à rejeter ni à former cet hymen, recourut à la ruse. « Jeunes rivaux,

dit-elle, aprés avoir commencé une toile immense et du tissu le plus fin, Ulysse n'est plus. Mais souffrez qu'avant de choisir un autre époux, j'achève le vêtement funèbre du héros Laërte; perdrai-je des travaux consacrés à ce devoir? de quel opprobre ne me couvriraient pas les femmes de la Grèce, si je ne décorais pas d'un linceul, ouvrage de mes mains, ce grand roi, lorsqu'il sera plongé dans le sommeil de la mort! » Nous étions loin de soupçonner aucun artifice. La nuit elle détruisait l'ouvrage du jour. Les mois, les années s'écoulent. Enfin, à la quatrième année, surprise par la trahison d'une de ses femmes, au milieu de ses stratagèmes, elle est contrainte à terminer ces délais; elle exposait à nos regards ce voile merveilleux qui, lavé par une eau pure, avait l'éclat de la lune ou du soleil, lorsqu'un Dieu ennemi amène tout à coup, je ne sais de quelle plage, Ulysse aux champs habités par le pasteur des verrats. Là se rend aussi Télémaque, revenu avec son vaisseau de la sablonneuse Pylos. Après avoir concerté notre mort ils entrent dans Ithaque, d'abord le fils d'Ulysse, puis Ulysse lui-même, conduit par le pasteur, sous la forme du plus malheureux des indigents, accablé d'années, couvert de lambeaux, et courbé sur un rameau noueux. Dans ce retour inopiné, et sous cette vile apparence, qui de nous, même des plus âgés, l'eût reconnu? Nous le maltraitons en paroles; nous le frappons. Maltraité en paroles, frappé dans son palais, il supporte quelque temps ces insultes avec une fermeté inouïe.

Mais enfin Jupiter l'excite au combat; ce chef, enlevant ses armes superbes, les enferme avec le secours de Télémaque dans le haut du palais. L'artificieux engage sa femme à nous apporter son arc, et à proposer à notre troupe infortunée des jeux, source du carnage. Aucun de nous ne peut courber cet arc indomptable; nous sommes loin d'y parvenir. Mais on remet l'arme terrible aux mains d'Ulysse. En vain nos cris et nos menaces ont défendu au pasteur de livrer cette arme; malgré tous les discours qu'on lui adressait, le seul Télémaque lui ordonne d'un ton ferme de nous désobéir. L'arme terrible est aux mains d'Ulysse : ce héros la courbe, sa flèche triomphe; debout, sur le seuil, il répand les traits hors du carquois en jetant autour de lui des regards formidables, et Antinoüs est étendu mort. Des fleches meurtrieres se succèdent d'un vol précipité ; nous tombons l'un sur l'autre expirants. Un Dieu, rien de plus manifeste, un Dieu rendait son audace invincible. Enflammés par l'audace d'Ulysse, les siens courent dans la salle, sèment tout autour d'eux le carnage; d'horribles gémissements s'élèvent, les têtes sont brisées sous les coups de l'acier, et le sang à longs flots ruisselle dans le palais.

« Telle fut, Agamemnon, notre mort. Nos cadavres abandonnés sont encore étendus dans la demeure d'Ulysse. Si nos alliés en étaient instruits, une eau limpide enlèverait le sang noir de nos blessures; placés sur un lit funebre, nous obtiendrions de leur part des plaintes et des sanglots, dernier

partage de ceux qui sont dans le sombre empire. »

« Fils heureux de Laërte, prudent Ulysse, s'écrie l'ombre d'Agamemnon, avec quelle valeur tu as reconquis ton épouse! O vertu de la fille d'Icare! ô fidélité qu'elle a gardée à celui qui obtint les prémices de son cœur! aussi ne périra jamais sa gloire; aussi, par la volonté des Dieux, la chaste Pénélope sera le sujet des plus beaux chants qui charmeront la terre. Qu'elle est loin de ressembler à la fille de Tyndare, qui, massacrant son époux, et n'inspirant aux races les plus reculées que des chants lugubres, a imprimé sur le nom des femmes, et même sur la plus vertueuse, une tache flétrissante! » Tel était l'entretien de ces ombres dans les cavernes de la terre, séjour de Pluton.

Cependant, Ulysse et ses compagnons, sortis de la ville, arrivent bientôt aux champs de Laërte, cultivés avec soin, et la récompense de ses longs et pénibles travaux. Là était sa maison rustique, entourée de cabanes où prenaient leurs repas et jouissaient du repos et du sommeil les serviteurs les plus nécessaires à ses besoins, les seuls qu'il eût gardés, et qui remplissaient leurs fonctions moins encore par devoir que par attachement. La même demeure renfermait une Sicilienne âgée, qui, dans ces champs éloignés, consacrait tous ses soins au vieillard.

C'est là qu'Ulysse, s'adressant à son fils et aux deux pasteurs : « Entrez, leur dit-il,

dans cette maison; et, faisant les apprêts d'un sacrifice et d'un festin, immolez le meilleur verrat. Je vais cependant m'offrir à mon père, voir s'il me reconnaîtra, ou si, après une longue absence, je serai étranger à ses yeux. »

En même temps il charge les serviteurs de ses armes : ils entrent. Ulysse porte ses pas dans le jardin fertile. Il parcourt cette enceinte spacieuse, sans rencontrer ni Dolius, ni les fils de ce vieillard, ni aucun des esclaves : ils étaient allés dans les champs rassembler des pierres pour réparer le mur, clôture du jardin. Ulysse, arrivé dans un verger embelli par la culture la plus assidue, trouve son père isolé, sarclant la terre autour d'une jeune plante, vêtu d'une vile tunique souillée de cendre et de poussière muni de bottines et de gants pour se garantir de la piqûre des buissons, et le front chargé d'un casque fait d'une peau de chèvre : il se plaisait ainsi à nourrir son chagrin dévorant.

A l'aspect de l'infortuné, affaissé par les ans et par le poids de la douleur, l'intrépide Ulysse, immobile sous un poirier élevé, fond en larmes. Il est prêt à se précipiter dans les bras de son père, à baiser ses cheveux blancs, à lui tout raconter, ses malheurs, son retour, son entrée dans sa terre natale; il délibère cependant s'il doit, par plusieurs questions, le préparer à cette entrevue. Il se détermine à le sonder par l'aiguillon du reproche; il s'avance droit de Laërte qui, la tête courbée, ne l'apercevait point et pour-

suivait son labeur. Se tenant près de lui, le noble rejeton de ce chef rompt le silence :

« O vieillard, j'admire ici ton art et tes soins; tout prospère à ton gré, la figue, la poire, la vigne, l'olive ; il n'est aucune place, aucune plante qui soit dénuée de culture. Le dirai-je? ne t'en irrite point ; toi seul est négligé ; comme si c'était peu de la triste vieillesse dont tu ressens l'outrage, ton vêtement est vil et tu es souillé de poussière et de cendre. Ce ne peut être la négligence qui t'attire ce mauvais traitement de la part de ton maître. Mais, quand on te regarde avec attention, tes traits, ton port, n'offrent rien de servile ; je te prendrais pour un roi auquel le grand âge permettrait de ne songer qu'à jouir des bains, à goûter le charme des festins et à dormir sur des tapis moëlleux. Dis-moi, je t'en conjure, de quel maître es-tu l'esclave ? quel est le possesseur de ce jardin cultivé par tes soins? Dis-moi encore, il m'importe aussi de le savoir, est-ce bien l'île d'Ithaque où j'arrive? Un passant vient de me l'assurer : mais il m'a semblé peu sage; il n'a pas même daigné m'écouter lorsque je lui demandais si mon ancien ami respirait encore, avait survécu aux disgrâces, ou si, déjà mort, il n'habitait plus que le séjour de Pluton. C'est à toi que je parle, ne refuse pas de me prêter l'oreille; apprends que ma maison reçût un mortel dont je garde un profond souvenir; jamais il n'y vint, des terres lointaines, un hôte plus chéri. Il se disait né dans Ithaque; le fils d'Arcésius, Laërte, ajoutait-il, était son père.

Je le conduisis dans mon palais opulent; et, croyant ne pouvoir accueillir assez dignement un tel hôte, je lui prodiguai les témoignages de ma tendresse et multipliai en sa faveur les présents de l'hospitalité. Il reçut sept talents du plus fin or, une coupe d'argent ciselée, douze tapis superbes, autant de couvertures, de tuniques et de manteaux précieux, et, à son choix, quatre captives distinguées par leur beauté et par l'industrie de leurs mains. »

« Etranger, lui répond son père (et des larmes coulaient de ses yeux), étranger, n'en doute point, tu es arrivé à cette terre, l'objet de tes questions, cette terre où dominent des hommes insolents et pervers. C'est en vain que ta générosité chargea ce mortel de présents. Ah! que ne l'as-tu trouvé dans Ithaque! sois sûr qu'il t'eût reçu dans sa maison, qu'il t'eût fait la réception la plus tendre; tu ne fusses parti que comblé de ses dons; ta bienveillance méritait de sa part ce retour. Mais, satisfais à ma demande. Depuis combien d'années ta maison a-t-elle été l'asile de ton ami infortuné, mon fils? (Hélas! eus-je un fils?) Il est une triste victime du sort; loin des siens et de sa patrie, j'ignore en quel lieu les monstres de la mer l'ont englouti, où il a été la proie des animaux féroces de l'air ou de la terre. Sa mère, ni son père, nous qui lui donnâmes le jour, nous n'avons pu tenir son cadavre entre nos bras et l'arroser de nos larmes ; son illustre épouse, la sage et prudente Pénélope, n'a pas éclaté en sanglots sur le lit fu-

nèbre d'un époux si cher, et sa main ne lui a point fermé les yeux, honneurs le seul partage des morts.

« Mais à qui parlé-je? quel es-tu? fais-moi connaître ton nom, ta patrie et tes pères. A quelle rive est attaché le rapide vaisseau qui te conduit ici, toi et tes nobles compagnons? ou un navire étranger, après t'avoir déposé sur ces bords, poursuivit-il sa route sur les ondes? »

« Sois certain que rien ne te sera caché, repartit Ulysse. J'habite Alybas; mes palais s'y élèvent; le roi Aphidas, fils de Polypémon, est mon père; mon nom est Epérite. Un Dieu m'égara au sortir de la Sicile et me jeta sur ces rives; mon vaisseau, loin des murs d'Ithaque, est attaché aux bords de cette île. Voici la cinquième année qu'Ulysse abandonna ma demeure : l'infortuné partit sous les augures les plus favorables; je le quittai, satisfait de ses augures; il s'éloigna non moins satisfait; nous nous flattions d'entretenir ces liens et de renouveler ces marques de notre tendresse. »

A ces mots, la douleur couvre d'un nuage ténébreux le front du vieillard; ses mains se chargent de poussière aride et en souillent sa tête blanchie, tandis que des gémissements se pressent hors de ses lèvres. Ulysse est ému jusqu'au fond de l'âme; l'œil attaché sur ce père désolé, sa poitrine se resserre; de ses narines s'échappe un souffle aigu. Le héros ne peut plus se contraindre, et se précipitant sur Laërte, il l'embrasse; et, baisant la tête du vieillard : « Le voici, ô

mon père, dit-il, celui-là même qui est l'objet de tes cruelles inquiétudes ; après une absence de vingt années, je revois enfin ma terre natale. Retiens tes larmes et termine ce long deuil. Apprends en peu de mots (car le temps est cher) que j'ai immolé mes ennemis dans notre palais, vengé nos opprobres et puni tous leurs attentats. »

« Est-il bien vrai, dit Laërte, que tu sois Ulysse, mon fils? donne-m'en à cet instant même un signe manifeste qui me force à te croire. »

« Regarde, repartit le héros, regarde la cicatrice de la blessure que me fit la défense éclatante et terrible d'un sanglier, lorsque je me rendis en Thessalie, par tes ordres et ceux de ma vénérable mère, pour recevoir d'Autolicus, l'auteur chéri de ses jours, les présents dont il avait ici promis solennellement de me combler. Le faut-il? je t'indiquerai encore les arbres de ton verger fertile, dont jadis tu me fis un don agréable. Enfant, je suivais tes pas dans ce jardin et te demandais tout ce qui s'offrait à ma vue ; nous passions devant ces arbres; tu m'en disais les noms, les qualités, et tu me fis présent d'un petit verger formé de treize poiriers, de dix pommiers, de quarante figuiers, et tu me mis en possession de cinquante rangs de vignes qui n'attendaient que la main du vendangeur. A chaque année elles pliaient sous le poids de toute espèce de raisin, et les Heures, ces filles du ciel, faisaient descendre sur elles leurs plus riches trésors. »

A ces signes manifestes, Laërte, ému, tremblant, chancelle et jette ses bras autour du heros, son fils, qui reçoit sur son sein le vieillard évanoui.

Enfin Laërte ouvre les yeux et le souffle de la vie le ranime, il s'écrie avec un transport de joie :

« Jupiter, père des humains, et vous tous qui habitez le haut Olympe, oui, vous êtes encore, s'il est vrai que ces chefs ont enfin payé la peine de leurs sacriléges. Mais, ô mon fils ! au milieu de ma joie, je suis saisi de terreur, et je crois déjà voir tous les citoyens d'Ithaque fondre en ces lieux et leurs émissaires courir de toutes parts soulever les villes de Céphalénie. »

« Rassure-toi, que cette pensée ne trouble point ta satisfaction, répond l'intrépide Ulysse. Entrons dans ta demeure, où nous trouverons Télémaque et les deux plus zélés intendants de mes troupeaux, qui, par mon ordre, préparent en hâte un léger repas : les moments sont chers ; songeons à réparer nos forces. »

Après cet entretien, ils se rendent vers cette demeure, où déjà Télémaque et les deux pasteurs partageaient les viandes et mêlaient à l'eau les flots d'un vin odorant. Le magnanime Laërte ne refuse plus le bain ; il est conduit par la Sicilienne âgée ; elle le parfume d'une essence huileuse, le couvre de superbes vêtements. L'invisible Minerve, près de lui, rehausse la stature, la force et la majesté du vieillard, pasteur des peuples. Il reparaît aux yeux de son fils, qui, saisi de

surprise et d'admiration, croit voir s'avancer l'un des immortels :

« O mon père, dit-il, je n'en puis douter, un habitant de l'Olympe a renouvelé ta jeunesse et ta vigueur : est-ce bien toi-même que j'aperçois ? je suis frappé de tes traits et de ton port. »

« Plût aux Dieux, s'écrie le vieillard, que reparaissant tel qu'on me vit lorsque, étant roi des Céphaliens, je conquis la belle ville de Nérice, la défense du continent voisin ; je me fusse hier montré à tes côtés, chargé de mes armes, et combattant tes ennemis nombreux. Ils fussent tombés en foule sous mon bras : et c'est alors que ton cœur eût éprouvé des transports de joie. »

Tels étaient leurs discours. Le repas étant prêt, ils se placent, et se hâtent d'y participer. Bientôt accourent des champs le vieux Dolius et ses fils, épuisés de travaux, venant d'être appelés par la Sicilienne, qui, comme une mère, leur préparait toujours leur nourriture, et s'efforçait surtout d'apporter quelques adoucissements au sort de ce vieillard, car il était déjà courbé sous le poids des années, Ils arrêtent leurs regards sur Ulysse, et, l'ayant reconnu, demeurent sur le seuil, immobiles d'étonnement. Le héros leur dit d'une voix douce et sensible : « O vieillard, sieds-toi, prends part à ce festin ; vous tous, sortez de cette surprise ; nous vous attendions depuis longtemps, et vous nous manquiez pour augmenter notre commune allégresse. »

A ces mots, Dolius, les bras ouverts, se précipite sur Ulysse ; et lui prenant les

mains, il les baise : « O mon bon maître, dit-il, puisque ton retour comble nos vœux les plus ardents, (nous le désirions, mais nous ne l'espérions plus, les Dieux même t'ont ramené dans ta patrie), vis, goûte avec transport ce bonheur! Dieux ne lui accordez désormais que des jours prospères! La sage Pénélope sait-elle que tu es en ces lieux? où volerons-nous pour l'en instruire ? »

« O vieillard, lui repartit Ulysse, elle sait mon arrivée ; jouis du repos. » Alors Dolius se place sur un siége luisant. Ses fils, à leur tour s'approchent d'Ulysse, l'environnent; et, lui exprimant leur joie, ils lui tiennent quelque temps les mains, les baisent avec respect, et vont s'asseoir à côté de leur père. Tous se livrent à l'allégresse du festin.

Mais, dans la ville, la prompte Renommée vole annoncer de toutes parts la mort sinistre des amants de la reine. A peine a-t-on entendu cette nouvelle, qu'on s'assemble de toutes parts devant le palais d'Ulysse avec des cris tumultueux mêlés de gémissements. Chacun emporte le corps d'un parent ou d'un ami, et va l'ensevelir; d'autres chargent des barques agiles de ces restes sanglants. Bientôt ils se précipitent en foule dans la place publique, saisis de tristesse et de courroux. Dès qu'ils sont réunis, Eupithès, au milieu de leurs rangs serrés se lève. Il portait en son cœur d'inconsolables regrets de la mort de son fils Antinoüs, immolé le premier par le grand Ulysse ; et, tandis qu'à longs flots coulaient ses larmes, il tient ce discours :

« O mes amis, combien les Grecs reprochent de crimes à ce roi barbare! Les uns, aussi fameux par leur nombre que par leur valeur, il les entraîne sur les mers, et, faisant de la Grèce un désert, il abîme ses flottes et plonge ses peuples au tombeau; les autres, malgré tout l'éclat de leur rang, il les massacre à son retour. Mais, avant qu'il fuie dans Pylos ou dans l'Elide, volons à la vengeance, ou nous sommes couverts d'une éternelle ignominie. Oui, si nous ne punissons pas les meurtriers de nos fils et de nos frères, le récit de cette insigne lâcheté sera pour nous un opprobre jusque chez les races futures. Quant à moi, je ne trouverai plus aucune douceur à prolonger mes vieux ans, et glacé par la plus soudaine mort, j'habiterai le séjour des mânes. Volons, prévenons la vigilance de nos ennemis et ne les laissons pas échapper sur les ondes. »

Il dit, et ses larmes coulaient encore. Une vive compassion s'emparait de tous les cœurs, lorsque Médon et le chantre divin, s'arrachant au sommeil et courant hors du palais d'Ulysse, paraissent au milieu de l'assemblée. La surprise et le respect se manifestent dans les yeux de chacun des assistants, qui les croyaient au nombre des morts. Le sage Médon rompt le silence :

« Habitants d'Ithaque, prêtez au moins en cet instant, l'oreille à ma voix. Sachez que ces exploits étonnants d'Ulysse n'ont pas éclaté sans le secours des Dieux : mes yeux ont vu la divinité qui l'accompagnait sous la forme de Mentor, l'immortelle tantôt précé-

dant les pas du héros et lui inspirant de l'audace, tantôt troublant ces chefs et poursuivant avec fureur dans le palais leur troupe éperdue : leurs cadavres entassés ont jonché la terre. » A ces mots, la terreur pâlit tous les fronts. Alors un héros, le fils de Mastor, le vieux Halitherse, prend la parole : l'œil de cet augure, mieux que celui d'aucun mortel, pénètre dans la nuit du passé et de l'avenir. Il fait entendre sa voix respectable :

« O chefs d'Ithaque! il en est temps enfin, ne refusez pas de m'écouter. Amis, vous êtes les propres artisans de vos infortunes. Vous n'avez obéi ni à ma voix ni à celle de Mentor, ce vertueux pasteur des peuples, lorsque nous vous conjurions de mettre un frein à la rage insensée de vos fils qui dévastaient cette île et répandaient la douleur et l'ignominie sur les jours de l'épouse d'un héros, dont le retour leur semblait un songe. Soyez plus dociles en ce moment, cédez à mes conseils, à mes ordres. Demeurons; craignez que parmi vous, quelqu'un, en volant à la vengeance, ne tombe aux pieds du vainqueur. »

Il dit : la plus grande partie de l'assemblée se lève avec de grands cris d'applaudissements, et se dissipe : le reste, se réunissant à flots pressés, dédaigne les avis d'Halitherse, obéit à l'impulsion d'Eupithès. Ils courent aux armes. Revêtue de l'airain éblouissant, leur foule se rassemble aux portes de la ville; Eupithès est à leur tête. L'insensé ne doute pas qu'il ne venge son fils : mais il ne doit pas retourner au sein de sa demeure : dans ces champs l'attend la mort.

Cependant, Minerve s'adresse au fils de Saturne : « O Jupiter, près des Dieux, roi des rois, fils de l'ancien Saturne, parle, quels sont les secrets desseins qui roulent au fond de ton âme? Prolongeras-tu dans cette île la fatale discorde et les sanglants combats? ou veux-tu rétablir entre les deux partis une paix durable? »

« Ma fille, répond le maître des nues, faut-il que tu sondes mes désirs à ce sujet? N'est-ce point par tes décrets qu'Ulysse, retourné heureusement dans son pays, a répandu le sang de ces chefs? Achève ton ouvrage. Toutefois, si tu le souhaites, l'arrêt le plus équitable sortira de ma bouche. Ce héros ayant puni les coupables, qu'un traité, juré à la face des autels, retablisse la concorde, qu'Ulysse règne désormais exempt de trouble. Nous, cependant, effaçons des cœurs le souvenir de l'effusion du sang des fils et des frères; renouvelons l'amour qui unissait les deux partis, et que la paix et l'abondance assurent leur félicité. » Il dit : Minerve attend à peine la fin de ces paroles, déjà son vol l'a précipitée des sommets de l'Olympe.

Sous le toit de Laërte, l'on a ranimé ses forces. L'intrépide Ulysse donne cet ordre : « Que l'un de vous aille voir s'ils s'avancent, n'attendons pas qu'ils soient à nos portes. »

A cette voix, l'un des fils de Dolius sort, et, arrivé sur le seuil, il voit tout un peuple armé, Ces mots volent de ses lèvres : « Nous n'avons qu'un instant; aux armes! » Tous s'élancent des siéges; Ulysse et ses trois com-

pagnons se couvrent d'airain. Les six fils de Dolius imitent leur exemple; et, quoique blancs de vieillesse, Laërte et Dolius, guerriers en ce jour, se chargent d'une pesante armure. Dès qu'ils ont revêtu l'appareil éclatant de Mars, les portes s'ouvrent, ils sortent, Ulysse les conduit. Minerve ayant pris les traits et la voix de Mentor, joint leur troupe. Le héros, qui l'aperçoit, est transporté d'ardeur et de joie; il s'adresse à son fils :

« O Télémaque! dans la mêlée où se distingue la vaillance, cette leçon, je l'espère, te sera donnée par ton propre cœur : garde-toi d'obscurcir de la moindre tache la gloire de tes pères; car notre force et notre intrépidité brillèrent jusqu'à ce moment avec éclat à la face de l'univers. »

« Mon père, répond Télémaque avec feu, tu verras toi-même, si tu le désires, que je ne souillerai notre race d'aucune tache, puisque ce mot est sorti de tes lèvres. »

« Quel jour pour moi, Dieux que j'adore! s'écrie avec transport le vieux Laërte; quelle joie inonde mon âme! La gloire excite entre mon fils et mon petit-fils une noble discorde. »

Alors Minerve, sous les traits de Mentor, se tenant près du vieillard : « O fameux rejeton d'Arcésius, dit-elle, toi qui m'es le plus cher de tous les compagnons de ton âge, implore la déesse aux yeux d'un azur éclatant et le père des Dieux, et que ta lance agitée fende rapidement les airs. »

En proférant ces mots, elle souffle au cœur

du héros une audace terrible. Le vieillard, implorant la fille du grand Jupiter, sa lance balancée vole; et, atteignant Eupithès au casque épais, l'impétueux airain se plonge dans le front; Eupithès tombe avec un bruit formidable, ses armes retentissent. Ulysse et son illustre fils se précipitent sur les rangs belliqueux, les enfoncent, et les frappent et de leurs glaives et de leurs lances; et ils eussent exterminé la cohorte sans qu'aucun d'entre eux eut revu sa demeure, si la fille du Dieu armé de l'égide, Minerve, poussant un cri terrible, n'eût retenu ce peuple entier de combattants : « Arrêtez, ô citoyens d'Ithaque, arrêtez, terminez la guerre toujours fatale, et qu'un prompt accord vous sépare. »

A ces accents de Minerve, à ce cri dont elle remplit les airs, la terreur pâlit le front de tous les ennemis d'Ulysse; les armes tombent de leurs mains, la campagne en est jonchée. Ils fuient vers la ville, n'aspirant qu'au salut de leurs jours. Ulysse fait retentir jusqu'aux cieux sa voix épouvantable, et, dans la fureur qui l'anime, il fond sur la cohorte, comme l'aigle, du haut des nues, fond dans la plaine.

Mais Jupiter lance sa foudre; elle tombe enflammée aux pieds de Pallas, fille d'un père invincible. « Généreux Ulysse, mortel fameux par ta prudence, dit alors Minerve, réprime-toi, étouffe la rage dévorante des combats, et crains le courroux de celui qui fait gronder le tonnerre. »

Minerve dit, il se soumet: une joie vive

coule dans son âme. La déesse elle-même, empruntant la voix et les traits du sage Mentor, cimente par des sacrifices et des serments les nœuds qui assurent au roi et à ses peuples la paix et la félicité.

FIN

Paris.—Impr. Nouvelle (ass. ouv.), 14, r. des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 03 01 005 3